ÉTUDES DIPLOMATIQUES

LA PREMIÈRE LUTTE DE FRÉDÉRIC II ET DE MARIE-THÉRÈSE D'APRÈS DES DOCUMENS NOUVEAUX.

V[1].

L'AMBASSADE DE VOLTAIRE A BERLIN.

I.

La bataille de Dettingue et l'évacuation de la Bavière avaient eu lieu presque simultanément dans les derniers jours du mois de juin, au début de la saison d'été, la seule qui, dans les habitudes militaires encore subsistantes, pût être utilement consacrée aux opérations de guerre. Les alliés avaient ainsi devant eux le temps nécessaire pour tirer profit de leur double victoire, et tout les invitait à se mettre à l'œuvre pour le bien employer. Deux grandes armées, l'une manœuvrant sur le Rhin, — celle que commandait le roi d'Angleterre; — l'autre, celle qui, sous les ordres du prince Charles de Lorraine, traversait à grandes marches et sans obstacle la Bavière, pouvaient soit en se réunissant, soit en concertant leurs

(1) Voyez la *Revue* du 1er, du 15 janvier, du 15 février et du 1er mars.

mouvemens pour rentrer en France, le même jour, par deux points différens, porter sur notre territoire la plus redoutable des attaques.

Effectivement on put d'abord croire que nos ennemis sentaient leur force et ne tarderaient pas à en faire usage. Lord Stairs répétait tout haut aux envoyés des petits souverains d'Allemagne, qui venaient apporter leurs hommages au camp anglais, que son maître allait fondre sur la France comme un foudre de guerre. Tel était aussi le langage du Hongrois Mentzel, qui commandait l'avant-garde du prince Charles, composée presque exclusivement de Hongrois et de Pandours, dont l'aspect farouche terrifiait les populations. Ce chef de bandes, qui ressemblait plus à un brigand qu'à un soldat, vociférait dans des ordres du jour incendiaires que l'Alsace et la Lorraine étant les biens propres de sa maîtresse; quiconque, dans ces deux provinces, ne ferait pas de bonne grâce sa soumission serait livré au feu et au pillage. C'est pour répondre à cette double menace que Noailles, repassant le Rhin, vint se placer aux environs de Landau, le long de la Queiche, prêt à faire tête à l'armée anglaise si elle apparaissait sur la frontière du Nord, tandis que le maréchal de Coigny, placé sous ses ordres pour commander l'armée qu'avait ramenée le maréchal de Broglie et aidé du comte de Saxe, restait en armes entre Strasbourg et Colmar, surveillant tous les mouvemens du prince Charles.

A la surprise générale des spectateurs (sentiment que l'historien ne peut s'empêcher de partager), tout cet éclat, un moment si bruyant, s'apaisa subitement. Au lieu de marcher en vainqueurs sur la France, le roi George vint s'enfermer dans Worms, d'où il ne bougea de tout l'été; le prince Charles, à la vérité, fit son apparition attendue sur les bords supérieurs du Rhin et tenta à plusieurs reprises de franchir le fleuve, mais avec tant d'hésitation et tant de mollesse que le maréchal de Coigny, tout vieux et assez inerte qu'il était, n'eut besoin que de peu d'efforts pour l'en empêcher. La plus heureuse de ces tentatives ne réussit qu'à faire passer dans l'île de Rheinau, au-dessus de Colmar, de huit à dix mille hommes qui en furent débusqués peu de jours après, et on en était encore là aux premiers jours d'octobre, quand des pluies précoces fournirent au prince un prétexte pour reprendre avant le temps ordinaire ses quartiers d'hiver. Tout le résultat de la campagne se borna ainsi à la soumission des forts d'Égra et d'Ingolstadt, les deux seuls points que les Français occupassent encore en Allemagne et qui, bien que très faiblement défendus, ne se rendirent qu'à de bonnes conditions.

Cette inaction prolongée des Allemands prêta à des commentaires de toute espèce dont, dans le camp français, on ne se faisait

pas faute de se divertir. « Le roi d'Angleterre, écrivait Maurice de Saxe à son frère le roi de Pologne, partit hier avant midi sans prendre congé de moi. Quoique cela ne soit pas poli, j'en suis bien aise, car il m'a causé quelque insomnie avec sa grande vilaine armée. Dieu le conduise, lui donne bon voyage et bon vent pour revoir l'Angleterre! Il est apparent que M. le prince Charles s'en ira vers le lac de Constance. Il fera bien, car, sans cela, nous pourrions bien le galoper pour peu qu'il tardât à s'en aller. » Les soldats ne plaisantaient pas de moins bon cœur que le chef. Ainsi, on rapporte que les sentinelles qui montaient la garde la nuit sur les bords du Rhin avaient fait de leur cri de veille accoutumé un petit distique ainsi conçu :

Prenez garde à vous !
Le prince Charles est soûl.

Et, dans les cabarets, on chantait à gorge déployée :

Charles dit avec audace,
Guidé par le dieu du vin,
Qu'il veut passer en Alsace,
Pour y vendanger soudain.
Ses projets sont inutiles,
Nos bords sont trop difficiles,
Il boira de l'eau du Rhin,
Il boira, il boira,
De l'eau du Rhin.

Il n'était pas surprenant que les soldats français revenus sur le sol natal eussent repris leur entrain et leur gaîté ordinaires. Après un si long séjour au milieu de populations hostiles, ils jouissaient de se retrouver entourés de compatriotes qu'animait comme eux la haine contre l'étranger, et des paysans de la généreuse province d'Alsace, qui les aidaient spontanément à défendre la frontière depuis Huningue jusqu'à Strasbourg. Leur joie était donc bien naturelle; mais ce qui l'est moins, c'est que le prince Charles, averti de leurs plaisanteries, en fit faire ses plaintes au commandant français et que les rapports étaient devenus si faciles entre généraux qui se faisaient si peu de mal que Coigny promit d'y mettre ordre et tint parole (1).

Au demeurant, cette sorte de trêve amicale succédant à une

(1) Ces couplets et cette anecdote se trouvent dans une correspondance du temps, que son possesseur, M. de Trudert, a bien voulu mettre à ma disposition. (*Maurice de Saxe*, par Vitzthum, p. 473.)

mêlée sanglante et à des menaces formidables, s'établit à peu près d'un commun accord, sur toute la ligne des deux armées. Si je ne craignais d'allonger ce récit par des digressions inutiles, j'en donnerais quelques preuves ; ce serait une occasion de faire comprendre aux lecteurs de nos jours (qui peut-être en seraient surpris) ce que pouvait être, dans le feu même de la guerre, la courtoisie des rapports mutuels entre des chefs d'armée, toujours pris alors, quelle que fût leur patrie, dans l'élite de la société polie.

.Voici, par exemple, l'échange de correspondances que je rencontre exactement à cette date entre Noailles et Carteret; c'est Noailles qui commence en priant le ministre anglais de s'acquitter de je ne sais quelle commission envers un prisonnier français : « Il y a longtemps, dit-il, si je ne me trompe, que j'ai eu l'honneur de voir Votre Excellence en France, et je ne me serais pas douté que notre correspondance dût commencer à l'armée. Je ne puis cependant pas dire que Votre Excellence ne me soit pas beaucoup plus connue par la réputation de son esprit et de ses talens qu'elle ne me l'est personnellement, avec cette différence que je souhaiterais, pour ma propre satisfaction et le plaisir que j'y trouverais, à connaître par moi-même ce que je ne connais encore que par les autres. Il faut espérer que des temps plus tranquilles m'en fourniront l'occasion. En attendant, monsieur, je vous prie de considérer que, lorsque j'aurai l'honneur de vous écrire, c'est un militaire qui le fait, qui ne connaît d'autre façon de traiter que celles qui sont conformes au métier, qui sont ouvertes, franches, généreuses; qui ne cherche point à surprendre et qui voudrait fort n'être pas surpris; de qui vous n'aurez jamais de mauvaises difficultés à essuyer et qui se flatte de trouver en vous la réciproque. »

Carteret répond : « C'est par milord Stairs, je crois, que j'ai eu l'honneur d'être introduit chez Votre Excellence à Paris, je ne dirai pas il y a combien d'années. Votre Excellence était alors à la tête du ministère et moi trop jeune et trop *inconsidérable* pour prétendre à son souvenir. Mais je ne pourrais oublier le gracieux accueil que vous avez bien voulu me faire dans le haut rang où vous vous trouviez déjà; c'est par un pur hasard et un jeu de fortune que je me trouve à l'heure qu'il est engagé avec Votre Excellence dans une correspondance purement militaire... Tout ce que vous voudrez bien m'adresser sera immédiatement mis devant le roi et je vous ferai parvenir la réponse dès que je serai autorisé à le faire. Votre Excellence reconnaîtra toujours en moi une manière ouverte, franche, exempte de tous préjugés nationaux, au-dessus de la moindre démarche contraire à la bonne foi, à la candeur dont j'ai toujours usé envers amis et ennemis... Je supplie Votre Excellence

de croire que ce sont mes véritables sentimens et que je serai toujours avec une très grande vénération... »

Qu'on me laisse citer encore (et ce sera tout) quelques phrases du même maréchal de Noailles adressées à un autre général autrichien, Khevenhüller, à propos du sujet plus délicat des violences exercées par le Hongrois Mentzel : « ... S'il est survenu entre nous quelques difficultés, lui dit-il, c'est qu'on a cru, de ce côté, avoir à se plaindre de la manière dont font la guerre quelques-unes de vos troupes, qui ont des noms connus en Europe et qui véritablement ne sont point de toutes les nations de cette partie du monde celles qui se piquent le plus de faire la guerre avec noblesse et générosité. Je ne parlerai pas, par exemple, à Votre Excellence de l'indécence des écrits qui ont été répandus par le colonel Mentzel et qui étaient plutôt dans le style d'un incendiaire que dans celui d'un homme de guerre. Je pense et je suis persuadé que Votre Excellence est du sentiment qu'il convient toujours mieux à tous égards, avec tout le monde, de faire la guerre noblement et généreusement. Je suis aussi persuadé que, dans toutes les affaires de votre compétence et de la mienne, nous rechercherons de part et d'autre, avec la même vérité et la même droiture, à éloigner toutes les difficultés... J'adresse ceci au gouvernement de Fribourg pour vous le faire tenir dans la région que vous habiterez, car, quoique assez curieux sur les choses qui peuvent avoir rapport à la sphère où je me trouve, je ne dépense rien en espions pour les choses qui n'en sont pas, et je n'ai actuellement d'autre intérêt de savoir où est Votre Excellence que celui que je prendrai toujours à la conservation d'une personne que j'honore, que j'estime et que je respecte, et j'en dirais davantage dans des circonstances plus tranquilles (1). »

Quelle que pût être cependant la gracieuseté de ces procédés réciproques, comme ces gens de si bonne compagnie n'en avaient pas moins montré qu'ils étaient capables de s'aborder moins poliment sur les champs de bataille, ce ne pouvait être là la cause qui refroidit subitement leur humeur belliqueuse. Les raisons de ce changement d'attitude sont nombreuses, et, au fond, ce sont celles-là même qui paralysent habituellement l'action de toutes les coalitions, celles dont l'alliance franco-prussienne avait eu à souffrir et dont les Anglo-Autrichiens subissaient à leur tour la fâcheuse influence.

(1) Noailles à Carteret. — Carteret à Noailles, 10 septembre. — Noailles à Khevenhüller, 16 octobre 1742. (*Correspondances de divers généraux étrangers.* — Allemagne. — Ministère des affaires étrangères.) — Voltaire a été frappé de ces rapports courtois établis entre les généraux ennemis, à cette époque, et en fait l'objet d'une remarque dans *le Siècle de Louis XV*.

C'était, en premier lieu, comme toujours, la différence des tempéramens et les rivalités d'intérêts des généraux. Pour commencer, le roi George, tout étonné de se trouver un héros (bonne fortune à laquelle il ne s'était jamais attendu), mais encore très ému des périls personnels qu'il avait courus, n'était nullement pressé de s'aventurer une seconde fois dans ce jeu où il avait vu serrer de si près sa lourde personne royale. Il repoussa presque sans le discuter le plan de marche immédiate et de vive agression que Stairs lui soumit dès le lendemain de Dettingue. Stairs, dont le caractère était très irritable et qui se savait d'ailleurs mal vu dans l'entourage du roi, ne put cacher son mécontentement. De vives altercations s'ensuivirent entre lui et les courtisans, qu'il accusait de lâcheté, et pendant plusieurs jours le camp anglais offrit, dit un témoin oculaire, l'aspect d'une république où personne n'obéissait et où chacun disait tout haut son sentiment. Enfin Stairs, dans un dernier mouvement de colère, offrit une démission que ses ennemis (Carteret était du nombre) furent très empressés d'accepter.

La timidité n'était pas d'ailleurs le seul défaut de George; il y joignait aussi l'avarice, défaut encore accru chez lui par la jalousie avec laquelle le parlement surveillait l'emploi des subsides accordés aux armées continentales. Quand les princes allemands qui venaient lui rendre hommage parlèrent des dégâts que leur avaient causés les réquisitions supportées par leurs sujets et murmurèrent quelques mots de dédommagement, le roi leur coupa la parole en leur disant que c'était le moins qu'ils pussent faire que de défrayer de tout leur libérateur, et qu'il verrait à les indemniser en raison de la conduite qu'ils tiendraient à son égard. Après cette déclaration, personne ne se soucia plus de faire un pas en avant (1).

Chose singulière, celui de tous qui le pressa le moins d'agir, ce fut le prince Charles, ou du moins son envoyé, le général Brown, qui était venu de sa part au quartier-général anglais pour arrêter le plan de la campagne d'été. Le prince sentait que, s'il liait trop étroitement sa partie avec l'armée anglaise, ce serait George qui, en vertu de sa qualité royale, devrait prendre le commandement suprême, et il n'avait nul goût à se mettre sous les ordres d'un chef dont les talens, pas plus que le courage, ne lui inspiraient la moindre confiance. Il fut servi à souhait par la démission de Stairs; mais alors, se trouvant isolé, il craignit d'avoir sur les bras les deux armées de Noailles et de Coigny réunies, et n'opéra qu'avec des précautions qui expliquent comment son action fut si peu efficace (2).

(1) Frédéric, *Histoire de mon temps*, chap. VIII.
(2) D'Arneth, t. II, p. 264, 267.

La démission de Stairs eut encore pour conséquence de laisser le ministre Carteret maître dans le conseil du roi d'Angleterre, et, avec lui, le goût des solutions diplomatiques reprit le dessus sur le parti des coups de force et de la politique à outrance. Ce fut ce que l'un des généraux autrichiens appelait une *manière philosophe* de faire la guerre qui ne servirait qu'à rendre la campagne infructueuse. En conséquence, deux négociations furent immédiatement rouvertes, l'une et l'autre très épineuses et dont les lenteurs servirent de raison ou de prétexte pour motiver le retard des opérations militaires. Ce fut d'abord la reprise d'une tentative déjà tant de fois faite et souvent si près d'aboutir, afin de décider l'empereur à une volte-face qui, moyennant un salaire modeste, l'aurait fait passer dans le camp de ses ennemis de la veille. Il semblait que, dans l'état d'exaspération et de détresse auquel ce malheureux prince était réduit, il ne devait pas être malaisé de le déterminer à ce changement de front. Rancune et misère, tout paraissait l'y porter, et l'opération eût été facile, en effet, si seulement Marie-Thérèse eût maintenu les conditions déjà si sévères qu'elle exigeait avant la victoire, ou si le cabinet anglais l'eût obligée à s'en contenter. Mais le succès enivrait tout le monde, et l'Angleterre, hier encore si accommodante, devenait après son triomphe presque plus exigeante que son alliée. Ce n'était pas, à la vérité, la faute personnelle de George, qui, ne connaissant pas d'intérêt plus cher ni plus pressant que de pacifier l'Allemagne pour protéger le Hanovre, se montrait toujours assez traitable; mais il avait affaire, chez lui, à un parlement ombrageux et sur ses gardes, qui, se méfiant justement de cette faiblesse, ne voulait pas que le sang anglais eût coulé à Dettingue uniquement pour sauver les possessions particulières de la maison de Brunswick. Vienne et Londres se mirent ainsi d'accord pour offrir ou plutôt pour imposer à Charles VII des conditions telles qu'une abdication immédiate eût été cent fois préférable : on ne lui promettait en effet de lui rendre son patrimoine électoral qu'à la condition de laisser aux Autrichiens toutes les places fortes en otage jusqu'à ce qu'une diète solennelle, convoquée par lui-même, eût déclaré sur sa demande la guerre à la France au nom de l'empire et assuré la succession impériale à l'époux de Marie-Thérèse.

Sous l'empire de cette effroyable pression, Charles se débattait, comme un condamné subissant la question ordinaire et extraordinaire. Il eût peut-être sacrifié soit l'honneur, soit l'intérêt; mais tous deux ensemble, en vérité, c'était trop : « Ce ne sont pas les renonciations qu'on me demande, disait-il au ministre de France, qui m'arrêtent : je n'ai plus rien à perdre, mais (mettant la main sur son cœur) c'est ceci qui me retient : je suis le parent et l'allié du roi,

et je ne puis digérer certaines conditions. Et cependant, ajoutait-il, comment faire quand on y est réduit en même temps par l'ennemi et par l'ami? »

Averti de ce scrupule, Noailles ne manquait aucune occasion de lui en faire, au nom de Louis XV, de chaleureux complimens en y joignant, sous forme de quelques millions de subsides, des moyens plus substantiels pour l'engager à y persévérer : car depuis qu'il s'était approché de l'Allemagne, Noailles comprenait mieux que l'on ne faisait peut-être à Paris l'intérêt de conserver ce fantôme d'empereur « comme une idole, disait-il, à présenter à l'empire afin de l'empêcher de se livrer aveuglément aux vues des Anglais et des Autrichiens (1). »

Mais, parallèlement à cette négociation, une autre était poursuivie qui tenait bien plus au cœur du cabinet anglais et dont il faisait, en réalité, dépendre la continuation de son intervention en faveur de Marie-Thérèse : celle-là avait pour but de convertir en une alliance définitive la transaction précaire et bizarre qui réunissait sous un même drapeau, en Italie, l'armée autrichienne et l'armée du roi de Sardaigne. J'ai dit en quoi consistait cet arrangement peut-être sans exemple dans les annales diplomatiques. Sans renoncer à ses prétentions personnelles sur la Lombardie, Charles-Emmanuel avait consenti à en ajourner la discussion et à unir, en attendant, ses forces à celles de Marie-Thérèse pour éloigner un ennemi commun (l'infant d'Espagne don Philippe), représentant de la puissance et de l'ambition de la maison de Bourbon en Italie. Leurs armées réunies avaient été heureuses, car, à la suite d'une bataille livrée en avant de Bologne, à Campo-Santo, le général espagnol Gagés avait été forcé de se retirer au-delà de Rimini. Le Milanais était délivré : c'était ce résultat qu'il s'agissait de confirmer et d'étendre en convertissant une coalition temporaire et purement défensive en une amitié solide fondée sur des concessions réciproques.

Mais c'était là justement le pas que Charles-Emmanuel hésitait à franchir, ou, du moins, qu'il ne voulait faire qu'à bon escient, et en calculant jusqu'aux moindres sou et denier ce qu'il aurait à y gagner. A vrai dire, s'il avait voulu et si ses troupes eussent tiré parti de leur victoire, la retraite des Espagnols eût été changée aisément en une déroute ; mais il n'avait eu garde de pousser ce succès assez loin pour que Marie-Thérèse, n'ayant plus rien à craindre, n'eût

(1) *Correspondance de Bavière*, juillet et août, *passim*. — Blondel à Amelot, 7 août 1743. — Lautrec à Amelot, 11 août 1743. — Chambrier au roi de Prusse, 23 août 1743. — (Ministère des affaires étrangères. — Rousset, t. I. Introduction, p. LXXVI.)

plus besoin de le ménager, ou pour que les Espagnols, n'ayant plus rien à espérer, n'eussent plus d'intérêt à lui rien offrir. Écraser un des adversaires eût été le moyen de ne plus rien obtenir d'aucun des deux. Rien ne lui convenait mieux au contraire que sa situation d'allié conditionnel et provisoire de l'Autriche. Il y trouvait l'avantage de faire manœuvrer librement des soldats sur les deux rives du Pô, puis, une fois le Milanais évacué, et sa parole ainsi dégagée, il pouvait, sans manquer à la foi jurée, ouvrir de nouveau l'oreille aux propositions qui ne pouvaient manquer de lui venir du côté des Pyrénées et des Alpes. Tenir la balance entre les parties adverses qui se disputent la prépondérance soit en Italie, soit en Europe, et passer incessamment de l'une à l'autre, c'était et c'est même resté jusqu'à nos jours la tradition héréditaire de la maison de Savoie; mais, cette fois, on avait perfectionné la vieille pratique, et c'était une trouvaille, en vérité, que de pouvoir jouer le double jeu à ciel ouvert sans même être accusé de duplicité. Aussi rien n'a jamais autant ressemblé à un bureau de commissaire-priseur mettant une propriété aux enchères que le palais de Charles-Emmanuel pendant cet été de 1743, et surtout le cabinet de son ministre, le rusé Savoyard marquis d'Orméa.

A peine, en effet, l'échec de Campo-Santo eut-il appris aux Espagnols qu'ils étaient hors d'état de faire leurs affaires à eux seuls dans la Haute-Italie, que le cabinet français, qui n'avait jamais renoncé qu'à regret à l'alliance savoyarde, persuada à celui de Madrid de rentrer en pourparlers à Turin. Il s'agissait de savoir si la crainte d'avoir trop avancé le succès d'une des parties ne rendrait pas Emmanuel disposé à rétablir l'équilibre en se portant du côté de l'autre. Ce n'eût pas été le compte de l'Angleterre, beaucoup plus soucieuse au fond (je l'ai déjà dit) de poursuivre la maison de Bourbon en Italie qu'en Allemagne et sur la Méditerranée que sur le Rhin.

De là deux ordres de propositions : les unes portées par les agens français, les autres émanées des agens anglais et dans lesquelles les provinces lombardes, objet de la convoitise héréditaire de la maison de Sardaigne, étaient, en quelque sorte, découpées en des sens différens, suivant l'intérêt de chacun des postulans qui, les uns et les autres, rivalisaient ainsi auprès d'Emmanuel d'avances et de séductions. La France, au nom de l'Espagne, traçait une ligne de démarcation dans le sens de la longueur, abandonnant à la Sardaigne la rive gauche du Pô jusqu'à Mantoue, c'est-à-dire, en réalité, le Milanais tout entier, à condition que sur la rive droite les duchés de Parme et de Plaisance, et la Toscane même au besoin, deviendraient l'apanage de l'infant Philippe. L'Angleterre, au contraire, au nom de l'Autriche, ne détachait en faveur de Charles-

Emmanuel qu'une ligne très étroite du Milanais et de la rivière de Gênes, mais lui livrait toutes les provinces centrales de l'Italie, à la condition d'en exclure absolument les Espagnols.

D'Orméa recevait publiquement ces offres diverses, en pesait les inconvéniens et les avantages et les discutait même sur la carte et sans aucun mystère avec chacun des prétendans. Ceux-ci répondaient en vantant leur marchandise aux dépens de celle de leur concurrent. — « Pourquoi donc, lui disait un jour, par exemple, l'ambassadeur de France, le marquis de Senneterre, préférez-vous une petite partie du Milanais acquise par le moyen de l'Angleterre au Milanais tout entier par le moyen de la France? — En voici la raison, répondit d'Orméa : nous croyons que cette partie vaut mieux sans un prince de Bourbon en Italie que la totalité avec l'infant à nos côtés; l'infant a des parens trop puissans. — Mais, au moins, reprit l'ambassadeur, vous n'avez pas, comme on le dit, accepté de l'argent des Anglais? — Pardonnez-moi, répliqua le ministre avec un sang-froid imperturbable : deux cent mille livres, mais sans aucun engagement de notre part; » et, tirant son carnet de sa poche, il lui laissa lire cette note : « Deux cent mille livres envoyées par l'Angleterre, qui ne seront pas restituées si la Sardaigne s'engage envers la reine de Hongrie, mais le seront dans le cas contraire. » D'autres fois, par bravade ou par calcul, il se plaisait à exprimer tout haut ses hésitations. Ainsi, Senneterre lui ayant remis une lettre du ministre Amelot, qui détaillait tous les avantages des propositions françaises, il la lut, la commenta paragraphe par paragraphe; puis il se leva, et malgré sa sciatique (cette sciatique lui servait souvent à éviter les visites importunes), il se promena dans son cabinet en parlant tour à tour français et piémontais, tantôt haut, tantôt bas, « de façon, dit Senneterre, que je ne pouvais rien comprendre. » — « Eh bien! lui dis-je, quelle réponse voulez-vous que je fasse au roi? — Vous m'y voyez rêver,.. je ne vous dissimule pas mon embarras... Je ne veux fermer la porte ni à Vienne ni à Madrid... Tenez, je ne vous engage pas à venir souvent chez moi, parce que les ministres de Vienne et de Londres ne manqueraient pas d'envoyer des courriers à leur cour pour les presser d'en finir, et si je veux avoir de meilleures conditions d'eux, je n'ai qu'à vous revoir deux fois de suite (1). »

Mais ce qui n'est pas moins curieux que ce marchandage diplomatique fait ainsi en public, c'est que, tandis que les ministres de France et d'Angleterre s'escrimaient à l'envi à Turin, le texte des propositions qu'ils voulaient faire admettre n'était complètement

(1) Senneterre à Amelot, 23 mars 1743. (*Correspondance de Turin.* — Ministère des affaires étrangères.)

accepté ni à Vienne ni à Madrid : ni la France n'avait plein pouvoir de Philippe pour traiter en son nom, ni le cabinet anglais n'était autorisé à se porter fort pour Marie-Thérèse. Chacun des augustes cliens murmurait, grondait, protestait contre toutes les concessions que son avocat voulait faire en son nom ; et des deux parts (coïncidence encore plus étrange), ces protestations avaient le caractère passionné et peu réfléchi de la colère féminine. La partie carrée était ainsi complète : à Madrid, c'était Élisabeth Farnèse, qui, à chaque lambeau qu'on lui demandait de céder des possessions qu'elle convoitait pour son fils bien-aimé, s'écriait qu'elle était trahie, abandonnée, sacrifiée par Louis XV, qui d'ailleurs, disait-elle, avait toujours détesté son oncle ; à Vienne, c'était Marie-Thérèse, plus obstinée que jamais à ne pas lâcher un pouce de plus de son patrimoine que le traité de Breslau ne lui en avait enlevé. L'irritation des deux parts, presque égale en violence, se ressentait pourtant de la différence de caractère des deux princesses. Chez Élisabeth, c'était un emportement dont l'expression était souvent vulgaire, parce que le mobile n'était que l'ambition de s'approprier le bien d'autrui et n'avait en soi rien de noble ni d'élevé ; chez Marie-Thérèse, c'était toujours la confiance hautaine du droit qui se défend. C'étaient des éclats d'éloquence, parfois mêlés de gémissemens, de larmes, en un mot, cette attitude de victime dont elle avait gardé l'habitude depuis ses premières épreuves et qui n'était plus justifiée depuis que la victoire lui avait fait changer de rôle. Telle était pourtant la ressemblance des situations qu'elle triomphait à certains momens de la diversité des natures et que souvent les mêmes argumens se retrouvaient sur les lèvres des deux reines « Si on m'abandonne, s'écriait Élisabeth, nous irons traiter avec l'Angleterre ; après tout, le roi d'Espagne est libre de traiter avec qui il veut. » — « J'aimerais mieux traiter avec la France, disait Marie-Thérèse à Robinson, qui la pressait trop vivement de consentir à la cession de Parme et de Plaisance ; — elle ne me demanderait rien et m'aiderait peut-être à recouvrer ce que j'ai perdu. » — A cette résistance prolongée et qui semblait inflexible l'Angleterre n'avait qu'un moyen à opposer, c'était de retarder ou de ralentir son action en Allemagne tant qu'elle n'aurait pas obtenu ce qu'elle demandait en Italie, et ce calcul, très visible dans toutes les dépêches anglaises de cette époque, explique mieux que toute autre cause la stagnation étrange des opérations militaires pendant toute une saison (1).

(1) *Correspondance d'Espagne*, 1743, *passim*. (Ministère des affaires étrangères.) — D'Arneth, t. II, p. 286, 288. — *Correspondance de Vienne*, juillet, août 1743, *passim*.

Dans le cours de ces transactions si nombreuses, qui se croisèrent ainsi en tous sens pendant cet été de 1743, on s'étonnera sans doute de ne plus voir reparaître le nom de Frédéric. Avait-il donc cessé de se regarder lui-même et d'être, au fond, regardé par tout le monde comme l'arbitre véritable de la situation? Cessait-on, à Londres comme à Paris, d'appeler son intervention? En aucune manière; sa pensée était toujours présente à tous les esprits et tous les regards étaient encore tournés vers lui avec un mélange de crainte et d'espérance. Seulement une telle incertitude planait sur les véritables sentimens de Frédéric, de telles contradictions régnaient dans ses discours et sa parole inspirait si peu de confiance, que personne n'osait plus l'interroger. Jamais même cette incohérence de langage, suite de la perplexité de son esprit, n'avait plus étonné ses auditeurs et rendu la conversation avec lui plus difficile que depuis qu'il avait appris l'issue douteuse de la journée de Dettingue, si tristement commentée par la retraite de l'armée de Bavière. Ce résultat, contraire à toutes ses prévisions, paraissait le jeter dans un véritable égarement. Au premier moment, ce n'étaient dans sa bouche qu'invectives et épigrammes contre les généraux français : « Ne me parlez plus des Français, s'écriait-il, je ne veux plus entendre nommer leur nom; je ne veux plus qu'on me parle de leurs troupes et de leurs généraux. Voyez où j'en serais si je m'étais embarqué avec ces gens-là. On sera habile si on m'y rattrape! » Mais, peu de jours après, craignant évidemment de faire lui-même la partie trop belle à la reine de Hongrie et à ses alliés : « Voilà bien du bruit pour peu de chose, reprenait-il, et bien des gens tués inutilement. Cette victoire tant criée du roi d'Angleterre se réduit au seul champ de bataille qu'il a maintenu, et perte égale des deux côtés. » Puis venaient des plaisanteries impitoyables sur l'attitude gauche et la bravoure douteuse du roi George, et l'indiscipline des troupes anglaises : « Vos gens vont mourir de faim, disait-il à Hyndford; ils ne vivent que de pillage. » Et comme l'envoyé anglais assurait que le roi d'Angleterre avait déjà ramené son armée sur les bords du Rhin, où elle ne manquait de rien : « M. de Mayence, dit-il, sera un habile homme s'il peut avoir des tables servies pour tant de convives, mais la nappe pourra lui coûter cher. » — « Et au même moment, ajoute Hyndford, il se tourna du côté de M. de Valori et lui dit cent impertinences sur le maréchal de Broglie, puis se retira dans une chambre

(Record Office.) — Presque toutes les dépêches de cette date sont relatives aux affaires d'Italie et font connaître les efforts réitérés et longtemps impuissans des Anglais pour obtenir des concessions de Marie-Thérèse.

voisine avec cet ambassadeur, qui lui remit un papier dont, autant que j'ai pu le voir de la chambre où j'étais resté, il n'eut pas l'air d'être mécontent. » Enfin, un peu plus tard, nouveau changement d'attitude. « Je ne suis pour rien dans tout ceci, disait-il à un ministre étranger, j'aime à voir ces gens-là se battre, et il m'est bien égal qui l'emporte. »

A travers ces hésitations qui, réelles ou calculées, n'en avaient pas moins l'effet de dépister tout effort fait pour pénétrer ses desseins, une seule chose était certaine, c'est qu'il remettait ostensiblement son armée sur le pied de guerre et réparait toutes ses forteresses, tant sur les frontières de Bohême que dans le voisinage du Rhin, de manière à les préserver de toute surprise. Évidemment il voyait le moment venir où il devait reparaître sur la scène, s'il ne voulait pas que le drame se dénouât sans son concours. Mais quel rôle prendrait-il et à quelle heure?.. Se remettrait-il avec les vaincus pour les aider à se relever ou avec les vainqueurs pour partager le butin? C'est ce qu'il ne savait pas encore lui-même ou ne voulait pas laisser savoir. En attendant, Valori et Hyndford, aussi las que dégoûtés d'être si souvent trompés et de ne recevoir que des rebuffades, ne faisaient plus que se communiquer mutuellement leurs répugnances, et leurs dépêches, qu'on dirait copiées les unes sur les autres, envoyaient, à Versailles comme à Londres, ce refrain uniforme : « N'espérez jamais rien obtenir de cet homme-ci, quoi qu'il vous dise; il n'agira que le jour où il saura bien certainement de quel côté est la force ou bien où il se sentira menacé dans son intérêt personnel (1). »

II.

A défaut cependant des ministres ordinaires de la diplomatie régulière qui donnaient ainsi la démission de leur métier, un ambassadeur vraiment extraordinaire se rencontra pour tenter encore l'aventure. Celui-là ne fut autre que Voltaire, qui, s'étant déjà employé une fois dans une mission officieuse de ce genre sans beaucoup de succès, n'aurait pas dû être bien tenté de revenir à la charge. Comment il se laissa engager de nouveau dans une seconde entreprise, qui ne devait pas mieux réussir que la première, et comment il s'en acquitta, c'est une histoire qui vaut la peine d'être contée avec quelque détail, car c'est peut-être l'un des plus curieux

(1) Valori à Amelot, 18 juin, 16 juillet 1743. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) — Hyndford à Carteret, 6, 16 juillet, 15 août 1743. (Record Office.) — Frédéric au comte de Rottenbourg, 3, 13 juillet 1743. (*Pol. Corr.*, t. II, p. 381, 385.)

incidens de la vie de cet homme illustre aussi bien que de son royal ami.

Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur l'accueil si peu patriotique que le poète français avait fait à la paix perfide par laquelle Frédéric nous avait faussé compagnie au jour du malheur, la lettre de félicitation qu'il n'avait pas craint d'adresser à ce sujet à Berlin, puis la publicité inattendue que cette épître reçut, enfin l'indignation générale qui s'ensuivit. Pour préserver Voltaire de mesures de rigueur qui n'auraient été que trop bien méritées, il ne fallut pas moins, on l'a vu, que des désaveux répétés de sa part, auxquels le ministère voulut bien faire semblant d'ajouter foi. Une telle conduite avait fait sans doute beaucoup de tort à sa réputation d'honnête homme et de bon citoyen; elle n'avait rien pu enlever pourtant ni à la renommée du grand écrivain, ni à l'admiration du public pour son génie. Bientôt même le désir de ménager Frédéric devint si général parmi les politiques qu'il en rejaillit quelque chose sur celui qui pouvait se vanter d'être son ami. Lui-même alors, au lieu de continuer à se défendre et à rougir d'une amitié qu'on n'osait plus lui reprocher, trouva, au contraire, quelque avantage à l'étaler sans mystère et à s'en vanter en toute occasion. C'était comme une haute protection qu'il invoquait pour se préserver des dangers que pouvaient lui faire courir l'audace croissante et souvent l'inconvenance de ses écrits. « Vous devriez avertir charitablement Voltaire, disait (au récit du chroniqueur Barbier) une dame de qualité à un homme de marque, de ne pas parler si souvent du roi de Prusse et des liens intimes qu'il a avec ce monarque. Malgré son crédit, il pourrait donner de l'inquiétude au ministère; on a plus de prétextes qu'il n'en faut pour le chagriner, et il me semble qu'il devrait être plus sage qu'un autre. — Vous êtes dans l'erreur, madame, reprit l'homme de marque. Voltaire sait qu'il ne tient à rien ici, qu'il a le parlement à dos, et profite de la circonstance des affaires. On a besoin du roi de Prusse et on a garde de le chagriner, et de l'humeur singulière dont est ce prince, il se formaliserait sûrement si on faisait un mauvais parti à ce poète. Aussi Voltaire ne demande pas mieux qu'on le croie bien avec ce prince, et je suis persuadé qu'il ne néglige rien pour accréditer cette opinion. D'ailleurs on peut se servir de lui pour traiter avec le roi de Prusse. En voilà plus qu'il n'en faut pour mettre cet homme à l'abri des dangers que vous imaginiez qu'il courait (1). »

Fut-ce cette confiance dans l'appui d'une si haute amitié qui suggéra à Voltaire une idée assurément très singulière, celle de pré-

(1) *Journal de Barbier*, t. VIII, p. 262.

tendre à la succession du cardinal de Fleury pour le fauteuil que la mort de ce ministre laissait vacant à l'Académie française? Que Voltaire, à près de cinquante ans, après *Œdipe*, *Brutus*, *Zaïre*, et tant d'autres triomphes, n'eût point encore fait son entrée à l'Académie, c'est ce que notre génération aura peine à croire, et ce dont l'Académie n'a point à se vanter. « S'il n'en est pas, qui est-ce qui en est donc? » disait un petit souverain d'Allemagne, et chacun de nous est prêt à faire la même réflexion. Mais qu'après avoir attendu si longtemps pour se mettre en avant (sans doute parce qu'il connaissait la nature des obstacles qu'il devait rencontrer) il ait choisi pour les braver le jour où il aurait à prendre la place d'un prince de l'église, c'est de quoi il y a lieu aussi d'être surpris. L'éloge du cardinal de Fleury, au point de vue religieux présentait déjà plus d'une difficulté; mais dans la bouche de l'auteur des *Lettres philosophiques*, c'eût été une étrangeté touchant à l'inconvenance. Le roi, pourtant, dit-on, désirant entendre bien parler de son ancien maître, avait paru donner son agrément à une candidature si mal appropriée à la circonstance; mais il fut bientôt averti du scandale par les réclamations de tout le parti religieux, encore très puissant à la cour, et représenté à l'Académie même par l'archevêque de Sens, Lenglet, auteur d'une *Vie de Marie Alacoque*, et par le théatin Boyer, évêque démissionnaire de Mirepoix. Ce dernier venait, en outre, d'être chargé de présenter à la signature royale toutes les nominations aux dignités ecclésiastiques et, à ce titre, il se croyait investi d'un droit de contrôle à l'égard de toutes les fonctions qui pouvaient exercer une action sur l'état des mœurs et de l'esprit publics, et l'Académie au premier chef lui paraissait de ce nombre.

A la vérité, aux scrupules qu'on faisait naître dans la conscience du roi, Voltaire pouvait se flatter d'opposer l'attrait du charme qui touchait son cœur, car par l'intermédiaire d'un ami commun, le duc de Richelieu, il s'était assuré du concours très empressé de Mme de La Tournelle. Mais cette alliance elle-même n'était pas sans inconvénient, car elle avait déterminé sur-le-champ l'hostilité déclarée du ministre Maurepas, toujours mal vu de sa cousine, et qui trouvait l'occasion favorable pour la contrarier. Maurepas, le plus léger, le plus frivole des ministres qui aient jamais pris part au gouvernement d'un état, avait dans son département les rapports avec les théâtres et les gens de lettres, et tout en continuant à composer pour son compte et à collectionner des chansons obscènes, il n'en prit pas moins parti avec éclat pour la religion et la morale outragées.

A toutes ces oppositions combinées Voltaire fit tête avec toutes

les ressources que pouvait lui fournir la prodigieuse variété de son esprit, servie par une souplesse de conscience au moins égale. Le plus loyal, le plus légitime de ses moyens de défense, celui qui, en bonne justice, aurait dû vaincre toutes les résistances, ce fut l'immense succès qu'il sut obtenir pour sa pièce de *Mérope*, représentée pour la première fois le 21 février de cette année. Jamais triomphe dramatique ne fut plus complet, et le mérite en fut d'autant plus grand que la pièce, réellement belle, était d'une sévérité très rare au théâtre, puisque le mot même d'amour n'y était pas prononcé. Le nom de l'auteur fut salué par des cris d'une admiration frénétique : « On m'est venu prendre, écrit Voltaire lui-même, dans une cache où je m'étais tapi, et on m'a mené de force dans la loge de la maréchale de Villars, où était sa belle-fille. Le parterre était fou : il cria à la duchesse de Villars de me baiser, et il a fait tant de bruit qu'elle a dû en passer par là. J'ai été baisé publiquement, comme Alain Chartier par Marguerite d'Écosse, mais il dormait, et moi j'étais fort éveillé (1) ».

Quelque austère pourtant que fût une pièce de théâtre, ce n'était pas là un titre qui suffît pour désarmer l'opposition des Boyer et des Lenglet. Voltaire, qui ne s'y trompait pas, prit son parti, sans hésiter, de leur envoyer à l'un et à l'autre une profession de foi franchement et même dévotement catholique : « Il y a longtemps, monseigneur, écrivait-il à Boyer, que je suis persécuté par la calomnie et que je la pardonne. Je sais que, depuis Socrate jusqu'à Descartes, tous ceux qui ont eu un peu de succès ont eu à combattre les fureurs de l'envie. Quand on n'a pas attaqué leurs ouvrages ou leurs mœurs, on s'est vengé en attaquant leur religion. Grâce au ciel, la mienne m'apprend à savoir souffrir. Le Dieu qui l'a fondée fut, dès qu'il daigna être homme, le plus persécuté de tous les hommes. Après un tel exemple, c'est presque un crime de se plaindre. Corrigeons nos fautes et soumettons-nous à la tribulation comme à la mort... Je puis dire devant Dieu qui m'écoute que je suis bon citoyen et vrai catholique, et je le dis uniquement parce que je l'ai toujours été dans le cœur... Mes ennemis me reprochent je ne sais quelles *Lettres philosophiques;* j'ai écrit plusieurs lettres à mes amis, mais jamais je ne les ai intitulées de ce titre fastueux : celles qu'on a imprimées sous mon nom ne sont pas de moi; j'ai des preuves qui le démontrent. »

Et à Lenglet : « J'ai écrit contre le fanatisme, qui, dans la société, répand tant d'amertume, et qui, dans l'état politique, amène tant de troubles, mais plus je suis ennemi de cet esprit de faction, d'en-

(1) Desnoiresterres.

thousiasme, de rébellion, plus je suis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre humain une famille et dont la pratique est établie sur l'indulgence et les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours célébrée?.. Vous dans qui elle est si aimable, vous suffiriez à me la rendre chère... Elle nous soutient dans le malheur, dans l'oppression, dans l'abandonnement qui le suit, et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer, après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente ans de travaux... J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspire de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur; il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu, dès mon enfance, pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes qui plaisent, par le sujet, à une jeunesse effrénée. » Notez que *la Pucelle* était composée depuis dix ans et circulait assez publiquement, bien que sous le manteau, entre les mains des amateurs (1).

Avec Maurepas, qui était homme d'esprit, et faiseur comme lui de petits vers, Voltaire voulait essayer ce que pourrait le charme de sa conversation sur un confrère en poésie légère. Il l'alla voir et, après un entretien où il déploya toutes ses grâces en le comblant de complimens : « Parlons franchement, lui dit-il; vous êtes brouillé avec Mme de La Tournelle que le roi aime, et avec le duc de Richelieu qui la gouverne. Mais quel rapport y a-t-il entre cette brouillerie et une pauvre place à l'Académie française? C'est une affaire entre Mme de La Tournelle et l'évêque de Mirepoix. Si Mme de La Tournelle l'emporte, vous y opposerez-vous? » Maurepas, jusque-là de bonne humeur, se recueillit un moment, puis d'un air sérieux : « Oui, dit-il, et je vous écraserai. » En sortant, Voltaire tout déconfit et très irrité, jura, dit-on, assez haut, qu'il saurait bien venir à bout de la *prêtraille*, puisqu'il avait pour lui les *appas* de la favorite. » (J'avertis le lecteur que le mot d'appas est ici substitué à un autre beaucoup plus précis que l'écrivain, tout à l'heure si pudique, n'avait pas craint d'employer et qui ne pourrait être imprimé en toutes lettres.) La liberté du propos, dont Mme de La Tournelle eut connaissance, au lieu de la blesser, la fit sourire. Elle fit venir Voltaire, et le reçut à sa toilette, ce qui était assez l'usage des dames du temps, mais ce qui lui permettait de se montrer dans le costume le plus approprié pour faire apprécier le genre d'avantages sur lesquels Voltaire comptait pour sa candidature. « Eh bien! monsieur de Vol-

(1) Voltaire à Boyer, mars 1743. (*Correspondance générale.*) — L'autre lettre de la même date ne porte pas de suscription; mais tous les éditeurs de Voltaire ont pensé qu'elle était adressée à l'archevêque de Sens, et une lettre de Frédéric qu'on trouvera plus loin confirme cette opinion.

taire, lui dit-elle, vous parlez de mes *appas :* qu'en feriez-vous si vous en étiez le maître? — Madame, dit Voltaire en se jetant à ses pieds, je les adorerais (1). »

Mais Voltaire était loin de compte s'il ignorait que le roi était d'autant plus empressé à rendre des hommages extérieurs à la religion qu'il mettait dans sa conduite personnelle moins de scrupule à en observer les préceptes. Il n'eut garde d'entrer en lutte, pour un sujet qui touchait si peu son indifférence, avec des hommes qu'il respectait et de qui il avait beaucoup à se faire pardonner. Si les gens religieux, d'ailleurs, furent peu touchés des pieuses courbettes de Voltaire, le public en fut à la fois diverti et dégoûté, et on eut moins de peine qu'on en eût peut-être éprouvé, sans cette fausse manœuvre, à trouver un candidat à lui opposer. A la vérité, plusieurs à qui on avait songé, l'archevêque de Narbonne entre autres, se refusèrent à une concurrence qui avait son côté ridicule et, Voltaire se flatta même un instant qu'il allait *prendre la place par famine*. Mais en ce genre, quand on cherche, on trouve toujours, et jamais la crainte de faire trop mauvaise figure n'a empêché un sot ou un intrigant de prétendre à une place vacante. Dans le cas présent, celui qui se sacrifia fut l'abbé de Luynes, frère du duc et, par là même, très bien en cour. Le jour de l'élection, pas une voix ne lui manqua, et on l'aurait même reçu d'emblée, dans la séance si, avec une modestie digne d'éloges, mais peut-être un peu tardive, le nouvel élu n'avait demandé le temps de préparer son discours, le sujet qu'il avait à traiter étant d'une trop grande étendue pour ne pas mériter beaucoup de réflexions (2).

L'irritation de Voltaire, comme on le pense bien, fut portée au comble et se traduisit, ainsi que c'était son ordinaire, par un déluge d'épigrammes, en vers, en prose, par écrit ou en conversation, plus mordantes les unes que les autres, et chacune d'elles contenant une plaisanterie qui emportait la pièce. La meilleure, sans contredit, fut celle qui, dénaturant la signature connue de Boyer (*l'anc. évêque de Mirepoix*), faisait de lui, par un sobriquet qui lui resta toute sa vie, *l'âne évêque de Mirepoix*. Naturellement, toutes ces facéties étaient expédiées par chaque courrier à Frédéric, très curieux de tout ce qui faisait rire à Paris et aussi de tout ce qui lui

(1) Voltaire, *Mémoires*. — *Journal de Barbier*, t. VIII, p. 370. — Le récit de Voltaire a fait l'objet de beaucoup de contestations ; Maurepas notamment s'est toujours défendu de lui avoir fait la réponse brutale qui lui est prêtée et qui effectivement n'est pas conforme au caractère connu de ce ministre. Il est à remarquer que Voltaire appelle toujours dans ce passage Mme de La Tournelle, la duchesse de Châteauroux, titre qu'elle ne porta que quelques mois plus tard.

(2) *Mémoires du duc de Luynes*, t. IV, p. 452.

permettait de rire aux dépens des Parisiens. Voltaire, d'ailleurs, veillait habituellement à ne le laisser en ce genre chômer de rien; seulement, cette fois, les envois de Voltaire ne furent pas complets, car il eut soin de n'y pas comprendre les lettres édifiantes qu'il avait écrites, avant le combat, aux représentans de l'église à l'Académie, pour les fléchir. Mais Frédéric, qui avait plus d'un collectionneur à son service, les avait eues de première main, et en répondant à Voltaire soi-disant pour le consoler de son échec, il ne manqua pas, suivant son habitude charitable, de lui retourner le poignard dans la plaie. Dans des vers moins mal tournés que ne l'étaient d'ordinaire ses essais de poésie française, il le raillait sans pitié de ses accès subits de dévotion.

Depuis quand (disait-il), Voltaire,
Êtes-vous donc dégénéré?
Chez un philosophe éclairé
Quoi! la grâce efficace opère!
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aspergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obstiné,
Allez-vous devenir ermite?
. . . .
Je vois Newton du haut des cieux,
Se disputant avec saint Pierre,
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
. . . .
Mais quel objet me frappe, ô dieux!
Quoi! de douleur tout éplorée,
Je vois la triste Châtelet:
« Hélas! mon perfide me troque,
Dit-elle, il me plante là, net,
Pour qui? Pour Marie Alacoque! »

« C'est ce que je présume du moins, ajoutait-il, par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens... Les Midas mitrés triomphent donc des Voltaire et des grands hommes! Je crois que la France est le seul pays où les ânes et les sots fassent à présent fortune. » En terminant cependant, pour adoucir la plaisanterie par un témoignage de confiance, il lui envoyait l'avant-propos de son *Histoire de la campagne de Silésie*, à laquelle il travaillait déjà dans ses momens perdus. Ce n'était qu'une première ébauche, et il y exposait avec une crudité naïve (fort adoucie dans les textes suivans) les motifs d'ambition et de pure convoitise qui l'avaient déterminé à se jeter sans droit sur le patrimoine de Marie-Thérèse.

On conçoit à la rigueur que Voltaire avait trop d'affaires à Paris et

trop besoin de trouver appui à Berlin pour ne pas prendre ces cruelles consolations en bonne part. On peut admettre aussi que la communication confidentielle d'un document tout à fait intime était de la part d'un souverain une faveur dont il fallait le remercier. Mais était-il nécessaire pourtant de pousser la reconnaissance jusqu'à se montrer plus indulgent pour le spoliateur de Marie-Thérèse que ce moraliste si peu délicat ne l'était pour lui-même, jusqu'à se mettre en peine de tranquilliser sa conscience sur des scrupules qui ne la troublaient guère; en un mot, jusqu'à prendre devant lui le rôle du renard de La Fontaine devant le lion, et à l'assurer qu'en mettant la main sur la Silésie, il lui avait fait *en la croquant beaucoup d'honneur?*

C'est pourtant à ce raffinement d'adulation que Voltaire ne craignit pas de descendre dans sa réponse aux complimens aigres-doux de son protecteur. « Je vous avouerai, lui dit-il, grand roi, avec une franchise impertinente, que je trouve que vous vous sacrifiez un peu dans cette belle préface de vos *Mémoires*. Pardon, ou plutôt point de pardon : vous laissez trop entrevoir que vous avez négligé l'esprit de morale pour l'esprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher? N'aviez-vous pas des droits réels sur la Silésie, au moins sur la plus grande partie? Le déni de justice ne vous autorisait-il pas assez? Je n'en dirai pas davantage : mais sur tous les articles, je trouve que Votre Majesté est trop bonne, et qu'elle est bien justifiée de jour en jour. » Suivait naturellement une invective contre Boyer, sur lequel il avait soin pourtant de concentrer prudemment toute sa colère. « Le choix que Sa Majesté a fait de cet homme, disait-il, est le seul qui ait affligé la nation : tous les autres ministres sont aimés, le roi l'est : il s'applique, il travaille, il est juste, il aime de tout son cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que le Mirepoix qui obscurcisse la sérénité du ciel de Versailles et de Paris,.. il répand un nuage bien sombre sur les belles-lettres. Il est vrai (ajoutait-il, arrivant au point tout à fait délicat) que ce n'est pas lui qui a fait *Marie Alacoque*; mais, sire, il n'est pas vrai que j'aie écrit à l'auteur de *Marie Alacoque* la lettre qu'on s'est plu à faire courir sous mon nom. Je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me suis plaint à lui très vivement et très inutilement des calomnies de ses délateurs et de ses espions... Je ne fléchis pas le genou devant Baal. »

La réplique n'eût pas été difficile à Frédéric, qui avait toutes les pièces en main, s'il lui eût convenu de pousser plus loin la plaisanterie; mais il y avait longtemps qu'il n'avait plus rien à apprendre sur la valeur des désaveux de Voltaire, pas plus que sur la sincérité de ses complimens. Satisfait de s'être diverti au point de le piquer

jusqu'au sang, il pansa lui-même la blessure, en portant tout haut ce jugement qui fit fortune et courut Paris : « La France est un singulier pays : elle n'a qu'un bon général, c'est Belle-Isle; qu'un bon ministre, c'est Chauvelin; qu'un grand poète, c'est Voltaire : elle va trouver moyen de se priver de tous les trois (1). »

Effectivement, Frédéric voyait juste, et le séjour de la France ne devait plus être longtemps possible à Voltaire. Avec son intempérance de langue plus déchaînée que jamais, sa bile en mouvement, son exaspération croissante contre toutes les autorités ecclésiastiques, il allait droit à s'attirer une lettre de cachet de la secrétairerie d'état, ou un ajournement personnel du parlement. « Il tonne contre nous, » écrivait-il lui-même à Frédéric. Ses meilleurs amis lui conseillèrent de laisser passer l'orage, et de s'éloigner spontanément pour quelque temps; mais quels furent ceux qui imaginèrent que cet exil volontaire portant tous les caractères d'une disgrâce pourrait cependant être mis à profit, pour utiliser, dans l'intérêt de l'état, les services de Voltaire et le rapprocher lui-même du pouvoir ministériel qu'il avait intérêt à ménager? On attribue généralement cette ingénieuse pensée au duc de Richelieu, et je serais porté à croire qu'on a raison, bien qu'une lettre de Mme de Tencin à ce seigneur fasse plutôt supposer qu'il ne connut le projet qu'au moment de son exécution. Quoi qu'il en soit, le plan fut celui-ci, qui fait honneur à l'inventeur, quel qu'il puisse être.

Du moment où Voltaire quittait la France pour éviter la persécution, Berlin, où on l'attendait pour le fêter, était le lieu où il devait naturellement porter ses pas. Quand Frédéric le verrait arriver mécontent, parlant mal du roi et des ministres, on pouvait espérer que lui-même ne se gênerait pas pour en parler aussi à son aise et découvrir le fond de son cœur. Voltaire n'aurait alors qu'à ouvrir l'oreille et même à poser avec art quelques questions pour démêler quel était le secret de ces intentions redoutables et mystérieuses qui tenaient toute l'Europe en peine. S'il consentait ensuite à faire connaître à Versailles par quelque canal souterrain le résultat de son enquête, la France saurait enfin si elle devait renoncer définitivement, ou si elle pouvait prétendre encore rallier à sa cause ce puissant et perfide auxiliaire. Tel fut l'artifice que Mme de La Tournelle fut chargée de proposer à Louis XV, et ce prince montrant, ce jour-là, pour la première fois, ce goût pour les négociations secrètes et pour la diplomatie occulte qui fut (comme je l'ai raconté dans d'autres écrits) un des traits les plus singuliers de son caractère, y entra sans difficulté. Le ministre des affaires étrangères Amelot, d'Argenson,

(1) Voltaire à Frédéric, juin 1743. (*Correspondance générale.*)

ministre de la guerre, et Maurepas, qui était heureux en se réconciliant avec Voltaire d'échapper au feu de ses épigrammes, furent seuls mis dans la confidence.

Avec quel empressement Voltaire adopta la pensée de transformer son exil en mission confidentielle, c'est ce que devineront sans peine ceux qui savent combien les hommes de lettres, même les plus illustres, fatigués d'être traités de rêveurs et de vivre de spéculation, sont souvent pressés de descendre des hauteurs sereines de la pensée pour se mêler au théâtre agité et subalterne de la vie active. Notre siècle a vu plus d'un exemple de ce genre d'impatience qui n'a pas toujours été justifiée, et Voltaire, s'il eût vécu de nos jours, n'eût point fait exception. Il se croyait d'ailleurs sincèrement très propre à traiter d'affaires avec les princes et les gens en puissance, l'art qu'il savait mettre dans son langage lui faisant illusion sur ce qui lui manquait en fait d'adresse et de sagacité véritables. Aussi, dans son contentement, il ne s'arrêta pas à regarder trop près de quelle nature était la tâche qu'on voulait lui confier et si elle ne tenait pas de l'espion plus que de l'ambassadeur. Il ne prit pas le temps de remarquer qu'en le chargeant de sonder, sous un faux prétexte, les intentions du roi de Prusse, — c'est-à-dire de lui soutirer sa confiance pour en abuser, — on ne le chargeait pourtant, dans le cas où il trouverait ces intentions favorables, d'aucune proposition à lui soumettre et d'aucun pourparler à engager : il ne demanda pas de lettres de créance et pas même d'instructions.

Deux choses cependant apportèrent quelque retard à cet empressement : d'abord, le désespoir de sa savante amie, Mme du Châtelet, qui, même pour quelques semaines, ne pouvait se décider à se séparer du compagnon de sa vie intime comme de ses travaux, et d'un amant qui était en même temps son collaborateur en mathématiques. Elle craignait toujours, d'ailleurs, qu'une fois en sûreté auprès d'un roi qui le comblait de caresses, l'infidèle ne fût pas pressé de lui revenir et ne trouvât sur son chemin quelque motif d'oubli ou de consolation. Voltaire avait bien dit à Frédéric en lui annonçant sa venue : « Mme du Châtelet ne pourra m'en empêcher, je quitterai Minerve pour Apollon. » Quand Minerve fut avertie, elle fit éclater tant de colère, suivie d'un tel déluge de larmes que tout Paris le sut et s'en divertit. « Elle a pleuré toute la journée, dit Barbier, d'être obligée de quitter son Adonis. » Pour la calmer, il fallut l'initier elle-même à la confidence et lui promettre surtout qu'aucune correspondance ne passerait que par ses mains (1).

Le règlement des frais de voyage et des honoraires ne fut pas

(1) Barbier, t. VIII, p. 301-309. — Voltaire, *Mémoires*.

non plus sans difficulté. Cette fois, comme ce n'était pas Frédéric qui prenait l'initiative de l'invitation, il n'y avait pas moyen de compter sur lui pour les déboursés, et d'ailleurs Voltaire savait par expérience que Frédéric n'était ni large ni accommodant sur ce chapitre. « Je reçus, dit-il, dans ses *Mémoires*, l'argent que je voulus sur mes reçus de M. de Montmartel. » Mais il n'ajoute pas qu'il demanda et qu'il obtint, après quelque négociation, un supplément de viatique sous une autre forme. Ce fut un marché de fournitures pour les armées en campagne, accordé à ses cousins MM. Marchand père et fils, et dans lequel il fut, chacun le savait, largement intéressé. Ces négocians avaient déjà l'entreprise des fourrages, mais ils prétendaient qu'ils y perdaient et demandaient en dédommagement qu'on leur accordât aussi celle des subsistances et des habillemens. « Nous perdons considérablement, écrivait Voltaire à d'Argenson, à nourrir nos chevaux : voyez si vous avez la bonté de nous indemniser en nous faisant vêtir nos hommes... Je vous demande en grâce de surseoir à l'adjudication jusqu'à la semaine prochaine... Marchand père et fils ne songent qu'à vêtir et à alimenter les défenseurs de la France (1). »

Ces délais et ces pourparlers à la veille d'un voyage dont la cause transpirait toujours plus ou moins n'étaient pas sans inconvénient : car un mécontent cherchant à se venger d'une injustice, ou un fugitif pressé de se préserver d'un péril, n'aurait pas fait tant de façons pour se mettre en route. Aussi le bruit que les sévérités du ministre et les ressentimens de Voltaire n'étaient que des feintes qui cachaient sous jeu une affaire secrète commença-t-il à se répandre avant même que tous les préparatifs du départ, dont tout le monde parlait, fussent terminés. « Ne faites mine de rien savoir, au moins par moi, écrivait au duc de Richelieu Mme de Tencin (qui venait elle-même de faire semblant d'apprendre en confidence de Mme du Châtelet ce qu'elle savait déjà par la rumeur publique), car Mme du Châtelet est persuadée que Voltaire serait perdu si le secret échappait par sa faute... Ce secret est à peu près celui de la comédie. Amelot a très habilement écrit à Voltaire des lettres contresignées ; le secrétaire de Voltaire l'a dit, et le bruit s'en est répandu jusque dans les cafés. Il est pourtant vrai que la chose ne peut réussir que par une conduite toute contraire et que le roi de Prusse, bien loin de prendre confiance dans Voltaire, sera, au contraire, très irrité contre lui s'il découvre qu'on le trompe et que ce prétendu exilé est un espion qui sonde son cœur et abuse de sa confiance... Pour mon frère, ajoute la chanoinesse, on ne lui en a rien dit ; il est vrai que lorsqu'il en a parlé, sur la publicité, on ne lui a pas nié... Maurepas

(1) Voltaire à d'Argenson, 8, 15 juillet 1743. (*Correspondance générale*.)

lui a dit : « Ce n'est pas pour négocier, comme bien vous pensez. » Vous voyez par là le cas que ces messieurs font de Voltaire, et la récompense qu'il peut en attendre (1). »

La comédie était ainsi percée à jour avant même qu'on eût commencé la représentation. Il devint nécessaire d'y rendre quelque vraisemblance au moyen d'un supplément d'artifice : on résolut donc de donner à Voltaire un nouveau grief, bien formel cette fois, et bien public, le touchant en apparence au point le plus sensible, qui lui permît de jeter avec ostentation feu et flamme et d'être cru sur parole partout où il irait porter l'expression de son mécontentement. L'occasion ne fut pas difficile à trouver, car avec l'incroyable fécondité dont il était doué, à peine avait-il pris le temps de jouir du triomphe de *Mérope* qu'il sollicitait déjà l'autorisation de faire jouer une autre pièce, *la Mort de César*, cette imitation heureuse bien qu'affaiblie de l'admirable tragédie de Shakspeare. Le censeur de la Comédie-Française, qui n'était autre que le célèbre Crébillon, s'était prononcé contre la permission demandée par ce motif que l'auteur mettait le meurtre du tyran romain sous les yeux mêmes du spectateur, au lieu d'en faire un récit à la mode classique, ce qui était contraire à la décence de la scène. « Il soutient, disait assez gaîment Voltaire, que Brutus a tort d'assassiner César : il a raison ; il ne faut assassiner personne. Mais il a bien mis lui-même sur la scène un père qui boit le sang de son enfant, et une mère amoureuse de son fils, et je ne vois pas qu'Atrée ni Sémiramis en aient éprouvé le moindre remords. » Effectivement, on n'avait tenu aucun compte de cette raison, qui n'en était pas une : la pièce était montée, les rôles appris par les acteurs, lorsqu'à la fin d'une répétition, arriva de la police une interdiction inattendue de passer outre. Nul doute que ce coup de théâtre n'eût été combiné avec Voltaire, car ce fut le 10 juin à minuit que fut envoyé l'ordre de la police, et, l'avant-veille encore, le 8, il écrivait à d'Argenson : « Je pars vendredi pour l'affaire que vous savez : c'est le secret du sanctuaire, ainsi n'en sachez rien. » Il n'en donna pas moins à sa colère tout l'éclat qu'on pouvait désirer, et avant la fin de la semaine, il était parti, secouant la poussière de ses pieds contre cette *terre de Visigoths*, où le génie n'avait pas liberté de se produire (2).

C'est à La Haye qu'il se rendit en droiture, dans le dessein, disait-il, d'attendre que le roi de Prusse lui eût envoyé les permis de poste et les passeports qui étaient nécessaires pour traverser l'Allemagne en sécurité, au milieu des troubles de la guerre. Le lieu

(1) Mme de Tencin au duc de Richelieu, 18 juin 1743.

(2) Voltaire à d'Argenson, 8 juin 1743. (*Correspondance générale.*) — Desnoiresterres.

d'ailleurs était bien choisi; la Hollande étant par tradition l'asile de la liberté d'écrire et de penser, si maltraitée dans tout le reste de l'Europe, rien d'étonnant qu'un auteur persécuté vînt y chercher la sécurité de sa personne et des imprimeurs pour ses ouvrages. De plus, dans un précédent voyage, Voltaire avait contracté une liaison assez intime avec l'envoyé prussien dans cette capitale, le jeune comte Podewils, neveu du ministre d'état du même nom qui a déjà figuré tant de fois dans ce récit. D'un naturel plus ardent et d'un caractère plus ouvert que son oncle, Podewils était comme lui très avant dans la confidence du maître. On pouvait donc espérer déjà tirer quelque lumière de sa conversation. Le jeune diplomate devançant, par ordre sans doute, l'hospitalité qui attendait le fugitif à Berlin, l'établit tout de suite dans sa propre demeure, assez médiocre logis, — *vaste et ruiné palais*, dit Voltaire, — mais qui avait l'avantage d'être inviolable, non-seulement comme maison diplomatique, mais aussi comme propriété particulière du roi de Prusse; et grâce à des relations intimes et tendres qui existaient entre son hôte et l'aimable femme d'un des premiers magistrats de la cité, Voltaire se trouva transporté du premier coup dans le centre même de la politique hollandaise.

C'était en même temps le foyer de l'hostilité la plus déclarée contre la France : car de toutes les Provinces-Unies, celle dont La Haye était le chef-lieu était la plus soumise au joug de l'Angleterre, et le parti qui y dominait était le plus belliqueux. La vie commune avec les ennemis de son pays eût pu causer quelque gêne à un patriotisme plus délicat que celui de Voltaire; mais rien n'était plus conforme à l'attitude de frondeur et de mécontent qu'il voulait prendre et même de plus utile pour le rôle qu'il devait jouer. Aussi, dès le premier jour, dut-il à cette situation l'avantage de recueillir dans les conversations qu'on tenait devant lui sans précaution deux informations très importantes, dont il fit sans scrupule part à Versailles: l'une était l'indication exacte du chiffre et de la composition des forces que la république pourrait mettre en ligne le jour où elle se déciderait à prendre effectivement part à la guerre: l'autre, les conditions d'un emprunt négocié par Frédéric sur la place d'Amsterdam, précaution qui semblait indiquer qu'il se préparait à quelque opération coûteuse et qui permettait de supposer que, son trésor n'étant plus très bien garni, il ne serait pas insensible, le cas échéant, à l'offre d'un subside pécuniaire (1).

C'était bien le genre de services que pouvait rendre un observateur intelligent, caché sous un déguisement d'emprunt, dans un

(1) Voltaire à d'Argenson, 15, 18, 23 juillet à Amelot, 2 août 1743. (*Correspondance générale.*)

camp ennemi, et c'est ce que Voltaire appelait par euphémisme « faire tourner à l'avantage de la France l'heureuse obscurité à l'abri de laquelle il pouvait être reçu partout avec assez de familiarité. » Il était pourtant un lieu à La Haye où, même dans ces conditions d'action restreinte et d'une loyauté douteuse, la présence de ce visiteur suspect ne pouvait manquer de causer quelque ombrage : c'était l'ambassade de France. Cette importante légation était confiée alors à un chef très estimable, porteur d'un nom qui, par une singulière coïncidence, est du petit nombre de ceux qu'on peut, dans l'ordre du talent et de la renommée, mettre à côté de celui de Voltaire; car c'était le marquis de Fénelon, neveu de l'illustre prélat et élevé sur ses genoux, l'aimable *Fanfan*, en un mot, à qui sont adressées, dans une correspondance qu'on ne saurait trop relire, des lettres charmantes, modèles inimitables de grâce et de douceur paternelle.

Avec les années, *Fanfan* avait grandi et même vieilli; s'il n'avait pas hérité du génie de son oncle, il avait au moins profité de ses leçons: il était devenu le chef respectable d'une nombreuse famille; un brave général ayant conquis tous ses grades sur le champ de bataille et dont on avait fait sans peine un diplomate éclairé et prudent. Fénelon était d'ailleurs utilement secondé par un jeune ecclésiastique qu'il avait amené lui-même comme précepteur de ses enfans, dont il avait ensuite fait son secrétaire, et dont le mérite avait été si vite reconnu qu'on le laissait sans inquiétude chargé des affaires pendant les fréquentes absences de son chef. L'abbé de La Ville était lui-même un écrivain fort distingué en son genre, puisque bien des années plus tard, après avoir dirigé longtemps les bureaux des affaires étrangères, il fut appelé à siéger à l'Académie française, — bonne fortune qui n'est arrivée, je crois, après, lui dans les mêmes conditions, qu'à mon ami M. de Viel-Castel.

A eux deux, à force de soins et de prudence, ces dignes agens avaient réussi, sinon à changer la tendance naturelle de la politique hollandaise qui la rapprochait de l'Angleterre, au moins à en paralyser les effets. Ils avaient su opposer avec art le flegme flamand aux ardeurs autrichiennes et britanniques, les intérêts commerciaux et pacifiques aux susceptibilités républicaines et protestantes. S'ils n'avaient pu former un parti qui disputât la majorité, ils groupaient du moins autour d'eux tous les esprits raisonnables et modérés auxquels répugnaient les partis extrêmes, et jouissaient auprès de tous d'une considération véritable. En un mot, ils avaient réussi (et c'était le comble de ce qu'on pouvait espérer) à faire de la Hollande, suivant l'expression de La Ville, une non-valeur dans les comptes de l'Angleterre.

Ce n'étaient pas là des serviteurs qu'on pût traiter sans ména-

gement. Aussi, usant avec eux de meilleurs procédés que Louis XV n'en eut plus tard avec ses ambassadeurs et même ses ministres, on ne leur avait pas fait mystère de la mission secrète de Voltaire. Ils n'avaient donc pas lieu d'être trop surpris de son attitude, mais ils n'en étaient pas moins très gênés. La présence d'un homme dont la réputation était européenne, venant apporter le prestige de son amitié aux adversaires qu'ils n'avaient cessé de combattre, — détruisant par là une partie de l'effet de leurs conseils et de leurs menaces, — laissant échapper à tout moment, soit dans des accès d'humeur, soit pour mieux cacher son jeu, des épigrammes piquantes contre la cour, les ministres et les généraux français, qui circulaient de bouche en bouche et finissaient par passer dans les gazettes, — c'était là un appui dont ils se seraient bien passés. Ce partenaire brouillait leurs cartes; aussi, malgré leur respect pour l'ordre ministériel, ne pouvaient-ils s'empêcher d'en témoigner discrètement leur humeur dans leurs dépêches : « M. de Voltaire est arrivé, écrivait Fénelon le 21 juillet; il voit toutes sortes de monde. » — « Il est plus à portée que personne, ajoutait-il le 6 août, de vous faire connaître les dispositions réelles ou affectées des plus grands ennemis que la France ait dans ce pays, car c'est avec eux qu'il vit dans la plus intime familiarité... Il n'y a qu'à souhaiter qu'il ne se méprenne pas dans la façon dont on lui fait envisager les choses et dans le compte qu'il a l'honneur de vous en rendre. »

Quelques jours après, l'abbé de La Ville envoyait, en pièce jointe à sa dépêche officielle, une comédie intitulée *la Présomption punie*, qu'on jouait publiquement sur le théâtre d'Amsterdam, aux applaudissemens de la foule. On y voyait un vieux bailli impuissant qui, ne pouvant séduire une jeune fille, tâchait de la priver de la succession de son père et finissait par être mis à la raison par un cousin nommé Charlot : c'étaient Fleury, Marie-Thérèse et Charles de Lorraine. Le jeu, comme le costume des acteurs, ne permettait pas de s'y tromper. L'auteur était, disait-on, un médecin de La Haye. — « M. de Voltaire, écrivait La Ville, est plus en état que personne de vous donner des notions sur ce médecin, avec lequel il vit en particularité. » Et effectivement, à la même date, Voltaire envoyait cette facétie au duc de Richelieu en l'accompagnant d'une plaisanterie d'un goût douteux : « J'aime mieux, disait-il, cette farce que celle de Dettingue; on y casse moins de bras et de jambes (1). »

(1) Fénelon à Amelot, 21 juillet, 2, 6 août 1743. (*Correspondance de Hollande. Ministère des affaires étrangères.*) — Voltaire à Richelieu, 6 août 1643. (*Correspondance général* .)

Il faut ajouter que Voltaire, novice dans le métier autant qu'impatient de s'y distinguer, et ne pouvant tenir, deux jours durant, la même conduite, s'y prenait avec un manque d'égards, de suite et de ménagemens qui auraient agacé les nerfs du tempérament diplomatique le plus calme. Ainsi, un jour, Fénelon lisait dans la *Gazette de Bruxelles* qu'un courrier d'ambassade français venait de traverser la ville à bride abattue; n'ayant aucune mémoire d'avoir fait cet envoi, il alla sur-le-champ aux informations. « M. de Voltaire ne m'a pas dissimulé, écrit-il au ministre, que c'était lui qui avait fait partir, par cet exprès, une lettre pour vous, et il m'a même dit qu'il était en grande inquiétude sur le sort de ce courrier, dont il n'avait aucune nouvelle depuis son expédition. » Une autre fois, il arrivait chez l'ambassadeur, déployant une grande lettre du roi de Prusse, dont il ne lui laissait lire qu'une partie. Puis il empruntait le chiffre de la chancellerie pour rendre compte de cette pièce à Paris, dans une dépêche dont il ne donnait aussi à Fénelon qu'une communication incomplète. Une ignorance absolue eût paru moins désagréable à l'ambassadeur que des demi-confidences qui blessaient son amour-propre et engageaient à l'aveugle sa responsabilité.

Tout alla bien pourtant, ou du moins tolérablement, tant que Voltaire consentit à se renfermer dans son rôle d'agent d'observation et même, au besoin, d'agent provocateur; mais, exalté par les premiers complimens qu'il reçut de Paris, il ne tarda pas à se lasser de ce métier en soi-même un peu louche et qui ne mettait pas suffisamment en lumière, à son gré, les talens dont il se croyait pourvu. Il avait beau écrire au ministre : « Il ne m'appartient pas d'avoir d'opinion. Je laisse le jugement à M. l'ambassadeur et à M. l'abbé de La Ville, dont les lumières sont trop supérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différens et les ministres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte simple et fidèle;.. » ce rôle d'auditeur et de rapporteur ne lui suffisait pas, il aspirait à exercer lui-même une action qui pût constater son influence par quelque résultat de nature à lui faire honneur. Ce fut sur le jeune Podewils d'abord qu'il essaya ou se vanta d'exercer son empire. Dans les mouvemens militaires qui se préparaient, quelques officiers hollandais avaient eu le tort d'emprunter, pour le passage de leurs troupes, une lisière des provinces prussiennes limitrophes des Pays-Bas; Podewils ayant dû rendre compte de cette irrégularité, Frédéric, qui n'entendait pas raillerie sur le moindre de ses droits, envoya sur-le-champ à son ministre l'ordre de demander réparation. Voltaire vit dans cette démarche

une occasion toute trouvée pour lui d'amener, entre la république et la Prusse, une rupture favorable, suivant lui, aux intérêts français. Prenant feu sur cette espérance, il oublia qu'il était censé à La Haye la victime de l'injustice et non le serviteur des intérêts de la France. Il conseilla et crut avoir persuadé à Podewils de donner à ses réclamations un grand éclat et d'en aggraver même le caractère en interdisant, pour l'avenir, non-seulement tout passage de troupes, mais tout transport de munitions de guerre à travers le territoire prussien. « Je fais fermenter ce petit levain, » écrivait-il tout joyeux à Amelot. Puis il vint annoncer mystérieusement à Fénelon qu'on allait voir, grâce à ses utiles excitations, le ministre prussien adresser aux états-généraux une note de telle nature et conçue dans de tels termes que le séjour de La Haye ne lui serait pas longtemps possible. Frédéric se trouverait, par cette retraite, engagé bon gré mal gré, dans une voie d'hostilité déclarée avec l'un au moins des ennemis de la France.

Fénelon savait par expérience qu'il y avait toujours lieu de rabattre un peu des menaces proférées par Frédéric dans un premier accès d'humeur; il doutait encore plus que ce prince, à la fois irascible et prudent, attendît les conseils de personne, pas même de Voltaire, pour prendre souci de sa dignité. Il se borna donc à faire son compliment sur la bonne nouvelle avec un léger sourire d'incrédulité. Il n'avait pas tort; car, dès la semaine suivante, c'était Voltaire lui-même qui venait lui annoncer, la tête basse, que décidément Podewils était trop attaché au séjour de La Haye par le charme qui l'y retenait pour se décider à faire quoi que ce soit qui pût l'en éloigner : « La mésintelligence, écrivait-il à Amelot, que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, était fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes vient du juste maintien de la dignité de la couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer le monarque au grand but où il faudrait l'amener. Mais j'ai peur que son ministre à La Haye, qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour, ne ménage une réconciliation, et je ne m'attends plus à une rupture ouverte. » En réalité, ni Podewils, ni sa maîtresse n'étaient pour rien dans ce changement de front. C'était tout simplement Frédéric lui-même qui, ne se souciant pas qu'on lui fît faire un pas de plus qu'il ne lui convenait, avait prescrit à son agent de modérer ses exigences de manière à ne pas alarmer les états-généraux. « Il est regrettable, écrivait malicieusement Fénelon, que les espérances de M. de Voltaire ne soient pas mieux justifiées (1). »

(1) Voltaire à Amelot, 2, 3, 17 août 1743. (*Correspondance générale.*) — Fénelon à Amelot, 9, 23 août 1743. (Ministère des affaires étrangères.) — Frédéric à Podewils. (*Pol. Corr.*, t. II, p. 390, 401.)

N'ayant jamais compté sur rien, Fénelon n'éprouvait que peu de mécomptes; mais une autre manœuvre de Voltaire, plus déplacée encore, quoique moins importante, vint lui causer plus de surprise et d'impatience. On lui écrivit de Paris pour lui demander qui était un sieur van Haren, à qui Voltaire, de son chef et sans consulter personne, avait offert de le faire désigner pour le poste d'ambassadeur à Paris. Le titulaire en exercice de cette fonction était un brave docteur van Hoey, excellent homme, aimé à Paris et s'y plaisant, s'employant toujours de son mieux à accommoder tous les différends, très bon chrétien d'ailleurs, ne parlant que par citations de l'Écriture sainte et méritant lui-même toutes les béatitudes que l'Évangile promet aux pacifiques. Dans les circonstances présentes, c'était, par la simplicité de son esprit et la droiture de son cœur, un diplomate tout à fait à souhait pour ceux qui avaient à traiter avec lui. On n'avait aucune raison de désirer sa retraite et moins encore de le mécontenter en y travaillant sous main. Qu'était-ce donc que le successeur que Voltaire imaginait de lui donner?

Fénelon n'eut pas de peine à répondre, car il ne connaissait que trop bien le protégé de Voltaire. C'était un tout jeune homme, récemment nommé aux états de Hollande, où il affectait des allures de tribun, et, par son déchaînement passionné contre la France, scandalisait même cette petite assemblée, très malveillante pour nous, mais toujours paisible de caractère. De plus, il était poète à ses heures et consacrait sa verve à célébrer les vertus de Marie-Thérèse et à exciter par des vers enflammés le tempérament, à son gré trop peu militaire, de ses compatriotes. Quand viendrait le jour décisif, il annonçait qu'il paraîtrait lui-même sur le champ e bataille, et ses amis lui avaient frappé d'avance une médaille avec cette inscription : *Quæ canit, ipse facit*. Voltaire, en le saluant à son arrivée, l'avait baptisé lui-même de Tyrtée des états-généraux. « Je suis bien aise, avait-il dit, pour l'honneur de la poésie, que ce soit un poète qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine de Hongrie et que la trompette de la guerre ait été la très humble servante de la lyre d'Apollon. » Naturellement van Haren avait répondu à ces complimens par d'autres pareils, comme c'est assez l'usage entre poètes, surtout quand ils ne sont ni rivaux ni compatriotes. Il n'en fallut pas davantage pour que Voltaire s'imaginât qu'il avait exercé sur lui une séduction irrésistible, et tel était l'homme à qui il proposait de faire confier, dans les conjonctures les plus délicates, une mission dont pouvait dépendre, à un moment donné, la sécurité même de la frontière française. Il comptait sans doute ainsi compléter la preuve qu'il donnait déjà dans sa personne de l'union naturelle du génie poétique et de l'habileté diplomatique.

« Il m'a paru, écrivait-il à Amelot, qu'il aime la gloire et les ambassades. » Van Haren n'était pas absolument le seul à qui on pût appliquer cette appréciation piquante (1).

Il ne fut pas difficile à Fénelon de faire comprendre qu'un dithyrambe fait en l'honneur de Marie-Thérèse n'était pas un titre suffisant pour devenir à Paris un négociateur prudent et pacifique. Le seul résultat de ces fausses manœuvres fut d'avoir amené Voltaire à découvrir imprudemment son secret et à rendre sa situation, dans ses rapports surtout avec la société qu'il s'était choisie, des plus embarrassantes. Cette ardeur subite qui l'enflammait pour les intérêts français dessillait, en effet, tous les yeux; car tant de zèle patriotique eût supposé chez un mécontent une vertu surhumaine dont, avec la meilleure volonté du monde, ni le caractère ni le passé connu du grand écrivain ne permettaient de le croire capable. Et que devaient penser van Haren et ses amis d'un proscrit qui se croyait assez bien en cour pour promettre des ambassades au premier venu? La feinte, ainsi mise à nu, n'était plus qu'une supercherie enfantine propre seulement à offenser ceux qui avaient été assez simples pour s'y laisser prendre. Le bruit que Voltaire n'était que l'agent, assez mal déguisé, du cabinet de Versailles se répandit aussitôt dans toute la Hollande et les gazettes se divertirent aux dépens des dupes qu'il avait pu faire.

« En même temps, monseigneur, écrivait La Ville à son ministre, que je me fais un devoir de rendre témoignage au zèle de M. de Voltaire, à son envie de devenir utile au service du roi et au désir extraordinaire qu'il a de mériter votre approbation, je ne dois pas vous dissimuler que le motif de son voyage auprès du roi de Prusse n'est plus un secret. La *Gazette de Cologne*, en faisant usage de ce qui se trouve à ce sujet dans le supplément de celle d'ici, du 16 de ce mois, n'a été que l'écho de ce qui se dit publiquement (2). »

Voltaire lui-même ne tarda pas à sentir la gaucherie de sa position et laissa apercevoir assez clairement son embarras à l'ambassadeur. Le marquis, dont le bon sens et la droiture souffraient depuis longtemps d'être mêlés à une comédie assez peu honnête, lui conseilla tout simplement d'y renoncer et de se donner sans détour pour ce qu'il était : « Je lui ai dit, écrivait-il, qu'il ne pouvait se couvrir plus longtemps de ce masque. Il me parla encore hier, dans ce qu'il me fit voir qu'il vous écrivait, de ce qu'il con-

(1) Voltaire à Amelot, 16 août; à Thiériot, 6 août 1743. (*Correspondance générale.*) — Fénelon à Amelot, août 1743. (*Correspondance de Hollande.* Ministère des affaires étrangères.)

(2) L'abbé de La Ville à Amelot, 20 août 1743. (*Correspondance de Hollande.* Ministère des affaires étrangères.)

certait avec le comte de Podewils, en l'engageant à écrire au roi son maître, dans un esprit tout français. Comment concilier cette manière de se conduire envers ce ministre avec la disposition d'un homme sorti de France mécontent?.. Je lui ai donc conseillé de déposer toute cette fiction et, quand il verrait le roi de Prusse, de couper court sur ce point en répondant laconiquement à ce prince qu'il ne pouvait être que très content puisqu'il se voyait arrivé auprès de lui. Après ce début, ce serait à lui de se prévaloir, sans mélange de déguisement, des occasions que la familiarité du prince lui donnerait de placer à propos toutes les réflexions lumineuses que lui fournissait votre dépêche, que je lui ai remise, et dont il ne pouvait trop se remplir pour en former son langage. J'ai dit aussi ma pensée à M. de Voltaire sur ses idées au sujet de M. van Haren. Puisqu'il s'était avancé jusqu'à lui parler de l'ambassade en France et à le flatter des agrémens personnels qu'il y trouverait, il était sans doute de son devoir et de sa fidélité de vous rapporter l'impression qu'il se figurait lui avoir faite et ce qu'il en espérait pour le changer en notre faveur. Mais j'ai, en même temps, averti M. de Voltaire de l'obligation où je me croyais, de mon côté, de vous donner à considérer le revers de la médaille, de ce qui pourrait être regardé comme une recherche de la part de M. van Haren. Je ne connaissais rien de plus propre à nous faire tomber, ici, dans le mépris et à confirmer l'opinion que l'on voudrait si fort accréditer, de notre faiblesse, et qu'elle est si grande qu'il n'y a rien que nous ne soyons disposés à subir pour nous tirer d'embarras... Il y avait une autre manière de s'y prendre avec M. van Haren, et qui, à mon jugement, serait la seule décente : au lieu de le flatter, on pourrait profiter du désir que M. de Voltaire croit lui avoir reconnu de pouvoir figurer en France pour lui remontrer avec ménagement, mais néanmoins sans lui dissimuler la vérité, combien il a à réparer avant de pouvoir concevoir l'espérance de rien de semblable. On pourrait en même temps lui représenter notre cour comme n'étant point implacable, et la France comme pleine de gens qui sauraient priser ses talens et lui faire honneur quand on l'aurait vu faire des démarches qui marquassent que, s'il s'était laissé aller à son feu dans la cause qu'il avait prise en main, il savait en revenir quand il était temps et qu'il n'y a plus de prétexte d'animer cette république contre la France. Il faut bien du temps et une longue expérience de ce pays-ci pour ne se pas méprendre dans le discernement à y faire des choses... Enfin, concluait Fénelon, quand j'aurais parlé à mon fils, je n'aurais su lui dire rien de plus pour lui indiquer les moyens de réussir. » Ces réflexions étaient si sages qu'à Paris on s'y rendit sans peine

et qu'on écrivit à Voltaire pour lui faire savoir que le temps des feintes était passé et que, pour lui rendre plus facile son changement d'attitude et de langage, on était prêt à lever l'interdiction de sa pièce de *Jules César* et à lui ôter ainsi son motif de plainte le plus apparent (1).

Mais ce changement de front, sur place, en plein champ de manœuvre diplomatique, n'était pas si aisé à opérer, et quand on est sorti de la voie droite, il n'est pas si commode d'y rentrer que le pensait le bon ambassadeur. Après avoir fait retentir La Haye de l'écho de ses plaintes et s'être glissé à la faveur de ces fausses confidences dans l'intimité des chefs d'un parti politique, venir tout à coup leur avouer qu'on n'était que l'agent secret du gouvernement qu'on accusait la veille, c'était se donner à soi-même un triste démenti et confesser qu'on avait joué un singulier personnage. Heureusement pour Voltaire, un billet du roi de Prusse, auquel étaient joints les passeports qu'il avait demandés, vint le tirer de peine. Le prince, de retour d'une tournée en Silésie, l'attendait avec impatience à Berlin. « Ce ne sont pas, disait-il, en lui envoyant ses permis de poste, des Bucéphales qui vous amèneront, ni des Pégases non plus; mais je les aimerai davantage parce qu'ils m'amèneront mon Apollon. » Voltaire ne se le fit pas dire deux fois, ravi de trouver une bonne raison pour se dérober au rôle ridicule d'un comédien dont on a reconnu la voix sous le masque et d'un trompeur pris dans son piège.

Quant à Frédéric lui-même, il y avait longtemps qu'il savait à quoi s'en tenir sur le caractère de la visite qu'il allait recevoir. Soupçonnant tout de suite quelque artifice, il mit en œuvre pour le déjouer un de ces procédés d'une malice dénuée de scrupule qui lui étaient familiers. Parmi les épigrammes envoyées par Voltaire, sous l'empire d'un premier accès d'irritation, il fit choix de celles qui contenaient les traits les plus sanglans contre l'évêque de Mirepoix, et, les expédiant à un ami sûr qu'il avait à Paris, il le chargea de trouver quelque moyen détourné pour faire passer ces outrages sous les yeux du prélat offensé lui-même. « Je veux, écrivait-il à ce correspondant, brouiller si bien Voltaire avec la France qu'il ne puisse plus quitter Berlin. » Et telle est, en effet, l'explication que Voltaire lui-même (informé plus tard, comme on va le voir, du tour qui lui était joué) en a donné dans ses *Mémoires*. Il y en a une plus vraisemblable : Frédéric avait tout simplement

(1) Fénelon à Amelot, 17 août 1743. — Amelot à Voltaire, 22 août 1743. (*Correspondance de Hollande*. Ministère des affaires étrangères.)

calculé que Boyer, piqué au vif, irait porter plainte auprès des ministres et demander justice. S'il ne l'obtenait pas, si quelque lettre d'exil ou quelque arrêt du parlement (auquel plus d'un livre de Voltaire avait déjà été dénoncé) ne venait pas venger l'autorité offensée, c'est que cette autorité elle-même avait quelque raison de ne pas s'émouvoir : c'est qu'injure, colère et disgrâce, tout n'était qu'un jeu concerté dont on prétendait, lui, Frédéric, le rendre dupe.

La pièce envoyée dans ce dessein était bien choisie, car elle contenait un trait qui, passant par-dessus la tête de l'évêque, devait atteindre plus haut que lui et était presque un acte de lèse-majesté.

Non, non (y était-il dit), pédant de Mirepoix,
Prêtre avare, esprit fanatique,
Qui prétends nous donner des lois,
Sur moi tu n'auras pas de droits.
Loin de ton ignorante clique,
Loin *du plus stupide des rois*,
Je vais oublier à la fois
La sottise de Mirepoix
Et la sottise académique.

Les choses se passèrent pourtant exactement comme Frédéric l'avait prévu, et cette indigne supercherie (que Frédéric qualifie lui-même d'une expression beaucoup plus vive) eut tout le succès qu'il s'était promis. Boyer, qui n'était prévenu de rien, laissa éclater son ressentiment, mais les ministres firent la sourde oreille à ses réclamations. Louis XV, ou ne fut pas averti de ce qui le touchait, ou s'en émut pas, et Maurepas conseilla au prélat le pardon des injures. Tout était clair alors : le prétendu proscrit n'était qu'un agent déguisé; celui dont on voulait sonder les intentions était mis sur ses gardes; on voulait se jouer de lui, ce fut lui qui s'apprêta à se bien divertir (1).

Voltaire à peine débarqué à Berlin, la plaisanterie commença. L'artifice de Frédéric, cette fois très innocent, surtout pour un homme mis en défense légitime, consista tout simplement à aller lui-même, avec une franchise apparente, au-devant des explications

(1) Frédéric au comte de Rottenbourg, 17 et 27 août 1743. (*Correspondance générale de Frédéric*, dans ses Œuvres complètes, t. xv, p. 523 à 525.) Si le lecteur est curieux de savoir comment Frédéric lui-même qualifie le procédé qu'il employa dans cette occasion, cette indication lui en donne le moyen. La décence ne me permet pas d'en dire davantage.

qu'on espérait tirer de lui par surprise. Si Voltaire s'était flatté de prendre son temps, de commencer par reconnaître son terrain et de guetter l'heure favorable où le prince, entraîné par la chaleur de la conversation, laisserait échapper quelque parole indiscrète, il était loin de compte, car on ne lui donna pas même un jour pour se mettre en observation. Il raconte bien, dans ses *Mémoires*, qu'il eut l'adresse d'amener insensiblement Frédéric de la littérature à la politique et de le faire causer des affaires courantes sans qu'il s'en aperçût, à propos de l'*Énéide* et de Virgile; mais ses lettres à Amelot (dont il ne pouvait avoir perdu le souvenir, puisqu'il en gardait la minute, qui est imprimée dans ses OEuvres) attestent que tant d'art ne lui fut pas nécessaire. Ce fut, au contraire, Frédéric lui-même qui, le soir même de l'arrivée de Voltaire, après l'avoir comblé d'embrassades et de complimens, puis établi dans un appartement d'honneur du palais, le fit dîner presque en tête-à-tête avec l'ambassadeur de France (celui qu'il ne cessait d'appeler *mon gros ami Valori*), comme s'il eût voulu tout de suite témoigner qu'entre le représentant officiel de Versailles et l'envoyé secret qu'on lui députait en éclaireur, il ne faisait vraiment pas de différence. Puis, dès le lendemain matin, c'est encore Frédéric lui-même qui entre familièrement chez son hôte : « J'ai été bien aise, lui dit-il, de vous faire dîner avec l'envoyé de France, afin d'inquiéter un peu ceux qui seraient fâchés de cette préférence. » Et, là-dessus, il entame au pied levé toutes les questions du jour avec une abondance et une liberté de langage, mais aussi une confusion de pensées dont son interlocuteur (dans le compte visiblement embarrassé qu'il en rend) paraît à la fois surpris, flatté et déconcerté. Quelque effort, en effet, que fasse Voltaire pour donner à ce premier entretien la gravité d'une conférence diplomatique où il s'attribue à lui-même un assez beau rôle, rien ne ressemble moins à une conversation sérieuse que la suite d'assertions incohérentes qui sortent, pour ainsi dire, pêle-mêle de la bouche de Frédéric. Tous les points y sont abordés et aucun n'est résolu. Ce sont alternativement des sarcasmes amers contre les armées françaises et des invectives méprisantes contre le roi d'Angleterre : puis une énumération formidable des ressources militaires de la Prusse, de la force de ses citadelles et de l'effectif de son armée, suivie du serment de rester en paix et de ne jamais sortir de la stricte neutralité; le tout dit d'ailleurs par le roi avec bonhomie, en quelque sorte le cœur sur la main. Il n'évite même pas les souvenirs les plus délicats à réveiller, puisqu'il ne craint pas de convenir du tour qu'il nous avait joué à Breslau et de demander (à la vérité, dit Voltaire en baissant les yeux) si la France, dans le cas d'une alliance

nouvelle, ne lui en garderait pas toujours rancune et ne lui rendrait pas à l'occasion la pareille. Le silence le plus affecté eût été moins énigmatique que ces idées sans suite noyées dans un flux de paroles.

Les mêmes scènes se renouvelèrent plusieurs jours de suite et se continuèrent même par écrit au moyen de petits papiers tracés au courant de la plume et échangés d'un appartement à l'autre quand le roi, retenu par ses occupations, n'avait pas le temps de sortir du sien. La seule chose peut-être qu'un observateur vraiment sagace aurait relevée dans ce rapide passage de pensées incohérentes, c'étaient des complimens un peu ironiques à l'adresse de Louis XV. Ces flatteries aigres-douces étaient sans doute destinées, si elles passaient sous les yeux du monarque français, à le piquer d'honneur en lui montrant qu'on mettait encore en question, en Europe, les résolutions viriles dont on lui témoignait, à Paris, une reconnaissance prématurée (1).

« Vous me dites tant de bien de la France (écrit par exemple Frédéric dans un de ces billets du matin) et de son roi, qu'il serait à souhaiter que tous les souverains eussent de pareils sujets et toutes les républiques de semblables citoyens... Cette nation est la plus charmante de l'Europe, et si elle n'est pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne sagement et qui s'acquiert l'estime de l'Europe entière, peut lui rendre son ancienne splendeur... C'est assurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite que de rétablir ce que les autres ont gâté, et jamais souverain ne peut acquérir plus de gloire que lorsqu'il défend ses peuples contre des ennemis furieux et que, faisant changer la face des affaires, il trouve le moyen de réduire ses adversaires à lui demander la paix humblement. J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, et personne de tous les souverains d'Europe ne sera moins jaloux que moi de ses succès. Mais je n'y pense pas de vous parler politique : c'est précisément présenter à sa maîtresse une coupe de médecine... Adieu, cher Voltaire. Veuille le ciel vous préserver des insomnies de la fièvre et des fâcheux (2)! »

Au bout de quelques jours passés dans cet échange de communications stériles, Voltaire sentit pourtant la nécessité d'arriver à

(1) Voltaire à Amelot, 3 septembre 1743. (*Correspondance générale.*) — Les dépêches de Voltaire à Amelot, datées de Berlin, sont imprimées dans sa *Correspondance générale*, d'après les minutes qu'il avait sans doute conservées lui-même. Le texte définitif ne s'en trouve pas, ou n'a pu être mis à ma disposition au ministère des affaires étrangères.

(2) Frédéric à Voltaire, 7 septembre 1743. (*Correspondance générale.*)

quelques informations plus précises. Le temps pressait, en effet, car le roi annonçait son prochain départ de Berlin pour Baireuth, où il devait faire visite à sa sœur, la margrave, femme du souverain de ce petit état, et il ne cachait pas qu'il comptait y rencontrer plusieurs princes importans d'Allemagne et s'entretenir avec eux des intérêts de l'empire. Tout le désir de Voltaire était d'être emmené avec lui, comme conseiller et comme auxiliaire, dans cette tournée diplomatique. Mais auparavant, il semblait pourtant nécessaire de savoir ce qu'on y allait faire. Voltaire saisit donc l'occasion d'une lettre qu'il avait reçue de l'abbé de La Ville, lui annonçant des propositions de paix faites par un magistrat hollandais, et en communiquant ce renseignement à Frédéric, il crut pouvoir lui poser quelques questions dont il le priait de mettre en marge les réponses. Le roi ne s'y refusa pas, et cette pièce, écrite sur deux colonnes, a été conservée dans les manuscrits de Voltaire, qui en fait mention avec complaisance dans ses *Mémoires*. Bien qu'elle soit connue sans doute de plus d'un lecteur, je ne puis me refuser le plaisir de la citer intégralement, quand ce ne serait que pour la recommander à l'attention des faiseurs de *Maximes* et de *Caractères*, des La Rochefoucauld ou des La Bruyère futurs qui seraient tentés de moraliser sur les illusions de l'amour-propre. Si Voltaire, en effet, qui avait assez raillé en sa vie pour s'entendre en plaisanterie, ne s'est pas aperçu, ce jour-là, à quel point on se moquait de lui, c'est que les nuages élevés par la vanité dans l'intelligence sont trop épais pour que tout l'esprit du monde suffise à les dissiper.

A Frédéric II, roi de Prusse.

Septembre 1743.

Votre Majesté aurait-elle assez de bonté pour mettre en marge ses réflexions et ses ordres ?

VOLTAIRE.	FRÉDÉRIC.
1° Votre Majesté saura que le sieur Bassecour, premier bourgmestre d'Amsterdam, est venu prier M. de La Ville, ministre de France, de faire des propositions de paix. La Ville a répondu que si les Hollandais avaient des offres à faire, le roi son maître pourrait les écouter.	1° Ce Bassecour est apparemment celui qui a soin d'engraisser les chapons et les coqs d'Inde pour Leurs Hautes Puissances ?

2° N'est-il pas clair que le parti pacifique l'emportera infailliblement en Hollande, puisque Bassecour, l'un des plus déterminés à la guerre, commence à parler de paix? N'est-il pas clair que la France montre de la vigueur et de la sagesse?

2° J'admire la sagesse de la France; mais Dieu me préserve à jamais de l'imiter!

3° Dans ces circonstances, si Votre Majesté parlait en maître, si elle donnait l'exemple aux princes de l'empire d'assembler une armée de neutralité, n'arracherait-elle pas le sceptre de l'Europe des mains des Anglais qui vous bravent et qui parlent hautement de vous d'une manière révoltante, aussi bien que le parti des Bentinck, des Fagel, des Obdam? Je les ai entendus et je ne vous dis rien que de très véritable.

3° Ceci serait plus beau dans une ode que dans la réalité. Je me soucie fort peu de ce que les Hollandais et Anglais disent, d'autant plus que je n'entends point leur patois.

4° Ne vous couvrez-vous pas d'une gloire immortelle en vous déclarant efficacement le protecteur de l'empire? Et n'est-il pas de votre plus pressant intérêt d'empêcher que les Anglais ne fassent votre ennemi le grand-duc roi des Romains?

4° La France a plus d'intérêt que la Prusse de l'empêcher; et en cela, cher Voltaire, vous êtes mal informé : car on ne peut faire une élection de roi des Romains sans le consentement unanime de l'empire. Ainsi vous sentez bien que cela dépend toujours de moi.

5° Quiconque a parlé seulement un quart d'heure au duc d'Aremberg, au comte de Harrach, au lord Stairs, à tous les partisans d'Autriche, leur a entendu dire qu'ils brûlent d'ouvrir la campagne en Silésie. Avez-vous, en ce cas, sire, un autre allié que la France? et, quelque puissant que vous soyez, un allié vous est-il inutile? Vous connaissez les ressources de la maison d'Autriche, et combien de princes sont unis à elle. Mais résisteraient-ils à votre puissance jointe à celle de la maison de Bourbon?

5°

On les y recevra,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

6° Si vous faites seulement marcher des troupes à Clèves, n'inspirez-vous pas la terreur et le respect, sans crainte que l'on ose vous faire la guerre? N'est-ce pas, au contraire, le seul moyen de forcer les Hollandais à concourir sous vos ordres à la pacification de l'empire et au rétablissement de l'empereur, qui vous devra deux fois son trône et qui aidera à la splendeur du vôtre?

6°

Vous voulez donc qu'en vrai dieu de machine,
J'arrive pour le dénoûment;
Qu'aux Anglais, aux Pandours, à ce peuple insolent,
J'aille donner la discipline?
Mais examinez mieux ma mine;
Je ne suis pas assez méchant.

7° Quelque parti que Votre Majesté prenne, daignera-t-elle se confier à moi comme à son serviteur, comme à celui qui désire de passer ses jours à votre cour? Voudra-t-elle que j'aie l'honneur de l'accompagner à Baireuth et, si elle a cette bonté, veut-elle bien me le déclarer afin que j'aie le temps de me préparer pour ce voyage? Pour peu qu'elle daigne m'écrire quelque chose de favorable dans la lettre projetée, cela suffira pour me procurer le bonheur où j'aspire depuis six ans de vivre auprès d'elle.

7° Si vous voulez venir à Baireuth, je serai bien aise de vous y voir, pourvu que le voyage ne dérange pas votre santé. Il dépendra donc de vous de prendre quelles mesures vous jugerez à propos.

8° Si, pendant le court séjour que je dois faire cet automne auprès de Votre Majesté, elle pouvait me rendre porteur de quelque nouvelle agréable à ma cour, je la supplierais de m'honorer d'une telle commission.

8° Je ne suis dans aucune liaison avec la France; je n'ai rien à craindre ni à espérer d'elle. Si vous voulez, je ferai un panégyrique de Louis XV, où il n'y aura pas un mot de vrai; mais, quant aux affaires politiques, il n'en est aucune à présent qui nous lie ensemble; et d'autant plus, ce n'est point à moi à parler le premier. Si l'on me demande quelque chose, il est temps d'y répondre; mais vous qui êtes si raisonnable, sentez bien le ridicule dont je me chargerais si je donnais des projets politiques à la France sans à-propos, et, de plus, écrits de ma propre main.

9° Faites tout ce qu'il vous plaira; j'aimerai toujours Votre Majesté de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

9° Je vous aime de tout mon cœur, je vous estime, je ferai tout pour vous avoir, hormis des folies et des choses qui me donneraient à jamais un ridicule dans l'Europe, et seraient dans le fond, contraires à mes intérêts et à ma gloire. La seule commission que je puisse vous donner pour la France, c'est de leur conseiller de se conduire plus sagement qu'ils n'ont fait jusqu'à présent. Cette monarchie est un corps très fort, sans âme et sans nerfs.

FRÉDÉRIC.

Il eût été impossible, on en conviendra, d'être moins pressé que Voltaire ne l'était par Frédéric de le suivre à Baireuth; aussi hésita-t-il un peu à user d'une permission si froidement donnée. « Je ne sais, écrivait-il à Amelot, si le roi me mettra du voyage; ma situation pourra devenir très épineuse. » Il se décida cependant à partir avec le roi, à la surprise de ceux qui, l'ayant entendu se plaindre de sa santé et des fatigues du voyage, ne trouvaient peut-être pas qu'il fût nécessaire de s'en imposer de nouvelles pour se rendre à une invitation assez peu chaleureuse. On sait, en effet, qu'il ne cessait de gémir de ses infirmités et qu'il est resté mourant toute sa vie jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Pour un tempérament délicat, Frédéric, avec ses allures brusques et pressées, était un compagnon de route assez incommode; aussi Valori, qui en savait quelque chose par expérience, fit-il honneur à Voltaire de cet acte de dévoûment dans ses dépêches avec une nuance d'ironie: « M. de Voltaire, dit-il, va partir avec le roi de Prusse: il s'expose à aller un train inconnu aux Muses... J'admire beaucoup son courage dans l'état où il est, car il ne paraît avoir qu'un souffle de vie... Il peut être d'une grande utilité, si l'on en juge par son zèle et par la manière dont il s'est conduit ici. »

Le sacrifice était plus méritoire encore, à ce qu'il paraît, que Valori ne le supposait; car au moment où cet envoyé fermait sa lettre, il vit Voltaire lui-même entrer chez lui pour lui confesser

que ce voyage de Baireuth, en retardant son retour à Paris, l'exposait, de la part d'une belle abandonnée, à de tendres reproches dont l'éclat pouvait être fâcheux. En conséquence, il demandait à ajouter lui-même à la dépêche annonçant son départ un *post-scriptum* qu'on y retrouve, en effet, tout entier écrit de sa main et qui est ainsi conçu : « Le roi de Prusse me donne l'ordre de le suivre à Baireuth. J'y vais, monseigneur, uniquement pour votre service. Je vous supplie d'engager M. le comte de Maurepas à le faire entendre à une personne qui se plaint trop d'une absence nécessaire. Sauvez-moi le ridicule en faveur de mon zèle (1). » Je ne sais, en vérité, pourquoi Voltaire s'est plaint dans ses *Mémoires* de n'avoir rencontré chez Valori, pendant le cours de sa mission secrète, que méfiance et jalousie; ce simple détail tout intime, inséré dans une lettre officielle, montre que la confiance entre eux était complète et que l'ambassadeur même ne manquait pas de complaisance.

Au demeurant, si Voltaire, en se mettant en route, éprouvait encore quelque scrupule de se faire de fête là où il n'était pas précisément appelé, l'accueil qu'il reçut à Baireuth eut bien vite dissipé ce léger embarras. De la part de la margrave elle-même d'abord, il n'avait rien à craindre, car, depuis son premier voyage à Berlin, il avait dans cette princesse une admiratrice, une correspondante assidue, presque une amie. De toutes les sœurs du roi de Prusse Frédérique-Wilhelmine, margrave de Baireuth, était la plus spirituelle, la plus aimable, la plus chère aussi à son illustre frère. Associée à tous ses malheurs, pendant leur jeunesse commune, confidente de toutes ses peines, dévouée, depuis qu'il était roi, à tous les intérêts de sa gloire, elle partageait même de loin toutes ses préoccupations et tous ses goûts. Dans la petite ville obscure qui servait de capitale à son mince état et qui était pour elle un lieu d'exil, elle vivait consacrée au culte des lettres, de la philosophie et des arts. Elle avait même élevé aux Muses (pour parler le langage du temps) un véritable temple dont elle a fait la description dans les piquans *Mémoires* qu'elle nous a laissés. C'était un château d'un seul étage, bâti à quelque distance de la ville, dans un site agréable et solitaire. De vastes salles dont les parois étaient revêtues de marbres rares et de boiseries du Japon conduisaient à une salle de spectacle et de concert dont toutes les frises étaient surmontées des plus belles peintures. A la suite venait un petit cabinet décoré de laque brune, ouvrant par une seule fenêtre sur le jardin. C'était la retraite où Wilhelmine se réfugiait pour se livrer, loin des importuns, à ses études favorites. Combien de fois et avec

(1) Valori à Amelot, 7 et 10 septembre 1743 (*Correspondance de Prusse*. Ministère des affaires étrangères.)

quelle dévotion le nom de Voltaire avait été prononcé dans cet asile de méditations savantes ou rêveuses! C'était là qu'après chaque envoi de France, étaient dévorés avec avidité les moindres écrits sortis de sa plume, les moindres fruits de sa verve poétique. C'était là aussi qu'étaient reçues et serrées précieusement les lettres flatteuses qu'il adressait à « la princesse philosophe, la protectrice des arts, la musicienne parfaite, le modèle de la politesse et de l'affabilité. » Le recevoir en personne dans ce lieu où on avait si souvent parlé de lui était un bien inespéré. C'était vraiment le dieu qui paraissait dans le sanctuaire.

Ce furent aussitôt de longues, d'interminables, de charmantes conversations auxquelles la princesse se prêta avec d'autant plus d'empressement que le commerce de la petite noblesse allemande, telle qu'elle nous l'a dépeinte, lui imposait pour son régime ordinaire un jeûne plus complet des plaisirs d'esprit. Les confidences allèrent même assez loin, s'il est vrai, comme le rapporte Voltaire, qu'en lui racontant les malheurs de son jeune âge, elle ne se borna pas à lui parler des violences matérielles que lui avait infligées la main brutale de son père : « Elle en gardait, dit-il, des cicatrices au-dessous du sein gauche, qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer (1). »

Le margrave lui-même, jeune prince moins ami des lettres, mais encore très épris de sa femme et subissant entièrement sa domination, s'associa de bonne grâce à cette réception chaleureuse, et il ne fut pas le seul; car la cité, ordinairement peu animée, de Baireuth devint tout de suite le rendez-vous de tous les princes du voisinage appelés par Frédéric ou accourus pour lui faire leur cour. Toutes les puissances petites ou grandes du cercle de Franconie, têtes couronnées ou mitrées, noblesse, magistrature, se pressaient autour du héros du jour. L'illustre Français qui vivait dans la familiarité du grand homme devint ainsi lui-même l'objet d'une curiosité universelle. Son nom était, d'ailleurs, du petit nombre de ceux qui étaient apportés dans ces pays reculés par les échos lointains de la renommée. C'était le représentant de ce génie français dont le prestige éblouissait, depuis des siècles, l'Allemagne entière. Aussi, dans une suite de fêtes brillantes, disposées avec art par le goût éclairé de la margrave, Voltaire se vit-il entouré d'hommages qui lui causèrent un véritable enivrement et lui firent oublier pour un moment ses soucis et ses prétentions politiques : « J'ai suivi à Baireuth, écrivait-il tout en extase à Podewils, l'Orphée couronné! J'y ai vu une cour où tous les plaisirs de l'esprit et tous les goûts de la

(1) Desnoiresterres, *Voltaire et la Société au* XVIIIe *siècle*, t. II, p. 401. – Voltaire, *Mémoires*.

société sont rassemblés. Nous y avons des opéras, des comédies, des chasses, des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin esprit pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin, au lieu de couler aussi doucement sa vie? » Son entraînement était tel que, oubliant tout, il négligea quinze jours de suite d'écrire à Mme du Châtelet (1). Le crédit de Voltaire auprès de Frédéric était d'ailleurs si bien établi dans la pensée de tous que les princes eux-mêmes recouraient à lui pour les grâces qu'ils voulaient obtenir. C'est ainsi que, mandé un jour par la duchesse régente de Wurtemberg, il la trouva tout éplorée, et le suppliant presque à genoux de lui faire rendre son fils, qui, bien que déjà en âge de régner, était retenu presque de force à la cour de Prusse. Voltaire promit son intercession et eut la jouissance de se faire bénir d'une princesse en séchant des larmes maternelles (2).

Mais pendant que la royauté littéraire était ainsi comblée d'encens et de complimens, que faisait le roi véritable et de quoi parlait-il dans ses entretiens particuliers avec les princes qui s'étaient rendus à son appel? Évidemment, des projets d'alliance et de confédération étaient toujours en travail dans son esprit : mais dans quel sens et dans quel dessein? Était-ce pour venir en aide à la France ou pour se passer d'elle en lui fermant les portes de l'Allemagne? C'est ce que Voltaire, malgré l'étourdissement des plaisirs, aurait pourtant désiré savoir et sur quoi il essaya, à plus d'une fois, d'obtenir des confidences. Mais ces tentatives furent, cette fois, très mal accueillies. Frédéric se plaignit avec amertume que la France ne savait que mendier la paix à tout le monde, qu'elle frappait à toutes les portes pour l'obtenir et fit entendre qu'il était obligé de se mettre en garde contre la tentation qu'elle pourrait avoir, pour se tirer d'affaire, d'entrer dans des arrangemens contraires aux intérêts de la Prusse. Voltaire, il faut lui rendre cette justice, ne craignait pas d'user, même avec les princes, d'une hardiesse gracieuse qui lui avait plus d'une fois réussi. Il essaya donc, sans se troubler, de prendre le ton plaisant et demanda au roi en souriant s'il n'avait pas lui-même quelque péché de ce genre sur la conscience et si on ne pourrait pas le prendre en flagrant délit de pourparlers avec les ennemis de la France. Mais le roi s'en défendit avec une vivacité maussade : « S'il ne le faisait pas, dit-il, c'est qu'il ne lui plaisait pas de le faire, car il en était pressé tous les jours, et s'il offrait seulement dix mille hommes à l'Angleterre et à l'Autriche, il ferait la loi à son gré dans l'empire. Que la France gardât seulement, ajou-

(1) Voltaire à Podewils, 3 octobre 1743. (*Correspondance générale.*)
(2) Voltaire à Amelot, 3 octobre 1743. (*Correspondance générale.*)

tait-il, ses frontières pendant une année et il se chargeait à lui seul de protéger l'empereur (1). »

Éconduit ainsi sans façon, Voltaire essaya encore de revenir à la charge par une voie indirecte. Le jeune margrave, à qui son puissant beau-frère venait de faire décerner le titre de feld-maréchal du cercle de Franconie, brûlait de se distinguer et, avec l'ardeur naturelle à son âge, accusait souvent tout haut les lenteurs et les hésitations de la politique prussienne. Voltaire lui persuada que s'il obtenait seulement de Frédéric la disposition d'un corps de dix mille hommes, on lui ferait aisément avancer par la France un subside suffisant pour lever lui-même une force pareille; ces troupes, jointes aux débris de celles qui restaient autour de l'empereur pourraient former le noyau d'une petite armée qui, sous le nom d'armée des cercles, arborerait l'étendard de la liberté germanique et à laquelle plus d'un prince de l'empire serait empressé de se rallier. Le prince entra avec chaleur dans cette pensée et en fit part à Frédéric. Celui-ci, sans le décourager absolument, lui annonça qu'il allait faire une courte visite au margrave d'Anspach, mari d'une autre de ses sœurs, chez qui il verrait les princes du cercle de Souabe, et ajouta d'un air mystérieux, qu'il reviendrait de là avec de grands desseins et peut-être de grands succès. Le voyage d'Anspach eut lieu en effet et dura quelques jours, au bout desquels Frédéric revint à Baireuth et ne dit rien du tout à son beau-frère, ce qui, dit Voltaire, l'étonna beaucoup.

Force était donc bien de regagner Berlin aussi incertain qu'on en était parti, et Voltaire, sortant de son enchantement, dut faire part de son mécompte au ministre sur un ton de découragement : « Sa Majesté prussienne est partie pour Leipsig et n'a rien déterminé... Mais toutes ses conversations me font voir évidemment qu'il ne se mettra à découvert que quand il verra l'armée autrichienne presque détruite... » — « Je reviens de Franconie, écrivait-il en même temps à un ami, à la suite d'un roi qui est la terreur des postillons comme de l'Autriche, et qui fait tout en poste. Il traîne ma momie après lui (2). »

A Berlin, Valori l'attendait avec une révélation qui n'était pas faite pour le mettre en meilleure humeur : l'ambassadeur avait découvert, je ne sais comment, la perfidie royale qui avait livré à l'évêque de Mirepoix les épigrammes sanglantes du candidat refusé par l'Académie. Voltaire apprit ainsi ce qu'il devait penser des fausses caresses dont il était bercé, et comme Valori n'avait pas manqué de faire rapport de tout au ministre (qui devait déjà en savoir quelque chose), il était clair que la mystification était com-

(1) Voltaire à Amelot, 13 septembre 1743. (*Correspondance générale.*)

(2) Voltaire à Amelot, 3 octobre. — A Thiériot, 8 octobre 1743. (*Correspondance générale.*)

plète et qu'on s'amusait à ses dépens à Versailles comme à Paris. Jamais réveil ne fut plus pénible, et son dépit fut tel, qu'un moment il songea à partir sans prendre congé : « Ce que vous mande M. de Valori, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, écrivit-il à Amelot, n'est que trop vrai... Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France, mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait, en ce cas, un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point du palais d'Alcine, où l'on est esclave parce qu'on est aimé, et je préfère surtout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste. Daignez me conserver ces bontés et ne parlez de cette aventure curieuse qu'à M. de Maurepas (1). »

Qui l'aurait cru, pourtant? les charmes d'Alcine furent encore les plus forts, et huit jours n'étaient pas écoulés que déjà le plaisir de paraître le favori d'un souverain l'emportait sur le déplaisir d'avoir été sa dupe. Frédéric, d'ailleurs, en était sûr d'avance; car, averti que sa ruse était éventée, il en donnait avis, en riant sous cape, à son complice de Paris : « La Barbarina, disait-il (c'était le nom d'une danseuse italienne attendue par l'opéra de Berlin), ne pourra venir qu'au mois de février, étant déjà engagée à Venise. A propos de baladins, Voltaire a déniché la petite trahison que nous lui avons faite, il en est étrangement piqué; il se défâchera, j'espère. » Le moyen, en effet, de rester fâché contre un prince qui avait aidé lui-même à mettre en musique le bel opéra de Métastase, *la Clémence de Titus*, et qui vint offrir à Voltaire d'en faire donner une représentation tout exprès en son honneur? « En quatre jours de temps, écrivait Voltaire le 8 octobre, Sa Majesté prussienne daigne faire ajuster sa magnifique salle de machine et faire mettre son opéra au théâtre, le tout parce que je suis curieux (1). » Un tel procédé ne réparait-il pas toutes les injures du monde? Puis, au cours de la représentation même, un bon sentiment, suivi d'une bonne œuvre, vint encore contribuer à apaiser le ressentiment du poète. Il y avait dans la prison de Spandau un pauvre Français enrôlé de force dans l'armée de Frédéric-Guillaume, en raison de sa belle taille, puis condamné, pour désertion, à la captivité perpétuelle, après avoir eu le nez et les oreilles coupés. Il avait fait appel à la puissante intercession de Voltaire. « Je pris mon temps (disent les *Mémoires*) pour recommander à la clémence de Titus ce pauvre Franc-Comtois sans oreilles et sans nez... Le roi promit quelque adoucissement, et il eut la bonté de mettre le gentilhomme dont il s'agissait à l'hôpital à six

(1) Voltaire à Amelot et à Thiériot, 8 octobre 1743. (*Correspondance générale.*) — Frédéric à Rottenbourg, 14 octobre 1743. (*Correspondance générale.*)

sous par jour. Il avait refusé cette grâce à la reine mère, qui, apparemment, ne l'avait demandée qu'en prose (1). »

Dès lors tout fut oublié. Frédéric, ne craignant même plus les explications, eut l'art de persuader à l'offensé que le tour qu'il lui avait joué, loin de devoir être pris en mauvaise part, ne faisait qu'attester l'excès de son amitié et son désir ardent de le garder à sa cour. Il lui arracha même la promesse qu'il reviendrait le plus tôt possible, pour ne plus quitter. « Choisissez, lui dit-il, appartement ou maison, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le superflu de la vie,.. vous serez toujours libre et entièrement maître de votre sort. Je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être (2). »

Mais, en attendant le retour d'un ami si cher, il fallait bien se résigner et se préparer à son départ. Le mot d'ordre fut donné d'éblouir Voltaire, pendant ces derniers jours, par une profusion de coquetteries sans conséquence et de politesses, à la vérité, toujours étrangères à la politique. « Tout, ici, est tranquille, écrit Hyndford à Carteret, et le roi de Prusse ne semble plus occupé qu'à préparer des opéras et des bals. M. Voltaire est revenu ; il est constamment avec Sa Majesté prussienne, qui semble décidée à lui donner la matière d'un poème sur les divertissemens de Berlin. On ne parle que de Voltaire. Il lit des tragédies aux deux reines et aux princesses jusqu'à les faire fondre en larmes, il dépasse le roi lui-même en verve satirique et en saillies extravagantes. Personne ne passe pour un homme bien élevé s'il n'a pas la tête et les poches pleines des compositions de ce poète et s'il ne parle pas en vers. J'espère cependant que Votre Seigneurie m'excusera si je prends la liberté de l'assurer, sur le ton de mon refrain ordinaire (*in humming*), que j'ai l'honneur, etc. »

Le même Hyndford raconte pourtant que, quelque soin que mît Frédéric à ne pas mêler dans ses représentations brillantes la politique à la poésie et aux arts, l'habitude parfois l'emportait, et des coups de langue lui échappaient qu'il ne pouvait retenir. Ainsi, à un ballet d'opéra, un incident assez comique survint : avant la représentation, le rideau se trouva à moitié levé, et l'on aperçut les jambes des danseuses françaises, qui essayaient leurs pas, sans qu'on pût voir leur visage. Le roi se mit à rire et dit à demi-voix, mais assez haut pour être entendu de l'envoyé de France : « Voilà le ministère de France, des jambes qui remuent et point de tête. — Voilà mon paquet, dit Valori à Hyndford, et pour ce soir, c'est moi qui l'empoche (3). »

(1) Voltaire à Thiériot, 8 octobre 1743. (*Correspondance générale.*) — *Mémoires.*
(2) Frédéric à Voltaire, 7 octobre 1843. (*Correspondance générale.*)
(3) Hyndford à Carteret, 3 et 29 octobre 1743. (*Correspondance de Prusse.* Record Office.)

Mais Frédéric était le seul qui prît la liberté d'interrompre par des traits piquans de si belles réunions. Toute la cour, d'ailleurs, fidèle à la même consigne ou subissant le même entraînement, ne semblait sensible qu'au plaisir de posséder encore l'homme de génie et troublée seulement par le chagrin de le quitter. Les princesses, plus que tous autres, étaient sous le charme, et une en particulier, la princesse Ulrique, plus tard reine de Suède. De toutes les sœurs de Frédéric si Wilhelmine était la plus spirituelle, Ulrique était la plus jolie. C'est pour ce motif sans doute que Voltaire semblait aussi plus empressé de lui plaire, et on vit s'établir entre eux un échange de propos aimables qui semblaient parfois dépasser, chez l'une, la mesure de l'admiration et, chez l'autre, les bornes du respect. Il est vrai qu'il est admis que c'est en ce genre surtout que la poésie a ses licences, et que ce qui se dit en vers n'est jamais compromettant. Aussi assure-t-on que la princesse permit au poète de lui faire une déclaration, sous la seule condition que le mot d'amour n'y serait pas prononcé, et c'est alors que, sur place et sur-le-champ, il improvisa ce madrigal, qui est dans toutes les mémoires et qui est vraiment la perle du genre.

Toujours un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge.
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais alors et j'osais vous le dire.
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

Ulrique n'était pas de force à répondre séance tenante, sur le même ton, aussi ne fit-elle (c'est-elle qui le dit elle-même) qu'une assez chétive réplique. Mais la nuit porte conseil, et aidée par son frère, elle renvoyait le lendemain une pièce plus longue, plus lourde, où elle entrait dans la plaisanterie, avec beaucoup moins de grâce, mais non sans un certain art pour garder son rang et éloigner la familiarité. C'était Apollon, qui, informé qu'elle avait reçu des vers de son favori, l'avertissait qu'il s'était trompé d'adresse, et qu'en songe il l'avait prise pour la belle Émilie.

Quand vous fûtes ici, Voltaire,
Berlin, de l'arsenal de Mars,
Devint le temple des beaux-arts,
Mais trop plein de l'objet dont le cœur sut vous plaire,
Émilie est toujours présente à vos regards.
. . . .

Au sortir de ce songe heureux,
La vérité, toujours sévère,
A Bruxelles bientôt dessillera vos yeux.
. . . .
Je sens assez de nous la différence extrême;
Au haut de l'Hélicon vous vous placez vous-même,
Moi, je tiens tout de mes aïeux.
Tel est l'arrêt du sort suprême,
Le hasard fait les rois : la vertu fait les dieux (1).

Faut-il croire que pendant que Frédéric dictait à sa sœur cette réponse pleine de tact et de dignité, il s'amusait à en versifier à huis-clos une tout autre, qui parut plus tard sous son nom, où Voltaire était traité de *faquin*, et où sa prétention d'aspirer, au moins en songe, à la main d'une princesse, était comparée au rêve *d'un chien qui aboie à la lune?* — Les biographes de Voltaire contestent avec une sorte d'indignation l'authenticité de cette grossière boutade. Pour l'honneur du bon goût comme de la dignité royale, nous ne demandons pas mieux que d'en douter avec eux. Mais les éditeurs allemands sont moins délicats; car dans la collection officielle des œuvres de Frédéric, les deux pièces mises dans la bouche d'Ulrique sont insérées à la suite l'une de l'autre, sans qu'ils aient l'air de se douter du joli trait de caractère que, par ce rapprochement et ce contraste, ils prêtent à leur souverain.

La date fatale du 12 octobre fixée pour le départ arriva enfin, et Voltaire, faisant son compte à la dernière heure, dut tristement reconnaître qu'il s'en retournait absolument les mains vides, sans rapporter même un indice, même un soupçon des véritables intentions du roi. Il se résolut alors de tenter un dernier effort, véritablement désespéré et pourtant très modeste. Il supplia le roi de Prusse, dans un dernier entretien, de lui donner à porter un mot de sa main, un seul, propre à être mis sous les yeux de Louis XV, et qui pût attester que son langage à Berlin n'avait tendu qu'à rapprocher les deux souverains et à faire tomber les préjugés qui les éloignaient l'un de l'autre. Il demandait cette légère faveur non comme un acte utile à la politique, mais comme un service personnel, propre à lui faire obtenir à Versailles le retour des grâces royales dont on l'avait privé. « Je n'ambitionne point du tout, disait-il, d'être chargé d'affaires comme Destouches et Prior, deux poètes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez tout ce qu'il vous plaira avec tous les rois du monde sans que je m'en mêle; mais je vous conjure instamment de m'écrire un mot que je puisse montrer au roi de France... Je ne demande autre chose, sinon que vous êtes satisfait aujourd'hui des dispositions de la France, que personne

(1) Ulrique à Voltaire, octobre 1743. (*Correspondance générale.*)

ne vous a jamais fait un portrait si avantageux de son roi, que vous me croyez d'autant plus que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince aussi sage et aussi ferme que lui. Ces mots vagues ne vous engagent à rien et j'ose dire qu'ils feront un très bon effet : car, si on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires, et assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers et si estimables. Ils feront de plus le bonheur de ma vie : je montrerai votre lettre au roi, et je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté. Je viendrai dépenser ici ce bien que je vous devrai (1). »

Comme nous ne trouvons pas de réponse à cette supplication, il est à présumer que Frédéric fut insensible, et ce qui prouve bien que même cet acte de bonne grâce fut refusé, c'est que, pour y suppléer, Voltaire fut réduit à citer dans une dépêche postérieure adressée au ministre, un fragment d'une des lettres royales que j'ai citées et où le nom de *grand homme* était décerné à Louis XV, dans un sens que la tournure de la phrase rendait manifestement ironique. Cette rigueur n'empêcha point Frédéric d'assurer au voyageur, du plus grand sérieux du monde, avant de le mettre en voiture, qu'il avait eu tort de ne pas apporter de lettres de créance, ce qui aurait permis de traiter avec lui.

Ce n'est pas là, je le sais, le compte que rendent de ce dernier entretien les écrivains qui s'en sont fiés aux *Mémoires* de Voltaire. Tous racontent, au contraire, qu'au moment de le quitter, Frédéric lui glissa dans l'oreille ces simples paroles : *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre et je marche avec elle*. Par malheur, rien de pareil ne se trouve dans les correspondances, et comme elles sont imprimées depuis longtemps, tous les narrateurs auraient pu prendre la peine de s'en assurer. La suite des faits fera voir d'ailleurs que cette exigence imposée, en effet, par Frédéric à la France, ne lui vint à l'esprit que beaucoup plus tard et par suite de circonstances qui n'étaient pas encore réalisées (2).

Voltaire partit donc, — il le fallait bien; — mais il s'éloignait à regret, se rendant non en droiture à Paris, où il n'avait rien à dire, mais à Bruxelles, où Mme du Châtelet se mourant d'impa-

(1) Voltaire à Frédéric, octobre 1743. (*Correspondance générale*.)

(2) Voltaire à Amelot, Bruxelles, 5 novembre 1743. *Correspondance de Hollande*. Ministère des affaires étrangères.) — On trouve dans la Correspondance générale de Voltaire, une lettre également adressée à Amelot en date du 27 octobre, et qui est si semblable pour le fond, et souvent même pour la forme, à celle-ci, qu'il est à présumer que l'une n'est que le brouillon dont l'autre est le texte définitif.

tience, était venue l'attendre et où il ne paraît pas qu'il fût également pressé d'arriver ; car il s'arrêta de ville en ville, dans les petites cours d'Allemagne, où chacun voulait le retenir, entre autres à Brunswick, pendant deux mortelles journées dont Émilie comptait toutes les minutes. « C'est un voyage céleste, écrivait-il, où je passe de planète en planète. » Et, la tournée finie, il ne demandait pas mieux que de recommencer; il proposait, au contraire, à Amelot de repartir sans débrider si on voulait le charger de lettres pressantes de Charles VII pour tous les princes de l'empire, afin de les décider à agir en commun sur les résolutions de Frédéric. Il ne savait pas, et personne ne lui fit savoir que, pendant qu'il cherchait ainsi à renouer les fils d'une négociation qui n'avait pas même été entamée, Frédéric faisait venir Valori dans son cabinet et lui proposait d'aller, de sa personne, porter à Versailles le plan d'une action commune avec la France. La comédie était jouée; la partie sérieuse allait commencer (1).

« Ce siècle-ci, dit Frédéric dans l'*Histoire de mon temps*, est bien fait pour les événemens singuliers et extraordinaires, car je reçus un ambassadeur poète et bel esprit de la part de la France : c'était Voltaire, un des plus beaux génies de l'Europe, l'imagination la plus brillante qu'il y ait peut-être jamais eu, mais l'homme le moins né pour la politique. En même temps, il n'avait point de créditif; mais aussi peux-je assurer qu'il ne s'était pas débité ambassadeur sans fondement; sa négociation fut une plaisanterie, et elle en resta là (2). »

Les modernes éditeurs des papiers politiques de Frédéric ont vu dans cette appréciation dédaigneuse une leçon qu'ils ont cru devoir suivre; aussi ont-ils retranché avec soin de leur publication tout ce qui pouvait rappeler la négociation prétendue de Voltaire; son nom même n'est pas prononcé dans leur recueil, et ils ont poussé le scrupule, je dirais volontiers, la pruderie, jusqu'à faire disparaître de plusieurs lettres des paragraphes où ce nom figurait (3).

(1) Voltaire à Amelot, dépêche citée. — Valori à Amelot, 5 octobre 1744. (*Correspondance générale*. Ministère des affaires étrangères.)

(2) Frédéric, *Histoire de mon temps*, chap. IX. Nous extrayons ce passage du texte primitif dont les archives de Berlin ont donné récemment connaissance au public. La forme, mais non le fond, en a été altérée dans le texte définitif, le seul connu jusqu'à ces dernières années. Voici cette variante : « Sur ces entrefaites, Voltaire arriva à Berlin. Comme il avait quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela était suffisant pour se donner les airs de négociateur; son imagination brillante s'élançait sans retenue dans le vaste champ de la politique : il n'avait point de créditif et sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie. »

(3) C'est ce dont on peut s'assurer en comparant les correspondances de Frédéric avec Rottenbourg, insérées dans le Recueil général du 18 mars, avec cette même cor-

Ces consciencieux serviteurs ont-ils bien fait? Ont-ils bien compris la pensée du maître? N'ont-ils pas manqué eux-mêmes de mémoire et de reconnaissance? Les voyages répétés de Voltaire à Berlin ont été, il faut bien en convenir, sans résultat pratique, sans action directe sur la politique des cabinets et les incidens du jour. Mais, vues de plus haut et de plus loin, ces apparitions brillantes ont-elles été sans influence, sinon sur le cours immédiat des événemens, au moins sur la révolution d'idées qui a si profondément modifié, depuis lors, les relations de la France et de l'Allemagne? Voltaire n'a-t-il pas, par sa seule présence, aidé Frédéric à faire de la demeure gothique des vieux chevaliers teutons un centre de civilisation prêt à devenir la capitale d'un grand empire? A la suite de Voltaire, le génie français pénétrait, avec sa grâce légère et frondeuse, jusque dans les sables de Brandebourg et sur les rives glacées de la Baltique. Mais, la communication une fois établie, n'est-ce pas par la route ainsi frayée que l'esprit allemand, à son tour, devait, d'un pas plus lourd peut-être, mais par une sorte de retour offensif, venir opérer parmi nous des conquêtes intellectuelles qui ont précédé et préparé la victoire du champ de bataille? Qu'est-ce que la puissante Allemagne d'aujourd'hui ne doit pas, en bien comme en mal, à l'influence du génie de Goethe, et Goethe lui-même, que n'a-t-il pas dû à Voltaire? Si Voltaire n'eût précédé M[me] de Staël à Berlin, y eût-elle été chercher, en eût-elle rapporté le livre révélateur qui le premier a fait apprécier l'originalité de la pensée germanique?

Il faudrait pourtant ne pas être plus dédaigneux que ne l'était au fond Frédéric lui-même, malgré les boutades de son humeur sarcastique, car si Frédéric aimait à se jouer de Voltaire, jamais pourtant il n'a renoncé à l'honneur et même au profit qu'il croyait tirer de ses hommages. En lui fermant l'entrée de son cabinet diplomatique et de son camp, il lui gardait toujours grande ouverte celle de sa cour et de son palais. Ces amitiés philosophiques et littéraires, qu'il malmenait à ses heures, il n'a jamais cessé de les étaler avec un orgueil complaisant. C'étaient des joyaux, direz-vous, dont il aimait à parer sa couronne? Oui, mais il savait que leur éclat, loin d'être un vain ornement pour sa puissance, en propageait le rayonnement, et qu'éblouir les hommes est le plus sûr moyen de les dominer.

DUC DE BROGLIE.

respondance telle qu'on la trouve dans le nouveau Recueil politique. Tous les passages relatifs à Voltaire ont été supprimés.

ANDRÉE

TROISIÈME PARTIE (1).

XVIII.

Le sentiment du devoir accompli préserve du remords, non de la tristesse. Mareuil, sans regretter d'avoir coupé court à une coupable intrigue, s'aperçut bientôt que les remèdes héroïques font plus souffrir après qu'on les a pris qu'au moment même où l'on se les administre. Au bout de quelques jours, n'ayant pas pu parvenir à écrire la lettre que M. de Garamante lui conseillait d'adresser à Henriot, il se persuada que le plus sûr moyen de faire diversion à son ennui était de quitter Paris et d'aller donner de vive voix à Jacques les explications nécessaires. Sans se l'avouer, il éprouvait d'ailleurs un vague besoin d'agir, de voir du pays, surtout de ne pas demeurer en proie à ses souvenirs; car, s'il en avait de douloureux, il en avait aussi d'enivrans. Deux ou trois fois il avait été sur le point de partir pour les Charmilles. Il se voyait pénétrant dans le parc, à la nuit tombante, et se glissant du côté du chalet : il reprenait sa place au pied de l'arbre, la voix de la jeune fille jetait dans la nuit ses notes graves; elle-même paraissait à la

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mars.

fenêtre... Henri comprit qu'il y avait urgence à s'éloigner, sous peine d'être quelque jour victime d'un de ces retours offensifs de la passion qui mettent le devoir en fuite, au moment que celui-ci se croit vainqueur. Un beau matin, il donna congé à l'hôtel où il était descendu après avoir quitté les Charmilles, boucla sa malle et prit le train d'Italie. En recevant le billet où Henri lui annonçait son départ, le comte grommela entre ses dents : « Diable, diable! » et parut soucieux.

Après avoir visité à petites journées cette admirable Italie qu'il ne connaissait pas, fait à Venise, à Florence, à Sienne, à Pérouse, à Orvieto une abondante provision d'études et d'impressions, Jacques s'était fixé à Rome. La majesté triste de cette ville unique l'avait profondément touché. Il y a, en effet, dans Rome un charme subtil qui séduit certains cœurs enclins à la rêverie, amoureux de la solitude, épris de beauté austère et sensibles à la mélancolique poésie des ruines. Un appartement avec atelier était vacant dans une grande maison située sur le bord du Tibre, près de l'endroit où le bac, aujourd'hui remplacé par un pont, mettait en communication le quartier qui entoure le mausolée d'Auguste avec les champs de Cincinnatus. Jacques s'y installa : de la fenêtre de sa chambre, il apercevait à ses pieds le fleuve roulant, à gros bouillons, ses eaux limoneuses, et, sur l'autre rive, le mausolée d'Hadrien, qui est devenu le château Saint-Ange, le dôme prodigieux de Saint-Pierre et la belle colonnade du Bernin, l'assemblage confus de palais qui constitue le Vatican; enfin, le Monte-Mario, couronné de cyprès toujours verts. Quelle ville au monde peut, comme celle-là, présenter, à chaque pas qu'on y fait, des monumens parés de noms immortels? Où trouver un pareil assemblage d'édifices de tout âge et de tout style, au seuil desquels se dressent de grands souvenirs historiques, semblables à ces statues qui décorent le faîte de Saint-Jean-de-Latran, et qu'on voit, de deux lieues, se détacher, avec des gestes larges, sur l'azur immuable du ciel!

Jacques subit d'abord l'influence pacifiante de Rome. Dans le silence de la grande cité morte, il semble que nos mesquines passions n'osent plus élever la voix, comme elles font ailleurs au milieu du tumulte complice de leurs clameurs, et que chaque ruine nous dise : « Va, j'ai depuis deux mille ans entendu d'autres cris que les tiens! Ne viens pas troubler mon recueillement : laisse-moi rêver au passé. Qu'est-ce que ta souffrance? A peine une goutte d'eau dans ce fleuve de la douleur humaine, qui s'enfle de siècle en siècle et roule à mes pieds. » Le travail aidant, Henriot avait assez bien passé les deux premiers mois de son séjour en Italie. Mais cette demi-quiétude n'avait malheureusement pas duré. La rareté des

lettres d'Henri, l'insuffisance des renseignemens qu'il y trouvait, le silence obstiné d'Andrée, qui avait pourtant été la première à lui proposer de correspondre, tout contribua bientôt à jeter le trouble dans l'esprit du jeune homme. L'arrivée de M. de Garamante à Rome lui fut d'un grand secours : le comte s'ingénia à le réconforter et pansa d'une main légère ce cœur endolori. Pendant deux grandes semaines ils ne se quittèrent pas. On les voyait ensemble dans la campagne, sur la Via Appia, sur la route de Tivoli ou de Frascati, dans les musées, au Pincio, à la villa Borghèse ou Pamphili, et le soir, au Corso, qu'ils arpentaient en devisant. L'étroite intimité de cette vie en commun, où chacun donne le meilleur de soi-même et se laisse voir tel qu'il est, sans fausse honte, fortifia l'estime qu'ils avaient déjà l'un pour l'autre. Le comte gardait tout son esprit, mais semblait avoir laissé à la frontière son parisianisme railleur aussi bien que son ruban rouge : courtoisie qu'on voudrait trouver plus souvent chez les Français quand ils vont rendre visite à un peuple où l'enthousiasme est bien porté, et les décorations point. Henriot était surpris de trouver dans ce viveur une étendue de connaissances qu'il n'avait jamais soupçonnée, dans cet épicurien frivole un goût extrêmement vif pour les choses de l'art, dans ce raffiné le sentiment profond de ce beau particulier, fait de mysticisme et de naïveté, qu'on rencontre chez les primitifs. M. de Garamante, d'autre part, était charmé de s'apercevoir que ce jeune homme fier, poussant la réserve presque jusqu'à la sauvagerie, cachait sous des dehors d'une froideur parfois un peu hautaine le cœur le plus généreux; il prenait un singulier intérêt à l'entendre parler de ses études, de ses projets de tableaux, des maîtres italiens, des diverses écoles entre lesquelles sa prédilection flottait encore un peu : toutes choses qu'il exposait avec cette chaleur qui plaît aux sceptiques, quoi qu'ils en disent. Leur mutuelle sympathie était ainsi devenue de l'amitié, respectueuse d'un côté, très tendre de l'autre. « C'est pourtant vrai, se prit à penser un jour M. de Garamante, que si j'avais eu un fils, j'aurais souhaité qu'il ressemblât à ce grand garçon-là! » Et il soupira. On a beau être dégagé de beaucoup de préjugés, on n'aime pas à enterrer son nom avec soi : c'est mourir un peu moins que de soustraire à l'horrible loi de la destruction, ne fût-ce que cette petite partie de nous-même!

Jacques et M. de Garamante avaient souvent parlé d'Andrée au cours de leurs longues causeries, et le vieux gentilhomme s'était toujours exprimé sur le compte de la jeune fille avec une extrême sévérité. Un jour, Henriot lui montra la lettre où Mareuil faisait le portrait de Mlle Passemard. Le comte lut et relut la lettre avec beaucoup d'attention, parut ensuite très préoccupé et fit depuis lors

une foule de questions sur Henri, son caractère, la tournure de son esprit. Aucun de ces menus faits n'avait échappé à l'attention de Jacques : il en fit le thème ordinaire de ses réflexions, et, comme il arrive lorsque notre esprit concentre toutes ses facultés sur un même objet, perdit le peu de calme qu'il eût conservé. Les idées les plus folles passaient dans sa tête : le soupçon de la vérité, même, l'effleura. Mais telle était sa droiture qu'il repoussa aussitôt avec une sorte de honte cette explication, qui l'obligeait à suspecter la loyauté de son ami. Plus d'une fois il fut sur le point d'abandonner ses travaux commencés, d'accourir à Paris : au moment de partir, il se disait avec découragement : « A quoi bon! M'en aimera-t-elle davantage si elle ne m'aime pas? » D'ailleurs, M. de Garamante le détournait énergiquement de mettre ce projet à exécution. Il se décida alors à tenter auprès d'Andrée une suprême épreuve et à conjurer Henri de lui fournir des renseignemens précis sur ce qui s'était passé aux Charmilles depuis deux mois. Il attendait encore la réponse à ces deux lettres, que le comte avait emportées sans savoir ce qu'elles contenaient, et, ne voyant rien venir après plusieurs jours d'intolérable anxiété, il avait enfin résolu de partir le lendemain, lorsqu'un coup de ce marteau qui remplace le plus souvent à Rome les sonnettes retentit à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva en face de Mareuil.

— Toi ici! s'écria-t-il en reculant de surprise. Elle se marie, n'est-ce pas? Je m'en doutais!

Et sa figure fut en un instant contractée, moins par le désespoir que par la fureur.

— Non! non! fit Henri précipitamment. Écoute-moi donc! Je te jure qu'il n'est pas question de mariage.

— Ah!.. Pardon! alors, mon bon Henri, dit-il en passant la main sur son front. En t'apercevant j'ai cru que tout était fini. Et je te reçois comme un chien, au lieu de t'embrasser... Pardon!

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Voyons! reprit Jacques, assieds-toi et causons. Explique-moi bien vite ce qui t'amène, car je suis depuis quelque temps dans un tel état d'énervement, — un peu à cause de toi! — que j'en perds la tête, comme tu viens de le voir.

— Mon cher Jacques, dit Henri, je suis venu te retrouver parce que ma conviction est qu'il ne me restait plus rien à faire aux Charmilles. Tu m'as chargé de plaider ta cause, n'est-ce pas? Je l'ai fait sans relâche; j'ai mis à ton service tout ce que l'amitié la plus ingénieuse pouvait m'inspirer de dévoûment et me donner d'adresse. Je n'ai pas réussi. De guerre lasse, j'ai quitté la partie et me voici.

— Ah! dit seulement Jacques. Après un silence qui parut très long à Henri, il reprit d'une voix lente et comme se parlant à lui-même :

— Alors, j'avais donc bien raison de penser que tout était fini... Mais tu ne me dis pas qui est celui qu'elle aime.

Henri eut besoin de faire appel à toute sa volonté pour ne pas tressaillir, bien qu'il eût pris soin de se préparer à cette question.

— Je ne sais pas si elle aime quelqu'un. Je suis sûr seulement qu'elle ne t'aime point, et ne sera jamais ta femme.

— Elle te l'a dit?

— Oui.

Et il raconta qu'au cours d'une de ses conversations avec Andrée, la jeune fille avait déclaré nettement qu'elle n'épouserait pas Jacques, faute de se sentir en communion intellectuelle et morale avec lui.

— Tiens, remarqua Henriot, c'est une manière nouvelle, ça! Elle en est donc aux affinités électives pour l'instant? Il y a progrès depuis mon départ... Ah çà, qui diable a bien pu lui mettre ces idées en tête? Tu me disais dans ta grande lettre que son intelligence est un reflet plutôt qu'un foyer : qui reflète-t-elle aujourd'hui? Voilà ce qu'il faudrait savoir... Voyons, cherchons...

— A quoi bon? Ne crois-tu pas qu'elle ait pu trouver cela toute seule?

— Non... J'ai été très frappé de la justesse de ton observation : les mots d'Andrée ne sont presque jamais d'elle. Cette expression vague et prétentieuse de *communion intellectuelle et morale* peut nous mettre sur la voie, nous aider à découvrir l'influence cachée qui s'exerce maintenant sur elle et me l'enlève... Tu es resté tout le temps aux Charmilles, n'est-ce pas?

— Oui.

— Qui est venu pendant que tu t'y trouvais?

— M. de Garamante...

— Oh! ce n'est pas celui-là, je t'en réponds! Un esprit clair, net, précis comme le sien ne donne pas dans le pathos des harmonies préétablies et des âmes fiancées de toute éternité... D'ailleurs il est mon ami, et je l'estime trop pour le croire capable d'avoir mis dans l'esprit d'Andrée de pareilles sornettes : une affection dévouée et prévoyante comme la sienne n'aurait pas manqué de discerner le parti qu'Andrée pouvait tirer contre moi de ces fadaises sentimentales. Non, non, ce n'est pas lui!.. Qui encore?

Henri s'attendait bien à être obligé de fournir des explications; mais il n'avait point supposé que Jacques dût procéder à d'aussi minutieuses investigations; la persistance qu'il mettait à pour-

suivre l'enquête sans se laisser dérouter commençait donc à le troubler singulièrement.

— Des amis de Maxime, répondit-il, en saisissant avec empressement cette occasion de mettre des noms en avant et de dépister les soupçons d'Henriot : le petit baron de Salbris, Desrieux, Passérieux...

— Desrieux et Passérieux? Ce n'est pas là leur genre. Salbris? Peut-être!.. Et pourtant, non, c'est trop fort pour lui, comme pour eux... Mais pourquoi ne me parles-tu pas de Morincourt, au fait?.. Henri, tu me caches quelque chose! C'est lui : car enfin si ce n'est pas lui qu'elle aime et qui l'a détachée de moi, il ne resterait plus...

Jacques s'arrêta et regarda fixement son ami pendant une seconde. Une flamme courte passa dans ses yeux, puis un pâle sourire détendit ses lèvres un peu serrées, et, d'un geste brusque, il prit la main de Mareuil :

— Fou que je suis! dit-il tristement. Encore cette honteuse pensée! Croirais-tu, mon pauvre Henri, que je viens de te faire, à l'instant, l'injure de te soupçonner!.. Maudit tempérament, va!.. Figure-toi qu'il y a des momens où je vois rouge,.. lorsque je pense qu'elle appartiendra à un autre, qu'elle aura, qu'elle a déjà peut-être des mots d'amour pour un autre! Et dire que, malgré tout, à cette heure même où j'apprends qu'elle est irrévocablement perdue pour moi, où la duplicité de sa conduite m'apparaît dans toute son infamie, dire que je l'exècre bien moins que je ne l'adore!

Il s'était levé, fort heureusement, et marchait à grands pas en faisant avec ses bras des mouvemens désordonnés qui exprimaient la violente agitation de son âme. Henri eut le temps de se remettre et de cacher le trouble accusateur que ses traits avaient un instant trahi.

— Allons, dit-il, calme-toi. Tu sais maintenant à quoi t'en tenir. C'est bien quelque chose de ne plus être empêtré dans les équivoques de cette amitié ambiguë et de pouvoir reprendre la libre disposition de toi-même.

— Ainsi, c'est bien Morincourt? interrompit-il sans l'écouter. Elle l'a vu souvent, n'est-ce pas?

— A Paris, oui, avant le départ pour la campagne; mais aux Charmilles, non.

— C'est bien cela : il te savait là et aura évité de venir pour ne pas nous donner l'éveil, le lâche! Je suis bien sûr qu'il ne s'est pas contenté de lui dédier un livre, mais qu'il lui écrivait assidûment. Il n'a pas interrompu, j'imagine, son travail de séduction sournoise, qui craint le grand jour et n'avance que par les voies obliques... Oh! je sais comment il procède... Elle m'a mis au courant l'hiver

dernier, sans doute parce qu'il lui semblait plaisant de piquer ma jalousie... C'est lui, te dis-je!.. Mais je le retrouverai, et alors...

Un geste de menace acheva sa pensée.

— Non, dit Henri, tu n'en as pas le droit!.. Que t'a fait cet homme, après tout, dont tu puisses le rendre justement responsable? Il aime la même femme que toi : qui te prouve que, pour se faire aimer, elle n'a pas eu recours aux mêmes artifices qui t'ont si bien séduit? Va, la grande coupable, c'est elle!.. Si tu veux haïr quelqu'un, hais-la donc! Lui a peut-être été ensorcelé! Il ne sait peut être seulement pas ce qu'il fait!.. Pardonne-lui, Jacques! pardonne-lui!

— Ah çà, mais de quel ton me dis-tu cela?.. Vas-tu te jeter à mes genoux maintenant pour obtenir que j'oublie le mal que me fait ce Morincourt?.. Tudieu! quelle chaleur tu mets à plaider la cause de cet homme!.. Tu le connais donc?

— Non, à peine, dit Henri en balbutiant. Je l'ai vu deux ou trois fois seulement,.. et tu comprends bien que je ne m'intéresse guère à lui... Mais je te vois si emporté, si violent aujourd'hui, que j'ai voulu te rappeler au calme et à la raison.

— Eh! mon cher, c'est que je ne suis pas de mon temps, tu l'as dit. Je me sens puissant pour la haine comme pour l'amour. Malheur à qui m'offense!.. Et comment pourrait-on m'offenser plus cruellement qu'en me volant le cœur d'une femme si ardemment et depuis si longtemps aimée!.. Çà, parlons d'autre chose, maintenant. Andrée est perdue pour moi : c'est ce que je vois de plus clair dans tout cela. Tu vas tâcher de m'aider à m'étourdir, hein! Quant au Morincourt, nous verrons plus tard... Pour plus de sûreté, tu me feras faire un peu d'escrime. Tu es toujours fort, je pense? Moi je suis un peu rouillé... Viens que je te fasse visiter mon installation. Tu verras comme nous serons bien. J'ai une chambre pour toi, tu sais, et ne te laisse pas aller à l'hôtel.

Il lui montra son atelier, pièce spacieuse et bien éclairée par le haut, pleine d'étoffes multicolores, qui formaient avec les plats de cuivre traînant çà et là sur les meubles, les moulages en plâtre de quelques beaux bronzes antiques, les lampes romaines à trois becs, les vases en forme d'amphores, ce charmant fouillis dont les peintres aiment à s'entourer et où ils font régner, n'en déplaise aux profanes, un ordre autre que celui des ménagères, cet ordre qui dispose les pièces diverses d'un ameublement, les tentures, les moindres objets, conformément aux subtiles harmonies de leurs formes et de leurs couleurs. De grandes photographies du Colisée, des Thermes de Caracalla, de belles gravures de Piranesi, représentant le Forum au XVIII[e] siècle et l'adorable petit temple de

Vesta étaient piquées au mur. A l'une des cloisons, un trophée d'armes était suspendu : salades, hallebardes du XVIe siècle, dagues, espadons, et une paire de jolies épées dont la fine lame avait été montée sur des gardes anciennes à coquilles d'acier ciselé.

— Que dis-tu de ces joujoux-là? demanda Jacques. Comme elles sont en main! Et légères, et flexibles!

— Ma foi oui! On ne fait plus si bien aujourd'hui. Ton atelier est charmant. Tu l'as arrangé avec beaucoup de goût... Et je vois que tu n'as pas perdu ton temps, dit-il en montrant du doigt plusieurs études accrochées çà et là.

— J'ai beaucoup travaillé, en effet... Comment trouves-tu ceci?

Il s'approcha d'une toile placée sur un chevalet, dans un coin de l'atelier, et rejeta de côté un grand morceau d'étoffe qui la recouvrait comme un voile. C'était un portrait d'Andrée, d'une ressemblance extraordinaire. Le sourire singulier de la jeune fille, le retroussis des commissures de ses lèvres était surtout rendu avec une étonnante vérité.

— Tu as fait ce portrait-là de mémoire? dit Henri, qui s'empressa de déguiser son trouble en admiration.

— Mais oui, dit Jacques, avec le secours de cette photographie.

Il tira de son portefeuille et montra à Henri un portrait-carte que la jeune fille lui avait donné. Au revers était écrit : « J'ai mis mes lèvres aux lèvres de cette petite image; si vous cherchez bien, vous y trouverez un peu de présence réelle. »

— Diable! s'écria Mareuil en se forçant pour plaisanter, voilà du mysticisme un peu bien sensuel! On dirait un mot de Mme Guyon à Fénelon...

Une quinzaine se passa. Les deux jeunes gens se promenaient souvent ensemble, causant infatigablement art, histoire, littérature, interrogeant les ruines, qui leur répondaient : car il ne faut pas croire que les archéologues seuls aient de ces entretiens avec les vieilles pierres. Par un accord tacite, ils évitaient de parler d'Andrée. Quand les journaux apportèrent la nouvelle de l'élection de M. Passemard, qui fut nommé à la fin d'octobre avec une grosse majorité, Mareuil se contenta de dire :

— Allons, le tour est joué!.. Je crois que je ne lui ai pas été inutile.

— Oui, dit Jacques simplement, tu dois avoir rondement mené cette campagne-là... L'autre était plus difficile!..

Il soupira, et ce fut tout. Mareuil essaya de l'interroger sur ses projets d'avenir. Jacques resta impénétrable; il ne parlait ni d'écrire à Andrée, ni de revenir à Paris avant plusieurs mois. Il s'était remis au travail avec une ardeur fiévreuse et passait une partie de son

temps à faire des copies ou des études dans les musées. Sa gaîté un peu factice des premiers jours avait disparu; il ne se plaignait jamais, ne glissait pas dans ses conversations la moindre allusion au passé, mais portait sur son visage pâli l'empreinte d'une tristesse farouche qui ne ressemblait guère à de la résignation. Henri, de son côté, se sentait en proie à un malaise vague, que la présence de son ami augmentait au lieu de le dissiper. Peu à peu, ils prirent l'habitude de ne plus être ensemble qu'à l'heure des repas, sous prétexte de courses aux environs, de séances dans les bibliothèques, de visites aux galeries particulières. Jacques, qui d'abord accompagnait son ami partout et semblait prendre plaisir à lui faire les honneurs de Rome, l'abandonnait maintenant pendant des journées entières, et Mareuil ne se plaignait pas de cette solitude.

Au bout d'un mois et demi, il commençait à songer au départ, sans trop savoir ce qui l'emportait en lui, du désir de quitter Rome ou de l'envie de revoir Paris. Ce que le jeune homme n'osait pas se dire, c'est que l'amitié lui semblait décidément un faible antidote de l'amour; c'est que le temps lui apportait si peu l'oubli, qu'il se sentait de jour en jour moins détaché d'Andrée; c'est qu'enfin il en venait à regretter presque comme une duperie le sacrifice qu'il s'était imposé.

XIX.

Un matin qu'il était resté seul à écrire des lettres, Henri se promenait dans l'atelier. Il écarta le voile qui couvrait le portrait d'Andrée et regarda longuement, perdu dans une douloureuse méditation, assailli par mille souvenirs : « Voilà donc, pensait-il, ce visage étrange et charmant, ces lèvres que j'ai senties sur mon front... » La porte s'ouvrit tout à coup, Jacques entra : Henri tressaillit et laissa tomber le voile. Ils échangèrent un regard et restèrent un instant sans se parler, pâles, l'œil mauvais, ayant sur la figure, l'un, quelque chose qui ressemblait à de la menace, l'autre, l'expression d'une sorte de défi. Tous deux, au même moment, éprouvaient en plein cœur une souffrance aiguë : celle que l'on ressent quand une vieille amitié se déchire sous une bouffée soudaine de défiance et de haine, comme une voile fendue du haut en bas par un coup de vent.

— Pardon si je te dérange! dit Jacques. Je venais te chercher pour déjeuner... As-tu fini tes lettres?

— Oui, sortons... Je ne sais pas ce que signifie cette plaisanterie d'affecter de croire que tu me déranges...

— Je l'avais cru;.. si je me suis trompé, excuse-moi.

Henri, après avoir jeté ses lettres au bureau central de Piazza

Colonna, revenait vers Jacques, qui l'avait attendu à quelques pas de la boîte en lisant un journal, quand Henriot lui dit :

— Demande donc au guichet de la poste restante s'il y a des lettres pour nous par hasard.

Mareuil alla au guichet, et Jacques qui le suivait des yeux distraitement vit la main de l'employé tendre au jeune homme un pli qu'il saisit d'un mouvement rapide et fit précipitamment disparaître dans sa poche. Henri se retourna aussitôt : son ami lisait toujours à la même place, appuyé nonchalamment contre une colonne du portique. Seulement, une pâleur mortelle venait d'envahir son visage, car il avait cru distinguer sur l'enveloppe la grande écriture d'Andrée. Mareuil était trop ému lui-même pour s'apercevoir du trouble que Jacques s'efforçait d'ailleurs de dissimuler.

— Eh bien! y a-t-il quelque chose?

— Non, rien.

— Ah!.. Alors allons déjeuner.

Ce jour-là, Jacques s'attacha à Henri comme son ombre, ne le quitta pas une seconde. Ils firent l'ascension du dôme de Saint-Pierre, montèrent jusque dans la boule qui soutient la croix gigantesque. Jacques était nerveux, agité, passait de l'abattement aux éclats bruyans d'une gaîté qui sonnait faux : son regard se fixait sans cesse sur la poche de côté où était la lettre. Un désir fou, irrésistible de savoir ce qu'Andrée avait écrit montait en lui, l'envahissait tout entier, ne laissait plus de place pour une autre pensée. Sous l'obsession tyrannique de l'idée fixe, il fut la proie d'effroyables hallucinations : comme Henri se penchait pour regarder du haut en bas de la coupole, l'envie féroce de l'envoyer se broyer sur les grandes dalles de marbre passa comme un éclair dans son esprit. Mareuil en se retournant surprit quelque chose d'étrange dans ses yeux :

— Est-ce que tu as le vertige? demanda-t-il.

— Oui, un peu. Descendons... A propos, je ne dîne pas avec toi ce soir. J'ai été invité ce matin par des pensionnaires de la Villa Médicis. Je passerai la soirée à l'Académie... Et toi, que comptes-tu faire?

— Moi? Je vais rentrer à la maison m'habiller, et puis, après dîner, j'irai entendre un peu de musique à l'Apollo. Ce sera plus agréable que de rester seul à t'attendre... A ce soir!

— A ce soir!

Et ils se séparèrent, l'un heureux d'être enfin seul, l'autre satisfait de penser qu'il allait pouvoir consacrer toute la soirée à l'exécution de ses projets.

Au lieu d'aller dîner à l'Académie de France, Jacques erra dans la ville jusqu'à neuf heures à peu près sans réussir à dompter par

la fatigue la dangereuse exaltation qu'entretenait, en se présentant sans cesse à son esprit, le souvenir du trouble, puis du mensonge d'Henri, indices d'une trahison dont il fallait maintenant trouver la preuve. Quand il jugea que Mareuil devait avoir quitté la maison pour aller au théâtre, il rentra. Dans l'escalier, il croisa un de ses voisins, jeune médecin italien dont il était devenu l'ami et qui occupait un appartement au-dessous du sien.

— Eh bien! dit M. Pasqualucci, M. Mareuil nous quitte donc déjà? Il vient de me dire en sortant qu'il partait bientôt. Rome ne lui plaît pas... Comme vous êtes pâle, ce soir! Vous n'avez pas pris les fièvres au moins?

— Non, non, cher docteur. J'ai seulement un peu de fatigue, et je vais me coucher... Bonsoir!

Il ouvrit la porte de l'atelier, alluma, puis, se laissant tomber dans un fauteuil, il parut méditer profondément pendant quelques instans.

— Cette lettre, pensait-il, ce brusque départ!.. Mais s'il veut partir, c'est qu'elle le rappelle, c'est qu'elle l'aime!

Il se leva d'un bond et se précipita dans la chambre de Mareuil. Sur le lit étaient jetés les habits qu'Henri avait portés tout le jour et qu'il venait de quitter pour se mettre en tenue de théâtre. Jacques fouilla dans toutes les poches et ne trouva rien. Il ouvrit sans plus de succès les tiroirs de la commode, de la table, du secrétaire. Il commençait à désespérer de découvrir la lettre, cette lettre dont il convoitait la possession avec une sorte de frénésie, lorsqu'il avisa dans un coin la malle de son ami. Elle était fermée; mais il pensa que la clé devait faire partie d'un trousseau qu'il avait aperçu dans un coin du secrétaire. Il ne se trompait pas. Au fond de la malle, un coffret fermé était caché sous du linge; aucune des clés du trousseau n'allait à la serrure. Jacques l'emporta dans son atelier, courut à la panoplie, décrocha une dague à lame courte et forte, introduisit la pointe dans la rainure du couvercle, pesa légèrement sur le manche de l'arme : un petit bruit sec lui apprit bientôt que la serrure avait cédé. Il ouvrit : la lettre était là.

Jusqu'alors, Henriot n'avait pas eu un moment d'hésitation : il avait visité les poches, les tiroirs et la malle, forcé le coffret sans plus de remords que n'en éprouve en pareil cas un voleur de profession. Quand il n'eut plus devant lui qu'un morceau de papier à prendre dans une enveloppe déjà ouverte, le jeune homme eut honte de l'action indigne qu'il venait de commettre. Il restait là, debout, près de la table, couvant des yeux cette lettre sans oser la toucher; mais ce n'était pas l'honneur seul qui lui criait de ne pas aller plus loin. Il lui semblait entendre une voix douce et plaintive qui murmurait à son oreille :

— Prends garde, ceci est l'irréparable!

Jacques fit quelques pas de long en large, puis brusquement saisit la lettre, l'ouvrit et lut :

« Que signifie ce départ? Vous êtes fou, je pense. Si c'est d'amour, je vous excuse. Ne vous en ai-je pas assez dit pour que vous sachiez combien votre présence m'est chère, ingrat! Quand vous étiez à mes pieds, vous ne parliez pas de me quitter ainsi : ne vous en souvient-il plus? Pourquoi me fuir? Est-ce pour me punir de ne pas m'être assez dérobée? Revenez : si votre esprit est malade, je le bercerai de ma tendresse et des chansons que vous aimez. Hâtez-vous, je ne sais pas attendre et ne vous pardonnerai jamais de m'avoir prise pour Ariane. »

La lettre n'était point datée. Une fleur sèche, fixée au bas de la page par une épingle, remplaçait la signature. Le timbre de la poste, sur l'enveloppe, prouvait qu'elle avait été écrite dans les derniers jours de septembre : Jacques ne s'en aperçut pas. Elle avait été adressée à Rouen; la famille d'Henri avait fait suivre à Rome, poste restante, car en annonçant à son père qu'il partait pour l'Italie, Mareuil, ne sachant pas qu'Henriot mettrait une chambre à sa disposition, n'avait pas laissé d'adresse. Une fois installé, il s'était empressé de prévenir : sa correspondance lui avait donc été dès les premiers jours expédiée chez Jacques. En conséquence, il n'avait pas jugé à propos de passer à la poste restante, où le billet d'Andrée attendait depuis près de deux mois.

Cette lettre éclairait plusieurs points que Jacques commençait à discerner vaguement, sans parvenir à dissiper tout à fait l'obscurité qui les enveloppait. Il comprenait maintenant et le silence obstiné d'Andrée, et les réticences de Mareuil, et ses explications embarrassées. La trahison apparaissait dans toute sa noirceur; il n'était pas jusqu'au voyage d'Henri à Rome, jusqu'à son prochain retour à Paris, qui ne parussent ajouter à l'indignité de sa conduite.

— S'il a quitté les Charmilles, pensait Jacques, c'est à la suite d'une querelle d'amoureux; s'il rentre à Paris, c'est que la paix est faite. Dans l'intervalle, le misérable est venu ici pour endormir mes soupçons, me préparer à l'idée qu'Andrée ne serait jamais à moi...

La coïncidence malheureuse de la réception par Henri d'une lettre de la jeune fille le rappelant à Paris et de ce départ qu'il venait précisément d'annoncer au docteur, fournissait à Jacques une preuve écrasante de la duplicité de son ami. Il plia la lettre avec plus de dégoût encore que de colère et la remit machinalement dans l'enveloppe. Une immense lassitude l'envahissait, un besoin de s'étendre, de ne plus penser, de se réfugier dans le sommeil, loin des turpitudes. Il se laissa glisser sur une chaise, et, les deux coudes sur la table, la tête entre les mains, il pleura. Larmes viriles qui coulent

sans plaintes vaines, trop plein des cœurs gonflés d'amertume qui s'épanchent silencieusement sur leurs amours ou leurs amitiés mortes!

Tout à coup il se redressa. Ses narines venaient de percevoir un parfum connu, cette senteur musquée qu'il avait respirée sur les mains d'Andrée au moment de la quitter et dont il se rappela que Mareuil lui avait appris le nom : de l'extrait de géranium. Dans le coffret ouvert, en effet, sous des papiers, il découvrit un gant et un mouchoir de femme. Alors il recommença la perquisition avec l'ardeur passionnée d'un amant que la jalousie torture et qui trouve une volupté cruelle à tout savoir. Il vit un cahier dont les feuilles étaient attachées par une faveur bleue fanée et ne reconnut qu'avec peine l'écriture non encore formée de la jeune fille. Le souvenir d'une des lettres d'Henri, où il était question de ce cahier, traversa son esprit :

— Dès les premiers jours, pensa-t-il, le misérable me trahissait donc!

Puis ce fut un morceau de ruban, des fleurs desséchées, une photographie sur le revers de laquelle était dessiné à la plume un oiseau qui plane avec la devise : *Sursum!* Enfin des maximes indoues, des proverbes arabes, des citations d'Ossian, de Longfellow, un fragment des *Nibelungen*, mis en vers, des essais de traduction de Heine, des remarques sur la musique de Wagner, des pensées de Maurice de Guérin, de Lamennais et de Proudhon. Mareuil avait eu la faiblesse de conserver non-seulement les gages d'amitié qu'elle s'était plu à lui donner dans les derniers temps de son séjour aux Charmilles, mais même les témoignages du commerce intellectuel qu'ils avaient entretenu d'abord et où la littérature avait servi de déguisement à l'amour. Toutes ces pièces accusatrices passaient l'une après l'autre sous les yeux de Jacques; il reconnaissait ce qu'il avait appelé quelque temps auparavant, dans son langage d'artiste, la *manière* d'Andrée. Tel mot qu'il rencontrait lui rappelait un mot analogue dont elle s'était déjà servie autrefois avec lui. Il se dit amèrement :

— Cela ne varie guère. Moi aussi, j'ai des mouchoirs et des gants, une photographie et des fleurs sèches! Plus de fleurs sèches même, comme plus ancien, et plus de croquis, comme peintre : moins de maximes, de pensées et de vers, n'étant pas littérateur! Au demeurant, beaucoup de procédé et peu d'imagination.

Il essayait de railler, mais l'ironie n'était point faite pour cette nature impétueuse, en qui toutes les émotions, douces ou violentes, sentimens ou sensations, se répercutaient jusqu'au fond même de l'être : lentement, la colère montait en lui, dominant tout

le reste, tristesse, humiliation, jalousie même. Il se chargeait de fureur, comme un nuage d'électricité avant l'orage.

Un pas retentit soudain dans le corridor qui mettait l'atelier en communication avec l'escalier. Jacques saisit un journal, le déploya et l'étendit rapidement sur le coffret et les papiers épars, qui disparurent. Une clé grinça dans la serrure; la porte s'ouvrit et Henri s'arrêta sur le seuil, ébloui, au sortir de l'obscurité, par la clarté d'une grande lampe au pétrole, munie d'un réflecteur de métal, dont Jacques se servait pour éclairer son vaste atelier.

— Déjà rentré! dit-il à Henriot. Tu as eu tort de ne pas venir avec moi : tu aurais entendu *Lohengrin*... C'est superbe! ce Wagner a du génie.

— Oui, c'est ce que je lisais tout à l'heure.

— Où cela?

— Peu importe.

— Ah!.. Et que diable fais-tu depuis que tu es revenu de l'Académie?

— Je ne suis pas allé à l'Académie. Je suis rentré de bonne heure. Je t'attendais.

Henri jeta un coup d'œil de côté et fit un pas vers la porte de sa chambre.

— Reste, dit Henriot; j'ai à te parler.

— Tu es bien solennel, ce soir. Enfin, soit... Me permets-tu d'ôter mon paletot et de poser mon claque?

Il s'assit, croisa les jambes et attendit en tambourinant du bout des doigts sur le plastron empesé de sa chemise, afin de prendre une contenance, car l'éclat sombre du regard d'Henriot et certaines intonations dures de sa voix lui donnaient fort à penser.

— Je viens d'apprendre par Pasqualucci que tu partais... Est-ce vrai?

— Oui,.. j'y songe depuis plusieurs jours.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit alors?

— Parce que j'étais encore hésitant.

— Et tu ne l'es plus maintenant?

— Non.

— Depuis quand?

— Ah çà, mais... c'est un interrogatoire! dit-il en feignant de rire pour secouer le malaise qui commençait à le gagner. Sais-tu bien que tu ressembles tout à fait à un juge d'instruction?

— Es-tu bien sûr de ne pas ressembler, toi, à un criminel? répondit Jacques sourdement, en se soulevant à demi sur la chaise, où il s'était placé à cheval, en face de Mareuil.

— Que signifie cette plaisanterie?

— Que j'ai des soupçons contre toi, que je me demande ce qui te rappelle à Paris, que je suis jaloux enfin!.. Qu'est-ce que tu vas faire là-bas?

— Ne faut-il pas que je travaille, que je plaide? Me crois-tu millionnaire?

— Non. Mais ne serais-tu pas en train de le devenir par hasard?

— Encore!.. Décidément tu divagues! Un mariage avec Andrée, n'est-ce pas? C'est là ce que tu crains? Rassure-toi, va! Pas plus l'un que l'autre, entends-tu!.. S'il était arrivé qu'elle eût un instant pensé à moi, ajouta-t-il avec une certaine amertume, sois tranquille, je serais oublié depuis longtemps déjà, — comme tu l'as été toi-même, parbleu! Songe donc que je suis ici depuis deux mois!.. Avec une fille comme elle, les absens ont toujours tort.

— Alors ce n'est pas pour l'épouser que tu me quittes? Ce n'est pas parce que vous vous aimez et qu'elle t'attend?

— Non.

— Tu me le jures?

— Oui!

Jacques se leva d'un bond, arracha le journal, montra du doigt le coffret, les papiers, la lettre et cria :

— Canaille!

Henri fit d'abord un geste de profond découragement, puis, se redressant sous l'outrage, debout, pâle :

— Je ne force pourtant pas encore les serrures! dit-il.

— Tu fais pis!

Et, hors d'état de se contenir, Jacques fit un pas vers lui, la main levée.

Henri recula devant ce furieux et, d'un mouvement instinctif, tendit le bras vers la panoplie. Les épées, mal accrochées, tombèrent. Jacques se précipita sur elles, les ramassa en disant :

— Tiens, au fait!..

Il prit une des épées et jeta l'autre à Mareuil.

— Donne-moi donc la leçon de terrain que tu m'as promise pour mon duel avec Morincourt!.. Dis, veux-tu?

Henri croisa les bras sur sa poitrine et répondit :

— Je ne te dois pas de réparation. Sauf pendant une minute d'égarement, ma conduite a été loyale... Tu es fou, fou, te dis-je, tu ne peux pas comprendre...

— Ah! tu t'es mis à ses pieds!.. Eh bien! recommence, lâche : à genoux!

Et il fit le geste de poser la main sur son épaule pour le forcer à plier.

— Ne me touche pas, ou...

Mareuil, exaspéré, lui aussi, se penchait en avant, la main ouverte, comme pour ramasser l'épée. Toutefois il se redressa et croisa de nouveau les bras.

— Mais prends-la donc! cria Jacques.

Et en même temps, d'un coup de sa lame flexible, il fouetta le visage d'Henri. Celui-ci poussa un cri, arracha son habit et ramassa l'arme.

— Allons donc! fit Henriot. Il jeta sa veste, repoussa la table et engagea le combat. Tout à coup, dans une parade, la pointe de son épée, en décrivant un large cercle, rencontra le voile qui cachait le tableau, toujours placé sur le chevalet. L'étoffe légère fut rejetée de côté et le portait d'Andrée apparut, éclairé en plein par les rayons du réflecteur. Le sourire qui relevait l'angle de ses lèvres paraissait plus mystérieux que jamais; la tête énigmatique regardait d'un air caressant et moqueur. Henri, pâle comme un mort, abaissa un moment la pointe de son arme et, le bras gauche allongé, tendit un doigt vers le portrait :

— Regarde! dit-il.

— Tant mieux! il fallait un témoin! répondit Jacques d'une voix sourde.

Vingt secondes plus tard, Henri portait vivement la main à sa poitrine en laissant échapper son épée, tendait encore une fois le bras d'un geste de malédiction et s'abattait tout de son long au pied du chevalet. Jacques resta debout, les yeux hagards, tandis qu'un mince filet rouge coulait sur le plastron de Mareuil.

Au même moment, on frappa à la porte, et la voix du jeune voisin cria gaîment dans le couloir :

— Qu'est-ce que vous faites donc? Voulez-vous démolir la maison, messieurs les Français?

Jacques courut à la porte, l'ouvrit et, poussant le docteur dans la salle :

— Ce que j'ai fait? dit-il; tenez, regardez!

Et le médecin demeura muet d'épouvante, car c'était un spectacle effrayant que celui de ce corps étendu, la chemise pleine de sang, au-dessous de ce portrait de femme qui, dans son cadre doré, continuait à sourire.

— Hé bien? demanda Jacques, avec une expression d'horrible anxiété, au docteur qui se relevait après avoir examiné la blessure, ausculté Henri et fait avec son mouchoir un pansement sommaire.

— Il vit! Nous le sauverons peut-être... Portons-le sur le lit,.. doucement,.. là, bien,.. la tête plus haute... Avez-vous des fleurets ici?

— Oui,.. pourquoi?

— Donnez-m'en un.

M. Pasqualucci cassa la lame du fleuret sous son pied à quelques centimètres du bouton, la trempa dans le sang, qui avait abondamment coulé :

— Il faut qu'il y ait eu accident, ne le comprenez-vous pas? Vous l'aurez blessé en faisant assaut avec lui : un duel sans témoins est une grosse affaire... Donnez-moi ces épées que je les descende chez moi... Je vais chercher ma trousse et tout ce qu'il faut... C'est à cause de cette femme, n'est-ce pas? dit-il en montrant le portrait.

— Oui, dit Jacques.

Et, de l'épée encore sanglante qu'il tenait à la main, Henriot fit une large balafre rouge au travers du portrait.

XX.

La blessure, en effet, n'était pas mortelle. L'épée avait pénétré profondément, mais sans intéresser le poumon. L'abondante effusion du sang avait prévenu l'épanchement interne, toujours très redoutable dans ces cas de blessures par armes blanches. Au bout d'un mois, la plaie était cicatrisée et toute crainte de complication écartée. Henri renaissait doucement.

Pendant trente jours et trente nuits, Jacques ne s'était pas couché. Dans cette nature généreuse, le repentir suivait de près la faute et le remords revêtait la forme d'un sentiment impérieux et violent. Dès l'instant où il vit son ami tomber devant lui, la poitrine trouée, Henriot eut horreur de lui-même. Pendant les longues heures qu'il passa au chevet du blessé, surveillant avec la sollicitude d'une mère pour son enfant le sommeil d'Henri, son appareil, que les mouvemens inconsciens de la fièvre ou du rêve dérangeaient sans cesse, sa respiration, tantôt égale et tantôt précipitée, la température de son corps, froid ou brûlant, Jacques fut en proie à l'horrible souvenir de cette nuit de meurtre. Il disait au docteur, mis dans la confidence de tout, que jamais il ne se pardonnerait d'avoir provoqué Mareuil à ce combat fratricide, et le jeune médecin eut toutes les peines du monde à lui prouver qu'un duel, même aussi déplorable que celui-là, n'a point caractère d'assassinat.

— Mais calmez-vous donc! disait Pasqualucci; sortez, prenez de l'exercice ou couchez-vous dans l'autre chambre et dormez, tandis que je suis de garde. Vous finirez par tomber malade à votre tour, et nous serons bien avancés!

Plus d'une fois Mareuil unit ses instances à celles du médecin :

— Tu dois être mort de fatigue, mon pauvre Jacques, disait-il

d'une voix faible, mais pleine de tendresse; repose-toi donc, je t'en supplie! Tu vois que je suis tout à fait bien et que je pourrai me lever dans quelques jours. N'est-ce pas, mon cher docteur?

— Sans doute; mais il faudra de la prudence, car vous êtes très affaibli par la perte de sang.

Et Jacques se détournait pour cacher une larme. Henri alors l'appelait doucement, lui tendait sa main blanche et amaigrie: jamais ils ne s'étaient autant aimés que depuis ce moment terrible où ils avaient failli s'entre-tuer. Quand l'amitié survit à ces crises violentes où il semblait qu'elle dût périr, quelque chose de suave sort d'elle et nous pénètre : de même certaines fleurs exhalent un parfum plus doux après l'orage.

Mareuil avait expressément recommandé de cacher la vérité à tout le monde, même à son père.

— A quoi bon l'inquiéter? disait-il; dans six semaines, je serai à Rouen, auprès de lui : mieux vaut qu'il ne se doute de rien, ni lui, ni personne.

Pour prévenir les soupçons des autres locataires de la maison et des quelques connaissances que les jeunes gens avaient, soit à l'Académie, soit dans la ville, il fut convenu qu'on répandrait discrètement le bruit d'un accident d'escrime sans gravité. Pasqualucci se chargea de la chose, et sa qualité de médecin fit accepter sans la moindre difficulté les explications qu'il donna sur l'origine et la gravité de la blessure. On admit aisément qu'elle provenait de la rupture d'un fleuret au cours d'un assaut entre les deux jeunes gens. L'intimité de Jacques et d'Henri rendait d'ailleurs bien peu vraisemblable l'hypothèse d'un duel.

Vers la fin de la première quinzaine de janvier, le docteur permit une promenade en voiture sous un de ces beaux soleils que ne connaît pas, à pareille époque, notre triste ciel du Nord. Ils se firent conduire dans la campagne, du côté de Frascati, dont les maisons blanches mouchetaient au loin les premiers contreforts des Monts-Albains, comme des moutons épars dans les prés, au penchant d'une colline. Henri s'abandonnait silencieusement à la jouissance intime de sentir ses membres alanguis vivifiés par la bonne chaleur du soleil et d'offrir son visage aux caresses rudes du grand air, qui colorait enfin ses joues. Quand le corps vient d'échapper à la destruction, une joie obscure circule confusément en lui : joie de la matière qui répugne à la dissociation de ses élémens et redoute les mystérieuses métamorphoses qu'elle pressent après la mort. Quelque chose s'épanouit en nous; du fond de notre être monte, comme une alouette vers le ciel, un hymne de reconnaissance à la lumière et à la vie.

Depuis la nuit du duel, pas une seule fois le nom d'Andrée

n'avait été prononcé entre les deux amis. Jacques détournait d'elle sa pensée avec une sorte d'horreur. Aussi eut-il peine à retenir un mouvement de répulsion lorsqu'Henri lui dit tout à coup :

— Si nous parlions un peu d'Andrée, mon bon Jacques, qu'en dis-tu?

Et, sans se laisser arrêter par l'expression de vive contrariété qui parut à ces mots sur le visage de son ami :

— Il le faut, je t'assure; cela est nécessaire au rétablissement complet de notre amitié, qui vient d'être plus malade encore que je ne l'ai été moi-même. Le meilleur moyen de lui éviter une rechute de rancune, qui l'emporterait peut-être, c'est de causer à cœur ouvert. Si je l'avais fait plus tôt, j'aurais prévenu l'odieuse querelle qui nous a mis l'épée à la main. Et j'épargnais ainsi, à moi une égratignure, ce qui n'est rien, mais à toi, mon cher ami, des remords, ce qui est beaucoup... Veux-tu m'écouter, dis?

— Ne crains-tu pas de te fatiguer à parler ainsi en plein air? Tu es encore si faible, et Pasqualucci nous a tant recommandé la prudence!.. Va, les rechutes que je crains ne sont pas celles dont tu parles, et si j'étais sûr que tu fusses rentré aussi complètement en possession de la santé que de mon amitié, je ne m'inquiéterais guère du reste...

— Sois donc tranquille, grande sœur de charité! Dans quinze jours je me porterai mieux que toi, qui es épuisé de fatigue. Y a-t-il longtemps que tu ne t'es regardé à la glace? Tu as une mine horrible... Enfin, au besoin, je te soignerai à mon tour. Nous serons alternativement malade, puis infirmier : Castor et Pollux n'auraient pas fait mieux... Suis-je assez classique, hein? Ne trouves-tu pas que dans ce pays l'air est plein d'antiquité? Positivement, on respire de la mythologie, à Rome!

— Oui, et de la malaria. Rentrons; il commence à se faire tard. Nous causerons une autre fois.

— Non! non! Je ne veux plus qu'il y ait entre nous la moindre équivoque. J'ai encore sur le cœur les reproches sanglans que tu m'as adressés : il est temps que tu saches qui a été le plus coupable, de moi ou d'elle.

Et il raconta tout ce qui s'était passé aux Charmilles : ses premiers entretiens avec Andrée, le commerce littéraire qu'ils avaient noué, leurs promenades dans la forêt, dans le parc ou sur la Seine, l'art perfide que la jeune fille avait mis à le troubler, à le séduire par tous les moyens, en flattant sa vanité, en grisant son imagination, en allégeant sa conscience de scrupules, si bien qu'un soir, dans une minute d'égarement, presque de folie, il était tombé aux pieds de la dangereuse enchanteresse.

— Le reste, disait-il, tu le sais. J'ai quitté les Charmilles le lendemain même, et après quelques jours passés à Paris, je suis venu te retrouver. J'avais songé à tout t'avouer; mais tu connais ma maudite nature avocassière. Déjà, et c'est là ma véritable faute, celle que je ne me pardonne pas, j'avais su me persuader que ton intérêt seul me retenait aux Charmilles, quand j'aurais dû voir clair en moi-même, moi qui sais si bien analyser les autres! Lorsque l'idée de te faire cette confession indispensable s'est présentée à mon esprit, j'ai trouvé, comme toujours, hélas! d'ingénieux sophismes pour la mettre en fuite. Je me suis dit qu'en te révélant ma faiblesse et ma faute, je portais à notre amitié un coup dont elle ne se relèverait jamais, au lieu de penser que ta droiture me saurait gré de ma franchise et qu'une loyale explication effacerait tout. Qu'est-il arrivé? C'est que, n'ayant pas eu le courage d'arracher jusqu'à la dernière racine de cet amour, je le sentais repousser sourdement. Ah! ces mauvaises herbes du cœur, comme elles sont tenaces!.. C'est alors que j'ai trouvé à la poste cette lettre écrite deux mois auparavant...

— Deux mois auparavant! s'écria Jacques. Mais elle n'était pas datée?

— Oh! Andrée ne date pas plus qu'elle ne signe : c'est trop bourgeois! On doit reconnaître que c'est elle à l'écriture, à la forme de l'enveloppe, au parfum du papier, au style, que sais-je?.. Mais tu n'as donc pas vu le timbre de la poste? Elle doit avoir envoyé ce billet à Rouen le lendemain ou le surlendemain de mon départ.

— Ainsi, quand tu as annoncé ton intention de quitter Rome, ce n'était pas pour te réconcilier avec elle et l'épouser?

— Moi! Pas du tout. Qu'il y eût encore chez moi à ce moment-là un désir inavoué de la revoir, c'est bien possible. Mais ce que je voulais surtout, c'était mettre un terme à notre vie en commun que tu semblais prendre à tâche de me rendre intolérable : rappelle-toi ton humeur! Évidemment tu me soupçonnais déjà; je le sentais à ce que tu disais, et surtout à ce que tu ne disais pas. Ayant perdu par ma faute l'occasion d'en finir avec ce secret qui se dressait à tout moment entre nous, je songeais à partir, laissant au temps le soin de dissiper le nuage que je voyais grossir. Quant à me proposer, comme tu l'as cru, de reprendre l'intrigue au point où je l'avais laissée en quittant les Charmilles, le bon sens, à défaut de l'honneur, me l'interdisait. Connais-tu donc si peu Andrée, que tu la croies capable, elle, offensée déjà par ce brusque départ, de me pardonner l'affront que j'ai ajouté à cette première injure, en ne répondant même pas à son appel? Mais souviens-toi donc des mots menaçans qui terminent sa lettre! C'est une sommation non

équivoque d'avoir à venir immédiatement implorer ma grâce, sous peine d'encourir sa colère et son mépris.

— Et que penses-tu qu'elle soit devenue depuis lors? J'ai reçu deux ou trois billets de M. de Garamante, qui ne me parle même pas d'elle.

— Ma foi, tu m'en demandes trop long. Je puis t'affirmer seulement qu'elle doit me haïr de toutes ses forces. Va-t-elle enfin prendre un parti et se décider à épouser soit de Morincourt, soit un autre, je l'ignore. En rapprochant ce que tu m'as dit des renseignemens qui m'ont été fournis par le comte sur ce Morincourt, je suis assez disposé à croire qu'elle finira peut-être par jeter sur lui son dévolu. Grand bien leur fasse à tous les deux! Je ne serai pas fâché de voir, — de loin, — comment ira ce petit ménage... Mais, pardon, Jacques, je t'afflige en parlant ainsi, peut-être. J'ai tort sans doute de te croire guéri par cela seul que je le suis moi-même.

— Non, mon cher ami, tu as raison, au contraire. La crise que nous venons de traverser m'a du moins rendu le service de dissiper les dernières illusions que j'entretenais encore. Te souviens-tu d'avoir à un certain moment, pendant cette nuit terrible, tendu le bras vers le portrait d'Andrée? Hélas! je ne t'ai pas compris alors! Ce geste me disait pourtant : « Vois comme elle se rit de nous, qui nous entre-tuons pour elle! » Et tu avais raison! Je le sens bien maintenant! Oui, je suis depuis des années, comme tu viens de l'être, toi, pendant quelques mois, le jouet d'une femme qui ne méritait pas ce que nous lui avons donné! La promesse que tu m'avais faite de me détacher d'elle, Henri, tu l'as tenue : si tu es guéri, je suis, moi, libéré!

— Bien vrai?

— Je te le jure. Qu'elle me soit devenue indifférente, non; tu ne me croirais pas si je te le disais. Amour arraché ou membre amputé, c'est tout un : on le sent, à de certains momens, même lorsqu'il n'est plus là...

— Ajoute cependant qu'un bras coupé ne repousse plus, tandis que...

— Rassure-toi! J'ai eu depuis six semaines le temps de m'étudier, peut-être! C'est bien fini, va! Le souvenir même que je conserve d'elle est sans douceur. Elle n'a pas laissé en moi ce je ne sais quoi de suave, ce léger parfum de tendresse évanouie qu'on devrait toujours pouvoir retrouver dans un coin de son cœur quand une femme a passé par là!.. Je me sens plein de colère...

— Jacques, dit tristement Mareuil, j'aimerais mieux te voir plein d'oubli! Amour ou haine, vois-tu, c'est pile ou face : l'effigie change, mais la pièce est la même.

Vers cinq heures du soir, ils étaient de retour.

— Comme vous rentrez tard! dit le docteur. A cette époque et pour un convalescent, cela n'est pas sage.

— Il faisait si beau, répondit Jacques, que j'ai fait passer en rentrant la voiture par les Tre Fontane.

— Les Tre Fontane! C'est un des endroits les plus malsains de la Campagne romaine!.. Vous avez bien choisi!

Le soir, en se mettant au lit, Mareuil sentit un léger frisson. Le lendemain, il se plaignit d'avoir la tête lourde. Trois jours après, le docteur constata les premiers symptômes de cette fièvre paludéenne qui sévit à Rome et dans ses environs avec une si redoutable intensité.

— Est-ce grave? demanda Jacques en reconduisant M. Pasqualucci.

— Oui, à cause de l'état d'épuisement du malade.

Il essaya de se reprendre en voyant Henriot devenir affreusement pâle. Mais le coup était porté. Le jeune peintre fut de nouveau en proie à l'anxiété et aux remords. Le douzième jour, il ne restait plus d'espoir. Le sulfate de quinine prescrit à doses énormes n'avait pas arrêté le progrès continu du mal. Quand le docteur vint faire sa visite du soir:

— Je doute qu'il passe la nuit, dit-il. Tout est inutile maintenant. Il n'y a plus qu'à prévenir un prêtre. Courage, mon pauvre ami! Je reste avec vous.

Henri était couché dans le lit de Jacques, au fond d'une alcôve que des rideaux isolaient, le jour, de l'atelier. Après avoir reçu les sacremens sans reprendre connaissance, il dormit d'abord d'un sommeil assez paisible, et la température extraordinairement élevée de son corps prouvait seule que la mort continuait son œuvre. Vers minuit, le délire commença. Ses bras s'agitèrent, des plaintes inarticulées s'échappaient de ses lèvres. Puis on put distinguer des mots:

— De l'eau! de l'eau! disait le malheureux. Un bain... dans la Seine... avec elle!..

Jacques se leva brusquement et vint se placer auprès du lit, prêtant l'oreille avidement.

— Des herbes!.. Ah! son corps me brûle!..

Et il rejeta violemment les couvertures. Il voulait s'élancer hors du lit et faisait de grands gestes comme pour saisir et étreindre quelque chose que lui seul voyait. Il ne fallut pas moins que la force des deux hommes pour le maîtriser. Enfin il retomba épuisé, brûlant, sur sa couche et parut se rendormir.

— Docteur, dit Jacques, la mémoire fonctionne-t-elle encore dans le délire?

— Souvent, comme dans le rêve.

Un instant après, les plaintes recommencèrent et Jacques se rapprocha du lit. Penché sur Henri, il examinait avec une douleur indicible la face luisante et les joues caves de son pauvre ami, lorsque Mareuil se dressa tout à coup sur son séant, les yeux démesurément ouverts et brillant d'un feu extraordinaire. Il saisit avec force le bras de Jacques et de l'autre main il dessina le geste d'un homme qui fait signe d'écouter. Puis il parut prêter attentivement l'oreille et resta immobile, tandis que les deux hommes qui le regardaient se sentaient envahis par une sorte de terreur superstitieuse. Tout à coup, il tendit le bras vers un coin sombre de l'atelier et dit d'une voix sourde en scandant tous les mots :

— Jacques,.. Jacques,.. regarde,.. elle est là... devant toi,.. tout en blanc... Écoute,.. elle joue du piano... Entends-tu ?..

Il s'arrêta un instant, puis poussa un cri aigu, terrible, qui résonna lugubrement dans le silence de la grande pièce :

— Ah !.. la *Marche funèbre !..*

Et il se renversa sur ses oreillers, en proie à un épouvantable accès qui fut le dernier.

— Tout est fini ! dit le docteur à Henriot. Vous ne pouvez pas rester ici. Descendez chez moi. Préparez un télégramme pour la famille. Je vais m'occuper de tout le reste.

Jacques se laissa emmener sans observation. Le désespoir, l'émotion, l'avaient brisé. Il se répétait machinalement :

— Comme il l'aimait encore !

Il écrivit à M. de Garamante :

« Je me suis battu avec Henri : il vient de mourir, moins de la fièvre romaine que du coup d'épée qu'il a reçu de moi. Plaignez le plus misérable des hommes ! »

Le lendemain, il conduisit au Campo Verano le corps de son ami, M. Mareuil père ayant télégraphié que l'état de sa santé ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage et qu'il consentait à l'inhumation de son fils à Rome.

XXI.

Après que Jacques eut longuement prié sur la tombe de l'homme qu'il avait aimé comme un frère et dont il se reprochait la mort, le docteur l'emmena et lui dit :

— Qu'allez-vous faire maintenant ? Écrasé de douleur comme vous l'êtes, vous ne pouvez pas rentrer immédiatement dans cet appartement qui éveillerait en vous de trop cruels souvenirs. Je prends quelques jours de congé et je vais les passer à Orvieto, que je ne connais pas. Accompagnez-moi, voulez-vous ?

— Vous êtes, répondit Jacques tristement, le meilleur des hommes. Que ne vous dois-je pas déjà pour la sollicitude dont vous m'entourez depuis deux mois! J'accepte ce nouveau service et vous remercie de me sauver de la solitude...

Ils furent absens pendant quinze jours à peu près. En rentrant chez lui, Jacques trouva un paquet de journaux et des lettres. Sur l'une d'elles il reconnut l'écriture de M. Passemard. Il l'ouvrit et lut :

« 25 janvier 1878.

« Je ne veux pas, mon cher Jacques, laisser à la presse le soin de t'annoncer le mariage de ton amie Andrée. Je profite donc d'une interruption de séance pour t'écrire de la Chambre, où il n'est question en ce moment, dans les couloirs, que de mon projet de mise en accusation des ministres ayant appartenu au gouvernement de combat. Je donne pour mari à ma fille le vicomte Roger de Morincourt, d'une très ancienne famille de Lorraine. Tu connais assez mes sentimens pour savoir que ce n'est pas un titre et des armoiries qui ont déterminé mon choix, mais la certitude où je suis de faire entrer dans ma famille un homme de mérite. Tu avais des préventions contre lui : elles disparaîtront quand tu connaîtras mieux mon gendre. J'ai toujours été partisan de ces unions qui mettent une greffe plébéienne sur une vieille souche aristocratique. Je ne crains pas de te dire, comme je l'ai déclaré à mes collègues de la gauche, qu'elles préparent la réconciliation de l'ancienne France et de la nouvelle. Ce mariage est donc, à mes yeux, plus qu'une fête de famille : il a pour moi la valeur d'un acte politique ; il donne une solennelle consécration aux principes qui me sont chers... »

Jacques acheva la lecture de cette lettre sans manifester d'émotion.

— Allons, pensa-t-il, j'avais raison d'affirmer à mon pauvre Henri que j'étais guéri!..

Il jeta un coup d'œil vers l'alcôve et se prit à dire tout haut, d'une voix qui fit passer un petit frisson dans ses veines.

— Oui, mais lui aussi croyait l'être!.. L'était-il?..

Et il resta pensif, songeant à cette horrible agonie dont il avait été le témoin. Après avoir soupiré profondément, il prit sur la table un numéro de *la Soirée parisienne* et se mit à le parcourir. Ses yeux tombèrent sur une chronique de Veloutine, propriétaire et principal rédacteur de cette feuille :

« Io, hymen! Io, hymen!

« Ainsi chantait la troupe des éphèbes sur les rives de l'Ilissus quand le prêtre d'Aphrodite unissait les mains des hardis jeunes gens et des pâles épousées vêtues de lin. Entonnons à notre tour un joyeux Io, hymen! Io, hymen!

« Hier, en effet, a été célébré le mariage de Mlle Passemard et du vicomte Roger de Morincourt. La jeune femme est la fille du riche industriel qui vient d'entrer à la chambre; le mari appartient à l'une des plus vieilles familles de cette patriotique province qui a donné à la France Jehanne la bonne Lorraine. Les Morincourt sont bons vicomtes depuis sept générations : ils portent d'azur à l'écu de gueules, surmonté de trois merlettes. Un Morincourt combattait à côté du roi Jean à Poitiers (1356), un autre servait à Marignan (1515), sous les ordres du chevalier sans peur et sans reproche. L'héritier de cette race de preux est un de nos plus sympathiques écrivains; son talent de peintre est également marqué au coin d'une vigoureuse originalité. Mme la vicomtesse de Morincourt, hier Mlle Andrée Passemard, sera la digne compagne de ce gentilhomme doublé d'un artiste et d'un poète. Elle-même possède un fort joli talent de peintre et expose depuis deux ans des toiles que la critique n'aurait point dû laisser passer inaperçues. C'est de plus une de nos fines diseuses. On se rappelle le succès qu'elle obtint en détaillant avec un art exquis, dans une soirée donnée il y a quelques mois par la baronne Samuel Ganoc, *le Fossoyeur*, poésie d'un souffle étrangement puissant,.. dont l'auteur est aujourd'hui son époux.

« Affluence énorme. Remarqué dans la foule le comte de Sassoferrato, ce grand seigneur italien qui aime les arts, les protège, et met sa fortune de Crésus au service de sa générosité de Mécène; le baron Oltenheim et la baronne, idéale, sous sa capote rose, avec ses grands yeux de gazelle, dont le regard velouté fait des caresses qui sont des blessures; le baron Gaétan de Salbris; M. Passérieux, le héros de la dernière séance du cirque Molier, où il a soulevé une tempête d'applaudissemens en présentant à la fine fleur du *high life* parisien une oie dressée en liberté.

« Un si grand nombre d'amis et de connaissances appartenant au monde de l'industrie, de la finance ou de la politique, se pressaient dans l'étroite sacristie de la Madeleine, que le défilé a duré plus d'une heure. Au dernier moment, paraît-il, la jeune vicomtesse, succombant à la fatigue et à l'émotion, s'est sentie indisposée et a eu un léger évanouissement. Les soins diligens de la meilleure et de la plus tendre des mères ont eu bien vite raison de cette petite défaillance. Et maintenant,

Ridete, veneres cupidinesque! »

Jacques, après avoir terminé la lecture de cette chronique, haussa les épaules, laissa tomber le journal à terre, se promena de long en large dans l'atelier pendant une heure, en paraissant méditer profondément, puis se mit à écrire.

Ce n'était point la fatigue qui avait provoqué l'évanouissement d'Andrée. M. de Garamante s'habillait pour aller à l'église, le jour du mariage, lorsque le chasseur du cercle lui remit le billet laconique et désespéré où Jacques lui annonçait la mort de son ami.

— Ah! les malheureux enfans! s'écria le comte; et il se laissa tomber dans un fauteuil, accablé par le douloureux étonnement dont cette nouvelle venait de le frapper... Et pour cette femme! pensait-il. Cette femme qui s'est moquée d'eux et qui se marie en ce moment!..

Il acheva sa toilette, sortit, se dirigea vers la Madeleine et entra dans la sacristie l'un des derniers.

— Je commençais à ne plus compter vous voir, dit Andrée.

— Si j'arrive un peu tard, madame, c'est que je ne voulais point me présenter devant vous sans mon cadeau de noces... C'est une nouvelle que je vous apporte.

— Vraiment! dit-elle, avec un peu d'inquiétude, car l'air du comte était étrange. Permettez-moi de faire signe à mon mari, que je voudrais vous présenter, et qui s'oublie là-bas avec ces messieurs...

— Inutile; ma nouvelle n'intéresse que vous... Henri Mareuil est mort!

Elle devint plus blanche que son voile, et dit en se raidissant :

— Ah! mon Dieu, que m'apprenez-vous là! Et comment cet affreux malheur est-il arrivé?

Il se pencha vers elle, et la foudroyant du regard, il dit d'une voix terrible :

— A Rome, madame, dans l'atelier de Jacques Henriot!

Quelqu'un s'approcha d'eux. Il se redressa aussitôt et ajouta négligemment :

— En jouant avec des épées... C'est un bien fâcheux accident, n'est-ce pas?

Elle s'affaissa sur elle-même, tandis que le comte fendait un groupe pour aller saluer Mme Passemard, dont la figure épanouie et larmoyante, comme ces masques qui rient d'un côté et pleurent de l'autre, exprimait avec éloquence les sentimens complexes dont les mamans sont agitées ce jour-là.

La semaine suivante, M. de Garamante reçut une nouvelle lettre de Jacques, celle-là même que le jeune homme avait écrite après la lecture de l'article de *la Soirée parisienne*. Henriot annonçait

l'intention de quitter l'Italie pour faire un long voyage en Orient. Il allait réaliser son petit capital, vendre ses tableaux, ses meubles, quelques objets d'art qu'il possédait, et partir au plus tôt. Quand reviendrait-il, il ne le savait pas lui-même. Pas avant un an sans doute. Il avait besoin de voir du pays, de fuir Rome surtout, afin d'échapper aux remords et à la tristesse que lui inspiraient les lieux témoins de la mort de son ami. Le comte recevrait de ses nouvelles.

— Allons, pensa M. de Garamante, l'un à six pieds sous terre, l'autre en Orient : Mme la vicomtesse de Morincourt ne sera pas troublée dans sa lune de miel !

XXII.

« Grande bête ! » avait dit Andrée en apprenant qu'Henri Mareuil venait de quitter les Charmilles. Elle n'acheva pas sa pensée : Faux départ ! Avant huit jours, il reviendra me demander pardon.

La jeune fille attendit donc, convaincue que les scrupules de Mareuil ne prévaudraient pas contre la passion qu'elle avait su lui inspirer. A la fin de la semaine, elle fut prise d'un peu d'impatience et écrivit ce billet qui ne devait parvenir à Henri que deux mois plus tard. Cette lettre étant restée sans réponse, Andrée regretta de l'avoir expédiée et se sentit cruellement blessée dans sa vanité : ce n'est pas là qu'elle eût souffert si elle avait eu pour l'absent autre chose qu'une de ces fantaisies qui sont la parodie de l'amour. Un mois après, quand sa famille revint à Paris, où M. Passemard, récemment élu, était rappelé par la rentrée des chambres, la jeune fille avait déjà franchi l'intervalle qui sépare le dépit de la colère. Elle était en proie à une irritation sourde contre l'homme qui venait de lui infliger l'affront qu'une femme jeune, belle et coquette pardonne le moins aisément. Il ne lui restait plus de son intrigue amoureuse que le souvenir cuisant d'une humiliation et le désir de reparaître avec plus d'éclat que jamais sur le théâtre ordinaire de ses succès. L'idée qu'on pouvait apprendre un jour qu'elle eût fait des avances et offert sa main à ce garçon sans fortune et sans nom, à un secrétaire de son père, exaspérait son orgueil. Tel était l'état d'esprit de la jeune fille lorsque M. Passemard rouvrit les salons de son hôtel à la fin d'octobre. L'un des plus empressés à venir féliciter le nouveau député fut M. de Morincourt.

Quelques années auparavant, il était arrivé de sa province, léger d'argent, riche d'ambition, résolu à chercher et à trouver fortune à Paris. Deux prix, l'un de dessin, l'autre de discours français, remportés au concours académique à la fin de ses classes, avaient été

pour lui la révélation d'une double vocation d'artiste et d'écrivain. Il trouva à Paris les déceptions réservées aux sujets extraordinaires que la province envoie de temps en temps à la capitale : grands hommes ou moutons à cinq pattes. Encore ces derniers ont-ils plus de chance de réussir. Les premiers essais de Morincourt, en vers et en prose, passèrent inaperçus, et nul ne soupçonna qu'il y eût un malheureux de plus dans la grande et famélique tribu des noircisseurs de papier. L'art ne lui fut pas plus clément : il tira quatre-vingts francs d'une toile qui, là-bas, avait excité l'admiration de ses compatriotes et fait dire à un connaisseur du cru « qu'il y avait là-dedans du Rubens ou du Raphaël, à moins que ce ne fût du Murillo. » Au bout d'un an, Morincourt ayant épuisé son petit pécule, se trouva sans ressources.

On commençait à parler alors d'un certain *naturalisme* de la peinture nommé *l'impressionnisme*, autour duquel il se menait grand bruit. Roger, afin de marquer son adhésion à la nouvelle école, peignit une toile sur laquelle se déchaînait la plus furieuse sarabande de tons crus que pinceau d'épileptique ait jamais conduite. On se récria; un « luministe » distingué affirma que Manet était *enfoncé* et qu'il ne restait plus qu'à se rallier au « plein-airisme » qui venait d'être révélé. Le nom fit fortune : de l'Observatoire à la fontaine Saint-Michel, il fut admis que Morincourt était un « oseur; » par le temps qui court, il n'est point si sot de prendre position à l'extrême gauche, en art aussi bien qu'en politique. Encouragé par ce succès, il eut l'idée d'appliquer le même procédé à la littérature. Jusqu'alors sa plume, comme son pinceau, n'avait rien produit qui ne fût médiocre, mais sincère. Il s'avisa qu'un écrivain, aussi bien qu'un peintre, doit pour réussir se faire une manière. Il commença donc par s'imposer un style bizarre, tout à la fois précieux et populacier, plein de mots hors d'usage, de tours vieillis, de néologismes dont la hardiesse ne rachetait pas l'incorrection, enfin des termes empruntés à l'argot : c'est ce qu'il appelait enrichir sa langue. De fait, il avait inventé la plus étrange mixture littéraire qui se pût concevoir, quelque chose comme un sachet qui aurait renfermé une gousse d'ail et de la poudre à la maréchale. Certains volumes de contes gaillards, qu'il publia après la guerre, parurent un peu lestes à la magistrature. Morincourt eut d'abord la joie d'être poursuivi, puis le bonheur d'obtenir ce qu'il souhaitait, une condamnation, qui le sacra du même coup poète et martyr du 24 mai. Au sortir de l'audience, le quartier Latin, représenté par quelques étudians dont les opinions étaient plus avancées que leurs études et par un certain nombre de jeunes personnes connues pour leur libéralisme, lui fit une ovation; l'écrivain persécuté eut un avant-goût de la gloire. Des bouffées d'orgueil lui montèrent au

cerveau. Un jour, il se heurte à un rapin de ses amis et affecte de ne point le reconnaître. L'autre s'étonne :

— Je ne vous voyais pas, dit-il; je faisais un vers.

Il prit l'habitude de se promener tête nue sur les quais, le chapeau à la main, tantôt l'air fatal et inspiré, tantôt le front penché, dans l'attitude d'une douloureuse méditation. Quelqu'un le rencontre et lui demande de ses nouvelles :

— Je me meurs! répond-il du ton de René ou d'Obermann.

— Et de quoi, bon Dieu?

— Je me meurs de la vie.

Il se mit à étudier Edgar Poë, Allan-Kardec, Swedenborg, se jeta à corps perdu dans la littérature macabre et spirite. Il eut dans son atelier, sur sa table, un crâne avec cette inscription au front : « La cage est vide; où est l'oiseau? » Une gentille petite tête de mort, en ivoire, lui servait d'épingle de cravate : il eut pour boutons de manchettes deux jolis tibias entre-croisés de vieil argent. On sut qu'il faisait à la Morgue, à la Clinique des études de cadavres, qu'il s'était lié avec le bourreau et avait assisté à la dernière exécution, un calepin à la main, pour prendre des notes. Ses amis du quartier racontaient aussi qu'il préparait un ouvrage sur la « grande névrose. » Ses poésies se trouvèrent célèbres avant d'être imprimées. Morincourt obtint un succès de terreur en récitant dans des brasseries de la rive gauche quelques pièces où il était fort question de cimetières, de fossoyeurs, de larves et de cercueils. On vit de petites dames costumées en Suissesses ou en Alsaciennes, qui servent la bière dans ces maisons hospitalières, s'évanouir de terreur, tout aguerries qu'elles fussent, tant il roulait les yeux et les *r* de façon tragique en déclamant. Ce fut bien autre chose quand il imagina de composer sur ses poésies de l'autre monde une musique qui ne l'était pas moins, et de ne plus dire ses vers sans s'accompagner au piano. L'écho de cet enthousiasme parvint jusqu'à la rive droite, et le chroniqueur d'une feuille à gros tirage annonça qu'un grand poète était né « dans cette sixième partie du monde qui est l'Odéonie. »

Le journal organisa une soirée littéraire à laquelle furent conviés un grand nombre d'artistes, d'hommes de lettres, de comédiens et d'actrices. Morincourt s'y produisit et ne perdit point cette grosse partie, car si quelques-uns eurent bientôt mis à jour tout ce que sa prétendue originalité couvrait d'artificiel, de faux ou de vulgaire, le plus grand nombre des hommes et presque toutes les femmes présentes se laissèrent prendre à ses éclats de voix à ses grands gestes et à ses mines de convulsionnaire. Il usa très habilement de ce succès, et, renonçant à la bohème, qui devait être désormais pour lui moins utile que compromettante, se lança dans

le monde. Les premières portes où il frappa, dans le faubourg Saint-Germain, s'entre-bâillèrent plutôt qu'elles ne s'ouvrirent devant lui : on trouva généralement que le vicomte avait abusé du droit qu'un gentilhomme a de s'encanailler, et on le lui fit sentir. Il en conçut une vive irritation et se rabattit sur la chaussée d'Antin, qui se montra moins prude. Morincourt ne tarda pas à être adopté par la haute banque. Une de ses sœurs, élevée à Paris par une vieille tante assez riche, avait fait au cours de chant la connaissance de Mlle Passemard. Il s'autorisa de cette relation pour entrer en rapports avec la famille du raffineur.

Roger avait alors trente-cinq ans. C'était un grand homme maigre, le teint un peu olivâtre, les cheveux très noirs, plats et rejetés en arrière, les lèvres minces disparaissant sous d'énormes moustaches dont il laissait retomber les pointes. Il eût été tout à fait bien sans l'extrême mobilité de son regard, qui tantôt se fixait sur vous comme pour vous magnétiser, tantôt se mettait à papilloter, avec de rapides clignemens des paupières. Morincourt avait beaucoup d'entregent et plus d'orgueil encore; mais ce qui dominait tout en lui, même la vanité, c'était une âpre convoitise de fortune. Pendant douze ans, il avait végété misérablement, mangé la maigre chère des tables d'hôtes du quartier latin, porté des redingotes douteuses et des chapeaux luisans. Il voulait jouir maintenant et profiter de l'embellie qui venait d'éclairer son ciel, pour se prémunir à jamais contre les mauvais jours. Il ne se souvenait qu'avec horreur de cette existence médiocre et précaire dont les joies mêmes sont empoisonnées par le souci du lendemain. Il rêvait une vie large, facile, et s'attendrissait à la pensée de pouvoir enfin travailler à ses heures, d'avoir un bel atelier plein de bibelots rares, une bonne table et une cave de choix, des domestiques, une voiture, et un jour par semaine pour éblouir de son opulence ses anciens compagnons de pauvreté. Morincourt pensa que le mariage pouvait lui donner tout cela, et qu'il devait bien se trouver de par le monde une héritière disposée à payer de ses millions l'honneur de devenir la femme d'un vicomte authentique, possédant outre ses armoiries une certaine notoriété personnelle. Ce fut sur l'amie de sa sœur qu'il jeta les yeux. Pendant tout l'hiver de 1877, il fut fort assidu chez les Passemard, et sans se démasquer encore, car il ne livrait rien au hasard, étudia avec soin la position. Il discerna sans peine l'ambition et la vanité qui étaient, en effet, deux des traits du caractère d'Andrée et, à tout hasard, se mit à lui prodiguer des flatteries discrètes auxquelles la jeune fille ne fut pas insensible. Il se gardait bien cependant de laisser voir qu'elles fussent intéressées, et affectait de la traiter comme une sorte de confrère en art et en littérature. Il la consultait négligemment sur un sonnet, sur un projet de drame,

en feignant d'attacher un grand prix à ses avis. Andrée, charmée de ces égards, y répondait en demandant des conseils pour sa peinture. C'est ainsi qu'elle fut amenée à prendre une dizaine de leçons d'aquarelle avec lui, quoi que pût faire pour l'en détourner Jacques, qui devinait en Morincourt un rival, et le haïssait cordialement.

Roger savait qu'Henriot aimait Andrée, mais ne s'en inquiétait point, le jugeant trop épris et trop naïf pour être capable de faire à la jeune fille la cour savante qui convenait. Par prudence, il déclara toutefois la guerre à Jacques et sut insinuer peu à peu dans l'esprit de Mlle Passemard l'opinion que le talent du jeune peintre était dépourvu de vigueur comme d'originalité. Il excellait au contraire à se faire valoir et n'hésitait jamais à prendre, lorsqu'il parlait de lui-même, ces airs avantageux qui semblent à certaines femmes une marque de supériorité et réussissent auprès d'elles bien mieux que la simplicité du vrai mérite. Quand on apprit qu'Henriot venait d'obtenir le prix du Salon, Morincourt se contenta de sourire avec une expression de dédain suprême : « Ce n'était pas lui qui aurait jamais de ces succès qu'on achète par d'humiliantes concessions à l'école, et au prix d'une complète abdication de son indépendance d'artiste ! Il était un lutteur, lui ! Il se moquait de l'Institut et ne chaussait pas les bottes de M. Cabanel ! Il avait son but : l'introduction dans l'art et dans la littérature de la modernité. » Le lutteur n'en était pas moins extrêmement mortifié du triomphe que son ennemi venait de remporter. Au bal que les Passemard donnèrent avant leur départ pour la campagne, Roger remarqua qu'Andrée témoignait à Jacques plus d'amitié que d'ordinaire. Il crut la partie perdue et se résigna d'autant plus aisément, qu'il avait appris par l'expérience de la vie, qu'en amour comme au jeu, il ne faut jamais courir après son argent. Il ne vint donc pas aux Charmilles et se rappela seulement au souvenir d'Andrée par la dédicace qu'il lui adressa d'un nouveau volume de vers intitulé : *Morbidesses*. Il avait dressé ses batteries d'un autre côté et ouvert les premières tranchées devant la forte dot d'une fille de banquier juif dont la famille méprisait les chrétiens un peu moins qu'elle n'appréciait leurs armoiries. Pendant ce temps-là, Mlle Passemard marivaudait aux Charmilles avec Henri Mareuil : de sorte que, après avoir songé l'un à l'autre sans se le dire, la jeune fille et le vicomte semblaient sur le point de séparer à jamais leurs destinées, sans souci de la pensée qu'ils avaient eue un instant de les unir. Mais il arriva que Mareuil, pris de scrupules tardifs, rompit l'intrigue où il s'était engagé. Vers la même époque, Morincourt se voyait supplanté auprès de sa Rachel par un gros banquier qui mit en ligne contre ses parchemins tant de sacs d'écus, que

force fut à la noblesse de battre en retraite devant la finance. Andrée et Roger se retrouvèrent donc en présence, lors du retour des Passemard à Paris, dans les mêmes conditions à peu près que six mois auparavant, avec cette différence toutefois que l'une avait hâte de se venger du dédain de Mareuil, ne songeait décidément plus à Henriot, et que l'autre était plus pressé que jamais de trouver un établissement avantageux, à la barbe d'Israël.

Le vicomte reprit sa cour au point où il l'avait laissée. Comme chacun d'eux avait quelque chose à cacher, ils évitèrent de se parler, si ce n'est en termes généraux, des six mois qui venaient de s'écouler : elle, avait passé son temps dans la quiétude désœuvrée de la vie à la campagne; lui, avait travaillé à rassembler les matériaux d'un grand drame philosophique qu'il destinait à la Comédie-Française, bien qu'il lui répugnât de livrer son œuvre à une scène dont on connaît les accointances avec l'Académie et où l'inspiration du poète n'est pas libre de se donner carrière. Dès les premières entrevues, Roger s'aperçut qu'il y avait dans la jeune fille quelque chose d'un peu fébrile. Il fit sonder adroitement le terrain par sa sœur Henriette et en apprit assez pour deviner à peu près ce qui avait dû se passer aux Charmilles. Plus délicat, il n'aurait pas consenti à devoir le cœur d'une femme au dépit dont elle vibrait encore contre un autre homme. Roger n'eut point de ces scrupules et se félicita, au contraire, d'une circonstance qu'il jugeait singulièrement favorable à ses desseins. Il faut aimer beaucoup pour être jaloux même du passé de celle que l'on aime : Morincourt n'en était pas là. Il était beaucoup plus épris de la fortune de Passemard que de sa fille et ne se souciait point de gâter la belle opération qu'il avait en vue par l'inopportune intervention dans l'affaire du sentiment, sous la forme d'un accès de jalousie rétrospective. Il continua donc à user auprès d'Andrée de la tactique qu'il avait employée déjà, non sans quelque succès, l'hiver précédent. Peu à peu il s'enhardit à glisser quelques allusions aux souffrances que lui infligeait un amour ardent et sans espoir. Andrée écoutait ces banalités sans être plus émue de les entendre qu'il ne l'était de les dire. Le souvenir des paroles brûlantes de Jacques se présenta même un moment à l'esprit de la jeune fille et elle songea : Celui-là seul m'a aimée! Toutefois elle évita de décourager le vicomte, et ne marqua point de mécontentement quand elle le vit s'engager à fond. Morincourt était en somme fort éloigné de lui déplaire. Elle croyait à son double talent de peintre et d'écrivain et avait fini par se laisser persuader que, s'il ne s'imposait pas encore à tous, c'était à cause de l'envie suscitée par sa supériorité. Le moment vint où il fallut prendre une décision : toute la famille Passemard appuya Roger,

dont la candidature n'était plus, depuis deux mois, un secret pour personne.

— Mais songe donc que tu seras vicomtesse! s'était écrié au premier mot la sincère Mme Passemard. Vicomtesse, entends-tu, ma bichette!

Andrée le savait bien; il y avait beau jour déjà qu'elle y songeait. Quand on est vaniteuse et fille d'un homme qui a commercé sa fortune avec des jambons fumés, on se résigne sans trop de peine à faire broder un petit bout de couronne dans un coin de ses mouchoirs. D'ailleurs, la vingt-quatrième année arrivait grand train; Andrée s'ennuyait, avait hâte de quitter sa famille et de vivre tout à fait à sa guise. Roger, sans doute, était aussi pauvre que noble, mais n'avait-elle pas, elle, de la fortune pour deux? Enfin, ce mariage était la meilleure vengeance qu'elle pût tirer de l'impertinence de ce petit Mareuil... Deux jours après, la demande officielle du vicomte Roger de Morincourt était agréée, et vers la fin de janvier 1878, le mariage fut, comme on l'a vu, célébré à la Madeleine.

XXIII.

Ils partirent pour l'Espagne et s'y promenèrent pendant trois mois. Roger menait un train de nabab et dépensait comme on mange après être resté longtemps à jeun. Lorsque Andrée fit ses comptes, au moment de rentrer en France, elle s'aperçut qu'ils avaient semé une trentaine de mille francs des Pyrénées à Cadix. Une fille de commerçant a toujours de l'ordre, même quand elle s'en cache. Elle fit remarquer à son mari que le seul voyage de noces venait d'absorber les trois cinquièmes de leur revenu annuel. (Son père lui avait donné un million, exposé en or et en liasses de billets sur le bureau du notaire le jour du contrat.) Morincourt reçut fort mal l'observation. Il prit son grand air, l'air paladin, comme disaient autrefois ses amis du café de Fleurus, et répliqua avec un peu de hauteur « qu'il fallait bien faire quelque chose pour l'honneur du nom; qu'étant devenue vicomtesse de Morincourt, elle devrait se corriger de certains instincts bourgeois. » Andrée se mordit les lèvres et acheta ce jour-là pour deux cents louis de bibelots. Le voyage, commencé sous la funèbre impression de la mort d'Henri Mareuil, se termina donc assez mal. Or quand, au retour d'un voyage de noces, on ne s'aime pas un peu plus qu'au départ, c'est un grave symptôme. La jeune femme s'était pourtant ingéniée à mettre l'amour de la partie, ce qui est la seule manière d'intéresser le jeu. Elle tâcha, comme elles font toutes en pareil cas, de se persuader qu'elle adorait son mari; jusqu'à vouloir se donner le change en essayant de faire honneur au mariage de l'en-

thousiasme que le pays lui inspirait. Malheureusement Roger ne la secondait point : il y a des gens assez sots pour ne pas venir un peu à l'aide de qui ne demande qu'à les aimer. Des années passées au quartier Latin le vicomte gardait la fatuité de cet insupportable animal qui est l'homme à bonnes fortunes. S'il n'avait point manqué d'habileté tant qu'il s'était agi de gagner les millions d'Hector Passemard, Morincourt se négligeait beaucoup depuis qu'il les tenait. Séducteur de table d'hôte, bourreau des cœurs de grisettes sentimentales, Roger s'était fait une manière en amour, comme en art ou en littérature, et lui devait trop de triomphes, faciles d'ailleurs, pour être disposé à en changer. Le malheur, c'est qu'il en aurait fallu pour Andrée une toute différente : on conviendra qu'une jeune fille, en donnant sa main, a bien le droit d'exiger que son mari modifie dans le sens qu'elle indique les procédés dont il s'est servi jusqu'alors pour plaire à ses maîtresses. Or la vicomtesse ne trouvait en Roger ni cette chaleur de passion, ardente et contenue, ni cette tendresse grave qu'elle avait dédaignée dans Henriot, et dont elle eût souhaité, maintenant, de se sentir enveloppée : elle devinait vaguement que Morincourt s'aimait trop lui-même pour aimer assez sa femme.

Le ménage revint à Paris au commencement du printemps. Le premier soin de Morincourt fut d'acheter un hôtel avenue de Villiers. Non content d'avoir consacré à cette acquisition une somme considérable, il fit exécuter des travaux de toute sorte qui coûtèrent fort cher. Il s'autorisait, pour jeter l'argent par les fenêtres, d'un mot imprudent de M. Passemard. Un jour que sa fille et son gendre discutaient devant lui un devis formidable, le raffineur, afin de rassurer Andrée qui montrait un peu d'inquiétude, s'était écrié, en frappant sur son gousset, d'un geste de parvenu dont il ne pouvait se défaire : « Allez, mes enfans, n'ayez pas peur : papa beau-père est là ! » Et comme il était content de l'énergie des : « Assez !.. A l'ordre !.. La censure ! » dont il avait haché, ce jour-là, le discours d'un député de la droite, il donna dix mille francs à sa fille et fit cadeau à Roger de harnais et d'un phaéton pour atteler deux mules andalouses que le vicomte avait eu la fantaisie de ramener.

L'été se passa sans incident, aux Charmilles. Morincourt se levait tard, fumait un nombre incalculable de cigares, chassait ou essayait des chevaux avec son beau-frère Maxime, qui commençait à monter une écurie de courses : le rêve de toute sa jeunesse ! Ils étaient chaque jour en conférences avec des personnages importans : un entraîneur, un jockey et toute sorte de gens qui vivent du cheval et sentent l'écurie. Andrée tâchait de se persuader qu'elle ne s'ennuyait point et n'y parvenait pas toujours. Elle était froissée de voir que son mari s'occupât d'elle aussi peu, commençait à trouver les

heures longues et l'existence très vide. Elle se prit alors à penser que la maternité la sauverait peut-être du désenchantement qui peu à peu l'envahissait. Elle chercha de jolis noms : Sosthène ou Raphaël pour un fils; Diane ou Lucienne pour une fille. Roger dissimulait mal son dédain pour ces gentils enfantillages, se déclarait très heureux et reprocha vivement à sa femme de manquer de goût, le jour où il l'entendit déclarer que ce devait être un bien grand bonheur de nourrir. Le malheur d'Andrée était de ne pouvoir pas être naturelle et de glisser un peu d'affectation même dans la manière dont elle traduisait un sentiment simple et vrai. L'enfant souhaité n'arriva pas, et Mme Passemard, qui s'était mis en tête d'avoir un petit-fils, ne tarda guère à lancer sur le vicomte ces regards chargés de reproches dont une belle-mère qui s'impatiente ne manque pas, en pareil cas, de foudroyer un gendre qui ne se presse pas assez. Andrée jugea qu'un petit air de résignation triste convenait à l'état de son âme, et, comme elle forçait toujours un peu la note, se donna des mines plutôt de jeune mère qui pleure un enfant, que de jeune femme qui regrette seulement de n'en pas avoir. Elle soupirait souvent, restait étendue pendant des heures sur une chaise longue, les mains croisées sur un livre ouvert qu'elle ne lisait pas, le regard vague. Roger, l'ayant trouvée un jour dans cette jolie attitude alanguie, lui fit entendre assez brutalement « qu'il n'aimait pas qu'on posât pour la *Mater dolorosa.* » Andrée, furieuse, donna l'ordre de seller sa jument, s'en alla galoper seule dans la forêt et ne songea plus désormais aux bébés.

L'automne les ramena à Paris. Les travaux de l'hôtel étaient achevés. Il y eut pendaison de crémaillère. Roger, du temps qu'il faisait sa cour, parlait volontiers de ses relations du Faubourg. Ce soir-là, pourtant, le Faubourg ne fut guère représenté que par ceux des anciens amis de Morincourt que celui-ci soupçonna d'avoir un habit ou de pouvoir s'en procurer. Ils arrivèrent, qui à pied, qui par le tramway, en bande, car l'invitation du vicomte était l'événement du quartier, et l'on avait résolu la veille, à l'heure de l'absinthe, au Fleurus, moitié par timidité, moitié par gaminerie, de faire la partie d'aller de compagnie avenue de Villiers. Dès la cour de l'hôtel, ils commencèrent à se récrier bruyamment : de sa chambre, Andrée entendait d'étranges épithètes admiratives. Quand elle entra au salon, ils se turent subitement et se levèrent tous ensemble avec des mines un peu confuses, comme des écoliers quand le maître entre dans une étude où l'on fait du tapage. Ces belles tentures, ces tapis, tout ce luxe élégant et discret d'un appartement riche, surtout cette jeune femme qui causait avec aisance, intimidait horriblement ces habitués de brasseries. Tel qui n'avait pas peur quand il s'agissait de monter sur un billard et de haran-

guer le public d'un estaminet, ne trouvait rien à dire lorsque Andrée essayait de lui arracher quelques mots. Roger commençait à s'impatienter un peu et à trouver que la petite fête s'annonçait mal. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir préconisé à l'avance auprès de sa femme le talent, l'esprit ou l'originalité de ses hôtes. Mais, quoi! le grand poète n'avait pas d'inspiration, le grand philosophe ne se sentait pas en verve et le grand penseur ne pensait pas beaucoup, ce soir-là! Il y avait bien encore un lot de deux grands peintres, de trois grands sculpteurs et d'un grand compositeur : par malheur, ils restaient muets comme carpes. Passe encore pour ce dernier; chacun sait qu'un musicien a son esprit dans les doigts, ce qui ne veut pas dire qu'il en ait jusqu'au bout des ongles. Mais les autres? Impardonnables, les autres!

Le dîner rompit la glace, heureusement. On mangea beaucoup, on but davantage. Au rôti, une question littéraire fut mise sur la nappe : Des classiques ou des romantiques, lesquels étaient les plus nuls? On prononça l'*ex-æquo*, « car, fit remarquer le philosophe, il n'y a pas de degré dans le néant. » Au dessert, le vicomte exposa une théorie qui avait pour base « la nécessité de la transfusion de la modernité dans l'art. » Il fut chaleureusement approuvé. La conversation continua, très animée, au salon; ils parlaient maintenant tous à la fois, sans s'écouter, mais en ayant l'air de s'approuver les uns les autres, sûrs qu'ils étaient d'appartenir à la même église, d'avoir les mêmes enthousiasmes de commande, les mêmes haines d'impuissans, les mêmes jalousies féroces d'incompris, les mêmes tirades déclamatoires et creuses. Ils se retirèrent enfin vers minuit, et Roger, flatté des complimens qu'on lui avait faits sur sa femme, sa table et sa cave, annonça l'intention de donner, de loin en loin, une soirée littéraire.

— Soit, répondit Andrée, mais si vous invitez à la prochaine vos amis du faubourg Saint-Germain, je vous conseille de faire prendre à vos amis du boulevard Saint-Michel quelques leçons de maintien.

— Je ne vous savais pas si prude, ma chère, répondit-il sèchement. Rassurez-vous, c'est dans mon atelier désormais, non plus dans votre salon, que je recevrai qui bon me semblera.

— J'essaierai de m'en consoler,.. comme de beaucoup d'autres choses! répliqua-t-elle avec vivacité.

A quelque temps de là, M. Passemard parut soucieux, agité. Ses affaires allaient mal, en effet. Lors du mariage d'Andrée, Maxime avait déclaré qu'il entendait être traité sur le même pied que sa sœur : c'est deux millions que le raffineur avait dû déplacer au lieu d'un. Les chevaux et les paris de courses avaient déjà dévoré les trois quarts du capital qu'il avait eu, par vanité, l'imprudence d'abandonner à son fils. Maxime commençait à crier misère et éle-

vait la prétention de se faire « aider » par son père, comme Andrée. Or Passemard, en qualité de membre du conseil d'administration d'une société financière en déconfiture, venait d'être condamné à payer aux actionnaires une énorme indemnité de huit cent mille francs. En tenant compte des frais considérables de son élection, sa fortune avait donc en un an subi une baisse de près de trois millions. Si riche que l'on soit, il y a là matière à réflexion. La vente de ses deux fermes ne rétablit pas l'équilibre de son budget : il perdit trente pour cent sur le prix d'achat. L'industrie sucrière traversait malheureusement alors une crise assez grave : en six mois, les revenus de la raffinerie diminuèrent de moitié. Hector profita d'un dîner de famille pour mettre sa femme, ses enfans et son gendre au courant de la situation; il fit comprendre que Maxime et Andrée ne pourraient plus désormais puiser dans sa bourse.

— Tu aurais bien dû alors te dispenser de nous encourager, mon mari et moi, à faire de la dépense, s'écria Andrée avec aigreur. A peine vingt-cinq mille francs de rente qui nous restent, et un hôtel sur les bras : nous voilà bien partagés !

Le pauvre homme courbait la tête sous le poids de ce reproche, que son imprévoyance et sa légèreté méritaient si bien. Mais Morincourt déclara avec noblesse que sa femme lui faisait injure en affectant de ne pas compter sur lui. Il avait sa plume et son pinceau, que diable! S'il n'avait pas beaucoup travaillé (oh! non!) depuis son mariage, c'est le voyage de noces, les visites, les déplacemens, les soucis d'une installation qui l'avaient condamné à l'oisiveté. Oisiveté féconde d'ailleurs, car il avait eu le temps de penser, sinon l'occasion de produire, et il se sentait plein d'idées. Il allait se remettre à l'œuvre tout de suite, dès le lendemain, et l'on verrait!.. Il parlait avec tant de conviction que sa belle-mère l'aurait embrassé. Andrée elle-même fut émue et lui tendit la main, qu'il baisa galamment. Pendant une heure, il parla de ses projets, de ses succès prochains, de sa réputation qu'il allait établir, au nez et à la barbe des envieux, de l'argent qu'il ne pouvait manquer de gagner. Il entassait Pélion sur Ossa : sa belle-mère ouvrait de grands yeux; sa femme assistait avec plaisir au réveil de cette ambition qui lui plaisait dans un homme et qu'elle avait, depuis plusieurs mois déjà, la déception de ne pas trouver en son mari. Les petits nuages qui commençaient à assombrir l'horizon du jeune ménage parurent dissipés et, comme il arrive parfois, une sorte de seconde lune de miel sembla se lever au-dessus de leurs têtes.

Roger avait déclaré qu'il ferait désormais trois parts de sa vie : la matinée à la littérature, l'après-midi à l'art, la soirée à sa femme et au monde. Malheureusement l'inspiration était récalcitrante, « ça n'allait pas ! » Pour se consoler de ne pouvoir jamais exécuter

les deux premières parties de son programme, il renonça à la troisième et se mit d'un cercle artistico-littéraire, sous prétexte qu'il avait besoin de « se tenir au courant, de rester dans le mouvement, » et passa la plupart de ses soirées dehors. Andrée ne fit point d'observation, mais se promit bien de ne plus être dupe des beaux élans de Roger. Un soir qu'ils dînaient boulevard Malesherbes avec quelques personnes étrangères, Passemard demanda tout à coup :

— Eh bien ! mon gendre, comment va le travail ? La grande pièce avance-t-elle ?

— Certainement, répondit vivement Andrée, avec cette générosité de femme qui se jette en avant pour couvrir son mari et entretenir chez les autres les illusions qu'elle-même a perdues. Il y a une nouvelle scène. Si vous voulez, Roger vous la récitera au salon. N'est-ce pas, mon ami, vous allez nous dire la tirade du troisième acte ?

Morincourt ne se fit pas prier, et avec de grands éclats de voix, de terribles jeux de physionomie, il déclama le couplet demandé. Le héros, personnage sombre, fatal, un révolté en lutte contre la société, le cerveau hanté de rêves malsains, exposait ses aspirations d'halluciné :

Ah ! fumer l'opium dans un crâne d'enfant,
Les pieds nonchalamment allongés sur un tigre !

Mme Passemard eut un frisson, car le vicomte accompagnait d'un rictus véritablement démoniaque l'expression de ce vœu bizarre.

— Est-ce que vraiment ton mari a de ces idées-là ? dit tout bas cette mère effrayée.

— Mais non ! répliqua sa fille avec impatience ; c'est de la littérature !

— Eh bien ! veux-tu que je te dise : il ferait mieux de te donner un bébé que de faire fumer ses personnages dans des crânes d'enfant !

Andrée rentra fort mécontente de sa famille et des amis qui avaient passé la soirée chez son père. Décidément la grande scène n'avait pas porté : Roger n'avait eu aucun succès, à moins que ce n'en soit un de frapper les gens d'une sorte de stupeur. Elle s'en rendait compte bien mieux que son mari, qui disait superbement :

— Vous conviendrez, ma chère, que j'avais un auditoire un peu bien bourgeois ! Néanmoins, avez-vous vu comme je les ai empoignés ?

— Oui, répondait la jeune femme d'un air distrait. Et elle pensait : Qui a tort, d'eux qui ont évidemment jugé cette scène détestable,

ou de moi qui la trouvais bonne ? Est-ce que je me serais trompée ?

Le lendemain, elle prit le manuscrit du drame sur le bureau de son mari et parcourut les trois actes déjà faits, le quatrième seulement commencé. Jusqu'alors elle ne connaissait de l'œuvre que des fragmens déclamés par Roger. A la lecture, l'esprit critique a plus de clairvoyance. Quand elle eut fini, Andrée resta perplexe, car, tout en étant guidé par un goût médiocrement sûr, son jugement n'était pas tellement faussé qu'elle ne pût, en s'appliquant, discerner à la fin la médiocrité prétentieuse, qui de prime-abord lui donnait presque toujours l'illusion de la force et de l'originalité. Toutefois, elle ne voulut confier ses doutes à personne. Elle s'ingénia même à se persuader et à persuader aux autres que son mari était un écrivain de haute valeur. Quand elle devait avouer que la fameuse pièce n'avançait guère, elle essayait de sauver Roger du reproche de paresse, d'impuissance même, que M. et M[me] Passemard n'hésitaient pas à diriger contre leur gendre, en fournissant de rassurantes explications : elle n'avait point pour mari un homme ordinaire ; Roger ne savait pas travailler à heure fixe, comme un bureaucrate ou un manœuvre ; il était si artiste !

— Si artiste ! si artiste ! criaient les deux Passemard en fureur. En attendant, il se goberge, il se prélasse dans ta dot et te ruine ! C'est un raté, entends-tu bien, un raté ! Ah !.. si nous avions su ! Ce n'est pas ce brave Henriot qui se serait ainsi conduit !.. Quel malheur que tu ne l'aies pas épousé, au lieu de ce vicomte !

Ils oubliaient qu'une demande de Jacques eût été dix-huit mois plus tôt dédaigneusement repoussée par eux, qui regrettaient maintenant de ne l'avoir pas pour gendre. Et l'éternelle doléance du bourgeois vaniteux, victime de son engouement pour la noblesse, recommençait !

Ces scènes étaient horriblement pénibles pour Andrée. Elle se répétait avec rage ce terrible mot de *raté*, et se sentait blessée au plus profond de son orgueil par cette pensée que ses parens n'étaient peut-être pas seuls à l'appliquer au vicomte. Elle conduisit son mari dans le monde ; elle voulait le montrer, l'imposer, lui ménager de petits succès de salons ; elle éprouvait le besoin d'entendre dire qu'elle avait épousé « quelqu'un, » car elle-même se mettait maintenant à en douter, malgré les efforts désespérés qu'elle faisait pour s'en convaincre. Tandis qu'il exposait ses théories verbeuses, qu'il parlait de renouveler l'art et de le vivifier, avec la prédilection qu'il avait pour ce beau thème à développemens, Andrée épiait les visages, tâchait d'y découvrir la trace des sentimens intimes de chacun. Quand il avait récité quelque fragment de ses poésies ou de son drame, elle tendait l'oreille avidement et s'appliquait à

distinguer, dans le murmure discret des commentaires qui s'entrecroisent après les applaudissemens obligatoires, l'approbation et le blâme, les éloges ou les railleries. Quand il arrivait qu'elle surprît quelqu'une de ces épigrammes acérées qu'on se passe de main en main dans les salons, Andrée en perdait le repos pour plusieurs jours, se montrait nerveuse et irritable, lançait à son mari des regards dédaigneux que celui-ci ne comprenait pas, car sa robuste fatuité ne lui permettait de concevoir le plus petit doute ni sur sa valeur, qu'il jugeait immense, ni sur son succès auprès des autres, qu'il croyait fermement égal à celui qu'il obtenait auprès de lui-même. Par malheur, la clairvoyance de la jeune femme augmentait de jour en jour à étudier ainsi son mari : à peine osait-elle s'avouer, car ce souvenir n'allait point sans une sorte d'effroi, que Morincourt ne savait pas exercer sur elle cette sorte de séduction intellectuelle où excellait Mareuil. Lorsqu'une femme qui n'est point sotte a rencontré un homme de vrai mérite et vécu un peu en communion avec lui, elle possède la mesure de la supériorité et ne peut guère échapper à la tentation de s'en servir pour auner les autres; ce qui l'entraîne à constater des différences de taille qu'elle n'eût peut-être point remarquées auparavant, faute d'avoir de quoi faire passer les gens sous la toise. Or, si depuis longtemps déjà, Roger semblait à sa femme petit par le cœur quand elle le comparait à Jacques, voici qu'insensiblement elle commençait à le trouver petit par l'intelligence lorsqu'elle le comparait à Mareuil.

Vers la fin de décembre 1878, le quatrième acte étant achevé, Morincourt porta son drame au comité de lecture de la Comédie-Française, qui le lui renvoya huit jours après.

— Je m'en doutais ! dit Roger en recevant le manuscrit. C'est trop fort pour eux ; j'étais sûr qu'ils ne verraient pas la portée philosophique de mon œuvre.

— Peut-être alors eût-il mieux valu ne point la leur soumettre et vous épargner ainsi un... comment dirai-je?.. un ennui...

— Bah ! je me passerai bien d'eux.

— Notez qu'ils ont pris les devans en se passant de vous.

L'Odéon, qui est un peu, comme on sait, l'infirmerie de la Comédie-Française (quitte à achever les malades que celle-ci lui envoie) se montra plus clément. La pièce fut distribuée, apprise, répétée en quelques semaines. Le jour de la première arriva. Le vicomte était plein de confiance. Il avait vu dans la salle un assez grand nombre de connaissances d'autrefois, causé dans les couloirs avec les plus intimes et recueilli des félicitations de bon augure. On savait que l'auteur était « un ancien du Quartier ; » le patriotisme local ne laissait pas d'être intéressé à un succès qui devait rejaillir

sur la rive gauche tout entière et la venger des dédains que lui témoigne la rive droite. Le rideau n'en descendit pas moins, après le premier acte, sans que le public manifestât une impression autre que cette sorte de stupeur où les gens qui ont l'expérience des choses du théâtre reconnaissent l'approche de l'orage. Au second acte, l'un des personnages, parlant des lèvres de la femme qu'il aime, les qualifiait de : « muqueuses de corail. » Des carabins applaudirent çà et là, afin de marquer l'approbation qu'ils accordaient à certaine tendance scientifique dont cette ingénieuse expression n'était point d'ailleurs le premier indice. Mais quelques personnes, moins habituées aux salles de clinique et aux amphithéâtres de dissection se permirent de sourire ou de « chuter » discrètement. Deux scènes plus loin, le héros terminait une longue imprécation contre la société, contre la vie en général, par le vœu de sortir de ce monde au plus vite et d'aller jouir de la paix des morts

... dans l'infecte et mordante mixture
De sciure de bois, de son et de phénol.

L'École de médecine trépigna d'enthousiasme, mais tout ce qui, même sans appartenir à celle des Beaux-Arts, gardait quelque souci du goût, ou simplement de la propreté littéraire, protesta énergiquement. Les amis de Morincourt essayèrent vainement de lutter : ils furent écrasés sous le nombre. La tempête redoubla au troisième acte, lors de la scène qui avait affligé Mme Passemard : elle provoqua au parterre et aux quatrièmes loges l'indignation d'une foule de petits boutiquiers, amis de la littérature sans doute, mais bons pères de famille, ou mères sensibles, qui ne purent admettre qu'on eût, même en vers, l'idée « de fumer l'opium dans des crânes d'enfant! » Cette portion hésitante et honnête du public se jeta du coup dans l'opposition, qui se trouva grossie dès lors d'un formidable appoint de sifflets stridens, de cris de coq et de hurlemens variés. Le drame se termina au milieu d'un vacarme de ménagerie en révolte. Un voyou malicieux cria d'une voix aiguë qui domina le tumulte : « L'auteur? » L'intention perfide du gavroche fut aussitôt comprise; il se fit un grand silence quand un des acteurs reparut devant la rampe et nomma Morincourt. Les huées et les sifflets éclatèrent alors avec plus de fureur qu'auparavant, à ce point qu'une vieille ouvreuse, dont les jugemens faisaient autorité, déclara que depuis vingt-cinq ans elle n'avait jamais rien vu de pareil.

— Pas même à *Gaetana*, madame Chanoine? dit une des compagnes de la vénérable sibylle, pour faire de l'érudition.

— Non, madame, lui fut-il répondu; pas même à *Gaetana!* Et

encore, à *Gaetana*, c'était un coup de cabale, car il y avait du talent! Tandis que ce soir c'est un four : vous pouvez m'en croire, je connais mon public, madame. Un vrai four, quoi!

C'est le mot qui accueillit Andrée à la sortie de sa baignoire. Depuis le lever du rideau jusqu'à la fin, elle avait tout vu, tout entendu, surtout. Pas un sifflet qui n'eût déchiré son oreille, pas un sarcasme du parterre qui n'eût blessé cruellement son amour-propre. De honte, elle s'était rejetée au fond de la loge, poursuivie implacablement, jusque dans cette ombre où elle cherchait à cacher son humiliation, par les cris de la foule irritée et cruelle. Son père, sa mère, consternés, ne trouvaient rien à dire et restaient muets devant le désastre. Morincourt avait d'abord essayé de braver et de tenir tête à l'orage; il ricanait, haussait les épaules, parlait de « l'incurable stupidité du public » sans que personne lui répondît, pas même son ami Maxime, encore plus ahuri ce soir-là que d'ordinaire. L'infortuné poète ne put longtemps soutenir ce rôle; il se sentit peu à peu gagné par le découragement. Le malheur rend l'homme tendre: Roger se rapprocha de sa femme et essaya de lui prendre la main. Mais elle recula sa chaise nerveusement et retira sa main d'un mouvement brusque. Faute de cette pression consolatrice qu'il sollicitait, Morincourt se sentit horriblement seul, perdu dans sa détresse et souffrit davantage. Elle, n'avait que de la colère et point de pitié. Ce n'était pas au public, mais à son mari qu'elle en voulait surtout. Pâle et crispée, la jeune femme descendit l'escalier au bras de son père, sans parler. Des groupes stationnaient encore sous le péristyle : on causait de la pièce, on rappelait des vers, on riait aux éclats. Jusqu'à la voiture, Andrée fut poursuivie par l'écho de cette chute retentissante. Pendant le trajet de l'Odéon à l'avenue de Villiers, elle n'ouvrit pas la bouche, ne trouva pas un mot du cœur pour adoucir l'amère déception de Roger : son irritation contre lui allait si loin, que, injuste jusqu'à la cruauté (comme le sont en pareil cas les femmes, quand elles ne se montrent pas généreuses jusqu'à l'héroïsme), la vicomtesse reprochait presque au malheureux vaincu de ne point s'excuser de sa défaite auprès d'elle, qui ne faisait rien pour l'en consoler. A l'hôtel, Morincourt essaya de lui parler. Il se plaignit de ne pas être réconforté et soutenu dans cette épreuve par celle dont le devoir eût été de prendre sa part du malheur qui le frappait; malheur immérité, d'ailleurs, et dû à l'intervention perfide d'une cabale montée par ses ennemis. On verrait bien aux représentations suivantes! — Andrée haussa légèrement les épaules et continua de donner sur la table de petits coups avec un couteau à papier, tout en se balançant sur sa chaise. Son air dédaigneux, son silence obstiné, fournirent à Roger l'occasion de se mettre en colère :

véritable aubaine pour un homme dont l'amour-propre blessé crie vengeance contre n'importe qui ou quoi. Une scène violente éclata entre les deux époux : des mots aigres ils en vinrent aux paroles inoubliables, qui laissent un souvenir cuisant comme une brûlure. Il reprocha à Andrée sa vanité, sa coquetterie, sa famille même, l'origine de la fortune de M. Passemard, et jusqu'aux pertes d'argent que son père avait subies. La jeune femme, exaspérée, riposta avec une extrême vivacité à ces odieuses récriminations :

— Si vous vous êtes trompé sur ma fortune, disait-elle, je me suis trompée, moi, sur votre valeur : nous sommes quittes. De nos deux déceptions la mienne est la plus grande, car de ce que vous cherchiez en moi, l'argent, il reste quelque chose, les cinq cent mille francs que vous n'avez pas encore dissipés; de ce que je croyais trouver en vous, au contraire, talent et réputation, il n'y a jamais rien eu. Croyez que mes regrets ne sont pas moins vifs que les vôtres!

Et, après l'avoir toisé d'un regard méprisant, elle rentra dans sa chambre, tandis que Morincourt, blême de fureur, résistait avec peine à la tentation de se jeter sur elle et de la battre. Pendant quelques jours, ils évitèrent de se parler; puis, comprenant que cette situation joignait à l'inconvénient d'être ridicule le danger de faire jaser autour d'eux, ils se réconcilièrent du bout des lèvres, et si leur ménage, après cette crise, ne donna à personne l'illusion d'une union très étroite, il ne parut pas non plus en détresse. Beaucoup de ménages parisiens en sont là, fêlés, non brisés. Avec de la prudence, on parvient à les faire durer encore assez longtemps : comme ces carreaux, étoilés par un choc, qu'on craint de voir tomber à tout moment et qui résistent à plus d'un coup de vent.

La semaine suivante, il y eut dîner de famille chez Mme Passemard. Le repas terminé, on passa au salon, que ces messieurs quittèrent bientôt pour aller fumer dans la salle de billard. Mme Passemard se mit à son métier, tandis que sa fille s'allongeait, rêveuse, dans un fauteuil. La porte s'ouvrit tout à coup et un domestique annonça :

— M. Jacques Henriot!

GEORGE DURUY.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LA

CHARITÉ PRIVÉE

A PARIS

VII[1].

L'HOSPITALITÉ DU TRAVAIL.

I. — LA MAISON DE LA RUE D'AUTEUIL.

Les œuvres charitables dont j'ai parlé jusqu'à présent sont, pour ainsi dire, des œuvres fermes ; elles s'ouvrent devant le mal chronique, l'accueillent et ne l'abandonnent pas. La caducité indigente, l'enfance frappée d'infirmités incurables, le cancer, la phtisie, la cécité, rencontrent une hospitalité qui ne se dément pas, qui ne se refuse à aucun sacrifice et qui ne cesse qu'à l'heure où elle remet ceux qu'elle adopte à l'hospitalité de l'éternel repos. En regard, je dois faire connaître des œuvres transitoires qui portent secours à un mal accidentel, le calment, le réconfortent et le mettent sur la voie de la guérison. Elles ressemblent à ces huttes de refuge construites dans les Alpes, en marge des routes encombrées de neige,

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril, du 15 mai, du 1er juillet, du 1er août 1883, du 1er février et du 1er mars 1884.

où le voyageur harassé peut s'abriter pendant la tourmente, dormir sans redouter l'avalanche et reprendre vigueur avant de tenter de nouveau les hasards du chemin périlleux qui va parfois vers le but entrevu et souvent à l'abîme. Paris est plein de voyageurs égarés qu'assaille la tempête, qui marchent à tâtons, se heurtent à tous les obstacles, cherchent leur route et ne la trouvent pas. Lorsqu'ils tombent de fatigue et de faim, lorsque les gîtes les plus infimes se ferment devant eux, lorsque le morceau de pain leur fait défaut, lorsque le vagabondage les saisit et qu'ils tiennent encore à l'existence, que reste-t-il? Le vol ou le dépôt de mendicité qui est à Villers-Cotterets. Ceux qu'effraie cette double extrémité s'affaissent alors dans une misère noire, une misère que ne soupçonnent point ceux qui ne sont pas descendus jusque dans les dessous du bas-fond social; on couche sur le talus des fortifications, dans les massifs du bois de Boulogne, on mange aux tas d'ordures avant que les chiffonniers les aient fouillés du crochet.

Lorsque j'étudiais à Paris le monde des malfaiteurs et que je le serrais d'aussi près que possible pour en déterminer la physionomie, je suis entré la nuit dans bien des garnis, je me suis assis dans plus d'un bouge et je me suis chauffé, pendant les ténèbres de l'hiver, aux fours à plâtre des carrières d'Amérique. J'ai vu là des choses horribles, mais plus d'une fois j'ai eu sous les yeux des spectacles émouvans. Le crime qui, dans la crainte d'être reconnu, fuit les maisons habitées, coudoie l'indigence qu'on en chasse parce qu'elle n'y peut payer son gîte. Au milieu des filous, des voleurs, des vagabonds, pelotonnés derrière les tas de fagots, j'apercevais des misérables, des pauvres à bout de voie, des surmenés de la mauvaise fortune qui venaient s'abattre là et mettre en pratique le dicton menteur : Qui dort dîne. On eût pu croire qu'une malédiction, — la Malédiction aux pieds terribles, dit Sophocle, — les poursuivait et les jetait dans la promiscuité de toutes les hontes où la police les ramassait. On ne les confondait pas avec les criminels, on savait qu'ils étaient malheureux et non pas coupables; on les relâchait avec une bonne parole; mais où aller? Le soir, sans abri, sans argent pour s'en faire ouvrir un, ils revenaient rôder autour des hangars où ils avaient été arrêtés la veille. « Il est onze heures : les rondes de police ne passent guère avant une heure du matin; j'ai le temps de dormir; » — et ils entraient.

Que de fois, à cette époque, témoin des arrestations, témoin des interrogatoires, voyant la préfecture de police dénuée en présence de tant de misère, et n'ayant d'autres lits à offrir que ceux du dépôt, c'est-à-dire de la prison, que de fois je me suis pris à désirer la création d'une sorte de dortoirs publics où le peuple errant de la pau-

vreté trouverait un vrai sommeil, sur un vrai matelas, sous un vrai toit, et le matin, au réveil, la miche de pain qui répare les forces et ranime l'espérance! Lorsque je parlais de ce rêve, lorsque j'insistais, les gens savans en la matière me répondaient : « Il y a tous les jours à Paris, 50 ou 60,000 individus qui se lèvent sans savoir comment ils mangeront, ni où ils coucheront le soir. L'indigence provinciale nous a envahis, elle nous déborde, elle nous étouffe, elle arrache le pain réservé à l'indigence parisienne, et nous n'y pouvons rien. » Cela n'est que trop vrai, et je n'avais rien à répliquer. C'est la misère de province qui dévore l'aumône de Paris.

Lorsqu'en 1848 le capitaine Sutter découvrit les gisemens d'or de la Californie, il y eut parmi les peuples une folie d'émigration; c'est à qui partirait pour les rivages de la mer Vermeille : la fortune était là-bas, on y courait. Pour quelques-uns qui se sont enrichis, combien ne sont point revenus, combien ont péri de débauche, dans les bouges de San-Francisco, de fatigue sur les placers inhospitaliers, sous les balles mexicaines, dans les champs de la Sonora, derrière Raousset-Boulbon? Aux valets de charrue, aux ouvriers, aux tâcherons de province, Paris, dans le lointain des rêves et l'éblouissement des illusions, apparaît comme une Californie inépuisable, où l'or ruisselle à hauteur de main, où le hasard guette les déshérités pour en faire des millionnaires. La vieille histoire, toujours nouvelle, toujours attentivement écoutée du paysan qui est arrivé à Paris en sabots avec un écu de 6 livres dans sa poche et qui est devenu un gros personnage, fait bien des dupes et crée bien des malheureux. L'écu de 6 livres est vite dépensé; les sabots sont promptement usés; il reste la faim, le désespoir, les mauvais conseils de la déception, la colère contre le prochain, la haine envers les heureux et l'envie qui pour toujours s'extravase au fond du cœur; on s'indigne contre l'indifférence des foules, et l'on s'aperçoit que, désert ou multitude, c'est tout un pour celui qui s'est mis en voyage sans provision de route. Un officier me disait : « Calculez combien il faut qu'il y ait d'hommes qui tombent sur les champs de bataille ou meurent de consomption sur les grabats de l'hôpital pour que l'un d'eux devienne maréchal de France! » De même, il serait bon de pouvoir dire combien de provinciaux doivent pâtir, lutter en vain, mourir de misère à Paris, pour que l'un d'eux fasse fortune. Plus d'un qui est parti de son village, le pied leste, le cœur rayonnant, a tendu la main le soir, au coin des rues, a travaillé dans les cellules de Mazas, a vagué à travers le vol et la famine, a essayé de tous les métiers sans pouvoir en saisir un seul et a poussé son dernier râle sur les paillasses de la maison de répression de Saint-Denis!

Si la situation est dure pour l'homme, elle est atroce pour la femme, créature faible, faillible, soumise aux fatalités de son sexe et à qui la maternité irrégulière est imputée comme un crime. L'homme la prend, s'en amuse, la rejette et ne se soucie de savoir s'il ne l'a pas condamnée à l'abjection, s'il ne lui a pas imposé, pour une seconde de plaisir rapidement oublié, la charge de pourvoir à l'existence d'un être dont elle n'a que le fardeau et la honte. Dans les basses conditions où elle arrive à Paris, que fera-t-elle si, tout de suite et par bonne fortune, elle n'entre en condition ? Son salaire est dérisoire lorsqu'elle n'a pas aux mains l'outil spécial des travaux recherchés. La femme qui, d'un métier acquis sans un long apprentissage, peut gagner 3 francs par jour n'est pas commune à Paris, et quand sur une telle somme il faut prélever la nourriture, le logement, le vêtement, que reste-t-il pour parer à une maladie ou à un chômage? si elle est balayeuse, elle est payée 2 francs ; si elle est porteuse chez un boulanger, elle reçoit 2 francs et deux livres de pain. Comment vivre ainsi ? C'est un mystère. La débauche vénale peut les entraîner lorsqu'elles sont jeunes et qu'elles ont forme humaine ; soit, mais lorsqu'elles sont vieilles, laides, sinon hideuses, que deviennent-elles ? Je l'ignore. Le suicide est bien plus rare chez la femme que chez l'homme. Je me rappelle avoir constaté en 1867 que, sur 163 suicides inscrits sur les registres de la Morgue, les femmes n'y comptaient que pour le chiffre de 28. Elles ne se tuent donc pas, elles disparaissent et cachent leurs origines. Où les retrouver ? A la Salpêtrière, dans les hospices, aux Incurables, chez les Petites Sœurs des Pauvres, dans les maisons ouvertes à la vieillesse, dans les maladreries où végètent les gâteuses, où se débattent les épileptiques, où la caducité retournée vers l'enfance pleure, rit sans motifs, et n'est plus qu'une matière inerte dont l'âme ne se réveille plus.

La charité n'ignore aucun des obstacles, aucun des périls qui encombrent la route où les femmes sont obligées de marcher ; aussi c'est vers elles qu'elle regarde avec prédilection, s'ingéniant à les sauver de la misère, parce qu'elle sait que la misère, mieux encore que l'oisiveté, est la mère de tous les vices. La charité redouble d'efforts pour les arracher à la faim, au froid, au dénûment, — mais surtout pour les arracher à la dépravation, car, à travers les prodiges qui lui sont familiers, elle poursuit un idéal de pureté morale auquel il est bien difficile d'élever les épaves humaines qu'elle ramasse et qu'elle cherche à nettoyer de leurs péchés. Réussit-elle dans cet apostolat qui prend soin de la matière pour mieux atteindre l'esprit, je ne sais. On dit qu'il ne faut jamais désespérer

de la conversion du pécheur; le retour à la vertu est donc possible, mais il me semble que le chemin qui y ramène est long et pénible.

La vertu me paraît comme un temple sacré;
Si la porte par où l'on sort n'a qu'un degré,
Celle par où l'on rentre en a cent, j'imagine,
Que l'on monte à genoux en frappant sa poitrine.

C'est Émile Augier qui l'a dit et je ne le démentirai pas. Elles ne le démentiront pas non plus, les Sœurs de Marie-Joseph que j'ai vues à l'œuvre dans la prison de Saint-Lazare, ni les religieuses de la Compassion qui vivent près des lits pestiférés de Lourcine. Lorsqu'elle est tombée si bas, une femme ne se redresse plus; pour toujours elle est la proie du cancer social que l'on ne peut nommer dans aucune langue honnête; aussi doit-on l'empêcher d'être dévorée par la bête insatiable qui ne lâche pas celles qu'elle a saisies. C'est à quoi l'on tâche; sur ce terrain où les combattans ne font jamais défaut, la charité soutenue par la foi a livré des batailles héroïques, d'autant plus admirables qu'elles ont été secrètes et qu'elles sont restées inconnues. Après la victoire, le *Te Deum* a été une action de grâces silencieuse dont le cœur a tressailli et que les lèvres n'ont même pas murmurée.

Pour sauver un homme qui se noie à la mer, il suffit parfois d'un grelin lancé avec adresse; pour sauver une femme qui se perd, qui va disparaître dans le marécage de la misère et de la démoralisation, il suffit parfois de lui tendre la main, de la mettre à l'abri, de lui donner le temps de reprendre haleine et de raffermir son courage épuisé par une lutte trop longue. De cette idée très simple est née l'*Hospitalité du travail,* qui est un refuge temporaire où les forces renaissent et où l'avenir s'éclaircit. On avait débuté par établir un de ces dortoirs hospitaliers que l'Angleterre appelle *work-houses*, que saint Jean de Dieu a fondés le premier à Grenade vers 1545, que nous nommons actuellement l'Hospitalité de nuit, et dont j'aurai bientôt à parler. Chaque soir, on ouvrait la porte aux malheureuses qui venaient réclamer asile; on leur donnait un lit; le lendemain, à la première heure, elles s'en allaient; elles avaient dormi en repos, mais c'était tout; la diane sonnée, il fallait repartir et recommencer la route décevante où il y a tant de fondrières et si peu d'abris. On avait été obligé de restreindre l'hospitalité, sans cela le dortoir serait devenu la propriété des malheureuses qui, chaque soir, seraient revenues occuper les lits disponibles; un certain nombre de jours devaient donc s'écouler entre une première et une seconde admission. Fut-on fidèle à cette règle? J'en doute

comment fermer la porte à une femme hâve et harassée qui demande à dormir sous un toit? Fallait-il la renvoyer à la rue, à l'arche du pont, à l'anfractuosité du vieux mur, au gardien de la paix qui la verra, en faisant sa ronde, la réveillera et la conduira au poste? On remarquait, en outre, que lorsqu'elle se présentait pour la seconde, pour la troisième fois, elle était plus déguenillée, plus maigre, plus « minable » qu'au premier jour. On en conclut qu'il était humain d'étendre, de prolonger l'hospitalité, et qu'il serait chrétien d'aider celles qui étaient trop affaiblies ou trop découragées pour se sauver elles-mêmes. Des femmes du monde, — et du meilleur, — s'émurent; elles regardèrent avec commisération vers ces malheureuses que la nécessité rendait haletantes et poussait vers des hasards redoutables; elles résolurent de leur offrir un asile où elles auraient le droit de séjourner pendant trois mois, ce qui ménageait le loisir de les refaire, de leur enseigner les premiers élémens d'un métier et de leur trouver une condition acceptable. Chacune de ces femmes, dont quelques-unes sont jeunes et jolies, vida sa bourse dans la caisse de l'œuvre qui allait se créer; on loua une maison au n° 39 de la Grande rue d'Auteuil, et pour le reste on s'en rapporta à la Providence; quant aux pensionnaires, on savait que l'on n'en manquerait pas; la misère parisienne était là pour en fournir.

La direction de la maison fut confiée aux religieuses de Notre-Dame-du-Calvaire, qu'il ne faut point confondre avec les Dames du Calvaire, infirmières libres des cancérées, dont j'ai parlé ici-même (1) et qui ne forment entre elles qu'une simple association où nul vœu n'est prononcé. La communauté des religieuses de Notre-Dame-du-Calvaire est de date récente. Elle est née en Quercy, dans la petite ville de Gramat, en 1833. L'abbé Bonhomme, qui la suscita, était ardent et d'une infatigable activité; il avait organisé un collège et fondé une congrégation de prêtres; cela ne suffit pas à son zèle, et il réunit en congrégation des femmes qui aspiraient à se dévouer aux faibles et aux malheureux. A la fois enseignante, infirmière, hospitalière, accueillant les convalescentes à la sortie de l'hôpital, formant des ouvrières, instruisant des sourdes-muettes (2), cette congrégation n'a rien de contemplatif : elle agit, et gravit sans repos le chemin de la bienfaisance. Elle est partout où l'on souffre, et ne se repose guère. Elle a été choisie avec un rare discernement

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1883.

(2) La maison de Bourg-la-Reine, où Anne Bergunion, quittant la rue des Postes, établit ses jeunes filles aveugles et forma le noyau de la communauté des Sœurs de Saint-Paul, est occupée actuellement par des religieuses de la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire, qui y élèvent et y instruisent 200 sourdes-muettes.

pour diriger l'Hospitalité du travail, car la maison d'Auteuil est à la fois une infirmerie, une école, un hospice et un ouvroir. La supérieure est très intelligente, alerte, de cœur large, compatissante au mal moral comme au mal physique, ambitieuse pour son œuvre dont elle comprend l'utilité, très franche dans ses explications, menant son monde avec entrain, montant, descendant cinquante fois par jour les escaliers de sa maison et portant à la ceinture le trousseau de clefs qui sonne à côté du long chapelet.

L'œuvre est trop pauvre actuellement pour acheter un terrain et y bâtir, élever des constructions appropriées à sa destination; elle est donc locataire d'une modeste maison qui semble appartenir à une petite ville de province et faite pour abriter un vieux ménage de goûts tranquilles et d'habitudes sédentaires. Balzac y eût volontiers placé un chanoine alourdi par l'âge, ou quelque vieille fille casanière, gardant son chat sur ses genoux, tricotant et murmurant une romance du temps de sa jeunesse. C'est triste, froid, presque délabré; mais les religieuses ont passé par là, et tout, de la cave au grenier, est d'une propreté éclatante. Ce n'est qu'un berceau, passons; il y en eut de plus humbles, à Saint-Servan pour les Petites Sœurs des Pauvres, rue des Postes, pour les aveugles de Saint-Paul. La porte cochère, percée d'un judas grillé, s'est ouverte; je suis entré dans une petite cour pavée, entourée sur trois côtés par des bâtimens à deux étages; une sœur blanche et noire est sortie de la loge du portier; j'ai traversé un étroit vestibule; une ancienne salle à manger sert de salle d'attente et communique avec l'ancien salon, qui est devenu le parloir. Tout cela est de dimension restreinte et d'apparence pauvrette; sur les murailles, en guise d'ornement, deux cartes photographiques représentant le *Christ* du Guide et la *Madone* de Carlo Dolci : ces reproductions de peintures molles, dont l'expressive douceur constitue le seul mérite, sont bien à leur place dans cette maison, où la tendresse accueille la débilité.

Sur la table il y a un registre, le registre officiel : ce que la préfecture de police appelle le livre des garnis, délivré, signé, paraphé par le commissaire du quartier, et sur lequel, sous peine de contravention, il faut inscrire le nom, la date d'entrée, la profession, la provenance de toute personne prenant logis dans la maison. Tous les jours, les inspecteurs du service des garnis viennent relever les indications et signer la feuille, qui est la feuille de présence. Cette formalité est indispensable, car la maison est un caravansérail où passent les voyageuses sans asile et dont il peut être nécessaire de connaître les étapes. Sous ce rapport, mais sous ce rapport seulement, la maison est assimilée à celle des logeurs et est

tenue de se conformer aux règlemens protecteurs qui, dans certains cas, défendent la sécurité et éclairent la justice. A ses débuts, l'Hospitalité du travail a dû payer patente de logeur, mais elle a été exemptée de cette contribution, aussitôt que l'on eut reconnu les services qu'elle rendait sans marchander à la population indigente de Paris; à cet égard, l'administration municipale a mis un empressement qu'il faut louer. J'ai parcouru le registre, qui est intéressant à plus d'un titre. On voit les provenances, elles sont diverses : l'hopital, le vagabondage, la prison même, fournissent leur contingent; la plupart des noms sont suivis de la mention : sans papiers, c'est-à-dire identité contestable, parfois dissimulée, parfois même ignorée. Que de fois, lorsque j'assistais, en 1869, à l'interrogatoire des femmes arrêtées, j'ai entendu des dialogues dont je restais troublé jusque dans l'âme : « Comment vous nommez-vous? — On m'appelle la Chiffonnette. — Ce n'est pas un nom. — Je n'en ai pas d'autre. — Quel est votre nom de famille? — Je ne sais pas. — Où est votre père? Où est votre mère? — Je ne sais pas. — Les avez-vous connus? — Jamais. — Qui est-ce qui prend soin de vous? — Personne. — Avec qui vivez-vous? — Avec tout le monde. — Où demeurez-vous? — Nulle part. » Une fois, M. Maricot, sous-chef du bureau des mœurs à la préfecture de police, questionnait en ma présence une fillette de seize à dix-sept ans, ébouriffée, impudente et néanmoins émue. Brusquement il lui dit : « Avez-vous entendu parler de Dieu? » Elle répondit : « Dieu? Ah! oui, un vieux, qui a une grande barbe. » Ces souvenirs s'évoquaient d'eux-mêmes pendant que je feuilletais le registre, et la note « sans papiers » me rappelait la longue théorie des filles perdues qui avaient défilé devant moi lorsque j'étudiais la race malade qui végète sur le trottoir, traverse Saint-Lazare, souffre à Lourcine, reste quelques jours à la Maternité, porte le fruit anonyme de sa déchéance à l'Hospice des enfans assistés et meurt à la Salpêtrière, ou à la maison centrale de Clermont, ou dans un asile d'aliénées. Sur ce livre j'ai pu constater une fois de plus combien Paris serait peu misérable si les misérables de province ne l'envahissaient. Les 200 dernières entrées, que j'ai vérifiées une à une, fournissent un renseignement précis : 35 Parisiennes, 165 provinciales ou étrangères; l'Italie, l'Espagne, le grand-duché de Bade, la Belgique, la Hollande sont représentés et figurent à côté de la Martinique, de l'Algérie et du Sénégal. On ne tient pas note de la religion, je le regrette; j'aurais voulu reproduire des chiffres et prouver que l'Hospitalité est sans limites comme sans restriction; elle ne tient pas compte des sectes; elle accueille la juive, la protestante ou toute autre : elle est vraiment catholique, au sens origi-

nel du mot, c'est-à-dire universelle. Aux malheureuses qui viennent heurter à la porte elle ne demande pas : « Quel est le Dieu que tu sers? » Elle leur dit : « Tu souffres, tu es errante, sois la bienvenue; tu nous appartiens. »

Dans quel état arrivent-elles? On peut le comprendre en visitant les annexes du grand dortoir; à côté d'une petite salle d'attente et d'un cabinet d'enregistrement, s'ouvre une pièce violemment aérée et qui sent le soufre, c'est la *pouillerie*. Là, autour d'un cylindre en tôle, on suspend les nippes que rien n'a épargnées : ni la pluie, ni le soleil, ni la crotte, ni le gravier des tas de sable sur lesquels on a dormi, ni la terre des fossés où l'on s'est couché. A côté de la robe d'indienne effilochée, on accroche le jupon déchiré, et les bas, quand il y en a, et la chemise, s'il en est. On purifie, on désinfecte ces pauvres loques, qui reprennent quelque consistance, perdent leurs parasites et leur mauvaise odeur. Dès que la femme a été accueillie à l'Hospitalité de nuit, elle est déshabillée et mise au bain. Elle aussi, comme son costume, elle a besoin de déposer au fond d'une baignoire toutes les scories étrangères dont elle est souillée. Il en est plus d'une qui regimbe et qui dit : « Un bain? Pourquoi? Je ne suis pas malade. » Leur expliquer que la malpropreté est, sinon une maladie, du moins la cause de bien des maladies, serait peine perdue. On se contente de leur répondre : « C'est le règlement, » et on les surveille pour que l'ablution ne soit pas évitée. Dans bien des cas, l'étoupe et le savon noir seraient utiles; si la maison est agrandie, si la salle de bains est ample et bien outillée, on y viendra. Le dortoir qui fait suite à la pouillerie est vaste, de construction récente et légère, — pans de bois et plâtre; — il doit être glacial, car j'y vois deux gros poêles en fonte que l'on allume le soir, pendant les mois d'hiver; les lits se pressent : on en a ajouté quelques-uns dans la partie médiane; partout où une couchette a pu être installée, une femme de plus a été admise. Je compte soixante-huit lits dans cette seule salle; on en a dédoublé quelques-uns pour en gréer une plus grande quantité; réglementairement, chaque lit doit être composé d'une paillasse et d'un matelas; plusieurs n'ont que l'une ou l'autre; on ne s'en plaint pas : cela vaut mieux que le rebord des routes. Un traversin, des draps de forte toile et une couverture de campement complètent la literie, qui n'est inférieure en rien à celle des casernes et qui est supérieure à celle des navires.

Je suis surpris de voir cinq ou six lits si étroits et si courts qu'ils ressemblent à des berceaux. Ce sont des berceaux, en effet; qui accueille la mère ne peut repousser l'enfant. Un soir, une femme est venue, portant un pauvre petit dans ses bras; elle a demandé

asile : « Entrez vite, chauffez-vous; réchauffez l'enfant, qui a froid, » et, à côté du lit de la mère, on a installé la bercelonnette. Dans plus d'un cas, c'est une femme qui accourt, qui frappe en hâte, car elle va devenir mère. Bien vite on va chercher un fiacre, et une des neuf religieuses qui composent la congrégation de Paris la conduit à la Maternité, où elle n'arrive pas toujours à temps. Lorsque la malheureuse a quitté les salles de l'hôpital que l'Assistance publique a ouvertes pour elle, lorsque, chancelante encore, affaiblie par la souffrance et inquiète d'un double avenir, elle peut marcher pendant une heure, elle revient à la maison d'Auteuil, où on lui fait place, où on la soigne, où on lui enseigne le travail dont elle pourra vivre et faire vivre son enfant. Pour ces pauvres filles que le vice a déjà touchées du doigt et qu'on ne parvient à lui arracher qu'à force de commisération, une précaution touchante est prise par les sœurs de l'Hospitalité. Quel que soit l'âge, quel que soit l'état civil d'une femme, dès qu'elle est admise dans la maison, on ne l'appelle que madame, et jamais on ne prononce son nom de famille. C'est Mme Louise ou Mme Antoinette, eût-elle seize ans, fût-elle grand'mère. En outre, on a remarqué que les filles mères ont une propension presque invincible à parler de leur enfant, à en raconter les gentillesses ou à se plaindre des sacrifices qu'il impose. Par une délicatesse féminine que je trouve exquise, la supérieure remet à ces malheureuses une bague de cuivre qui simule l'alliance, cet emblème visible du mariage que la femme du peuple ne quitte jamais et qui, pour elle, constate son droit au respect. Supercherie ingénieuse et qui n'a rien de frivole, car elle arrête les suppositions injurieuses et les propos désobligeans. Lorsqu'une femme se présente, la supérieure l'interroge : « Êtes-vous mariée? — Non. — Avez-vous un enfant? — Oui. — Bien! Mettez cette bague à votre doigt. » L'honneur est sauf, et le cœur maternel pourra s'épancher sans péril.

La maison est bonne et les cœurs y sont compatissans; cependant elle ne peut garder, elle ne peut aider la femme dans les durs travaux qui succèdent à une faute. Ainsi que je viens de le dire, elle s'en sépare momentanément; elle y est forcée. Ni là ni ailleurs, la charité chrétienne ne s'intéresse à ces malheureuses dans l'instant le plus redoutable de leur existence. O femmes, femmes irréprochables, mères dévouées, aïeules fières de votre lignée, pensez aux filles mères; oubliez le péché, ne considérez que le désastre; ne continuez pas à vous détourner d'elles; ne punissez pas la preuve de la faute plus que la faute elle-même, dont le résultat seul est le plus cruel des châtimens; songez à tant de misère, à tant de jeunesse perdue, à toute une existence compromise pour une heure

d'oubli, pour une rencontre peut-être inconnue. Que vos vertus impeccables, que le vœu de chasteté prononcé par les religieuses, ne vous empêchent pas, ne les empêchent pas d'ouvrir quelque asile où ces infortunées trouveront le secours matériel et le secours moral dont elles ont besoin. A ces âmes fourvoyées il faut autre chose que le règlement administratif de la Maternité, de la *Bourbe*, comme elles disent; vous en relèverez plus d'une quand vous y daignerez compatir. Si, pareilles aux dames du Bon-Pasteur, qui vont chercher les brebis malades jusqu'au fond des léproseries, vous ne reculez pas dans l'œuvre de la pitié, si vous tendez la main à la déchéance, si, par la compassion, vous ressaisissez des cœurs que le vice finira par atrophier, vous aurez diminué le nombre des berceaux dans l'hospice des Enfans-Assistés et vous aurez empêché bien des créatures, affolées par une minute d'hallucination, d'aller s'asseoir sur la sellette de la cour d'assises. Vous ferez mieux que saint Vincent de Paul, qui recueillait les enfans abandonnés; vous les sauverez, avant leur naissance, en sauvant leurs mères.

Ce dortoir où la femme n'est point séparée de son enfant est la seule construction neuve de la maison; il est facile de reconnaître qu'il a été élevé en hâte dans l'ancien jardin, dont il occupe la moitié. Ce qui reste du jardin n'est plus qu'une longue allée, grossièrement sablée, où l'on fait sécher le linge, où se promènent quelques poules s'efforçant à découvrir des miettes de pain au milieu des cailloux, sans ombrage, et terminé par un mur décrépit derrière lequel apparaissent les arbres d'un établissement hydrothérapique. C'est moins un jardin qu'un préau; si triste qu'il soit, il a son utilité et peut permettre quelque exercice. Subsistera-t-il longtemps? J'en doute; au nombre toujours croissant de femmes qui viennent crier merci, on comprend que bientôt il disparaîtra et sera remplacé par un nouveau dortoir où les places seront promptement disputées. Les services rendus ont été de telle importance que la réputation de la maison s'est vite répandue dans le monde des désespérées et qu'à la porte la sonnette ne cesse de retentir. C'est hier, cependant, que l'œuvre fut fondée. La première entrée date du 19 novembre 1880. Une institutrice veuve, sans abri, sans pain, a inauguré l'Hospitalité du travail, cela lui a porté bonheur; elle n'y est pas restée longtemps, et la situation dont elle a été pourvue avait de quoi la satisfaire. C'est là ce que cette institution a d'excellent et de véritablement maternel : non contente de s'ouvrir devant les malheureuses, de les hospitaliser, de les nourrir et bien souvent de les vêtir, de leur offrir un repos de trois mois, elle ne s'en sépare qu'en leur donnant une condition où la vie est assurée. Pour les religieuses qui dirigent la maison, pour les femmes

du monde bienfaisantes qui les aident plus efficacement que par des conseils, le labeur est double : d'une part, subvenir aux besoins multiples de l'indigence éperdue ; d'autre part, établir des relations au dehors, se mettre en communication avec des familles offrant toute garantie de moralité, regarder dans les magasins, dans les arrière-boutiques, dans les cuisines, dans les antichambres, dans les blanchisseries et y caser en toute sécurité celles qui sont tombées de misère sur le seuil, auxquelles on a rendu le courage et le goût de vivre, que l'on a restaurées, ramenées au bien et qui ne demandent plus que le salaire dû au travail.

Ainsi que l'on vient de le voir, l'acte de préservation est complet, s'exerce avec une persistance, avec une sagacité remarquables et dans des proportions qu'il est bon de faire connaître. Pendant les années 1881, 1882, 1883, le nombre des femmes reçues en hospitalité a été de 7,534, sur lesquels 3,653 ont été placées : près de la moitié, ce chiffre est considérable, mais il paraîtra bien plus considérable si l'on sait que l'Hospitalité de nuit a cessé de fonctionner d'une façon régulière et définitive avec les derniers jours de 1882 ; beaucoup de femmes, en 1882 et en 1881, n'ont donc fait que traverser le dortoir et ne se sont pas assises dans les ateliers. On peut affirmer sans craindre de se tromper qu'actuellement les deux tiers au moins des femmes recueillies ne quittent la maison que pour entrer en condition ; c'est là un résultat exceptionnel. Le séjour est plus ou moins prolongé, selon les occasions plus ou moins facilement rencontrées ; mais, dans certains cas, on a soin de ne se point presser, car ce n'est pas seulement une indigente que l'on héberge, c'est une malade ou peu s'en faut, et l'on s'occupe de fortifier sa santé avant de s'enquérir d'une condition à lui offrir. En effet, et je l'ai dit plusieurs fois, il est impossible à nos hôpitaux déjà trop encombrés de garder les malades aussi longtemps qu'il serait nécessaire à un rétablissement complet. Dès que la période aiguë et dangereuse du mal est passée, dès, comme l'on dit, que le malade peut se tenir sur ses jambes, il est congédié, car bien d'autres attendent qui réclament sa place. Les plus heureux sont ceux qui, après le séjour à l'hôpital, sont envoyés à l'hospice du Vésinet ; mais, là non plus, on ne leur permet pas toujours de recouvrer toute la santé, et l'on abrège la convalescence. Si la femme qui vient de traverser ces deux étapes n'a point de famille pour la recevoir, point de domicile pour s'y réfugier, ce qui est le cas de toutes les servantes, si elle n'a pas de ressources, si nul être charitable ne l'accueille au foyer, que va-t-elle devenir, seule, pauvre, trop faible pour travailler, trop dolente encore pour faire les démarches où elle aura peut-être la fortune de trouver à mettre

fin à sa misère? Elle va à Auteuil : la mère de l'Hospitalité ne la repousse pas; la convalescente peut se reposer dans la sécurité de la maison bienfaisante; peu à peu, elle ressaisit ses forces; elle devient valide. Quand elle est enfin tout à fait vaillante, on lui ouvre la condition où le pain de chaque jour sera le gain de son labeur; encore une qui sera sauvée! Dans les trois dernières années, 1,815 femmes sortant des hôpitaux ou de l'hospice du Vésinet ont achevé de se guérir sous la surveillance et par les soins des religieuses de Notre-Dame-du-Calvaire.

II. — LES PENSIONNAIRES.

L'hôpital n'est pas seul à déverser son trop plein à l'Hospitalité du travail; la préfecture de police a souvent recours à elle et lui demande de l'aider à faire le bien. La police n'arrête pas seulement les voleurs et les vagabonds de profession; elle ramasse aussi les indigens, compatit à leur détresse et cherche à les secourir; mais, nous le savons, elle n'a d'autre asile à leur offrir que ses postes ou son dépôt; elle recule devant cette extrémité; elle s'adresse alors aux maisons charitables dont il ne lui est pas difficile d'apprécier l'utilité et qu'elle soutient par de faibles subventions, en rapport avec son budget. Elle a l'œil exercé; tout de suite elle fait la part de la misère et s'efforce de la mettre sur la voie du salut. Dans ses bureaux, si calomniés et pourtant si maternels, on sait mieux qu'ailleurs que pauvreté n'est point crime, et l'on sait aussi que la vie des grandes villes a parfois des heures impitoyables. Quand une femme sans argent ni logis a marché toute la nuit et qu'épuisée, fourbue, elle est tombée sur un banc, endormie de lassitude et désespérée, elle n'a plus la force de fuir quand les gardiens de la paix s'approchent d'elle et l'interrogent. Elle les suit humblement, vaincue par un destin sans pitié. Elle est conduite chez le commissaire de police, qui l'envoie à « la division. » Là, on la questionne et l'on reconnaît la vérité. On ne peut la diriger sur le dépôt, qui est une prison, car elle n'a commis aucun délit; on ne peut la livrer « à justice, » car si elle a fait acte de vagabondage, elle y a été contrainte par les circonstances. On écrit à la supérieure de la maison d'Auteuil : « Voilà une femme qui a été trouvée errante sur la voie publique et dont la misère seule est coupable, en voulez-vous? » Puis on l'expédie sous la conduite d'un agent vêtu en bourgeois; la supérieure répond : « Je la garde et je la garderai tant que je n'aurai pas trouvé à la placer. » Si la première division de la préfecture voulait ouvrir ses dossiers, on pourrait y rassembler les élémens d'un curieux travail : la police et la bienfaisance. Du mois

de janvier 1881 à la fin du mois de décembre 1883, le nombre des femmes entrées à l'Hospitalité du travail sous les auspices que je viens de dire a été de 1,068, et, parmi elles, il y en a plus d'une qui a dû s'étendre dans un lit et manger à sa faim pour la première fois depuis longtemps. Au matin, lorsqu'elles se réveillent, elles sont toutes surprises de se trouver dans un dortoir et d'être enveloppées d'une couverture. L'une d'elles me disait : « Ah! monsieur, quelles délices! »

On est quelquefois en face de circonstances tellement étranges qu'elles semblent appartenir au roman plus qu'à la réalité. Lorsque je visitai la maison d'Auteuil, j'aperçus dans la cour une jeune femme aveugle qu'une religieuse tenait par le bras et dirigeait vers un escalier. Je fus surpris et je dis à la sœur : « Vous recevez donc aussi les aveugles? » Elle me répondit : « Nous ne pouvons cependant pas les mettre à la porte et les jeter dans la rue. » J'ai eu la curiosité de faire une enquête sur cette malheureuse, et j'en puis raconter l'histoire. Au mois de mars 1883, on fut surpris de voir une femme aveugle se présenter inopinément à l'hospice des Quinze-Vingts et demander à y être admise. Elle arrivait en fiacre avec un petit bagage et venait directement de la gare du chemin de fer de Lyon-Méditerranée. On lui demanda ses titres d'admission, elle n'en avait pas; son âge, elle avait vingt-neuf ans; on lui fit observer que l'hospice ne s'ouvrait que pour les personnes ayant dépassé la quarantième année et qu'il était impossible de la recevoir. Son désappointement fut extrême; elle n'avait pas d'argent pour aller loger dans un garni, elle n'avait point de domicile et ne connaissait personne à Paris. Le bon roi saint Louis n'aurait pas refusé d'abriter la malheureuse pendant quelques jours dans la maison qu'il a fondée, mais le bon roi saint Louis est mort, et il n'y a plus de vivant qu'un règlement qui ne supporte pas d'exceptions. La pauvre fille fut menée chez le commissaire du quartier, qui l'envoya au second bureau de la première division de la préfecture de police. On ne pouvait l'y garder; on ne savait où la mettre en hospitalité. Le chef de bureau la conduisit lui-même au dépôt afin de la recommander directement et avec instance à la supérieure des Sœurs de Marie-Joseph, qui ont la garde des femmes détenues. Dès le lendemain, il écrit pour la signaler de nouveau aux soins particuliers des religieuses. La supérieure répond : « Elle a une literie double et la nourriture de l'infirmerie. » Là, du moins, elle était en repos et en sûreté; on avait quelque loisir pour la tirer du mauvais pas où son imprudence l'avait jetée.

Elle se nomme Philippine B... Elle est née aveugle à Ajaccio, fille naturelle, de parens inconnus; la nourrice à laquelle on l'a confiée

l'a gardée pendant son enfance. Sa ville natale la plaça à l'Institut des jeunes aveugles de Toulouse; elle y reçut l'instruction compatible à son infirmité et y resta jusqu'à l'âge de vingt-six ans; elle revint alors à Ajaccio, persuadée qu'elle y pourrait gagner sa vie en donnant des leçons à des enfans frappés de cécité; elle fut déçue de tout espoir et tomba dans la misère. Une personne charitable la recueillit pendant quelque temps et lui donna, comme l'on dit, le vivre et le couvert. Elle se fatigue de cette existence subalterne; elle écrit au ministre de l'intérieur et demande à être nommée institutrice dans une maison d'éducation pour les aveugles; on lui répond que les cadres sont complets et qu'il n'y a point de place pour elle. Cela ne la décourage pas; elle a une haute opinion d'elle, et ses illusions lui persuadent qu'il lui suffira de venir à Paris pour être reçue par le ministre de l'intérieur et pour obtenir de lui la création immédiate d'une institution d'aveugles en Corse, dont elle serait la directrice. Ce projet s'empare d'elle jusqu'à l'obsession; elle ignore les formalités indispensables, les conditions d'âge imposées, les diplômes dont il faut être pourvue. Paris est pour elle une terre promise; si elle y touche, elle est sauvée, car là seulement on rend justice au vrai mérite, et le sien ne sera pas méconnu. Elle réussit à faire partager son erreur à une femme qui lui voulait du bien; elle en reçut le prix de son voyage et partit. On a vu quelles ont été ses premières étapes; on voulut savoir à quoi s'en tenir sur son compte. Le télégraphe interrogea qui de droit à Ajaccio; la réponse ne se fit pas attendre : « Philippine B... est d'une irréprochable moralité et très digne d'intérêt. » La préfecture de police entra immédiatement en campagne pour enlever la malheureuse au dépôt et la placer dans une maison hospitalière.

On pensa d'abord aux Sœurs de Saint-Paul, qui, les lecteurs ne l'ont pas oublié, se consacrent aux aveugles. Malheureusement la postulante était dans des conditions particulières qui rendaient son admission impossible; non-seulement elle était trop âgée pour se plier à la discipline d'une maison où l'on travaille et où l'on prie, mais on savait, à n'en point douter, que, si elle entrait dans une association, ce serait pour y commander et non pour y obéir. Ses lettres en faisaient foi, lettres parfois emphatiques, un peu exaltées, où l'orgueil ne se dissimulait guère; on y devinait sans peine que Philippine B... rêvait de fonder une œuvre, elle aussi, de la diriger, d'en être la supérieure. Entre elles et les religieuses de Saint-Paul la lutte eût commencé dès le premier jour; la bonne tenue de la maison, qui donne les résultats excellens que j'ai signalés (1),

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

exigeait qu'elle n'y prît point place : elle n'y fut pas reçue. Ces considérations morales, beaucoup plus que la question de la pension annuelle qu'elle ne pouvait payer, empêchèrent la supérieure de l'accueillir dans l'ouvroir de la cécité.

La déconvenue de la préfecture de police fut complète; mais c'est une intelligente personne, elle comprit la valeur des objections qui neutralisaient une bienfaisance désireuse de s'exercer; elle ne se découragea pas pour un échec. Elle commença par donner quelque argent à l'aveugle et consulta l'aumônier de Saint-Lazare que ses fonctions mettent naturellement en rapport avec les œuvres charitables ouvertes aux femmes malheureuses. Il n'hésita pas et conduisit Philippine B... à l'Hospitalité du travail. Là, elle serait une exception et ne pourrait, par conséquent, exercer aucune influence fâcheuse sur des compagnes d'infirmité. Pendant les trois mois qu'elle avait le droit d'y rester, on pourrait peut-être la faire rapatrier par les soins du ministère de l'intérieur, ou, invoquant les prescriptions de la loi du 24 vendémiaire an II, qui détermine le domicile de secours, obtenir que la ville d'Ajaccio la prît à sa charge. J'ignore si la supérieure se fit tant de raisonnemens, mais je sais qu'elle accepta Philippine. J'ai dit que, pendant trois mois, elle pouvait demeurer dans la petite maison d'Auteuil, je le répète d'après le règlement; mais je connais les règlemens des institutions charitables, on ne les délibère, on ne les promulgue que pour avoir le plaisir de les violer : jamais charte constitutionnelle ne fut moins respectée. Trois mois! il en faut sourire. Philippine B... est entrée à l'Hospitalité du travail, le 5 mars 1883; elle y est toujours, et, pendant longtemps encore sans doute, elle y promènera son ennui, ses illusions et sa cécité.

Elle n'est pas la seule qui prolongera son séjour au-delà du terme fixé; « il y a des précédens, » comme l'on dit en bureaucratie. Le 6 mars dernier, une femme a quitté la maison après y être restée pendant quatorze mois. Ayant atteint la zone trouble qui flotte de la quarante-cinquième à la cinquantième année, défaillant, se relevant, portée à l'hôpital, en sortant, y retournant, sans équilibre, entre un passé qui s'efforçait de subsister encore et un état nouveau qui avait peine à saisir sa forme définitive, elle était incapable d'un service continu et exigeait tant de ménagemens que nul maître n'aurait eu la condescendance de la garder. La foi religieuse est faite de patience parce qu'elle ne désespère jamais. La pauvre femme en fit l'expérience à Auteuil. Lorsqu'elle tombait trop malade pour demeurer sans péril à la maison, elle était conduite à l'hôpital Beaujon; dès qu'elle se sentait effleurée par la convalescence, elle retournait près des sœurs de l'Hospitalité. Cinq fois elle s'en alla, cinq fois elle rentra au bercail. Elle pleurait et perdait courage. La

supérieure lui disait : « Ne vous désolez pas, ma bonne; ce n'est qu'un mauvais temps à traverser, votre santé se rétablira et nous vous caserons. » La santé s'est enfin consolidée; une place « très douce » a été offerte et acceptée avec gratitude. Sans la bonté des sœurs et si l'on s'était conformé à la lettre du règlement, que serait devenue cette malheureuse?

Toutes les femmes qui viennent chercher un asile dans la maison ne sont pas valides et ingambes, il y en a qui sont infirmes, qui sont estropiées, auxquelles toute besogne suivie est interdite par une débilité physique que rien ne peut vaincre; les renverra-t-on, celles-là, précisément parce qu'elles sont plus à plaindre que d'autres? Non pas, elles sont au repos; qu'elles y restent. Elles encombrent la maison, me disait-on, elles l'encombrent indéfiniment. Je l'ai vu. Le lieu de passage devient ainsi un refuge définitif. Cela aussi est contraire au règlement; on ne s'en soucie, car la charité est insatiable, jamais elle ne se donne assez, jamais elle ne se donne trop. Une sœur dont l'accent méridional dénonçait l'origine, me disait : « Eh! les pauvres! ce serait grand'pitié de ne pouvoir les garder, les chères! » A côté de l'œuvre transitoire une œuvre ferme va naître; je le crois, du moins, quoiqu'on ne m'en ait rien dit. On aura, — on a déjà, — tant de commisération pour les impotentes, les manchotes, les choréiques, les vieilles affaiblies qu'on ne saura leur refuser l'accès de la maison; on ne tardera pas à s'apercevoir qu'elles la remplissent et alors on aura pour elles une maison spéciale dont elles seront les maîtresses et où les religieuses les serviront pour l'amour de Dieu. La charité a accompli de plus grands prodiges; si l'on veut savoir comment les œuvres de la bienfaisance privée s'épanouissent et se dilatent, il faut regarder du côté de l'Hospitalité du travail; je serais bien surpris si, de ce tronc qui sort à peine de terre, ne jaillissaient des rameaux féconds. L'arbre sera transplanté, car il pousse sur un terrain tellement étroit qu'il est menacé d'y être étouffé.

La maison est trop petite, si petite qu'elle en devient inhospitalière et qu'elle ment à son titre. Dans le réfectoire, il faut faire deux ou trois tablées successives, car on a beau presser les places les unes contre les autres, on ne peut réussir à y entasser que le tiers environ des pensionnaires. Pour la cuisine, il en est de même, et je ne devine pas comment on parvient à y préparer tant de repas et tant de portions. Escaliers resserrés, dortoirs où les lits se touchent, recoins qui servent de lavabos, cabinets noirs dont on fait des vestiaires, grenier qui est une chapelle, soupente où couchent la supérieure et deux religieuses, loge de tourière qui est une niche, tout est à jeter bas et à remplacer par d'amples salles que commande le nombre des femmes hospita-

lisées et qu'imposent les lois de l'hygiène. Est-ce sur l'emplacement aujourd'hui occupé que l'on pourra bâtir? Non, certes; on est enclavé par des propriétés dont le prix est trop élevé pour ne pas faire reculer une œuvre qui trouve ses plus sûres ressources dans les offrandes versées par des mains charitables. On ne veut pas quitter Auteuil, on ne veut pas s'éloigner du lieu de naissance, je le comprends; mais ce XVIe arrondissement, nouvellement annexé à Paris, dont les fortifications l'avaient englobé, possède de vastes terrains, de vieux jardins où des constructions pourraient s'étaler sans gêne. J'en parle à mon aise : il est plus facile de faire des projets que de les réaliser et je ne devrais pas oublier que le loyer de la maison, qui est de 8,500 francs, est une très lourde charge pour l'œuvre, qui tend la main et quête au profit des pauvres femmes qu'elle accueille.

C'est surtout lorsque l'on pénètre dans les ateliers qu'on est frappé de la dimension dérisoire de ces pièces rabougries où les plafonds sont trop bas, les murs trop rapprochés, où les carreaux du dallage se soulèvent d'eux-mêmes, où les portes ferment mal, où tout est vieux et ressemble aux chambrettes d'un « vide-bouteille » abandonné. Là où il faudrait de la place pour installer des tables et donner toute liberté aux mouvemens, les ouvrières sont forcées de coudre « les coudes au corps, » faute d'espace. Dans chaque ouvroir il y a 30 ou 40 femmes qui travaillent sous la surveillance d'une religieuse, silencieusement, maniant l'aiguille avec rapidité et faisant de la lingerie commandée par un entrepreneur. Les ateliers communiquent entre eux par des portes étroites; tout le monde a les yeux baissés sur l'ouvrage ; je regarde et à bien des mains je reconnais la bague de cuivre qui est l'alliance simulée. Quelques-unes de ces femmes sont jeunes ; peu sont jolies ; il y a en elles je ne sais quoi de flétri et de fané qui ne reverdira plus. Elles ont traversé trop d'angoisses, elles sont marquées avant l'âge et ce n'est pas le temps seul qui les a ridées. Je suis frappé de ce fait que presque toutes les chevelures sont ternes, comme si la sève, prématurément tarie, ne les alimentait plus. Bien des mains sont rugueuses, avec des ongles écaillés et une certaine rigidité dans les doigts : on voit qu'avant de tirer la sonnette de la maison hospitalière, elles n'ont reculé devant aucune besogne, qu'elles ont foui la terre, gâché le mortier et bottelé la paille. La plupart sont d'attitude humble; la vie a trop pesé sur leurs épaules, elles en restent courbées; deux ou trois ont gardé quelque impudence dans le regard et un sourire narquois qui semble l'expression d'un souvenir que la vie régulière et laborieuse achèvera d'effacer. Toutes ne sont pas arrivées ici en passant par la grand'route, et plus d'une a pris le chemin de traverse, le chemin mal tracé, peu éclairé, coupé de fossés où l'on tombe et

de marécages où l'on se noie. Il y a les petites provinciales, ivres des illusions dont j'ai parlé, que les placeuses ont grugées, auxquelles on a tout offert, excepté un métier honnête et qui sont accourues vers les religieuses en criant : « Sauvez-moi! » Il y a les pauvres servantes que leurs maîtres ont chassées parce que leur faute devenait trop apparente, qui ont songé au suicide, qui peut-être ont essayé de se suicider et qu'une bonne inspiration, ou un bon commissaire de police, a conduites à la maison d'Auteuil. Il y a les femmes abandonnées par leur mari ou qui se sont enfuies de la chambre conjugale, parce qu'il les battait, les volait et les forçait à céder la place à une concubine. Il y a là toutes les misères, toutes les infortunes, toutes les déceptions; mais à côté, près du cœur, il y a la charité qui veille, qui ranime l'espérance et relève le courage. Je regardais ces êtres auxquels les hasards n'ont peut-être pas été plus clémens que leurs passions, et je tournai les yeux vers la supérieure; elle me comprit, et, à ma muette interrogation, elle répondit : « Il n'y a que la mort qui soit sans remède. » Dans une telle bouche, ce lieu-commun me parut admirable. Du reste, la moitié, au moins, de ces femmes sont probes et de bonnes mœurs; si elles sont tombées si bas que la charité privée les a ramassées pour leur épargner les lenteurs et l'insuffisance de la charité publique, c'est qu'elles étaient sans ressources et dans l'impossibilité de se subvenir à elles-mêmes.

On n'est ni prisonnier ni cloîtré dans la petite maison d'Auteuil; celles qui trouvent la discipline trop étroite, — elle est fort large, — restent libres de pousser la porte et de reprendre la vie errante. La supérieure accorde des sorties, mais ces sorties sont toujours inopinées; on ne veut pas les régulariser, on a soin de ne jamais les annoncer d'avance, afin d'éviter les rendez-vous concertés et les rechutes qui deviennent souvent mortelles lorsqu'elles se produisent au cabaret. Là, comme dans tous les refuges où viennent s'abriter des êtres que la brutalité du sort a malmenés, on sait que l'eau-de-vie est mauvaise conseillère, qu'elle désagrège les résolutions les meilleures et qu'elle pousse aux fautes dont les conséquences sont parfois redoutables. Aussi, sur ce point, la règle est inflexible; une femme qui rentre ivre est expulsée; quelles que soient ses protestations, quelle que soit sa conduite antérieure, un seul excès de boisson suffit à la mettre dehors et à lui fermer pour toujours la porte de l'Hospitalité. Cela n'est que juste; la maison est un lieu de repos, d'éducation morale, de préparation au travail rémunéré. Si l'ivresse s'y introduisait, le bien déjà obtenu serait compromis et toute espérance d'amélioration pour l'avenir devrait être abandonnée. La surveillance des religieuses à cet égard est rigoureuse, et il n'est point facile de la mettre en défaut.

La plupart de ces pauvres femmes sont de volonté molle et d'âme inconsistante; dans leur vie sans lendemain le hasard a joué le principal rôle; elles n'ont guère eu que des rencontres, nulle affection sérieuse ne les a soutenues; aussi sont-elles surprises et comme déroutées, dans les premiers temps de leur séjour à Auteuil, lorsqu'elles voient qu'on les protège contre l'oisiveté, qu'on les astreint à un travail en rapport avec leurs forces et qui les défend contre elles-mêmes. Les plus faibles se dénoncent au premier abord lorsqu'elles arrivent; presque toujours elles sont accompagnées d'une autre femme qui, par esprit d'imitation, plus peut-être que par nécessité, demande à être reçue dans la maison. Le résultat de l'interrogatoire est presque toujours identique: « Quelle est cette femme qui est avec vous? — C'est mon amie. — Depuis quand la connaissez-vous? — Depuis hier. — Où l'avez-vous rencontrée? — Dans une crèmerie. » On sait à quoi s'en tenir, et si les deux postulantes sont admises, on fait en sorte de les isoler l'une de l'autre, autant que le permet la dimension des ateliers et des dortoirs. La précaution est sage; malheureusement, on ne peut éviter les confidences, le récit des aventures qui réveillent et qui tentent l'imagination. Les servantes sans place qui se complaisent à raconter ce qui se passe au sixième étage des maisons bourgeoises de Paris, dans les corridors où s'ouvrent les chambres des domestiques, sont dangereuses entre toutes; c'est comme le pays des Lotophages, on le regrette et l'on y voudrait retourner.

La supérieure qui est experte et perspicace, qui a reçu bien des confessions et qui souvent a dû porter la main à son chapelet en écoutant certaines histoires, est à la fois très loyale et très prudente dans le rôle d'intermédiaire qu'elle exerce avec une rare bonté. Aux personnes chez qui elle place ses pensionnaires elle ne dissimule rien; il y a pour elle un cas de conscience à ne jamais tromper les maîtres et les patrons en quête de servantes ou d'ouvrières que le bon renom de la maison a attirés. Elle dit la vérité, ne plaide même pas les circonstances atténuantes, fait partager l'espérance qu'elle a conçue et ne se trompe guère dans ses appréciations. Lorsqu'une des malheureuses a cette bonne fortune d'être désignée pour une place, la supérieure la fait venir et lui apprend qu'elle est pourvue; elle visite ses hardes, pauvres nippes réparées vaille que vaille et où manque plus d'une pièce essentielle; elle y ajoute une ou deux chemises, des bas, un fichu, parfois une robe, puis elle la conduit elle-même jusqu'à la porte. Là, au seuil, les pieds déjà sur le pavé de la rue, elle lui remet l'adresse de la demeure où elle est attendue pour prendre condition: « Allez, ma fille, et que Dieu vous garde! » De cette façon, nulle de ses com-

pagnes ne saura où elle va et ne pourra se mettre en correspondance avec elle. Par le fait, elle rompt avec son passé et pénètre dans une vie nouvelle.

Les situations qu'on leur procure ainsi sont nécessairement inégales et correspondent à leurs aptitudes que l'on a étudiées avec sagacité; les unes sont bonnes à tout faire avec un petit gage et beaucoup de fatigue, mais elles ont le pain du jour, le repos de la nuit et le sécurité de l'avenir; d'autres sont femmes de chambre, ouvrières dans un atelier de couture, blanchisseuses dans une blanchisserie, filles de cuisine, quelquefois cuisinières, et, — je dois le dire, — institutrices. Oui, des jeunes filles qui ont fait des études sérieuses, qui ont franchi lestement le pas des examens, qui ont en poche le « brevet » du second et du premier degré peuvent, sans avoir une défaillance à se reprocher, en arriver à un tel degré de dénûment, qu'elles sont heureuses de trouver abri à la maison d'Auteuil. La moitié des institutrices aptes à faire une éducation ou à diriger les classes d'une école battent le pavé, frappent vainement de porte en porte, sont rebutées, tombent dans la misère ou, pour vivre, dans la dépravation. La mode s'y est mise dans le monde ouvrier, qui se grise de rhétorique, a horreur de l'outil et s'imagine qu'un diplôme timbré et paraphé assure l'existence. Le résultat était facile à prévoir : la jeune fille ne sait aucun état d'où elle peut tirer sa subsistance; elle est institutrice, c'est vrai, mais, le moindre grain de mil ferait mieux son affaire, car elle ne peut utiliser sa science acquise; elle n'en vit pas, elle en meurt; les notions historiques ne donnent pas de pain, et la solution des problèmes de géométrie ne paie pas le loyer. On m'a affirmé, — et je répète sans avoir vérifié, — qu'aujourd'hui 3,000 institutrices, munies de brevet, avaient adressé à la préfecture de la Seine des demandes qui restent forcément sans réponse. Que sera-ce donc, lorsque les lycées de filles auront versé leurs produits dans la population ? J'ai posé la question à un moraliste qui m'a répondu : « Ça relèvera le niveau intellectuel des filles entretenues. »

Les pensionnaires de l'Hospitalité du travail qui sont placées par les soins de la supérieure et par les femmes de bien, protectrices de l'œuvre, sont de deux catégories : les unes, que la misère, la misère seule, a réduites en cet état déplorable, sont sauvées dès qu'elles trouvent le pain, l'abri, la besogne et le gain assuré. Les autres qui ont des tares dans leur vie, qui ont fait l'expérience des mauvais chemins où mène l'abandon de soi-même, et qui, dans la maison d'Auteuil, ont été astreintes à une sorte de retraite dont le calme les a peut-être pénétrées, les vicieuses, en un mot, sont-elles relevées ? Sans exagération, on peut répondre oui, pour la presque

totalité. Le bon traitement, la douceur, la discipline de l'existence, la régularité du travail, la liberté de conscience absolument respectée, ont produit leur effet. L'apaisement s'est fait dans ces âmes inquiètes, l'esprit de révolte s'est éteint, le cœur s'est dilaté sous l'influence des bontés maternelles. « Le petit troupeau marche tout seul, me disait la supérieure, il est rare que je ne sois pas satisfaite. » Une fois dehors, libérées de la règle, livrées à elles-mêmes, en condition, restent-elles ce qu'elles ont promis d'être, probes et honnêtes? Oui, et on en a une preuve qui ne laisse aucun doute. Les médecins aliénistes reconnaissent qu'un de leurs malades atteint d'affection mentale ou nerveuse est radicalement guéri lorsqu'il conserve pour ceux qui l'ont soigné, pour la maison dans laquelle il a été traité, une gratitude constante, et dont l'expression cherche les occasions de se manifester. Il en est de même pour les malheureuses dont je parle; leur reconnaissance est en raison directe de leur persistance dans le bien. On ne s'y trompe pas; on sait que toute femme qui profite de ses jours de congé pour venir voir la supérieure, la remercier, qui s'informe de ses anciennes compagnes et regarde avec attendrissement la petite maison où elle a été recueillie, on sait que cette femme est dans la bonne route et qu'elle n'en déviera pas. Presque toutes celles que l'on a placées dans les circonstances que je viens de dire reviennent et témoignent à leur passé un sentiment qui est un gage pour leur avenir. Le fait est à signaler, car en général on aime les gens pour le bien qu'on leur fait et non pour le bien que l'on en reçoit.

La maison, lorsque je l'ai visitée, contenait 115 femmes, ce qui est à peu près le chiffre normal et ce qui est incompréhensible, car il est inexplicable qu'un si grand nombre de personnes puissent être comprimées sans étouffer dans un espace si restreint; 115 femmes à héberger, à nourrir, à vêtir pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année, cela coûte cher. Elles ont beau travailler courageusement au profit de l'œuvre, l'œuvre ne pourrait subsister si elle n'avait d'autres ressources que les produits de l'ouvroir. J'ai entre les mains les comptes de 1883; ils sont intéressans à faire connaître et permettront de surprendre la charité privée sur le fait. Les dépenses se sont élevées au chiffre de 59,628 fr. 40, ce qui est bien peu, car le loyer compte déjà pour 8,500 francs et les dons en linge et en vêtemens pour 3,300 francs. Le produit du travail, probablement soumissionné par un entrepreneur, représente 19,000 francs; l'écart est considérable, pour faire face aux exigences de l'Hospitalité, il faut ajouter 40,000 francs : où les trouver? Le ministère de l'intérieur accorde une subvention de 2,000 francs, et la préfecture de police qui, nous l'avons vu, est en relations de bienfaisance avec la maison d'Auteuil, lui donne

1,000 francs; l'écart est diminué, mais il faut qu'il soit comblé, sinon l'œuvre périrait. On s'adresse à la charité, qui répond en donnant par une quête 720 francs, à une vente 6,450 francs, et enfin 30,768 francs par souscription ou de la main à la main. De sorte qu'au 31 décembre, toutes dépenses payées, on reste avec 115 pensionnaires dans la maison et 310 francs en caisse. Quelle opération financière! on ne calcule pas, on n'hésite pas, on inaugure avec confiance la nouvelle année. En vérité, le proverbe a raison : il n'y a que la foi qui sauve.

L'économie qui préside aux dépenses de la maison est prodigieuse et explique en partie la hardiesse avec laquelle on se jette dans l'inconnu avec la certitude de ne pas succomber à la tâche. Pour bien comprendre le rapport ou, pour mieux dire, la différence qui existe entre les nécessités à pourvoir et les ressources dont on dispose, j'ai examiné les comptes de la cuisine et j'ai été stupéfait. La nourriture est bonne, substantielle et supérieure à celle de bien des ménages d'ouvriers. Régulièrement et chaque jour, les pensionnaires font quatre repas : au déjeuner, la soupe et du pain de la veille; au dîner, la soupe, un plat de viande et un plat de légumes; au goûter, du pain; au souper, la soupe et des légumes; le dessert est exceptionnel et n'est jamais servi qu'à l'époque de certaines grandes fêtes. La provende est donc abondante; pour l'année 1883, elle n'a coûté que 36,440 francs, ce qui représente une dépense quotidienne de 0 fr. 86 1/2 pour la table de chaque pensionnaire. Le vin est exclu des repas; pour le prix que l'on y pourrait mettre, on n'aurait que des liquides frelatés et malsains; on l'a remplacé par de la bière brassée dans la maison même. En récapitulant et en divisant les chiffres que j'ai cités, on voit qu'une femme hospitalisée rapporte 0 fr. 45 par jour et que son entretien revient à 1 fr. 42. Le déficit entraînerait immédiatement la perte de l'œuvre si la charité privée se ménageait et ne fouillait dans sa bourse.

Le ministère de l'intérieur, appréciant les services que l'on rend à la population parisienne, n'a pas hésité, je viens de le dire, à octroyer une subvention à l'Hospitalité du travail. Le conseil municipal a été saisi d'une demande de subsides qui a donné lieu à un incident que je ne pourrais, sans déloyauté, passer sous silence. M. Cattiaux, rapporteur, a dit : « Cette œuvre est religieuse, et votre commission vous propose le rejet de la demande. Il vous semblera peut-être étrange que moi, qui, en principe, refuse toute allocation à une œuvre où l'idée religieuse trouve place, je vienne parler de l'œuvre de l'Hospitalité. J'ai visité hier l'établissement. J'y ai vu venir des femmes qui reçoivent gîte et nourriture et peuvent rester jusqu'à ce qu'on ait pu les placer. J'y ai vu aussi une grande

tolérance religieuse. Je me plais à reconnaître l'utilité de cette œuvre... » Et plus loin, répondant à une interpellation d'un de ses collègues : « J'ai constaté que l'œuvre était excellente, je le dis. Qu'elle vienne de droite ou de gauche, une œuvre bonne est toujours bonne, et je ne puis pas ne pas la trouver bonne. » Le directeur de l'assistance publique ajoute : « Le grand avantage de cette œuvre, c'est qu'elle place les jeunes filles et les empêche ainsi de tomber dans la mauvaise voie. Elle est très méritante, et je déclare que, pour ma part, j'en suis jaloux (1). » C'est là un acte de bonne foi que l'on ne saurait trop approuver; il entraîna le renvoi du projet à la commission. Plusieurs conseillers municipaux voulurent, comme l'on dit, en avoir le cœur net et se rendirent à Auteuil; ils purent parcourir la maison, compulser les registres, prendre les faits sur le vif et voir la charité dans son labeur quotidien. La visite eut un résultat qu'il faut louer sans réserve; deux subventions de 1,000 francs chacune furent accordées par le conseil général et par le conseil municipal à l'Hospitalité du travail. Je sais que les robes noires et les guimpes blanches déplaisent à la libre pensée, mais on a eu le bon cœur et le bon esprit de ne point tenir compte de ce détail et de n'envisager que l'ampleur des services rendus. Qu'importe qui fait le bien, pourvu que le bien soit fait? Le jour où, à son allocation, le conseil municipal ajouterait le dégrèvement des frais d'eau et de gaz consommés dans la pauvre maison, qui est si hospitalière sans considération de secte, d'origine et de provenance, les ressources seraient augmentées d'autant et les malheureuses en profiteraient.

Cette hospitalité serait plus fructueuse encore, et presque sans limites, si l'œuvre était assez riche pour se développer sur un espace suffisant et pour s'outiller d'une façon sérieuse. La supérieure est persuadée qu'elle ferait face à tous les frais et se passerait des subventions, des souscriptions, des offrandes, si elle parvenait à réaliser son rêve, qui est de créer une blanchisserie. L'idée n'est point spécieuse et demande à être expliquée. Parmi les femmes qui entrent à la maison d'Auteuil, il y a des ouvrières, des servantes, des institutrices, nous l'avons déjà fait remarquer; mais la plupart sont des journalières, c'est-à-dire de pauvres créatures ne sachant aucun métier, qui se disent aptes à tout et ne sont bonnes à rien. Celles-là, auxquelles on n'a pas le loisir d'enseigner la couture, sont employées dans la buanderie; avec le système actuel des lessiveuses et des laveuses mécaniques, une femme peut, sans apprentissage préalable, blanchir le linge convenablement et produire un gain dont profiterait l'œuvre commune. Aujourd'hui, à l'Hospitalité du travail, la buanderie ne

(1) Voir le *Bulletin municipal officiel* du 29 décembre 1883, page 1838.

peut contenir qu'un nombre très limité d'ouvrières, et elle est de proportion tellement minime qu'elle est encombrée par le seul linge de la maison. C'est une sorte de cave; le fourneau, le cuvier à lessive, les auges à rincer, laissent à peine la place de se mouvoir; le repassage se fait sous les combles, dans un grenier où l'on étouffe et où l'on se heurte la tête contre les solives. Dans la maison que l'on occupe, ne possédant que des ressources aléatoires, il est impossible de donner à la buanderie des dimensions qui permettraient d'en retirer un produit dont l'Hospitalité, c'est-à-dire la misère, bénéficierait. Ce serait tout autre chose si l'on pouvait établir une véritable blanchisserie, avec machine à vapeur et cuves de cuivre, dans de larges salles où les laveuses, debout devant les bassins, savonneraient, battraient, rinceraient le linge venu de l'extérieur, apporté des collèges, envoyé par les couvens, expédié par les particuliers. Les journalières, promptement devenues de bonnes laveuses, assureraient la prospérité de l'œuvre, et la rémunération de leur travail serait pour la maison une cause d'accroissement et une source de bienfaits. La supérieure est absolue dans son affirmation : « Le jour où nous aurons une blanchisserie, l'œuvre se suffira à elle-même et croîtra. » Plaise à Dieu qu'elle ait bientôt une blanchisserie !

La besogne ne chôme pas dans la petite maison, où le labeur est rendu plus fatigant encore par la distribution irrégulière et l'insuffisance du local. Si l'on est étonné d'y voir 115 femmes entassées, on est surpris que 9 religieuses seulement puissent subvenir aux nécessités d'un service ininterrompu. C'est du matin au soir qu'il faut être sur pied pour répondre aux malheureuses qui arrivent, pour recevoir les maîtres qui viennent demander une ouvrière ou une servante, pour diriger celles qui partent en condition, pour raffermir celles qui se découragent, consoler celles qui se désespèrent et verser à toutes le bien dont elles ont besoin. C'est là l'œuvre vraiment religieuse et charitable qui à toute minute s'accomplit, se renouvelle et ne se lasse pas. Une journée passée dans le parloir en apprend plus sur la misère de la femme et sur l'action de la charité que toutes les dissertations des moralistes et que tous les sermons. On les voit aux prises dans ces luttes secrètes où l'âme se déploie tout entière. Si multiple, si farouche, si implacable que soit la misère, la charité ne recule jamais : elle aussi, elle prend toutes les formes, et à toutes les cruautés du sort elle oppose toutes les douceurs d'une maternité que rien n'épuise et qui semble se féconder à mesure qu'elle pénètre plus profondément dans les stérilités de l'infortune. De toutes les voluptés, la plus exquise est peut-être le sacrifice de soi-même.

Une œuvre comme celle de l'Hospitalité du travail pourrait-elle

être dirigée administrativement par des fonctionnaires relevant du ministère de l'intérieur ou de la préfecture de la Seine? Je ne le crois pas. Jamais une femme salariée, quel que soit son salaire, ne pourra faire ce que fait naturellement une religieuse qui n'est point payée, qui mange quand tout le monde a mangé, qui se couche quand tout le monde est couché et qui se lève avant que personne soit levé. Pour rechercher de tels travaux, les aimer, s'y donner sans mesure, y trouver sa récompense et n'en demander nulle autre, il faut avoir la vocation du dévoûment et croire que l'on obéit aux injonctions d'une pensée supérieure. La régularité, l'économie, l'esprit de direction sont indispensables à de telles fonctions, mais que seraient ces qualités administratives si elles n'étaient dominées, et pour ainsi dire, enveloppées par la tendresse qui s'inquiète du mal dans l'espoir de le guérir et qui pénètre l'âme avec la volonté de la sauver? C'est précisément ce qu'il y a de surnaturel dans la foi qui lui permet d'accomplir des œuvres que l'on dirait surnaturelles, tant elles nous paraissent grandes et secourables. Si, à cette foi qui ne doute de rien parce qu'elle ne peut douter d'elle-même, on substitue l'autorité des employés et des bureaucrates, nul effort ne pourra remplacer l'action des croyances qui s'affirment en épousant toutes les douleurs et en s'associant à toutes les infortunes. L'être humain ne vit pas seulement d'abstractions; à défaut de réalités tangibles où fixer l'espérance qui pour lui est le premier des besoins, il s'attache à des conceptions dont il fait sa force et dont il récolte une inépuisable vigueur pour le bien. A ceux dont la récompense n'est point de ce monde nul sacrifice ne semble pénible. Au-delà de cette vie ils aperçoivent un point lumineux vers lequel ils marchent sans détourner la tête. Plus l'action qu'ils accomplissent est pénible, plus le dévoûment dont ils font preuve est absolu et plus le point lumineux grandit en se rapprochant d'eux. La certitude d'entrer dans la lumière les pousse à des actes dont profite le peuple de la misère et de la souffrance. C'est pourquoi on est criminel de chercher à éteindre cette lumière. J'ai connu un homme de bien qui a subi de dures déceptions en croyant à la vertu des foules et au désintéressement universel; vieilli, il s'est réfugié dans les idées abstraites : « Vous montez haut, lui dis-je un jour. » Il sourit en me répondant « : Oui, mais je monte dans le vide. » — J'ai gardé souvenance du mot. Ce n'est pas dans le vide que s'élèvent les femmes qui protègent et dirigent l'Hospitalité du travail.

MAXIME DU CAMP.

LES

NOUVEAUX ROMANCIERS

AMÉRICAINS

IV[1].

LE ROMAN DE LA VIE MONDAINE A NEW-YORK

I. *A Gentleman of leisure*, by Edgar Fawcett. Boston, 1883. — II. *The House of a merchant prince*, by W.-H. Bishop. Boston, 1883.

Un jeune romancier dont les ouvrages ont obtenu dans l'*Atlantic Monthly* le succès le plus mérité, M. Bishop, nous écrivait au lendemain de l'étude publiée ici sur son compatriote Howells (2) : « C'est une erreur assez commune des critiques européens de n'accepter comme réellement américain que le tableau des aspects et des caractères sauvages de notre pays, sans se douter que ces caractères et ces aspects se sont presque complètement évanouis, que, pour nous autres, tout autant que pour les habitans de l'ancien monde, ils ne subsistent plus guère qu'à l'état de légendes.

(1) Voyez la *Revue* du 1er février, du 1er mai 1883, et du 15 janvier 1884.
(2) 1er février 1883.

La majeure partie de notre population (qui compte près de cinquante millions d'âmes) est pénétrée à différens degrés d'une civilisation voisine de celle de l'Europe. Cooper et ses successeurs ne sont que les historiens d'un passé disparu. D'autres depuis ont fait ressortir le genre d'étrangeté qui peut exister dans une Nouvelle-Angleterre vieille de deux siècles, à part le récit des prouesses indiennes ou les brutalités d'un camp de mineurs. Quant à moi, j'ai consacré à la peinture des mœurs mondaines de New-York le même soin et la même fidélité que je souhaiterais de voir apporter par quelqu'un de mes confrères à l'étude de la société de Melbourne ou de Sydney, en admettant qu'il y ait une société australienne. »

L'éclosion plus ou moins heureuse, plus ou moins bizarre de toutes les fleurs de la civilisation dans un pays neuf où s'est déchaînée d'abord l'extravagance du luxe, favorisé par de colossales richesses, où le goût des arts ne s'introduit que peu à peu, voilà, en effet, ce qui doit nous intéresser aujourd'hui que la moisson est faite sur le sol jadis fouillé par les chercheurs d'or. Nous sommes curieux de connaître la société américaine proprement dite, avec les qualités et les défauts qui lui sont propres, les préjugés qu'elle a empruntés de ci et de là, les ridicules qui en résultent souvent au milieu de grandeurs qu'il ne faut ni surfaire, ni déprécier. Voilà pourquoi *Democracy* a été accueillie avec tant d'empressement des deux côtés de l'Atlantique ; dans les pages de ce roman, dont il n'y a plus à parler, puisque tout le monde l'a lu, s'est rencontrée pour la première fois l'esquisse pleine de verve des mœurs politiques et sociales à Washington. M. Edgar Fawcett, de son côté, transporte ses lecteurs à New-York. *A Gentleman of leisure*, sans avoir la valeur de l'œuvre anonyme que nous venons de nommer, renferme de nombreux renseignemens instructifs pour notre vieux monde, qui, trop volontiers, lorsqu'il est question des États-Unis, se figure une république dans toute la force du terme, où les seules inégalités sont celles qui résultent du plus ou moins d'argent. Erreur grossière que pourraient dissiper, s'ils s'en souciaient, tant de millionnaires venus à Paris pour y tenir le haut du pavé, plutôt que de rester dans le pays natal où l'on se souvient trop de leurs origines vulgaires. Ils sont Américains, cela suffit,.. nous n'en demandons pas davantage ici pour aller à leurs fêtes.

— Avez-vous observé l'élément américain dans la vie européenne? dit un des personnages de M. Fawcett, certain journaliste anglais établi à New-York, qui joue, au cours du récit, le rôle d'un montreur de lanterne magique. Les rangs de la société anglaise elle-même (j'entends de la société anglaise qui s'amuse), s'ouvrent très volontiers aux Américains, dont le premier soin, en

arrivant à Londres, est de se rendre favorable quelque personnage titré. La peine qu'ils prennent pour cela suffit à prouver l'absurdité des traditions qui les affublent de sentimens démocratiques. Celui-là réussit enfin à se lier avec lord X.., celle-ci à être reçue par lady ***. Et, dans leur patrie, ni l'un ni l'autre n'avait aucune importance sociale. En Angleterre, on leur sait gré de posséder beaucoup d'argent, de le dépenser volontiers et de suivre passionnément la mode. Il n'en faut pas davantage pour qu'on les accepte. Une fois, j'exprimai ma surprise à un fort grand personnage. Savez-vous ce qu'il me répondit : « Allons donc! vous ne prétendez pas me faire accroire qu'il existe là-bas des distinctions de castes? » Je lui expliquai vainement qu'il en existait et de très tranchées; il refusa obstinément de l'admettre. Les Anglais (on pourrait ajouter les Parisiens) croient tous les Américains taillés sur le même patron. Ils ne conçoivent aucune différence. Et pourtant si vous tenez à voir des distinctions sociales plus marquées que dans le pur faubourg Saint-Germain, ou chez le duc de Belgravia et le marquis de Mayfair, explorez le sol de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

Ce paradoxe ne suffirait-il pas à donner un intérêt piquant au livre de M. Fawcett? Son *Homme de loisirs* avec *la Maison d'un prince marchand*, de M. Bishop, inaugure, après *Democracy*, une nouvelle branche de la littérature américaine, issue d'un ordre de choses plus compliquées où les vicissitudes de l'émigration, les premiers empiètemens des pionniers sur la solitude des forêts vierges, les rudes combats pour l'existence tels qu'ils s'engageaient dans les défrichemens, tous les souvenirs enfin d'une ère primitive tiendront de moins en moins de place.

M. Fawcett, — parlons de lui d'abord, — doit être rangé par le caractère même de son talent au nombre des produits raffinés de la civilisation américaine. Nous l'avions apprécié jusqu'ici en qualité de poète surtout. Le recueil intitulé : *Fantasy and Passion* est rempli de délicates merveilles ciselées avec une recherche que ne désavoueraient pas les ouvriers de premier ordre parmi nos Parnassiens. Quelques-unes mériteraient le titre donné par Théophile Gautier à l'un de ses chefs-d'œuvre : *Émaux et Camées*. Ce petit volume suffit, dès son apparition, à établir la renommée de l'auteur, de même que *Cloth of gold* décida de celle d'Aldrich. On sait que plusieurs des romanciers américains ont d'abord cultivé la poésie, ce qui explique peut-être leur habileté à manier la langue anglaise, à la renouveler pour ainsi dire. Howells regrette que le succès de ses romans ait éclipsé celui de ses premiers vers. Il nous semble douteux, en revanche, que la prose de M. Fawcett nuise à ses sonnets : *a Hopeless Case*, malgré de jolis détails, *an*

Ambitious Woman, malgré l'étude approfondie d'un caractère de femme ambitieuse, manquent un peu de mouvement. L'action y fait défaut, quoique leur auteur ait réussi au théâtre avec sa comédie de *the False Friend.* On y signale surtout une bonne dose de verve satirique, un remarquable esprit d'observation, l'allure bien moderne du style, mais *a Gentleman of leisure* n'aurait point ces qualités qu'il nous attacherait encore, grâce aux révélations inattendues qu'il renferme.

I.

Par lui-même, le sujet est peu de chose. Clinton Wainwright, un Américain élevé en Angleterre et devenu Anglais autant que possible, se voit forcé, vers l'âge de trente ans, de franchir les mers et de rentrer dans la patrie qu'il avait oubliée. Le règlement d'une succession considérable doit remplir trois mois environ, à ce qu'il suppose. De ce voyage Wainwright attend plus d'ennuis que de plaisirs. D'avance, il s'y est résigné avec quelque peine ; mais ce n'est qu'à l'heure du départ qu'il découvre combien vingt années de séjour en Europe l'ont rendu dédaigneux des choses transatlantiques. Nous prenons les idées du milieu où le sort nous fait vivre aussi naturellement que l'eau reflète le ciel qui la domine : grave, profond, avec des apparences froides, un peu railleuses, mais avant tout polies, Wainwright est le type achevé du *gentleman* anglais. Il est convaincu du peu de valeur de l'Amérique comme nation, non moins que de son importance quant à la superficie. D'ailleurs, que saurait-il des États-Unis? Sa mère, morte durant son séjour à Oxford, étant entrée autrefois par un second mariage dans la plus exclusive des aristocraties, il a nécessairement perdu de vue cette origine américaine que personne ne lui rappelait. Wainwright regagne donc le pays natal avec les idées préconçues et une partie de l'ignorance qui existeraient chez un étranger proprement dit; nous pouvons le suivre de confiance, sûrs de rencontrer chez lui à mesure la plupart des impressions que nous subirions nous-mêmes. Tout l'attrait du livre est là en somme. Qu'à la fin il épouse miss Ruth Cheever, qu'il siège au congrès, qu'il redevienne tout de bon citoyen des États-Unis, peu nous importe, quoiqu'il soit assez intéressant de noter l'acclimatation graduelle sur son propre sol de cet Américain dépaysé qui se reprend peu à peu aux institutions, aux habitudes qu'il avait en lui-même étourdiment calomniées. Suivons donc le jeune Wainwright dans ses expériences successives.

Il est débarqué la veille ; au milieu d'un tumulte fait pour ahurir ceux-là même qui ont l'expérience des quartiers populeux de Londres, il traverse entre deux flots de voitures entre-croisées cette rue longue de trois kilomètres qu'on appelle Broadway. Le hasard y jette l'unique Américain qu'il connaisse, M. Townsend Spring, un de ces Yankees vulgaires, sur les manières desquels nous fondons volontiers en Europe notre opinion de tout un peuple. Encore Wainwright a-t-il fréquenté la société de Mrs Spring beaucoup plus que celle de son mari. L'année précédente, il a rencontré le ménage en Suisse, et la présence de ce gros spéculateur parfumé d'alcool et sans éducation, toujours habillé à la dernière mode avec un goût évident pour les couleurs criardes, pour les coupes excentriques, a gâté, selon lui, l'horizon alpestre qui autrement eût servi de cadre à la grâce animée, provocante, aux allures gentiment agressives de la jolie Mrs Spring. Il se propose bien de revoir celle-ci, et le mari, cela va sans dire, ne manquera pas de l'y engager, en lui rappelant avec un rire plein de confiance le faible que sa femme a toujours eu pour les Anglais. De son côté, Mrs Spring est la première Américaine dont Wainwright se soit soucié. Longtemps elle lui a fait l'effet d'une aimable exception parmi ses compatriotes, mais aujourd'hui il commence à changer d'avis. En descendant la Cinquième Avenue, il est frappé de l'élégance naturelle de toutes les passantes. Il est frappé aussi du grand air des constructions de pierre brune qui bordent sa route. A travers les vitres se laisse deviner un luxe intérieur qui n'a rien de sauvage. En rentrant à l'hôtel il trouvera une invitation de son banquier, M. Bodenstein, qui l'avertit qu'à New-York on dîne à sept heures, comme à Londres ou à Paris. Ce Bodenstein passe pour un homme habile et heureux entre tous. Sa magnifique demeure renferme une galerie de tableaux célèbres; l'été, il remplit Newport de son train princier; il est connu sur le turf autant qu'à la Bourse. Sa femme compte au premier rang des « beautés de profession, » et Wainwright jugera qu'elle mérite cent fois d'être à la mode, quand, après avoir traversé un vestibule peuplé de laquais aussi bien stylés qu'ils pourraient l'être chez un pair d'Angleterre, puis une série de salons dont le goût le plus discret et le plus sûr a réglé l'opulence, il est présenté par le maître de la maison, un Allemand fort laid, mais correct en tous points, à cette ravissante créature qui ne saurait rien envier aux duchesses les mieux assises sur leurs parchemins.

Est-il vraiment en Amérique?.. Wainwright se le demande avec l'indécision du dormeur éveillé. Mais c'est à table surtout que ses surprises redoublent. Il a pour voisine une jeune personne mince et sèche, dont les yeux myopes sont voilés de paupières cligno-

tantes, qui retombent comme appesanties par une sorte de langueur hautaine :

— Ma cousine, miss Spuytenduyvil, a dit Mrs Bodenstein, les présentant l'un à l'autre.

Et le dialogue qui s'engage entre eux ne nous semble pas sans intérêt :

« La voix de miss Spuytenduyvil était brève et cassante, en parfait accord d'ailleurs avec un sourire polaire en quelque sorte. C'était là évidemment un type, et rien n'annonçait que ce type fût du genre le plus agréable.

— Vous avez rencontré jusqu'ici fort peu de dames américaines, je suppose? demanda miss Spuytenduyvil, ouvrant la conversation.

— J'en avais rencontré une seule avant de venir dans ce pays.

Miss Spuytenduyvil, qui portait à ses lèvres pâles un verre d'eau glacée, le replaça sur la table sans y avoir touché.

— Qui était-elle, je vous prie? Une dame de New-York?

— Vous la connaissez peut-être, Mrs Townsend Spring.

— Si je la connais?.. Oh! non! répliqua la jeune fille, reprenant son verre d'eau. Je sais néanmoins qui *cela* est, daigna-t-elle ajouter.

— Je crois, reprit Wainwright, que vous la trouveriez charmante.

Elle eut un petit rire dédaigneux :

— Il y a fort peu de probabilités pour que je fraie jamais avec elle.

Et miss Spuytenduyvil pencha sur une huître sa tête frisottée en hauteur.

Wainwright se demanda s'il n'avait pas maladroitement buté contre une haine de famille. Mais, comme si elle eût deviné sa préoccupation, sans le regarder, sa voisine se redressa aussitôt en ajoutant du bout des lèvres :

— Cette personne n'est pas de mon monde.

— Oh! murmura Wainwright.

La rencontre d'une pareille arrogance à New-York était plus surprenante et plus inattendue que tout le reste :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, si je vous demande de préciser le sens de votre dernière phrase.

Miss Spuytenduyvil répondit avec une certaine condescendance :

— J'oubliais combien les Anglais sont ignorans des choses américaines.

— Mais je suis Américain, protesta Wainwright.

— N'importe, vous avez vécu si longtemps en Angleterre!..

Eh bien! cette M[rs] Spring, quoiqu'elle soit reçue par certaines gens du meilleur monde, n'est... voyons, comment expliquer cela?.. elle ne compte pas personnellement.

— Elle devrait compter, je vous assure, riposta Wainwright, railleur.

— Certes, elle fait assez de bruit pour qu'on la remarque depuis qu'elle est tombée ici de quelque trou inconnu.

Wainwright se dit tout bas que son interlocutrice était la plus grande pécore qu'il eût jamais imaginée.

— Supposiez-vous donc vraiment qu'aucune hiérarchie sociale n'existait chez nous? demanda-t-elle avec un de ses sourires incisifs comme la lame d'un canif.

— J'avoue que je n'avais jamais songé à me former une opinion sur ce point.

— Et vous désirez que je fasse votre éducation?

— Si vous aviez cette bonté!..

Un léger bourdonnement de conversations particulières s'élevait autour de la table embaumée de violettes et de roses thé. D'un coup d'œil circulaire, Wainwright acquit la preuve que l'ordonnance du festin était irréprochable : les femmes toutes mises à peindre et jolies pour la plupart; le service fait silencieusement par des maîtres d'hôtel qui semblaient glisser comme des ombres sur le tapis moelleux. Presque en face de lui s'ouvrait la vaste baie d'une *window* fermée par des vitraux d'art. Les caissons sculptés du plafond entrecroisaient leurs lignes massives aux tons harmonieux.

En plein pays républicain, Wainwright se heurtait à toutes les magnificences d'une vieille aristocratie, et miss Spuytenduyvil, avec ses idées, ses façons artificielles, répondait bien à ce cadre antidémocratique.

Elle reprit la parole :

— C'est une question délicate à traiter et à laquelle restent parfois indifférens ceux-là même qui devraient soutenir le prestige de notre meilleure société : d'année en année, l'invasion des parvenus augmente; la clé de leur coffre-fort suffit aux nouveaux enrichis pour s'ouvrir toutes les portes...

— Pardon, mais votre meilleure société, qu'est-ce qui l'élève au-dessus des autres? interrompit Wainwright.

— Monsieur, quelle est la raison d'être de ce qui est?

— Voilà que vous vous retranchez derrière des généralités... Je voulais dire...

— Oh! vous tenez à savoir si ce n'est point l'argent qui décide de tout... Eh bien! cela ne devrait pas être... On pourrait assurément tolérer des exceptions comme en Angleterre. Mais ici, de

même que là-bas, la première condition pour se faire admettre dans le vrai monde est en réalité la naissance.

— Tous les citoyens ne sont-ils pas réputés égaux sous ce rapport dans notre pays?

— Réputés?.. Voulez-vous me permettre une question?.. D'où vient, croyez-vous, que M. Bodenstein vous ait invité aujourd'hui?

Wainwright réfléchit un instant :

— Je ne vois qu'une raison, dit-il enfin, c'est qu'il est mon banquier.

— Quelle simplicité touchante! Vous devez bien savoir pourtant que vous êtes un Wainwright.

— Ma science va jusque-là, en effet.

— Et vous ne comprenez pas encore?.. Je dis un Wainwright... Tout le monde connaît votre famille.

— Je n'ai pas de famille. Mes parens sont morts jusqu'au dernier.

— Qu'importe? On se souvient d'eux. Ils étaient fort considérés, ils donnaient le ton. Savez-vous bien, monsieur, qu'il existe entre nous une parenté éloignée?

— Je l'ignorais complètement, mademoiselle, dit Wainwright en s'inclinant.

— Oui, un Wainwright a épousé jadis une Spuytenduyvil. Vous avez ajouté une branche à notre arbre généalogique.

— Je m'applaudis fort d'avoir pu vous rendre un pareil service. Serait-ce là vraiment ce qui m'a valu l'invitation de M. Bodenstein?

— Oh! non, vous possédez un arbre généalogique en propre.

— Est-il possible?.. dit Wainwright avec un sourire révélateur de tout l'amusement que lui causait cette déclaration. Je n'étais pas préparé à rencontrer sur ces rivages un arbre de pareille espèce.

— Voilà que vous vous moquez du pays. Eh bien! vous réussirez à coup sûr par ce procédé. Il est à la mode. Pour ma part, je m'en dispense. Je suis trop fière d'avoir des ancêtres qui ont contribué à faire de ma patrie ce qu'elle est.

Wainwright ne put se défendre du reproche de moquerie, car Mrs Bodenstein, assise à sa gauche, lui adressa la parole au moment même, et il dut l'entendre pendant quelques minutes débiter une série de lieux-communs dont sa grâce et sa beauté même ne réussissaient pas à déguiser la platitude. Quand on avait fini d'admirer ce teint nacré, ces yeux limpides, ces merveilleuses fossettes, on découvrait que tout le reste manquait d'une façon vraiment affligeante. Certes, sa voix était douce et elle avait l'habitude du

monde; mais il ne fallait pas essayer, en la jugeant, de séparer le fond de la forme. Sa valeur était essentiellement négative.

Après un insignifiant caquetage avec cet automate, Wainwright se remit à interroger miss Spuytenduyvil.

— Je suppose que vous trouvez ma cousine charmante? lui demanda-t-elle à son tour, c'est l'opinion universelle. Elle a eu de grands sucès avant de devenir M[rs] Bodenstein.

— Et cette dernière qualité ne doit pas lui nuire, dit insidieusement Wainwright.

— Comment l'entendez-vous? Ma cousine, de son chef, était une Amsterdam. — Là-dessus, miss Spuytenduyvil eut un de ses petits rires secs comparables à un cliquetis de castagnettes. — En vérité, il me semble si extraordinaire que quelqu'un puisse ignorer!.. Elle trouva ce qu'on appelle un bon parti, puisque M. Bodenstein est *gentleman* accompli et immensément riche. Moi j'étais alors une petite fille, mais je me souviens que je désapprouvai ce mariage. Il est vrai que, depuis, je suis revenue à d'autres sentimens.

— C'est heureux! pensa Wainwright, qui eut quelque peine à réprimer sa gaîté.

La vision comique lui était venue d'une petite demoiselle Spuytenduyvil en robe courte, discourant avec sa poupée sur l'inestimable supériorité de son origine hollandaise.

Un signe de la maîtresse de la maison, et les dames se lèvent pour passer dans le salon, tandis que les hommes, reprenant leurs places autour de la table, se mettent à boire et à fumer entre eux. Wainwright continue d'observer, en songeant que tous ceux qui l'entourent pourraient flâner dans les salons du club le plus *select* de Londres, de même que leurs femmes seraient dignes de faire la révérence aux réceptions de la reine. Ce qui ébahit d'abord, c'est l'unanimité des critiques de ces semi-Anglais à l'adresse de l'Amérique et leur engouement pour le pays auquel ils empruntent tout ce qu'ils peuvent : manière de s'habiller et de se tenir, prononciation, habitudes de sport. Ce mépris systématique de la patrie lui donne comme un choc désagréable qui est chez lui la première révélation encore vague d'un sentiment national éteint apparemment chez les autres.

Bientôt le correspondant d'un journal anglais, grand bavard et curieux par état, M. Binghamton, qui se faufile dans tous les mondes, vient s'emparer de lui en s'offrant, de la meilleure grâce, comme *cicerone*. Wainwright lui répète ingénument les paroles de miss Spuytenduyvil, qui ont jeté un certain trouble dans son esprit, et s'informe si les personnes réunies ce soir-là chez les Bodenstein représentent, en effet, la meilleure société.

— Comment ! s'écrie le journaliste, est-il possible qu'ayant dîné ici, vous ne sachiez pas en quoi consiste la valeur de notre amphitryon? Vous dire à quelle partie de l'Allemagne Bodenstein appartient réellement, je ne le pourrais; mais, sur bien des points, passez-moi le mot, il était de Bohême, quand jadis il débarqua, Dieu sait comment, à New-York dans une maison de banque! De là il sortit banquier pour son propre compte, grâce au patronage d'un illustre capitaliste de son pays; tout le temps, il avait travaillé à se faire recevoir par les gens bien posés. Il court d'étranges histoires sur les rebuffades qu'il eut à essuyer. N'importe, il persévéra; il avait résolu, paraît-il, de devenir un personnage; tous les moyens lui étaient bons. Pour ces gens-là, il suffit de décider qu'une chose doit être,.. la chose s'accomplit, coûte que coûte. On se raidit, on prend son élan, la barrière est sautée. Le plus beau coup de ce joueur heureux fut son mariage. Le piédestal où il avait réussi à se jucher manquait encore de solidité. Il le rendit inébranlable en épousant miss Amsterdam. Elle était la *belle* de la saison et avait à ma connaissance, en dix mois, refusé dix bons partis, ce qui n'empêcha pas Bodenstein de l'obtenir tout de même. On dit que, pour la décider, il mit sur sa tête un million. Malgré cela, plusieurs membres de la famille, — une grande famille, — furent scandalisés de cette mésalliance.

— Vraiment, je ne puis me faire à entendre parler ici de grande famille dans le sens aristocratique du mot.

— Oh! il ne s'agit pas, bien entendu, de grandeur politique, comme en Europe. Les Amsterdam ne siègent pas dans une chambre des pairs, mais leur race n'en est pas moins orgueilleuse et puissante. Ils remontent au temps où New-York, avant l'indépendance, n'était qu'un village hollandais. Chaque jour voit s'accroître ici l'influence de ces familles-là. Les parvenus, quelle que soit leur fortune, jettent un regard d'envie sur certaines maisons qui jamais ne leur seront ouvertes. On peut s'en étonner quand on songe que cela se passe dans le centre principal de la plus grande république qui soit au monde; mais comment nier un fait? Tous ceux que vous avez rencontrés ce soir nourrissent sur leurs positions respectives des idées semblables à celles qui ont cours en Europe parmi la noblesse entichée de préjugés.

Quelques instans après, les hommes abandonnent leurs cigares pour aller rejoindre l'élément féminin au salon. Un bellâtre dont les chaussures pointues rappellent l'ancien soulier à la poulaine et qui porte au doigt une bague à cachet armorié, un de ces jeunes gens qui se croiraient déshonorés s'il leur fallait mettre un panta-

lon qui ne fût pas de fabrique anglaise, M. Carroll Gansevoort, lui dit d'une voix nonchalante :

— J'ai vu Binghamton vous entreprendre et je sais qu'en pareil cas, il est impossible de placer un mot. Quel sac à nouvelles que ce Binghamton ! A propos,.. avez-vous amené vos équipages ?.. Non, sans doute ? Moi, je viens de recevoir de là-bas un *drag* du dernier chic. Il éclipsera tout ce qu'il y a de mieux au club des cochers. Naturellement nous possédons un club des cochers. Ça ne vaut pas le vôtre, bien sûr... Mais ne puis-je vous présenter à aucune de ces dames ? (Ici les mœurs américaines montrent le bout de l'oreille.) Cette petite fille à crinière alezan doré, par exemple,.. elle est fièrement jolie, de près,.. en bonne forme, de la branche, des allures, je ne vous dis que ça ! Aussi vous voyez si les hommes font des frais pour elle. Le bruit court qu'elle possède une rue entière quelque part,.. à Philadelphie, je crois... On ne sait pas grand'chose des siens, en revanche ; elle a paru l'été dernier aux bains de mer de Newport. Allons,.. je vous présenterai ; elle est folle des Anglais.

Wainwright répond par un refus poli, après lequel il ajoute :

— Je vous ferai remarquer que je ne suis pas Anglais, mais Américain.

Et, regardant bien en face le jeune anglomane :

— Américain comme vous, monsieur.

Le défaut de ce roman, qui n'est guère qu'un voyage à travers différentes sociétés de New-York, se laisse deviner dès les premières pages. On ne sort pas des présentations, des observations et des étonnemens. Après s'être étonné chez les Bodenstein, Wainwright va s'étonner chez les Spring. Le lendemain soir, il quitte son hôtel, situé dans ce qu'on appelle la partie basse de la Cinquième Avenue, au milieu d'un quartier tranquille et qui offre, charme rare dans une ville dépourvue à ce point de souvenirs, des demeures assombries par la patine du temps. Mais il suffit de faire quelques centaines de pas pour que le décor change. On rentre dans le New-York essentiellement moderne, où d'énormes candélabres projettent leurs torrens de clarté, où, sous le porche encombré des caravansérails immenses, se coudoient toute sorte de figures hétérogènes. Wainwright jette un rapide coup d'œil dans l'intérieur de ce colossal palais construit en marbre qu'on nomme l'*Hôtel de la Cinquième Avenue* et voit le hall rempli d'une multitude grouillante, chez qui l'activité atteint presque à la violence. Le combat pour la vie s'accuse dans ces groupes d'une façon si expressive que la pensée le frappe soudain du nombre d'années qu'il a passées sans soupçonner seulement l'existence des élémens

les plus vigoureux de la vie sociale. Tous ces gens-là se sont frayé eux-mêmes leur route, alors que ses jours à lui s'écoulaient au loin dans une complète insouciance des luttes, des usages, des intérêts particuliers de l'Amérique.

— En vérité, se dit-il, je ne sais où je vais. Serais-je honteux, par hasard, de me trouver si peu à l'unisson de mon pays?

Et pourtant, dans ce pays, combien de choses lui semblent bizarres et ridicules quand ce ne seraient que les annonces! « Au-dessus du toit le moins élevé, au milieu d'un carré blanc, s'était soudain produit, comme par l'effet d'une lanterne magique, un disque lumineux immense. Bientôt de grandes lettres se dessinèrent sur le disque. Ce qu'elles venaient annoncer, avec ces allures d'apparition surnaturelle, c'était le magasin où l'on pouvait se procurer les meilleures chemises. L'annonce fantastique s'évanouit et fut remplacée par l'image grotesque d'un bonhomme endormi dont la bouche énorme s'ouvrait et se refermait alternativement pour ronfler sans doute. Une souris s'approcha en trottinant de ce gouffre, où elle finit par s'introduire après quelques hésitations, et les mâchoires de se refermer sur elle à la joie délirante des badauds d'alentour. Après le trépas dramatique de la souris, le disque resta vide un moment; ensuite il fit connaître à tous ceux qui attendaient un nouveau spectacle que Tompkins, le tailleur, n'avait jamais mécontenté aucun de ses cliens. Peut-être Wainwright ne réussit-il pas à comprendre tout d'abord combien ce spectacle baroque était caractéristique des mœurs de son pays, où l'exagération de la réclame touche vraiment à la folie. »

Tout en flânant, le voyageur atteint une jolie maison sur le store baissé de laquelle, voilant une large baie brillamment éclairée, se dessine l'ombre élancée d'une plante tropicale. Il pense à Mrs Spring, qu'il va retrouver dans le salon qui se révèle si gracieusement au dehors, un salon calqué sur les intérieurs de Toulmouche, délicieux pêle-mêle de paravens orientaux, de sièges capitonnés, de carreaux de tapisserie aux vives couleurs, de petites tables de toutes les formes, de cabinets surchargés de bric-à-brac. La jolie Mrs Spring trône au milieu d'une cour de jeunes gens empressés; elle l'accueille avec des exclamations et des éclats de rire qui n'ont d'autre motif que de montrer deux rangs de perles, en lui tendant d'un air d'abandon irrésistible la plus blanche des mains potelées. A quoi bon décrire Mrs Spring? C'est le type exagéré de cette espèce qui fleurit naguère chez nous sous le nom de cocodettes et dans laquelle s'incarnent encore ces néologismes exquis : le pschutt et le vlan. Mais si le petit salon de Mrs Spring est, grâce aux ressources

de l'importation, un salon de Paris, Mrs Spring elle-même n'a pas les secrets ensorcelans d'une Parisienne; quoi que puisse dire M. Fawcett, pour nous prouver que son excentricité n'a rien de grossier, elle manque tout à fait de ce qui décidément n'appartient qu'à un seul pays au monde : la grâce légère, ailée, qui effleure sans appuyer jamais. Quelle imitation maladroite de *Froufrou*, de *la Petite Marquise* et des coquettes spirituelles de M. Octave Feuillet! La voyez-vous d'ici avec ses toilettes tapageuses que le cliquetis des bijoux accompagne à chaque mouvement comme un carillon de grelots, de sorte que l'on compare les colifichets dont son mari la couvre aux clochettes suspendues par les paysans au cou de leurs chèvres afin de les empêcher de se perdre si elles sautent la barrière! Du reste, Mrs Spring ne saute aucune barrière, bien qu'elle ne paraisse occupée qu'à prendre son élan pour quelque cabriole irréparable : elle est entourée d'un cercle bruyant d'admirateurs et de jeunes folles qui soupent avec elle au restaurant en vogue, qui l'accompagnent dans des courses échevelées sur la cime d'un *drag*; elle ne recule pas devant les cafés-concerts et autres lieux suspects où l'on s'amuse, tandis que son mari joue au cercle ou à la Bourse, — voilà tout. Cette étourdie est de fait trop bon pilote pour aller se jeter contre aucun récif, et, quant aux vents orageux, elle ne s'y livre que lorsqu'elle est parfaitement sûre d'en rester maîtresse. Le cœur lui manque, en somme, tout autant que l'imagination, l'esprit et le bon goût. Wainwright, qui a pu s'y tromper, en la rencontrant autrefois hors de son milieu, est bien vite désenchanté. Vraiment nous ne lui trouvons aucun mérite à s'abstenir d'entrer dans le jeu de *flirtation* à outrance dont ce boudoir douteux est le théâtre. S'il retourne souvent chez Mrs Spring, c'est qu'une autre femme l'y attire, Ruth Cheever, la sœur de cette évaporée, une orpheline que sa destinée force à supporter le contact d'un monde qu'elle abhorre, tandis que l'odieux beau-frère, qui est censé lui donner une hospitalité généreuse, expose son petit avoir dans les aventures auxquelles il est mêlé.

Peu à peu, Ruth est amenée à confier ses chagrins au compatissant Wainwright, et la rivalité sourde entre les deux sœurs, tandis que l'aînée voit son ex-conquête lui échapper et que la cadette souffre d'être trop mal placée dans la vie pour pouvoir compter sur la recherche d'un honnête homme, est indiquée avec beaucoup de finesse par M. Fawcett. Malheureusement pour l'intérêt soutenu d'une idylle comme il en éclôt dans tous les temps et dans tous les climats, — heureusement pour nous autres, explorateurs pressés qui avons chargé ce *gentleman of leisure* de nous servir de guide à travers des mœurs nouvelles où l'amour n'a que faire, — Wainwright

quitte souvent Ruth, qu'il redoute d'aimer, et Binghamton l'entraîne aux quatre points cardinaux.

Connaître son pays lui semble désormais un devoir; nous fréquentons assidûment avec lui le club métropolitain, logé dans un palais qui rivalise quant au luxe et aux vastes proportions avec ses modèles de Londres. Le Métropolitain renferme des échantillons variés de la société masculine. Quelques gros bonnets le trouvent trop démocratique et ont essayé d'en fonder un autre dont les membres fussent sans exception triés sur le volet. Mais le *Gramercy* (1) n'a pu prendre, on s'y ennuie; ses promoteurs mêmes reviennent au Métropolitain, où les aristocrates, — ceux qui portent des noms illustres dans les fastes de l'Indépendance, ceux qui descendent des Hollandais premiers habitans de New-York au temps où elle s'appelait la Nouvelle-Amsterdam, etc., — côtoient les simples courtiers, des hommes capables pour la plupart. La moitié de l'intelligence du jour sort de ce foyer de la spéculation, *Wall street.* Quiconque ne fait pas d'affaires se borne au sport; tel chasseur effréné importe des renards dans les bois qui lui appartiennent, afin de mieux suivre le courant britannique; tel gentleman, accompli d'ailleurs, conduit chaque jour un coche pendant la belle saison, à l'exemple d'un excentrique anglais bien connu; il part de certain hôtel très fréquenté pour emmener ses voyageurs à plusieurs milles dans la campagne. Les jeunes gens ne parlent que de pur-sang, de combats de chiens, de jeux athlétiques; leur conversation est celle de boxeurs et de jockeys; ils se piquent avant tout d'avoir des muscles : ce souci de la vigueur physique, emprunté à l'Angleterre, s'est exagéré encore chez les oisifs américains. La jeunesse dorée n'a rien à faire que parier, monter à cheval, mener à quatre; elle se garderait de lire. Nous constaterons que le seul volume habituellement feuilleté parmi tous ceux qui composent la bibliothèque du club est l'Almanach nobiliaire de la Grande-Bretagne. On en use un par an au Métropolitain.

— Ils ne lisent pas, ils ne prennent aucun intérêt aux affaires de leur pays... Et ce sont là vos hommes prétendus distingués? s'écrie Wainwright, interpellant Binghamton.

— Que comptiez-vous donc trouver ici? demande le journaliste d'un ton goguenard.

— Mais... je croyais trouver l'Amérique peuplée d'Américains. Pourquoi les hommes ne s'occupent-ils pas de politique?

— Trop d'hommes s'en occupent,.. voilà pourquoi nos beaux

(1) Du français *grand merci.*

messieurs se tiennent à l'écart. Rassurez-vous, du reste. Il n'est question que de politique au club et ailleurs, lorsque approche une élection importante; tout le monde parie là-dessus comme sur des chevaux.

— Et ce sont là les premiers d'entre nos citoyens! s'écrie Wainwright avec indignation, ceux qui possèdent la plus large part de fortune et d'éducation, ceux qui seraient appelés à recevoir un potentat étranger, le prince de Galles, par exemple, s'il abordait en Amérique!

Binghamton fait un signe affirmatif.

— Plusieurs d'entre eux, hélas! ont reçu l'héritier du trône d'Angleterre lors de son voyage, répond-il.

A notre tour, nous nous étonnerons un peu des étonnemens de l'honnête Wainwright; car partout il arrive que les pères aient travaillé pour fournir à leurs fils des chevaux et des équipages; mais M. Fawcett a voulu seulement nous faire entendre que le chiffre de la population oisive et *fashionable* augmente d'année en année à New-York dans d'effrayantes proportions. Wainwright a besoin de se détourner du monde proprement dit pour prendre une opinion favorable du peuple américain. Malgré tout, à mesure que son séjour se prolonge, quelque chose d'énergique et d'éminemment neuf dans l'atmosphère sociale le pénètre. Il trouve un esprit plus vif, des décisions plus promptes qu'en Angleterre, plus d'élan... Il lui semble qu'on va un meilleur train et sans se heurter, après tout, à plus d'obstacles. Une certaine fièvre d'activité, ce besoin maladif de supprimer le temps et l'espace, l'apparent dédain de l'idée même de loisir qui caractérise l'Américain militant, l'humilient quelque peu. Souvent il lui arrive de s'arrêter au milieu d'une rue pour contempler à son aise l'allure précipitée, presque violente, des piétons.

Un matin, en particulier, où le soleil, après une lourde chute de neige, avait produit le dégel, ce tohu-bohu effréné l'émerveille plus encore que de coutume. L'influence alanguissante de l'atmosphère humide et tiède semble n'avoir aucune action sur ces machines humaines montées à grande vitesse, qui bravent le gâchis, les flaques d'eau, sans modérer jamais leur course. La flânerie heureuse, la placidité des physionomies auxquelles on est habitué en Europe, manquent absolument. Wainwright réfléchit à la fureur de ce combat acharné pour la vie; il évoque avec une sorte de remords son passé inutile. Autour de lui tout travaille : l'industrie infatigable, le but ardemment poursuivi se laissent à chaque pas deviner; la contagion le gagne au moral, bien que physiquement il reste pareil à un bourdon inutile parmi les abeilles. Il se

sent confus, rapetissé, devant le grand nombre de gens qu'il voit, hors des sphères élégantes, s'efforcer de faire quelque chose; il regrette que le sort n'ait assigné aucun but à son existence, qu'il lui ait donné au contraire en naissant tout ce qu'on peut souhaiter d'acquérir. Quand, le matin, il passe par hasard au Métropolitain, où il est inscrit comme membre temporaire, les personnes qu'il rencontre lui font l'effet de compagnons d'infortune voués comme lui à une prospérité honteuse. C'est ainsi qu'au milieu de ceux de ses compatriotes qui singent ridiculement les Anglais, Wainwright, débarqué Anglais dans le Nouveau-Monde, deviendra peu à peu, et par opposition, franchement Américain.

Il faut reconnaître que les femmes contribuent à l'acclimater. Sauf Mrs Spring et quelques extravagantes de son espèce, elles sont vraiment aimables. Elles possèdent le naturel, la sincérité. En faisant moins d'étalage de vertu que leurs sœurs du vieux continent, elles deviennent des épouses, des mères parfaites. Et, quant aux libertés qui, de la part des jeunes filles, choquent maint Européen, elles résultent le plus souvent de leur innocence. Un mouchoir agité par la fenêtre, une main baisée de loin, gentiment, les mines à demi moqueuses de quelques espiègles ne doivent pas être jugées avec rigueur. On trouverait aussi bien à redire aux ébats d'un petit chat. Tel est du moins le jugement définitif de Wainwright après une longue et intéressante étude où il apporte autant de sagacité que de sang-froid. Pour notre part, nous ferons certaines réserves, mais le moment n'est pas venu de les exposer. Lions d'abord plus ample connaissance avec ces dames au bal des Grosvenor et ailleurs, dans tous les salons où nous conduira Wainwright en quête, à son insu, de miss Ruth Cheever, qu'il fuit et recherche tout ensemble sous l'empire de sentimens faciles à concevoir, car si la demoiselle se recommande par toutes les grâces et tous les mérites, son entourage, en revanche, ne laisse pas que d'être effrayant, depuis Mrs Spring, qui gaspille en prodigalités l'argent que l'agiotage fait gagner à son digne époux, jusqu'à certaine sœur cadette de ce dernier, qui s'est compromise avec un homme marié d'une façon que toute l'innocence alléguée par M. Fawcett ne suffit pas à rendre excusable.

Le bal des Grosvenor nous initie au faubourg Saint-Germain de New-York. Il a lieu sur un des derniers points de la vieille ville que la pioche des bâtisseurs de neuf n'ait pas entamés, entre les deux parcs qui portent les noms de Rutherfurd et de Stuyvesant et que peuplent des arbres séculaires. Cette partie de la Seconde Avenue représente une grandeur tombée; la Cinquième Avenue, sa triomphante rivale, a eu raison des prétentions patriciennes que

rien ne justifie plus. Non loin de là, les Irlandais se grisent dans leurs misérables gîtes; plus bas, les nobles résidences d'autrefois se sont transformées en pensions bourgeoises de troisième ordre, où trônent de grosses Allemandes dont les maris vendent, dans la Bowery, du tabac ou de la bière. Sur une certaine longueur, néanmoins, la Seconde Avenue est restée mélancoliquement aristocratique. Les Grosvenor, entre autres grandes familles, n'ont jamais voulu quitter le vénérable hôtel enfumé qu'ils habitent, de génération en génération, depuis les temps coloniaux : le mobilier, d'une sécheresse, d'une raideur puritaine, avec les portraits de famille qui donnent la plus fâcheuse idée de l'art primitif américain, tout reste à sa place. La maîtresse du logis est elle-même une antiquité. Rien, chez elle, ne frappera comme insolite les regards d'un Européen, sauf la profusion de bouquets dont ses deux petites-filles, qui l'aident à recevoir, sont littéralement surchargées. Ces fleurs ont été envoyées à l'aînée comme à l'une des *belles* de la dernière saison, et à la cadette pour fêter ses débuts dans le monde.

Les *kettledrums* auxquels nous assistons avec Wainwright ont un caractère plus original ; ce sont des matinées où l'on prend le thé, où l'on cause, où les dames vont en chapeau et en costume de ville, où domine d'ailleurs l'élément féminin, réunions bruyantes et nombreuses. Wainwright y admire autant que jamais la gaîté spontanée, l'animation contagieuse des Américaines. « Il leur manque assurément, nous dit-il, la pudique réserve qui donne aux Européennes, avant le mariage, un charme délicat comparable à celui de la rosée du matin sur quelque fleur printanière, mais on a reconnu bien vite que les apparentes audaces de ces jeunes filles, si parfaitement maîtresses d'elles-mêmes, sont la conséquence d'un système d'éducation dans lequel la liberté d'allures et la pureté d'intention tiennent une place égale. »

Kettledrums effrénés chez Mrs Spring, *lectures* chez Mrs Bateson Bangs, qui a produit des livres, des brochures, des poésies, qui fait des conférences et qui, depuis trente ans, n'a jamais écrit le mot *femme* autrement qu'avec une majuscule. Les bas-bleus ne sont pas tournés en ridicule à New-York ; ils forment pour cela un bataillon trop considérable, et ceux d'entre eux qui possèdent du talent ont droit tout naturellement à l'estime et à l'admiration, ni plus ni moins que les écrivains de l'autre sexe. Mais la verve de M. Fawcett s'évertue contre certaines journalistes femelles parvenues à la gloire par une culture assez plate du genre « réformateur et instructif. » Il a réservé en somme ses épigrammes les plus acérées pour le petit salon encombré de Mrs Bangs, où les femmes sont mal mises et les hommes prétentieux. Chacune des

personnes qu'il nous présente a l'originalité d'un portrait d'après nature. Le plus amusant est celui de M. Large, un athlète aux longs cheveux, aux traits rudes, à l'air léonin, que nous n'avons pas de peine à reconnaître pour Walt Whitman, le poète de l'avenir, un chef d'école, un pionnier, dont les généreux efforts tendent à faire justice de la monotonie du rythme, de l'absurde étroitesse de la mesure, de toutes les affectations maladives, de toutes les mièvreries du passé. Ses *Chants démocratiques* ont pour sujet la prairie sans bornes et les progrès futurs de l'humanité. Ils font penser à une sauvage parodie de Carlyle et d'Emerson confondus. Les fanatiques qui entourent M. Large lui trouvent de la puissance, — la puissance d'un grand orgue. Ils se prosternent devant le livre étrange intitulé : *Mottes de terre et Rayons d'étoiles*, sous lequel nous devinons ce recueil bizarre : *Leaves of Grass* et *Drum-Taps*, édité en Angleterre par W.-M. Rossetti (1) avec l'épigraphe suivante prise à Robespierre : « Les efforts de vos ennemis contre vous, leurs cris, leur rage impuissante et leurs petits succès ne doivent pas vous effrayer; ce ne sont que des égratignures sur les épaules d'Hercule. »

En cherchant un peu, nous trouverions le vrai nom de Mrs Mac-Intosh Briggs, qui a autant de difficulté à s'exprimer qu'elle a de facilité à écrire ses délicieux romans, — celui de Rochester Hilliard, antithèse vivante de l'auteur des *Chants démocratiques*, un croyant qui adore le passé avec la même fureur que d'autres mettent à le détruire, qui repousse la science et le progrès modernes comme œuvres d'iconoclastes et se voue en conséquence à filer des vers tellement rococo qu'après les avoir entendus, il vous semble sortir d'une boutique de bric-à-brac. On n'y rencontre que des mots dans le genre de « oncques, icelle, » etc... Il n'y est question que de châtelaines en robes traînantes penchées à leur fenêtre en ogive, ou folâtrant sous des voûtes du moyen-âge avec de jeunes pages et des joueurs de luth, tandis que leurs seigneurs et maîtres guerroient au loin. Il est né de braves gens dans le New-Jersey; mais rien ne le déciderait à publier une ligne sur quoi que ce fût qui ait rapport à l'Amérique.

Aux salons littéraires ainsi peuplés on est tenté de préférer la splendeur sans âme des fêtes données par le banquier Bodenstein, quoique Wainwright ne se fasse pas faute de les critiquer : « La vieille Europe, dit-il, ne produirait rien de plus merveilleusement raffiné, c'est là ce que je déplore. Je flaire un parfum trop prononcé d'ancien régime; cela sent la royauté, l'impérialisme, tout ce que

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1872.

vous voudrez d'antirépublicain. Je me demande si l'on pourrait trouver dans l'histoire entière l'équivalent de ce qui se produit à New-York. A-t-on jamais vu un peuple âgé de cent ans tout juste rêver exclusivement de ploutocratie comme fait celui-ci ? J'aurais cru que la simplicité, la sévérité des mœurs, une sage économie, devaient composer le lait dont il est bon qu'un jeune état se nourrisse. Ce pays-ci est unique dans son genre. Les autres nations après un siècle d'existence voyaient tout au plus leurs chefs renoncer à l'habitude de déjeuner le casque en tête, mais leurs citoyens ne songeaient guère encore à recevoir avec cette insolence de luxe... Il est évident que nous constituons en ce monde une complète nouveauté. Avec un gouvernement qui n'en est qu'à la période expérimentale, nous possédons une société qui semble déjà tassée, stratifiée, comme si elle avait passé par une douzaine de périodes de transition. Cela me donne à réfléchir. »

Les réflexions de Wainwright le conduisent cependant à servir ce pays, qui après tout est le sien. Un mariage de pure inclination l'y fixera. De plus en plus il plaint Ruth Cheever, molestée par sa sœur, ruinée par son beau-frère, prête pour relever la fortune et l'honorabilité chancelantes de la famille à épouser le vénérable, le richissime Beckman Amsterdam, veuf et père de six enfans. Il sait désormais à quoi s'en tenir sur Mrs Spring, qui l'a prié de payer en son nom une note de couturière, la robe qu'elle devait mettre ce soir-là étant retenue en gage ; il a été touchée de l'honnête indignation de Ruth, flétrissant la conduite de sa sœur en termes énergiques après avoir fait tout au monde pour l'empêcher. Cette jeune fille serait une honnête femme, consciencieuse et droite autant que supérieure par l'esprit ; il n'imagine pas de compagne qui lui plaise davantage, et l'idée de la délivrer une fois pour toutes, de l'enlever à une tutelle dont elle a horreur, de lui épargner le plus humiliant des sacrifices, stimule encore son goût très vif pour elle, mais, d'autre part, il lui semble impossible de s'allier à la tribu des Spring. Wainwright a grandi dans le respect de la hiérarchie sociale ; s'il fait bon marché des ancêtres, dans le sens purement aristocratique du mot, il croit à la valeur de l'hérédité. Sorti d'une souche à tous égards irréprochable, il tremble d'être conduit par la passion à lui imprimer une première flétrissure. Après de longs combats, il s'interdit d'épouser Ruth, mais en prenant cette résolution, qui lui coûte cruellement d'ailleurs, le jeune homme sent éclore au fond de son âme quelque chose qui ressemble fort à un quasi-mépris de soi-même d'autant plus irritant, d'autant plus pénible qu'il y résiste en se répétant sans cesse que le mobile auquel il obéit repose au contraire sur l'honneur. C'est que l'influence américaine commence vraiment à dominer chez lui, bat-

tant en brèche quelques-uns des prétendus principes dont on l'a nourri dans le vieux monde. Bientôt il atteindra la vraie liberté. Il comprendra tout à coup, — le plus absolu des sentimens humains lui étant révélé,— qu'un honnête homme qui épouse une honnête femme n'a pas à se préoccuper du reste, puisqu'il garde sa propre estime, laquelle entraîne à la fin, quoi qu'on en puisse dire, celle du monde. Quant au préjugé qui défend d'arracher, pour en faire la joie et l'orgueil de sa vie, un lis sans tache au fumier où il a pu croître,— stupide enfantillage, mensonge et fumée! Wainwright est allé trouver Ruth avec le projet de lui dire purement et simplement qu'il implore le droit de l'aider dans une circonstance délicate de sa vie, qu'il veut être toujours son serviteur et son ami. Cédant à une impulsion soudaine, il fait volte-face, il offre sans phrases son cœur, qui est accepté. Tout le dépit sera pour M[rs] Spring, qui, sans avoir glissé jamais de l'imprudence à l'adultère, tiendrait à garder ses adorateurs, mais la fine mouche saura dissimuler. Un coup de bourse vient de remettre Spring au sommet de l'échelle; il lui donnera plus d'argent que jamais à dépenser en bric-à-brac et en chiffons; cela lui suffit pour être heureuse.

A Gentleman of leisure se termine par la peinture la plus animée de l'enfer de Wall Street.

Il y a quelque vingt ans, alors que la guerre tenait suspendu dans sa balance sanglante le destin des États-Unis, quand le prix de l'or variait presque d'heure en heure, Wall Street, le foyer de la spéculation à New-York, fut saisie d'une fièvre effroyable. Il n'était pas rare alors de voir les courtiers gagner de huit à dix mille dollars en un jour. C'étaient par centaines de millions que se chiffraient les affaires. Jamais on n'imagina pareille opulence. Le parc regorgeait d'équipages; Delmonico, le restaurant fameux, ne suffisait pas aux banquets dont il recevait la commande; il n'était question que de fêtes et la fureur de gain qui alimentait ce luxe avait mordu toutes les classes de la société. Les bureaux des agens de change regorgeaient de cliens : le commis risquait son salaire laborieusement amassé, la veuve son modeste pécule. Ensuite vinrent de sombres jours où Wall Street ne compta plus les sinistres; à chaque période de calme relatif succédait un formidable orage. Les colossales commandes du gouvernement jetaient de tous côtés le désarroi, les valeurs devenaient sujettes à d'étranges écarts. Trois années suivirent pendant lesquelles le marché resta dans une sorte de torpeur pour aboutir à l'effroyable désastre du *Vendredi noir*. Quelque temps avant cette catastrophe, on avait pu pressentir l'approche de la tempête. Les bons de la *Gold Exchange Bank* s'étaient multipliés sur place d'une façon inquiétante. Un

groupe nombreux de spéculateurs essaya de faire tomber l'or, mais son prix monta, au contraire, avec la rapidité de la foudre. En une seule matinée, le cours de l'or s'éleva de 145 à 162 1/2. Combien de gens virent leur dernier dollar emporté dans ce tourbillon! combien de morts violentes! quelle panique générale! Pendant ces heures de détresse où le crédit de chacun était mis en question par tous, les haines particulières eurent beau jeu pour s'assouvir. Ce fut un temps d'anarchie, de chaos sans précédent. On frémit encore au seul souvenir du funeste *Vendredi noir*. Cette crise est loin du reste ; la conclusion de la paix fit rentrer toutes choses dans des conditions normales. Wall Street n'en demeure pas moins un phénomène étrange qui inspirerait des volumes à l'observateur attentif. C'est la fournaise où viennent se confondre toutes les forces de la société. Produit direct d'une manière de vivre imprudente et d'une tendance presque générale à manger le blé en vert, Wall Street exerce une sorte de fascination sur des gens bien doués du reste et qu'une existence saine et régulière eût conduits à un autre but que le vulgaire *money-making*. Comme il arrive toujours, la passion de cette sorte de jeu grandit à mesure qu'on s'y livre. Les hasards ordinaires du commerce paraîtraient chose fade à ceux qui ont passé par ces émouvantes péripéties. De fait, la spéculation constitue véritablement à New-York une maladie. Les médecins pourraient dire quelles sont les conséquences de la vie surmenée de l'agioteur. Une simple promenade dans le quartier où ces luttes enragées se manifestent suffit à donner l'horreur d'un pareil fléau. Les gens que l'on rencontre se font remarquer par leur démarche inquiète, un air distrait, préoccupé. Ceux-là même que vous connaissez vous accordent à peine un signe; vous n'êtes pas de leur monde, la fièvre qui les dévore ne vous a pas été inoculée; ils ont mieux à faire que de perdre leur temps avec vous.

Telles étaient à peu près les réflexions de Wainwright, tandis qu'il cherchait Townsend Spring dans l'immense salle où hurlait et gesticulait une foule compacte dont il avait entendu de loin les rugissemens : « coulissiers, vétérans de la bourse, usés jusqu'aux moelles et retenus dans cet enfer par une ténacité d'habitude pareille à celle qui attache le fumeur d'opium à la drogue pernicieuse qui le tue, tripoteurs d'affaires de bas étage, membres élégans du club, juifs aux traits crochus, collégiens imberbes, tous arrivent à se ressembler sous l'empire du même appétit. Wainwright ne réussit pas d'abord à découvrir le triste personnage qui l'avait attiré en ce lieu. Enfin il l'aperçut, les deux mains dans ses poches, le visage épanoui, éclatant de rire par intervalles. Était-il possible que son insouciance naturelle tînt contre la ruine?

Spring l'avait reconnu de son côté; d'une voix retentissante il lui cria un : « C'est bon! on y va! » et l'instant d'après il le rejoignit en effet.

— Ainsi vous êtes venu jeter un coup d'œil sur la Bourse? Sale trou, n'est-ce pas? Et qui vous a tout étourdi, j'imagine?

— Dites épouvanté, interrompit Wainwright.

Spring posa ses deux coudes sur la balustrade de la galerie et promena un regard charmé au-dessous de lui :

— Eh bien! moi, répliqua-t-il, je m'y plais. Personne aujourd'hui ne s'y trouve aussi heureux que votre serviteur. Le diable m'emporte s'il est resté de la chance pour les autres ce matin! J'ai tout accaparé. Voilà Townsend Spring redevenu un homme. Figurez-vous, mon vieux, que le marché a changé. J'ai fait du coup la plus jolie opération qu'ait vue la Bourse en cette quinzaine.

Et Townsend Spring raconta comment il avait mis jusqu'au dernier liard de sa poche sur une opération douteuse qui venait de bien tourner.

Tout finit donc au mieux. Spring échappe à la banqueroute; Wainwright, ayant bravement épousé Ruth, redevient une fois pour toutes Américain ; il se porte candidat au congrès.

L'histoire en reste là, mais M. Fawcett pourra la continuer quand il voudra en nous montrant l'homme de loisirs dégoûté, — expérience faite, — des mœurs politiques de son pays et plus encore des habitudes d'alcoolisme de son beau-frère, dont la ruine totale n'est que retardée. Le vieil Européen qui subsiste en lui sous le citoyen des États-Unis naturalisé de fraîche date se réveillera peut-être alors pour le faire souffrir. En somme, quand on y songe, tout ce qui l'a graduellement attaché à l'Amérique aurait pu aussi bien l'en éloigner; M. Fawcett ne nous a montré de captivant que la possibilité de porter au paroxysme ce combat pour la vie, digne de tenter un tempérament viril. Mais rien ne prouve que le combat en question qui n'a pas toujours des allures bien chevaleresques, qui s'arrête rarement au choix des armes et des moyens, doive exciter toujours la même ardeur chez un homme frotté, au fond, de préjugés. Méfions-nous des préjugés éteints; ils sont susceptibles de renaître, surtout quand c'est la passion plus encore que le raisonnement qui en a fait justice.

— Quel est votre motif pour vous fixer parmi nous? A-t-il les yeux noirs ou les yeux bleus? demande à Wainwright cette mondaine émérite, M[rs] Vanderhoff, qui le dirige comme une bonne fée dans différens cercles dont elle prône les agrémens avec une complaisance imperturbable, tandis que, d'autre part, le bilieux et sarcastique Binghamton dénigre tout à la façon d'Asmodée.

Le motif en réalité a les yeux magnifiques et troublans de Ruth Cheever, cette Andromède qu'il s'agit de délivrer coûte que coûte. C'est devant elle que se dispersent les fantômes du passé comme se dissipent ceux de la nuit à l'approche de l'aurore. Et, sans doute, Wainwright n'a pas tort de tout jeter au vent afin de posséder la perle rare; l'amour vrai, dévoué, irrésistible, est un assez grand bien pour qu'on s'estime heureux de le ressentir, quel qu'en soit le prix. Nous tenons seulement à constater qu'une femme, bien plus que l'Amérique, a conquis et retenu ce touriste d'abord récalcitrant. Qui sait si le jeune couple, auquel nous souhaitons toute la prospérité possible, ne retournera pas un jour en Angleterre, ne fût-ce que pour fuir les faux Anglais du Nouveau-Monde, mais d'abord pour échapper à M. Spring et à sa dangereuse moitié, trop proches, malgré la séparation nettement tranchée que le mariage établit là-bas entre l'épouse et son ancienne famille?

II.

En tant que roman, *the House of a merchant prince*, par Henry Bishop, nous semble bien supérieur au *Gentleman of leisure*, dont l'auteur ne s'est évidemment proposé d'autre but que de peindre sous forme de scènes détachées et de portraits la société américaine sans y rien mêler de lui-même, ni imagination, ni émotion. Sa manière d'exposer le pour et le contre avec une impartialité, un détachement qui touche à la froideur établit des liens de parenté entre M. Fawcett et certains représentans de notre école naturaliste, dont il répudie, du reste, les licences. Avec plus de souplesse et une tout autre entente de la composition, M. Bishop, lui aussi, sacrifie un peu à cette école nouvelle. Ses tableaux, d'une belle couleur et d'une parfaite vérité, sont souvent surchargés de détails *documentaires*. Inutile, pour nous faire comprendre qu'Angelica Harvey, la fille du *Prince marchand*, est la personne la plus élégante des deux hémisphères, d'expliquer sa toilette par le menu chaque fois qu'elle paraît; l'amoureux, Russel Bainbridge, ne gagne rien à ce que nous sachions qu'une de ses dents, fort blanches d'ailleurs, laisse étinceler par devant, lorsqu'il sourit, une petite parcelle d'or; il faudrait chercher dans *l'Éducation sentimentale* l'équivalent de certains devis d'entrepreneur ou de tapissier, et dans *une Page d'amour* cette incessante répétition d'un panorama qui, à travers tous les événemens, joue, pour ainsi dire, le premier rôle. La suite de « processions ininterrompues » qui distingue New-York, procession d'affaires ou de plaisir, selon le quartier, — bruyantes ici comme un défilé d'artillerie, éblouissantes là-bas comme un fleuve

d'or qui emporte en son cours les équipages fringans, les jolies femmes et les modes du lendemain, — l'intervention pittoresque des Washington, des La Fayette et des Lincoln en bronze, l'influence ambiante des enseignes de marchands déployées comme autant d'étendards au-dessus du brouhaha humain qui jamais ne cesse, tout cela est du Flaubert ou du Zola expurgé. Mais, en dehors du talent de photographe minutieux, dont il abuse peut-être, M. Bishop en possède d'autres; il sait mener habilement une intrigue, faire agir à la fois un grand nombre de personnages, nous intéresser au caractère de chacun, semer beaucoup d'esprit dans le dialogue, relever enfin l'aridité d'un sujet où l'argent tient forcément la place principale, en y mêlant l'étude très délicate des sentimens de l'âme. Les amours d'Ottilie, — la nièce pauvre du prince marchand, — et de l'ambitieux Bainbridge, qui commence par donner à cette charmante fille des conseils désintéressés pour la conduite de sa vie et son futur mariage, puis qui s'aperçoit tout à coup qu'en les suivant elle le mettra au désespoir; le réveil de la jeunesse et de la passion chez ce sceptique prématurément désillusionné, qui soudain oublie tous ses calculs, résultat d'une douloureuse expérience, et passe du rôle de mentor à celui d'amant jaloux, cette histoire vieille comme le monde, mais renouvelée par de délicieux détails d'une originalité bien exotique, nous repose du ruissellement de millions qui autrement éblouirait nos yeux jusqu'à les fatiguer.

La physionomie du nabab américain, Rodman Harvey, a d'ailleurs un relief puissant. Curieuse figure que celle de ce prince marchand, qui s'est fait lui-même ce qu'il est, c'est-à-dire le rival moderne des grands trafiquans de Tyr et de Sidon, des Pays-Bas et de Venise. Sa prodigieuse fortune fut amassée pendant la guerre de sécession; après avoir continué plus longtemps qu'aucun autre les transactions avec le parti confédéré, — car l'esclavage n'avait rien qui le scandalisât, et le patriotisme est une corde muette dans cette âme tendue sur un seul objet, l'argent, comme celle de Napoléon sur la conquête, — il s'est rattaché d'une façon fort opportune aux opinions de la majorité politique et a même servi le gouvernement avec une ardeur stimulée par la rancune personnelle qu'il garde d'une trahison, d'une banqueroute du Sud. Et puis ce meneur infatigable, qui se trouve à la tête de toutes les entreprises importantes de son pays, aspire au congrès, afin de devenir socialement l'égal de ses correspondans, le député français, dont il importe les soies de Lyon, et le fabricant de lainages britanniques, membre du parlement. Une recrudescence de luxe, l'achèvement du splendide hôtel qu'il se fait construire sur la Cinquième Avenue, décide de son élection.

Extérieurement cet immense pâté de grès rouge, avec son perron massif, ses colonnes corinthiennes, ses grilles dorées, ne diffère des maisons voisines, toutes d'un assez mauvais goût, que par les dimensions ; mais, à l'intérieur, sont entassés des trésors. On ne parle que du grand salon Louis XVI et du petit salon Louis XV authentiques, de la bibliothèque toute en tapisseries du temps de Henri II, de l'inévitable galerie de tableaux garnie par le marchand célèbre qui accapare les meilleures toiles de Bouguereau et de Gérôme, de Jacquet et de Knaus, de Van Marcke, de Pasini, de Madrazo et qui les revend sur la foi de la hausse de valeur attachée à certains noms. Le lit seul de Mrs Harvey, sur son estrade couronnée d'un dais de velours et de dentelle, vaut six mille dollars. Une quinzaine de serviteurs ont été empruntés à toutes les parties de l'Europe : le sommelier est Anglais ; Alphonse, le valet de pied monumental, moleste impunément ses camarades et quelque peu ses maîtres ; une taille de grenadier, des traditions dignes de la vieille cour de France le lui permettent ; les domestiques suisses ont l'avantage de parler toutes les langues et sont doublement estimés sous ce rapport, M^rs et miss Harvey tenant à faire parade de leurs connaissances philologiques. En épousant jadis la veuve élégante d'un homme à la mode, le prince marchand a su ce qu'il faisait ; il a jeté les fondemens d'une grande famille. Son fils aîné, démesurément avantagé par lui, portera aux nues le nom de Harvey ; tout le regret du vieux Rodman est de voir ce fils moins pratique et moins résolu que lui-même, s'amuser à des collections de bibelots. C'est là du temps perdu ; lui, à quatorze ans, faisait déjà son apprentissage. Le second fils promet d'être un viveur ; on lui a imposé avec peine le frein d'une école militaire ; la petite Caliste, paresseuse et volontaire, s'étonne naïvement que les maîtres que l'on paie fort cher pour lui donner des leçons ne soient pas payés aussi pour faire ses devoirs et lui en épargner la peine ; mais l'orgueil du prince marchand, sa digne fille, c'est la belle Angelica, svelte et superbe comme Diane elle-même, fiancée à un idiot bien élevé, sur lequel, par ambition pure, elle a jeté son dévolu. Austin Sprowle a été quelque temps secrétaire de légation à Paris ; il appartient à la meilleure famille de toute l'Amérique, une famille relativement pauvre, car des gens qui ont derrière eux tant de générations oisives, dédaigneuses du commerce, ne peuvent rivaliser, cela va sans dire, avec les marchands ; mais, avant la révolution, l'un de ses aïeux a été gouverneur. Dans le monde élégant dont il fait partie, on lui donne, comme au représentant d'une dynastie, le nom d'Austin Sprowle VI. Cela suffit à décider Angelica, que sa mère a élevée dans le culte de « la famille, » c'est-à-dire de la naissance et du rang.

Considérons un instant cette singulière éducation d'Angelica, qui nous donnera la clé de plus d'une personnalité formée à la même école. Elle a été, dès ses premiers jours, emmaillotée pour ainsi dire de dentelle et d'hermine; ses deux nourrices, une robuste paysanne du Jura, et l'incomparable bonne anglaise, ont été remplacées par la gouvernante française de rigueur; puis, après un bref séjour dans un *séminaire* féminin de son pays, elle a été dirigée sur l'Europe. Paris recèle, paraît-il, pour ce genre d'étrangères, des pensions toutes spéciales que ne connaissent guère les Parisiennes; ces demoiselles montent au bois des chevaux qui leur appartiennent, sont conduites l'été aux bains de mer, apprennent surtout à causer, à se tenir, — les jolis petits ouvrages et les bonnes manières. De Paris, Angelica s'est transportée dans certaine institution de Suisse qui réunit un nombre imposant de filles nobles appartenant aux nationalités les plus diverses; puis elle est allée en Allemagne étudier la langue; à Florence, ensuite, acquérir ce qu'il faut d'italien pour le chant. Munie d'une dose convenable de science et d'arts d'agrément, elle a voyagé avec sa mère; c'est à Pau que se sont arrangées ses fiançailles. Elle a été présentée dans plusieurs cours étrangères, elle a échangé des visites avec les gens titrés. Bref, une beauté de premier ordre, altière, peu aimable, prompte à la riposte, et dont les hommes ont peur quand ils n'en sont pas amoureux fous, est rentrée à New-York pour y donner le ton. Ses toilettes lui sont envoyées de Paris; elle en fait exécuter d'autres sous ses yeux, en commandant aux fabriques des étoffes inédites dont elle prescrit la couleur et les dessins. Sa prétention justifiée est d'être inimitable. Elle brûlerait une robe ou un chapeau que d'autres auraient essayé de copier. Avec cela hautaine et dédaigneuse, exprimant, de l'air le plus sérieux, son désir qu'une loi somptuaire règle le costume des classes inférieures et impose, sous des peines sévères, la blouse et le bonnet aux petites gens qui sont créés pour cela. Prodigue et avare à la fois, pénétrée plus que personne de la valeur de l'argent, capable, pour ne pas changer un billet de banque, d'emprunter à sa cousine pauvre des sommes qu'elle oublie de lui rendre, en songeant : « C'est autant de gagné, puisque tout cela sort de la bourse de mon père. » Telle est Angelica, ce produit achevé de l'éducation cosmopolite. Son parti est pris de s'élever aussi haut que possible dans la hiérarchie sociale par un mariage de raison avec Sprowle, mais en même temps elle tolère que le beau Kingbolt de Kingboltsville, propriétaire des forges d'Eureka, lui fasse une cour très vive qui l'amuse et la flatte. Glaciale hors de son cercle, Angelica permet beaucoup de choses à ses familiers dans l'intimité. Elle en permet tant, que

Kingbolt, excité comme peut l'être, sous le coup de fouet du premier obstacle qu'il rencontre, un enfant gâté, finit par lui faire partager l'espèce de fièvre qu'il appelle de l'amour. Une surprise la met à sa merci; elle est vaincue. Alors, insolemment, brutalement, elle rompt avec Austin Sprowle. Fureur de la famille de ce dernier, fureur et vengeance dont le prince marchand sera victime. Il vient d'atteindre au sommet de la prospérité; le président lui a fait l'honneur d'assister au bal d'inauguration de son palais. Devenu l'ami personnel de ce haut personnage, qui nous apparaît sous la figure de Garfield finement ciselée en médaille, Rodman Harvey est à la veille de passer ministre des finances, quand tout à coup une horrible accusation le frappe publiquement et fait tomber Crésus de son piédestal. D'implacables ennemis l'ont dénoncé comme traître à son pays et comme faussaire, — calomnie sans doute, mais que de fâcheuses apparences rendent vraisemblable. Un ex-sudiste du nom de Saint-Hill, dont le caractère n'a rien de commun avec les nobles sentimens prêtés d'ordinaire aux planteurs virginiens, a produit contre lui certaines lettres qu'il avait d'abord essayé en vain d'utiliser comme moyens de chantage. N'ayant pu les vendre assez cher au prince marchand, qui a eu le tort de dédaigner ses menaces, il est allé les offrir ailleurs et elles produisent leur effet. Sans mériter les deux épithètes sanglantes qu'on lui jette au visage, Rodman Harvey n'est pas moralement sans reproche. La pierre angulaire manque à l'édifice que, par sa volonté de fer, son intelligence vigoureuse, son travail incessant, son mépris des obstacles, il a élevé jusqu'aux nues; tout cela ne repose point sur l'honneur scrupuleux, inflexible. Il n'a pas repoussé jadis certaines tentations avec l'énergie qu'il apporte du reste en toutes choses, il n'a jamais connu aucun mobile élevé; l'injustice, quand elle servait ses intérêts, l'a rarement fait reculer. D'autres réussiront à défendre sa mémoire au nom du but atteint, des grands services rendus à l'intérêt général; mais, quant à lui, il ne répondra pas. Pris au piège tendu par l'envie et par la rancune, il succombe. Une attaque de paralysie a raison, une fois pour toutes, de sa présence d'esprit et de son audace. Qu'il vive ou qu'il meure, Rodman Harvey est désormais impropre à tout emploi, voué à l'inaction, brisé pour toujours. Une réhabilitation tardive ne lui rendra ni la plénitude de l'estime publique, ni la santé, ni le bonheur, en admettant qu'on ait jamais pu prêter ce nom au triomphe de l'ambition satisfaite après tant de soucis, tant de travaux arides. Si du moins il était seul à souffrir! Mais miss Harvey sera punie plus sévèrement encore que son père. Le beau Kingbolt va s'empresser de lui tourner le dos.

Combien il est vivant ce Kingbolt de Kingboltsville, destiné lui-même un peu plus tard à une ruine retentissante, après avoir été l'idole acclamée du *high life!* Celui-là n'a jamais travaillé. Il a laissé le soin de ses affaires à des représentans infidèles, et la responsabilité de certaines turpitudes commises par ces derniers retombe sur lui quoiqu'il soit alors en Europe. Encore un naufrage. Kingbolt le *swell*, et Angelica, la *flirt*, font pendant. Même égoïsme, même orgueil, même frivolité arrogante, même éducation cosmopolite, chauffée à outrance. Ce jeune athlète, fils d'un alcoolique et dont les passions que rien n'a jamais réprimées ont presque le caractère de la folie, montre quel peut être l'effet d'un vernis d'emprunt sur une nature sauvage au fond. Tout petit, il avait des accès de colère convulsive qui obligeaient à l'enfermer dans une chambre capitonnée pour empêcher qu'il ne se blessât; ensuite il s'est livré aux pires folies. Tout ce qu'il désirait posséder, il s'en est saisi de par la force de son argent et de sa séduction personnelle, qui est grande. Seule, Angelica, tout en flirtant avec lui, opposait une résistance à son caprice effréné. Le goût qu'il a pour elle ressemble à l'envie de dompter un cheval rétif; il l'aura parce qu'elle se refuse, parce qu'elle est sur le point d'appartenir à un autre, parce qu'elle se moque de lui, parce qu'elle représente l'impossible. Et quand cet impossible est atteint, quand, par le magnétisme de son opiniâtreté invincible, Kingbolt est devenu le maître de la situation, il se refroidit naturellement. Vienne l'épreuve qui lui permettrait de se montrer généreux, il agit comme un drôle, il se retire, ayant d'avance épuisé sa fantaisie. Les intrépides et laborieux créateurs de fortunes fabuleuses ont trop souvent de tels fils, en Amérique comme partout ailleurs, nous l'avons déjà dit, mais là plus qu'ailleurs peut-être, parce que les énergies bonnes ou mauvaises y sont autrement ardentes que chez nos races épuisées.

Le jeune homme oisif et riche, l'héritière futile et vaniteuse, Phœbus Apollon et la déesse Diane, Arthur Kingbolt et Angelica Harvey, forment deux types absolument antipathiques auxquels nous pourrions joindre bien d'autres figures répulsives rencontrées dans les deux romans que nous venons d'analyser. L'œil se repose, en revanche, avec plaisir sur les traits charmans de Ruth et d'Ottilie, deux filles pauvres, deux filles de province, prêtes au combat pour la vie, sans avoir rien abdiqué de la grâce de leur âge, ni de la modestie de leur sexe. Encore Ruth a-t-elle, jusqu'à un certain point, le défaut de son pays, la sécheresse, mais l'exemple d'Ottilie prouve surabondamment que la femme accomplie entre toutes, courageuse et sincère, capable de tenir tête aux pires difficultés et de s'élever à

la hauteur de toutes les situations, forte contre elle-même, dévouée aux autres, solidement appuyée sur des principes dont elle ne fait point parade, avide de tout apprendre et attentive à cacher ce qu'elle sait sous un semblant de légèreté séduisante qui se fond en tendresse quand elle aime, la femme trois fois femme par l'esprit, le cœur et la beauté, peut être Américaine. Ni Ottilie, ni Ruth ne sont de cette espèce qui voguent de pension en pension à travers l'Europe et qui, sous prétexte de fortifier une santé frêle, vont jongler avec les cœurs autour des sources bienfaisantes de la Floride ou du Colorado. Elles n'ont jamais mené tambour battant une mère annihilée, ni engagé les hommes à venir fumer chez elles, ni cherché dans la comédie de société, dans les coteries musicales, dans les disputes religieuses une source perpétuelle d'excitation, l'attrait pimenté des « occasions nouvelles. » Ruth sort d'une honnête et paisible petite ville du Massachusetts, Ottilie vient de l'Ouest, moins barbare qu'on ne pense, puisque, dans des localités telles que *Lone-Tree,* dont le nom ferait pressentir la solitude, le désert, on trouve des écoles supérieures excellentes. Leur origine provinciale et leur condition modeste les a tenues à l'abri de la greffe européenne pratiquée sans discernement sur leurs compagnes, de jolis sauvageons mis en serre chaude et auxquels une culture à rebours du sens commun ne laisse d'autres qualités qu'un égoïsme exquis, une beauté physique incomparable.

En somme, New-York, si nous dégageons nos conclusions du double tableau qu'en font MM. Fawcett et Bishop, n'a pas de produits spéciaux d'une bien délicate saveur. Certes, on y tire parti de la vie au point de vue pratique avec une énergie près de laquelle notre activité européenne ressemble à une sorte de sommeil, mais, sauf sur ce point, l'originalité manque.

Les classes dites supérieures affectent une servile et maladroite imitation de l'Europe; cette imitation est flagrante dans les arts, qui commencent à fleurir et où s'accuse la prédilection pour des sujets étrangers souvent mal compris; quelques écrivains, par bonheur, s'en défendent et consacrent leur talent à nous représenter les mœurs locales, trop promptes à disparaître. Qu'ils restent encore fidèles, nous le leur conseillons, sinon à la Californie, aux districts lointains de l'Ohio ou de l'Indiana, fouillés par Bret Harte et par Eggleston, du moins à ce cadre favori d'Aldrich et de Howells : la Nouvelle-Angleterre. Le mouvement mondain des grandes villes n'offrira pas de longtemps un intérêt égal. Il faut savoir gré cependant aux deux auteurs qui nous fournissent le sujet de cette étude de la consciencieuse précision avec laquelle ils ont marqué au juste le point où se trouvent, vers 1880, les élémens sociaux en ébulli-

tion dans l'immense chaudière qui semble parfois près d'éclater sous un feu trop intense. Fléaux et travers sont indiqués sans ambages.

La seule expropriation devant l'envahissement des magasins suffirait à rendre New-York presque inhabitable; une avalanche de marchandises chasse devant elle les humains, qui ne savent plus où prendre gîte. Heureux les princes du commerce qui passent d'une auberge de premier ordre à un palais! Mais ce palais même, d'une banale splendeur, nous fait penser avec plus de sympathie encore aux vieilles maisons à pignons qui nous ont été tant de fois montrées comme caractéristiques de l'architecture bostonienne.

Boston ou New-Cambridge, ces refuges collet-monté de ce qui est pour l'Amérique le bon vieux temps, n'entendraient pas sans doute des conversations telles que celles-ci, notées au vol par M. Bishop dans les salons de New-York :

Une dame que dévorent les « aspirations sociales » exprime le désir qu'une loi judicieuse accorde des privilèges, quelque chose comme des titres, aux meilleures familles, afin d'établir fermement l'indispensable aristocratie. Jargon de parvenue qui provoque cette réponse, plus orgueilleuse encore, d'un membre éminent du congrès :

— Je ne puis être de votre avis, madame. Il faudrait m'effacer trop complètement. Vous ne vous rappelez peut-être pas que j'ai commencé ma carrière en qualité de cordonnier. Je suis, comme on dit, mon propre ancêtre.

Imaginez l'effet de pareils chocs au milieu d'un dîner!

Maintenant nous sommes au bal. Une jeune fille félicite son cavalier de n'avoir pas renoncé à la danse, de même que tant d'autres :

— Pensez-vous, répond le jeune homme avec une galanterie passablement brutale, que, l'occasion se présentant de prendre la taille de la plus belle personne du monde, on ne s'empresse pas d'en profiter?

Règle générale pourtant, le sexe masculin est circonspect; ces demoiselles font tant d'avances et ont des droits si étendus! Nous avons vu avec quelle légèreté elles rompent parfois leurs fiançailles, et ces *fast girls* ne deviennent pas toujours, après le mariage, des femmes sérieuses : témoin les incartades de M[rs] Spring.

Non, la vie sociale à New-York n'a rien d'attrayant. Qu'est-ce qui décide, en somme, un Clinton Wainwright à respirer par choix cette dévorante atmosphère? Ses amours pourraient être transplantées ailleurs, semble-t-il, avec avantage. Évidemment, toute autre considération à part, c'est un patriotisme bien entendu qui le retient.

Il veut faire souche d'Américains modèles dans le lieu même où tant d'Américains laissent à désirer ; il veut pousser, selon ses forces, vers le meilleur chemin possible la roue d'un char dont ne s'occupent pas suffisamment ceux qui verraient le plus clair à le conduire.

Le ciel n'est pas sans nuages au-dessus de la grande république. On n'y jouit point d'une sécurité complète. L'étalage insolent du luxe ne pouvait manquer de faire naître les complots du parti socialiste, ces complots existent, et le communisme, sous un gouvernement qui se pique d'avoir tant de soupapes de sûreté, est un symptôme plus dangereux qu'il ne le serait dans une monarchie. Les grèves sont fréquentes ; on a vu la milice prêter ses armes aux émeutiers, et les autorités reculent d'ordinaire devant une répression vigoureuse, qui du reste ne serait pas facile. En Europe, il y a des armées permanentes pour étouffer la rébellion ; mais une lutte sérieuse entre le capital et le travail, entre la richesse et la misère, se terminerait infailliblement aux États-Unis par le succès des masses pauvres. Il est vrai que, jusqu'ici, le parti qui paie reste le plus fort, grâce à la souveraineté réelle de l'argent. Les communistes américains aimeraient mieux gagner deux dollars à défendre la propriété que l'attaquer sans sécurité de profit. Mais ce roi-dollar n'est pas capable d'inspirer à ses esclaves des sentimens sublimes, ni même les scrupules de probité indispensables. Certains nababs, pour ne parler que d'eux, sont loin de donner le meilleur exemple. La liste trop longue des *Knickerbocker knaveries* (1) l'atteste. En somme, depuis la proclamation définitive de l'Union, le gouvernement semble ne se proposer pour tâche que de faire prévaloir la police et de protéger les affaires. Est-ce là le dernier mot d'un système républicain destiné à servir de modèle au monde entier ?

Il a le grand mérite d'être fondé de fait sur l'idée chrétienne, sur la vénération saxonne des précédens, l'honorable George Shea nous l'a récemment prouvé en quelques pages éloquentes (2). La religion chez les gouvernés a-t-elle cependant toute la puissance désirable ? Souvent on la trouve bien vague et bien flottante. Nous voyons notre *Prince marchand* aller par décorum à telle église, tandis que sa fille en fréquente une autre par *genre* ou par fantaisie et que son fils aîné passe le dimanche à feuilleter Herbert Spencer. Ottilie choisit l'église épiscopale, quoique son père soit unitairien et sa mère presbytérienne. Son fiancé, lui, est agnostique,

(1) Coquineries de notables.

(2) *Nature and Form of the American Government*, by George Shea, chief justice of the Marine Court, auteur de la belle étude historique sur *la Vie et l'Époque d'Alexandre Hamilton*. Boston, 1883.

s'il est quelque chose. On arrive volontiers à l'agnosticisme après avoir fait le tour de toutes les sectes, de même que la réunion finale de toutes les couleurs produit le blanc. C'est un signe particulier de notre époque de ne plus savoir au juste ce que l'on croit et dans tous les cas de s'en soucier à peine. Cet état d'esprit, qui ailleurs n'a pas de nom déterminé, est celui des agnostiques en Angleterre et en Amérique. Laisse-t-il autant de place que par le passé à la Bible, héroïne principale de l'ancien roman américian, comme on l'a si bien dit à propos de Mrs Wetherell et de Mrs Stowe? Il nous semble au contraire que, depuis une vingtaine d'années, le rôle de la Bible dans les œuvres d'imagination s'est singulièrement effacé.

Bref le Nouveau-Monde, comme l'ancien, cache plus ou moins ses plaies, ses maladies, difficiles à guérir, et toutes les aimables compensations qu'amène avec elle la décadence ne lui sont pas encore accordées. Cette civilisation de trop fraîche date, si exubérante qu'elle soit dans son développement, ne donne que des fruits âpres et verts; rien ne remplace, pour charmer la vie, des siècles de culture, les délicatesses de mille sortes, les raffinemens de goût, la profondeur de vues qui en résultent. MM. Bishop et Fawcett sont de notre avis autant que peut le laisser deviner un procédé d'analyse subtile et minutieuse à souhait, mais tout à fait impersonnelle. Ils ne se déclarent nettement l'un et l'autre par la bouche de leurs rares personnages sympathiques que contre le péché d'imitation. Profitons de la leçon. Si l'Amérique doit être en garde contre l'imitation européenne, nous ferons bien d'éviter un danger plus grand encore, celui d'imiter l'Amérique, à laquelle, jouissant pour notre part des avantages d'un long passé, nous ne pourrions dérober le seul trésor vraiment enviable qu'elle possède : la jeunesse, — une jeunesse d'ailleurs qui jette encore sa gourme.

TH. BENTZON.

FRANCESCO DE SANCTIS

SA VIE ET SES ŒUVRES.

Francesco De Sanctis, Italien de Naples, qui vient de mourir, — le 29 décembre 1883, — fut un homme considérable en politique et surtout en littérature. Autrefois prisonnier du roi Ferdinand II, plus tard gouverneur de la province d'Avellino, plusieurs fois député au parlement, trois fois ministre de l'instruction publique; philosophe à l'allemande, écrivain à la française, critique pénétrant, pittoresque, auteur de travaux littéraires qui sont dans toutes les mains; professeur avant tout, professeur par excellence, depuis sa vingtième année jusqu'à sa mort; de plus, un vertueux naïf, constamment sympathique et absolument irréprochable : voilà bien des titres à l'intérêt des lecteurs même étrangers à son pays. Nous allons donc le regarder avec attention; c'est tout plaisir et tout profit de s'oublier auprès d'un pareil homme.

I.

Il était né, en 1818, à Morra, dans la Principauté ultérieure. Morra n'est qu'un petit endroit fort peu connu, mais habité par des gens très fiers d'en être; ils veulent que leur village soit appelé Morra des Hirpins : ils le croient donc aussi ancien que le Samnium.

« Naples est Naples et Morra passe tout, » disent-ils avec une conviction respectable. « Un Morrais (*Morrese*), c'est De Sanctis qui nous l'apprend, met une certaine coquetterie à faire bonne figure et à faire bien figurer son pays. » Il s'habille de neuf aux jours de fête, reçoit largement, déteste la grossièreté, la ladrerie, et a dépensé « les yeux de la tête » pour avoir un beau cimetière, une route carrossable et des réverbères allumés la nuit. Dans ce milieu peu lettré, mais point rustaud, l'esprit de l'enfant s'éveilla de bonne heure. Il trouva quelqu'un, probablement un prêtre, qui lui apprit le latin. Il y reçut aussi les premières impressions politiques. Un jour, avant l'aube, sous un ciel noir et laid, il était sur le perron devant sa porte : « Il y avait là, raconte-t-il, beaucoup de gens assis; ma mère me tenait dans ses bras, assise auprès des autres, je tremblais de froid. Vinrent des inconnus, et il y eut de grands embrassemens, et il s'éleva de grandes lamentations, et moi, voyant pleurer, je pleurais, criais et me serrais contre ma mère. » Ces inconnus, — il l'apprit plus tard, — étaient huit Morrais, tous de sa famille, qui, persécutés après les événemens de 1821, partaient pour l'exil : les huit hommes les plus distingués de l'endroit, peut-être de la province, et proscrits pour ce motif. « Voilà une noblesse plus moderne et qui vaut bien l'honneur de descendre des Hirpins. »

De Sanctis fut conduit tout jeune à Naples, où il devint écolier, puis maître de conférences; nous parlerons plus loin de ses études et de son enseignement. Pour le moment, sautons à 1848, l'année néfaste; il avait alors trente ans et une brillante réputation de professeur; par ces raisons, comme beaucoup d'autres, il se crut un homme politique et voulut siéger au premier parlement de Naples. A cet effet, il se présenta aux électeurs d'Andretta, se croyant très connu dans le pays; mais on l'y avait oublié : ceux qui savaient son nom le croyaient encore étudiant. « Et voici venir à moi don Camille, plus jeune que moi, qui m'entoure, m'enjôle avec de belles paroles et me tire, moi et mes Morrais, dans un joli petit concert pour la formation du bureau électoral. Et comme toute la bonne foi était d'un côté, toute la malice de l'autre, il advint que don Camille fut élu et que je restai dehors. Ce bon tour, ajoute De Sanctis, m'est entré dans la tête et n'en a jamais voulu sortir. »

Après le coup d'état du 15 mai 1848, le professeur, désenchanté de la politique, voulut reprendre son enseignement, mais on le tracassa de mille manières : on était alors en pleine réaction, la police et le clergé faisaient tout ce qu'ils voulaient. La police épiait De Sanctis avec un zèle inquiétant; le clergé lui imposa, pour lui permettre de professer, un examen sur le catéchisme. En ce temps-là,

cet examen était de rigueur : on l'infligeait aux instituteurs de tout grade, même aux maîtres à danser. Ne voulant pas s'y soumettre, le patriote indigné, rejeté dans la vie politique, se mit à conspirer avec son ami Settembrini. Singulière conspiration qu'il a racontée lui-même : « Nous étions là, sur le Vomero (la colline où Naples est adossée), cinq ou six de toute couleur. Le péril me parut beau au moment où tout le monde se cachait. Je regardais Settembrini, toujours souriant, trouvant tout facile. On imaginait les chimères les plus folles : creuser une mine sous le palais royal paraissait un jeu... Cela finit par l'explosion d'un pétard. Telle fut la secte de l'unité italienne, qui fit tant de martyrs. Settembrini y passa le premier, c'était naturel : je l'appelais le *facilone* (le grand facile). Quand il nous présentait un nouveau-venu et qu'il nous disait : « Celui-ci est des nôtres, » j'en avais le frisson. Un de ces nôtres se mit à mes trousses, demandant de l'argent, sans quoi... hein! Et il n'en avait jamais assez. Et on l'appelait le chevalier! Un jour, je lui tournai le dos, et j'avais grand'peur qu'il ne me dénonçât, mais il n'ouvrit pas la bouche. Peut-être le croyais-je pire qu'il n'était!.. »

De Sanctis trouva prudent de se sauver à Cosenza, dans les Calabres. « En ce temps-là, écrit-il, j'avais beaucoup d'orgueil, je me tenais pour un homme supérieur. Quand je montais en omnibus, je regardais mes voisins et je disais : « Je vaux pourtant mieux qu'eux tous. » Je vivais seul, je ne cherchais pas de relations et je pensais : « Viendra un jour où les autres voudront me connaître. » Je me comparais aux plus grands et je ne me trouvais pas si loin d'eux. J'arrive à Cosenza, et là, le plus grand était un brave chanoine qui avait fait ses humanités dans un séminaire et qui mâchonnait du latin. Et voilà qu'on se mit à discuter lequel, de lui ou de moi, devait passer devant. Et on m'accordait quelques lignes de plus par miséricorde. Je pensai alors que l'homme, en allant dans les petits centres, se rapetisse, même quand il y est tenu pour le premier... » On voit que l'excellent homme avait le sentiment de sa valeur; peut-être le montrait-il un peu trop : ce fut son unique faiblesse. Le commandeur Santangelo, dans le discours éloquent qu'il vient de prononcer devant le cercueil de son ancien maître, nous apprend qu'à Cosenza De Sanctis ne cessa pas de conspirer en échangeant des lettres chiffrées avec les patriotes du royaume. Aussi fut-il arrêté un beau jour et ramené, sous bonne escorte, à Naples, où il passa trois années au château de l'OEuf. Emprisonné sans jugement, il fut relâché sans procès, avec l'ordre de se retirer en Amérique; il n'alla que jusqu'à Turin, alors refuge des exilés. Le gouvernement piémontais lui offrit les subsides qu'il distri-

buait libéralement aux Italiens victimes des réactions politiques; De Sanctis refusa cet argent et voulut vivre de son travail. Il occupa un petit emploi dans une maison d'éducation et fit des conférences; en 1856, il accepta une chaire à Zurich. « C'est là, dans cette solitude, écrit un de ses amis, qu'on pouvait étudier à loisir sa nature contemplative, ingénue. Les Zuricois sont peu sociables et ignoraient sa langue, aussi vivait-il chez eux comme dans une cellule qui n'était pas une chambre close, car il la portait partout avec lui. Dans son logis, il y avait une jolie pièce pleine de canaris qu'il soignait avec amour; au dehors, un beau pont enjambait la Limmat : c'est là qu'il achevait la préparation de son cours et sa cellule le suivait jusque dans sa chaire, où il montait un quart d'heure trop tôt. » Même en cette ville suisse, où l'on parlait allemand, il se fit aimer de tout le monde.

Quand l'Italie fut libre, il y revint naturellement et revit Naples en 1860; Garibaldi lui offrit alors le gouvernement de la province d'Avellino. Pour accepter cette haute fonction, De Sanctis se fit un peu tirer l'oreille : il eût préféré une chaire et la compagnie des jeunes gens. Mais, en ce temps-là, tout le monde se devait à la patrie. Il partit donc sans tambour ni trompette et arriva une belle nuit à la préfecture d'Avellino. On le retint à la porte : « Qui êtes-vous? — Je suis De Sanctis. — Et qui est De Sanctis? — C'est le gouverneur de la province. » L'huissier se confondit en excuses et tira son chapeau jusqu'à terre : le brave homme se figurait qu'un gouverneur ne pouvait entrer dans la ville qu'au bruit des cloches et des pétards. Très peu de temps après, De Sanctis était de retour à Naples et entrait dans le cabinet Conforti comme ministre de l'instruction publique. En huit jours, il réorganisa l'université, congédia trente-deux vieux professeurs, fonda le lycée Victor-Emmanuel, l'installa dans une ancienne maison des jésuites, pensionna une improvisatrice de talent, Giannina Milli, et prépara une loi d'instruction primaire et secondaire. Puis il siégea au premier parlement italien comme député de Sessa. Cavour le nomma ministre de l'instruction publique, parce qu'il était le seul homme de Naples dont les Napolitains ne lui eussent pas dit de mal (1). C'est là, en effet, un des signes particuliers de cette physionomie sympathique : il est toujours resté populaire dans un pays où il suffisait d'avoir passé au pouvoir pour être conspué. C'était de tradition, cela remontait à l'ancien régime.. Seul ou presque seul, De Sanctis a fait exception. « On ne peut s'empêcher de l'aimer, dit de lui un de ses biographes : il a une grande puissance d'attraction, on ne

(1) De Gubernatis, *Ricordi biografici*, Florence, 1872.

lui résiste pas. Il n'a jamais eu d'ennemi et n'en aura jamais (1). » Voilà pourquoi il devint ministre à Turin, où il se remit bravement à l'œuvre; on lui doit beaucoup d'innovations utiles, notamment les pensions accordées aux jeunes docteurs de mérite pour qu'ils puissent aller voir du pays et des écoles en Allemagne et ailleurs. Au ministère, De Sanctis fit tant de bonnes choses et respecta si peu la routine, qu'il souleva toute sorte d'opposition; il s'en revint alors à Naples, Gros-Jean comme devant, avec deux cents francs à dépenser par mois. Aussi dut-il se remettre à travailler pour vivre. Ce fut très heureux, il remonta en chaire, à sa vraie place; nous l'y retrouverons plus tard.

Cependant il ne put jamais se désintéresser de la politique. En 1876, il voulut encore se présenter à la chambre : il y eut des intrigues, des tiraillemens, un scrutin de ballottage; De Sanctis, quoique paresseux, un peu frileux et pas très jeune (c'était en plein hiver et il avait cinquante-huit ans), résolut de se présenter lui-même à ses électeurs et alla revoir son pays après quarante ans d'absence. Ce fut donc une tournée électorale, qu'il a racontée lui-même dans le plus piquant de ses livres (2); citons-en quelques traits qui nous montreront le pays et l'homme. Il s'arrêta d'abord à Rocchetta, où tout alla bien; il n'en fut pas de même à Lacedonia, l'antique Aquilonia (Principauté ultérieure). Il y avait là des adversaires, même des parens peu satisfaits, notamment un oncle Vincent, « petit vieux juvénile, fin museau, esprit frais, chargé de mots et d'anecdotes qui partaient à tout moment. — Vous avez laissé mal administrer votre nom, dit l'oncle. — Eh bien ! me voici, fit De Sanctis, je viens l'administrer en personne. » Et il pensa : « Don Vincent est déjà conquis. » Mais, bah ! l'oncle s'échappe par la tangente et ne parle que du sonnet. « De quel sonnet s'agit-il? — Comment ! de quel sonnet? D'un certain sonnet qui était si beau et que vous avez

(1) Excepté Alexandre Dumas père, qui, étant à Naples où il dirigeait en 1861 son journal *l'Indipendente*, avait pris le galant homme en grippe, on ne sait trop pourquoi. Il écrivit alors à quelqu'un ce billet inédit, qui amusera peut-être :

« Mon cher,

« Donnez-moi donc tout ce que vous avez d'articles sur M. De Sanctis ou plutôt de M. De Sanctis. Je voudrais l'étriller. Je sais qu'il est de vos amis, mais La Rochefoucauld a dit qu'il y a toujours dans le malheur d'un ami quelque chose qui nous fait plaisir. C'est à ce titre que je compte sur vous.

« Mille amitiés.

« ALEXANDRE DUMAS. »

(2) *Viaggio elettorale,* racconto di Francesco De Sanctis. Naples, Antonio Morano, 1876.

trouvé méchant. Et la belle raison? Méchant! parce que j'y avais mis Cupidon avec ses ailes. »

Malheur! l'oncle était poète et le neveu ne lui avait pas rendu justice. Ce sont là des malchances qui compromettent une élection. « Eh! bon Dieu, reprit le neveu, aime-le donc toujours, ton sonnet, et Cupidon aussi, si tu y tiens. — On voit bien, dit l'oncle, que vous êtes un romantique. — On t'a dit cela? Et on t'a dit aussi que j'étais un athée? — Ce point regarde l'archiprêtre, tu t'arrangeras avec lui. Mais tu es un romantique, et moi, moi, je suis un classique! »

Don Vincent ne se sentait pas d'aise. Ce sonnet, il l'avait sur l'estomac et il venait de s'en débarrasser. Le soir, De Sanctis était dans sa chambre et fumait son éternel cigare en rêvant aux émotions de la journée, notamment au sourire d'un prêtre, nommé Pie, qui ne lui annonçait rien de bon. Il ouvrit une fenêtre pour aérer la pièce : « C'était une nuit profonde, avec un de ces silences de la nature qui vous tiennent le front bas. J'observais, raconte-t-il, cette fumée qui, rejoignant une autre fumée et suivant des lois qui lui sont propres, formait une colonne et se dissipait en sortant. — Voici, disais-je, le mystère des choses. Le cigare fumé n'existe plus; ce qui reste, c'est la fumée, qui va composer d'autres combinaisons, d'autres existences. Et moi, que serai-je? Un cigare fumé... Rien ne meurt, tout se transforme : belle phrase, assurément, pour vous faire avaler la pilule; cette pilule, c'est que l'individu meurt et ne revient plus. Dites donc à cette fumée qu'elle redevienne cigare! Non, les cigares ne reviendront plus!.. ne reviendront plus! ne reviendront plus!.. Et ce maudit « ne reviendront plus » se planta dans ma mémoire comme le refrain d'une chanson triste. Et plus je continuais la chanson, plus le refrain s'obstinait à ne la pas quitter...

« Pour en finir, je m'enfonçai sous mes couvertures, et bonne nuit! J'étais fatigué à mort, mais mon cerveau ne voulait pas dormir. C'était comme un pot-au-feu plein d'eau bouillante exhalant des vapeurs qui se condensaient et prenaient des formes variées. J'entendais parler, je voyais des lueurs dans ces ténèbres. Pareille chose m'était arrivée la première nuit que je passai (à Naples, en prison) au château de l'OEuf, et d'autres fois encore. Parfois même, en état de veille, à certains momens d'oisiveté, je me crée des fantômes qui sont comme un autre moi en face de moi, avec lequel je dispute; je sais bien que c'est une illusion, mais cette illusion me plaît.

« Cerveau! cerveau! disais-je, tiens-toi tranquille. J'ai besoin de dormir. J'ai demain à faire un discours, de ces discours dont on se souvient longtemps. Pense que je dois convertir une moitié de

Lacedonia, qui se tient clapie et ne veut pas se laisser voir. » Là-dessus j'entendis un éclat de rire. Je regarde, et je vois au fond de la pièce, long comme une perche, le corps du prêtre Pie, mon théologien.

« Tu te moques de moi, mon cher? — Un beau prêche! un beau prêche! — En effet, pour toi théologien, c'est un prêche. — Et, le prêche fini, la messe est finie. — Je ne comprends pas cela. — Écoute-moi bien, mon neveu. La messe finie, qui pense encore à l'église? — Théologien, théologien, tu as une mine d'hérétique! » Il riait toujours et me dit, se penchant sur moi : « Ciccillo (diminutif de Francesco; c'est ainsi qu'il m'appelait enfant), tu seras toujours Ciccillo. — Celle-là est bonne! — Tu as tant voyagé, et j'en sais plus que toi. — J'apprendrai, j'apprendrai. — As-tu lu la lettre *Ad Quintum fratrem?* — Je le crois. — Même dans les livres tu aurais pu apprendre la lutte électorale. Cicéron en parle. Et tu crois pouvoir faire une élection avec des discours? — C'est avec des discours que les font les ministres. — Oui, ce qu'ils font, c'est la scène. Mais les coulisses sont faites par les préfets, les préteurs, les maires et tout ce qui s'ensuit. — Tu sais cela? Je commence à te croire. — Là-dessus, je pourrais t'en remontrer. Tu veux constituer une scène avec des décors imaginaires. Sais-tu seulement qui sont les électeurs? Tu prétends les convertir avec un coup de baguette oratoire? — C'est un miracle qui est pourtant arrivé. — Oui, mais derrière le miracle, il y a le prêtre. — Théologien, tu t'enfonces dans l'hérésie et tu détruis toutes mes illusions. — Toi, tu veux faire un roman, et le monde, c'est de l'histoire. » Sur quoi, le rêveur demande au prêtre quelles sont les coulisses de Lacedonia, mais le prêtre n'est pas de ceux qui causent. Après s'être fait longtemps tirer l'oreille, il consent toutefois à entr'ouvrir sa main pleine de secrets bien cachés :

« — Regardons, dit-il, les petits centres électoraux. Crois-tu qu'il y ait là toutes les idées et tous les sentimens du roman qui te bruit dans la tête? Prends les pays juchés sur la montagne où l'on va quelquefois à dos de mulet, sans circulation de marchandises ou d'idées; c'est un miracle s'il y arrive de loin en loin un journal ou un colporteur qui renouvelle un peu l'air. Des groupes de petits endroits autour d'un endroit un peu plus grand, où c'est à peine s'il s'élève au-dessus des bas-fonds une couche de demi-culture et de demi-fortune. Va de l'avant dans des centres plus populeux, mieux caressés par la nature et l'art et tu trouveras de nouveaux gradins de cette échelle sociale au sommet de laquelle perche ton roman. Commences-tu à comprendre? — Je ne comprends rien du tout. Est-ce que tu veux me décrire ton collège? — Il s'agit bien de cela. Je fais de l'histoire générale. Mettons que nous soyons en

Amérique, là aussi il y a des bas-fonds sociaux. Présente-toi là-bas: qu'est-ce que De Sanctis? — C'est un écrivain public, dira quelqu'un. — C'est un lettré, corrigera l'homme entendu de l'endroit. — Et qu'est-ce qu'un lettré auprès d'un avocat? reprendra en se carrant un brouillon de basoche. Et qui sait si un barbouilleur ne voudra pas t'apprendre l'orthographe par-dessus le marché? — Ah! par exemple!.. — Nous sommes en Amérique. — Ah çà, qu'ai-je donc à faire pour être un candidat sérieux? — En premier lieu, tu dois savoir que tout électeur est souverain et veut qu'on le traite d'illustrissime; plus il est bas sur l'échelle, plus tu dois être son très humble serviteur. Tu n'as pas écrit, je gage, un seul petit billet mielleux, avec un *post-scriptum* plein de sucreries. Tu n'as pas fait ta cour au tailleur, au barbier de l'endroit; leur as-tu seulement promis la croix à tous? Puis, dans ces petits centres, le monde commence ici et finit là, le clocher est la grosse affaire. Il y a dans ces querelles, dans ces jalousies municipales, autant de passion qu'entre la France et l'Allemagne. Chacun a son épopée particulière : l'épopée de l'enfant est le château de cartes, l'épopée des villageois est l'assaut au conseil municipal. Et tu appelles tout cela des petitesses! Et tu veux te poser en homme sérieux? Mais un homme sérieux doit employer toute son industrie pour chauffer ces querelles et picoter ces passions et encenser les vanités et susciter les rivalités entre un pays et le pays voisin, entre une famille et une autre famille. Voilà comment on se fait un parti. L'enthousiasme est un feu follet. Les passions et les intérêts, voilà la pâte humaine. — Assez! assez! — Mais nous sommes à peine à l'alphabet. Prends garde aux clés, mon bonhomme! — Qu'est-ce que les clés? — Les clés de la situation. Tous ces souverains ont quelqu'un au-dessus d'eux qui les fait danser; ils croient danser leur propre danse et ils dansent celle de ce monsieur. Chaque centre politique a quelque riche à outrance, quelque robin tracassier, quelque camorriste (on en voit même en Amérique), un gros bonnet qui mène les gens à la baguette : là est la clé. Deviner où est la clé, c'est la chose essentielle. Ton roman te dit qu'il faut s'appuyer sur les honnêtes gens, mais les honnêtes gens sont des paresseux qui ne savent pas distinguer leur bras gauche du droit. Veux-tu écouter l'histoire? Tiens-toi aux forts, lions ou renards, peu importe! Moins ils ont de scrupules, mieux ils savent faire... — Ah! cynique de théologien!..

« Je me passai la main sur le front pour chasser le fantôme, et, me jetant à bas du lit, j'ouvris la fenêtre pour happer une bouchée d'air frais. C'était déjà l'aube, ce peu de lumière dissipa les brouillards de mon cerveau et je crus avoir fait un mauvais rêve. Pauvre théologien! pensai-je; quelle vilaine figure je t'ai donnée! En ce

moment, tu dors à poings fermés et tu ne te doutes pas que tu as été un comparse, évoqué par mon humeur noire. Mais où diantre ai-je pris tous ces mauvais pressentimens? C'est mon imagination qui a tout grossi : pour défaire un roman, j'en ai fait un autre. »

Il résulta de cette nuit agitée que De Sanctis prononça son discours. Ce discours est célèbre, et puisqu'il l'a publié lui-même, nous pouvons bien en citer le passage qui a produit le plus d'effet. Le candidat dit aux électeurs de Lacedonia : « J'illustrai ma patrie par l'enseignement; envoyé en exil, je l'illustrai par mes écrits, qui, peut-être, ne mourront pas, et peut-être un jour votre postérité élèvera des statues à l'homme à qui vous contestez vos suffrages. — Je revins de l'exil avec l'auréole du martyre, du patriotisme et de la science; je fus gouverneur de cette province, je fus ministre de Garibaldi, je fus député de Sessa et je ne fus pas député de Lacedonia. Vous m'avez préféré Nicolas Nisco, bien qu'il fût élu dans un autre collège; vous avez décrété mon exil du collège natal. Après quatorze ans de ce second exil, l'exilé vient vous demander la *patrie;* rendez la patrie à l'exilé! »

Tous les Italiens savent ces paroles par cœur et les répètent avec un sourire; elles enlevèrent cependant tous les suffrages des Lacédoniens. C'était peut-être la note juste. On s'étonnera sans doute en France qu'un homme du XIXe siècle ait osé parler de lui-même avec tant de bonne foi. Un humoriste napolitain (1) nous a donné la meilleure explication de cette singularité : De Sanctis était si distrait qu'il croyait parler d'un autre.

Cette distraction est le signe particulier de l'homme avec qui les reporteurs ont beau jeu. Un soir, étant ministre, il se présenta étourdiment à une fête de la cour, en habit de gala, portant son épée à droite. Il lui arrivait au café de suspendre son habit au croc et de jouer aux échecs en manches de chemise. Il négligeait d'ouvrir les lettres qu'on lui écrivait et les gardait des mois entiers « poche restante; » on dit même qu'un jour, au guichet de la poste, il eut toutes les peines du monde à se faire donner son courrier, parce qu'il avait oublié son propre nom. Un ami, qui survint à point, dut le lui remettre en mémoire. Une autre fois, à Malte, il se promenait bras dessus bras dessous avec son ami Marvasi; tout à coup il se plaignit d'un grand froid qui le faisait boiter du pied gauche. Il craignit que ce ne fût un accès de goutte et voulut rentrer au logis sur-le-champ : « Rentrons, lui dit Marvasi; tu pourras ainsi chausser la botte que tu as oubliée. » En effet, De Sanctis était sorti avec une botte au pied droit et une pantoufle au pied

(1) J. Verdinois, *Profili letterari napoletani*. Naples, Antonio Morano, 1882.

gauche, ce qui expliquait la claudication. « On m'appelle distrait, écrivait-il. La vérité est que pour moi l'important est souvent ce que je pense et non ce qu'on dit; c'est pourquoi tout ce vent de paroles qu'on me souffle à l'oreille n'arrive pas à mon esprit et ne peut me distraire. Pourtant ceux-là se trompent qui, me voyant ainsi recueilli en moi-même, s'imaginent que je médite toujours sur des sujets graves et importans. La concentration devient une habitude maladive et souvent, derrière ce recueillement, il n'y a qu'une rêverie inutile. Dans ma vie, j'ai plus pensé que lu. Et, à force de travail, mon cerveau a pris le tic de travailler à vide; ce qui a l'air de méditation n'est qu'une longue construction de châteaux en Espagne où je m'installe et me divertis. Si bien que, même quand je traite des sujets graves qui réclament toute mon attention, il advient qu'au plus beau moment le fil casse, et je me distrais, et je bâtis un nouveau château en l'air, et mes impressions du jour viennent à la traverse : tout cela en marchant, car le mouvement m'excite, et l'excitation dure jusqu'à ce que je tombe harassé sur une chaise où, fermant les yeux, j'endors ces vagues et je rentre au port. » L'aveu est bon à noter; il nous servira pour expliquer l'écrivain et sa critique.

Par ces raisons, il n'était pas fait pour la politique : c'était l'avis de sa femme, celle qu'il nomme « la bonne Mariette, » même dans ses ouvrages imprimés : « Elle prétend, écrit-il, qu'en ceci le hasard a été un imbécile, qu'il pouvait bien s'exempter de m'attirer au milieu de tant d'intrigues, et me laisser à mes études, à la société des jeunes gens. En ceci je ne lui donne pas raison, bien plus, je regimbe et je dis un tas de belles choses sur les devoirs envers le pays. Le débat s'échauffe surtout quand il me faut la quitter et prendre le train de Rome (où sont les chambres) en faisant, comme elle dit, le commis-voyageur. » La bonne Mariette était dans le vrai : son mari ne valait rien au parlement, où il faut des roseaux qui plient : il ne savait pas courber l'échine, même pour saluer les gens. Puis il restait rêveur, imaginait une opposition dynastique ralliant toutes les honnêtetés : au bout de peu de temps, il se trouvait seul, les yeux en l'air, abandonné par ses partisans, et il retournait à ses études. N'essaya-t-il pas une fois de prouver à la chambre que tous les députés étaient d'accord, puisqu'ils voulaient tous l'ordre, la liberté, le progrès, le bien du pays, l'honneur du drapeau, etc.? Il ne se contentait pas de le dire, il le croyait, et pour constituer cette gauche idéale, il contenait les impatiens, secouait les endormis. On riait de ses illusions, mais on revenait à lui quand on avait besoin d'un ministre sympathique.

M. Cairoli l'appela dans son cabinet, en 1878, l'année où se

réunit, à Florence, le congrès des orientalistes; De Sanctis y fit un discours d'homme heureux, plein de foi dans l'avenir. En apercevant M. Renan dans la salle, il l'interpella en français en lui disant : « Renan tout court, Renan sans épithète, parce que Renan est Renan, et son nom suffit. » Ce fut un des beaux jours de sa vie. Puis, pour la troisième fois, il quitta le ministère et rentra dans la vie privée, en petit bourgeois, sans faste et sans morgue, car, s'il avait son genre d'orgueil bien franc, bien candide, il était dépourvu de vanité. « Il s'habille à la diable, dit M. Verdinois, porte un pantalon trop court, une cravate qui paraît nouée plutôt qu'attachée, un chapeau démodé qui a fait son temps et qui se tient sur son chef, non qu'on l'y ait mis exprès, mais parce que c'est là sa place. Il a des cheveux gris et forts, des sourcils gris aussi et un peu ébouriffés. On voit sortir le jour entier des poils gris de sa moustache un bout de cigare éteint, qu'il rallume à tout moment. Il marche devant lui, le corps droit, salue de la main, ne s'incline jamais, se tourne tout d'une pièce. Il est rêveur (c'est son mot) et cause peu... Dans les relations privées, toujours affectueux, ouvert, il devient vite familier et passe du *vous* au *tu* en un clin d'œil. Galant homme jusqu'au scrupule, il ne soupçonne pas qu'on puisse offenser les lois, même celles de la délicatesse. » Dans sa jeunesse et dans sa province, il s'était fiancé à une jeune fille, dont il fut séparé par l'exil; il la retrouva quarante ans après, mariée et « mère d'une famille robuste et allègre. » — « C'est heureux pour toi, lui dit-il, que les noces n'aient pas eu lieu. Quelle vie aurais-tu pu avoir avec moi? La prison, l'exil et la misère. Tu as eu plus de jugement que moi, et maintenant tu es encore une rose. » C'est ainsi qu'il voyait le bon côté de tout. Malade depuis trois ans et presque aveugle, il passait son temps à dicter ses Mémoires, et, de loin en loin, faisait une conférence publique dans le *Circolo filologico*, qu'il avait fondé : l'an dernier encore, il y a parlé du système de Darwin appliqué à la littérature. Mais la maladie prit le dessus et l'éprouva cruellement. Le jour de sa mort, il se sentait mieux et but avec plaisir une tasse de bouillon, puis il s'assoupit; on crut qu'il dormait; mais, saisi d'un frisson, il appela de la main un de ses amis, qui était là, et ne lui dit qu'un mot à l'oreille : « Mourir!.. »

II.

Tel fut l'homme; il faut aborder maintenant le critique et le professeur, car c'est comme critique et surtout comme professeur que De Sanctis a rendu des services signalés et conquis un nom qui vivra sans doute. Il y a loin du village de Morra, dans la province d'Avel-

lino, à la chaire de littérature italienne, dans l'université de Naples. Tâchons de faire ce long voyage et de montrer comment le petit Hirpin est devenu un esprit si largement ouvert.

Nous trouvons d'abord à Morra, vers 1828, en plein bourbonisme, un écolier qui étudiait beaucoup (plutôt le latin que l'italien), et « les mains lui brûlaient des coups de férule. » Il en avait une telle peur, qu'ayant lâché un jour le mot d'*amabint*, et, voyant le maître lever la main, il se jeta vers la porte et glissa sur un clou qui lui entra dans la cuisse : « J'en porte encore la marque, » écrivait-il cinquante ans après. Il y avait au village un grand mur d'église, orbe ou à peu près, car il n'était percé que d'un trou auquel on ne pouvait arriver que par une haute échelle. L'enfant y monta un jour et vit par l'ouverture quantité de prêtres assis en rond comme à une table d'hôte, ou plutôt comme dans le chœur quand ils disaient l'office; il eut peur et descendit précipitamment, comme s'ils le poursuivaient « pour l'enfermer là dedans. » — « Je ne sais, raconte-t-il, comment je ne me rompis pas le cou! J'étais enfant; ce spectacle et cette frayeur ne me sont jamais sortis de la mémoire. On me dit que c'était le cimetière des prêtres, j'en conclus que dans l'autre monde les prêtres se tenaient assis et il me sembla que cela valait beaucoup mieux que d'être couché sur le dos dans une caisse clouée. Ceci me donna une haute idée du prêtre, et, en me voyant si pacifique et si studieux, d'aucuns me disaient : « Ne veux-tu pas te faire prêtre? » Qui sait si je n'aurais pas fini par là si ma grand'-mère ne m'avait pas mené à Naples, où, en lisant du Démosthène et du Cicéron, je déclarai que je voulais être avocat. Et je tins bon dans cette idée, je fis mes études, et j'étais arrivé à ma première année de stage, quand l'oncle Charles, mon maître, qui dirigeait une belle école, fut frappé d'apoplexie et force me fut de le suppléer; c'est ainsi que le hasard me fit pédagogue. Et le hasard fut plus intelligent que moi, parce qu'il devina ma vocation. C'est, du moins, ce que soutient ma femme, qui ne me reconnaît aucune qualité d'avocat, c'est-à-dire de brouillon (à son avis); et elle dit qu'en faisant ce que je fais, on gagne moins d'argent, mais plus de renommée. Moi, je m'incline. »

Avant d'enseigner cependant il avait étudié : « Je comptais seize ou dix-sept ans (écrit-il dans son essai sur *le Dernier des puristes*) et j'avais lu beaucoup de livres sur quantité de sujets; j'écrivais en vers, en prose, j'improvisais par-dessus le marché; tout le monde me comblait d'éloges : mon maître m'appelait Plume d'or, et moi-même, avec le plus grand orgueil qui fut jamais, je me tenais sérieusement pour l'homme le plus instruit de Naples. J'avais en partie copié, en partie résumé Hobbes, Leibniz (mon favori); Spinoza, Descartes, Malebranche, Genovesi, Beccaria, Filangieri et

tant d'autres, au hasard des rencontres, sans ordre ni dessein; j'avais la tête pleine d'histoire, de théâtre et de romans, et tout y restait, parce que ma mémoire était bonne. Il arriva un jour que Francesco Costabile me proposa de me conduire à l'école du marquis Puoti : « Pour quoi faire? » demandai-je, et lui : — « Pour apprendre l'italien. » — Je regardais cela comme une offense. Mais beaucoup de mes amis allaient à cette école, et tous en chantaient merveille : j'y allai donc aussi. On l'appelait « école de perfectionnement, » on y *accomplissait* ses études et l'on y était poussé par un désir de culture supérieure, par l'envie de ne pas rester au-dessous du voisin. »

Arrêtons-nous ici, nous entrons dans une maison qui a rendu de grands services. Tous les Napolitains, qui, de nos jours, se sont fait un nom dans les lettres, étaient sortis de là. Ce marquis Basilio Puoti, marquis honoraire, mais bon humaniste, très fort en grec, s'était voué à la culture de la langue italienne et réunissait autour de lui, dans une école gratuite, tous les jeunes gens qui aimaient l'étude et promettaient du talent. Il donnait des leçons qui étaient plutôt des conférences dans une vaste salle de son palais, où se pressaient deux cents écoliers fraîchement échappés des séminaires. En ce temps-là (vers 1835), il n'y avait, à Naples, ni règlemens, ni programmes, les examens étaient de pures cérémonies, et, avec ou sans grade, professait qui voulait. Le gouvernement avait pour devise, en ce qui concernait l'instruction publique : *Non incaricarsene,* ce qui, traduit librement, dans le ton familier du mot, signifie : « Qu'est-ce que ça me fait? » Le président de l'université, un monsignor, n'avait qu'un souci en tête : les étudians allaient-ils à la messe? Sur tout le reste, il se montrait coulant et à ceux qui semblaient s'inquiéter des études, il disait en haussant un peu l'épaule : « Qu'est-ce que ça vous fait? » De Sanctis lui-même, étant, quelques années après, professeur au collège militaire, épancha un jour ses soucis dans le cœur du chapelain et lui confia ses idées pour réformer l'enseignement littéraire : « Qu'est-ce que ça vous fait? murmura le chapelain en lui serrant la main avec effusion. Crois-moi, mon ami, *non te n'incaricare,* ne t'inquiète pas de ces choses. Le roi dit : « Plus ils sont ânes, plus je suis savant. » — Deux ans après, ce chapelain fut nommé évêque.

Grâce à ce « laissez-faire, » un peu méprisant, le roi Ferdinand obtint tout le contraire de ce qu'il espérait : il y eut à Naples une rage d'apprendre et de savoir. On ne suivait pas les cours de l'université, mais quinze ou vingt mille étudians, accourus de toutes les provinces, affluaient dans les écoles privées où professaient des hommes vraiment supérieurs. Le marquis Basilio Puoti fut l'un de ces hommes, et, comme il était bourbonien, on ne l'inquiéta pas; le roi

se moquait de lui en l'appelant *pennarulo* (plumassier ou plumitif); les ministres le toléraient ou le protégeaient. Son palais imposait aux jeunes gens : un escalier monumental, des laquais en gants blancs, une salle grandiose entièrement tapissée de livres; la science était logée là comme une dame de grande maison. Quant au maître, un peu grave et compassé dans ses écrits, il était tout autre en ses manières; affable et très vif, plein de mots et de lazzi à la napolitaine, il ne professait point, ne montait pas en chaire : il causait, racontait souvent, s'amusait et amusait. Il n'y avait là aucun air d'école et de maître : c'était bien plutôt une réunion d'amis, une sorte d'académie affranchie de formalités et de règles. Les nouveau-venus, les provinciaux, en abordant Puoti, lui disaient : « Maître; » il s'en fâchait et voulait être appelé marquis. Quelques-uns, sortant du séminaire, couraient lui baiser la main, il la retirait vivement et disait : « On ne baise la main qu'au pape. » Ni bancs ni pupitres, on s'asseyait sur de belles chaises et les leçons se passaient en exercices sur l'art d'écrire : traductions, compositions, lectures mêlées d'anecdotes, de réflexions, de jugemens, d'accès de colère et d'excuses aimables; c'étaient les étudians qui travaillaient ou plutôt les jeunes gens, car le mot d'étudiant était proscrit. Puoti les appelait : « mes jeunes. » Un jour, il présenta De Sanctis à un grand personnage qui s'avisa de dire : « Ah! voilà donc votre disciple? — Non pas disciple, corrigea le marquis, mais collaborateur. »

On peut s'imaginer l'importance de cette école, en un pays comme Naples, sous un régime comme celui de Ferdinand; en apprenant l'italien, les « jeunes » apprenaient l'Italie. Révolutionnaire sans s'en douter, le marquis Basilio Puoti, — qui ne rêvait, dit-on, que de devenir le précepteur du prince héréditaire et mourut de chagrin parce qu'il ne le fut pas, — inspira bien innocemment à ses élèves cette idée alors séditieuse qu'il y avait une langue et par conséquent une patrie commune : c'est ainsi qu'une classe de grammaire, dirigée par un bourbonien bien tranquille, prépara de loin les voies à Victor-Emmanuel. Cependant l'école de Puoti ne pouvait longtemps durer : on y donnait trop d'importance aux mots et à la partie mécanique de l'art d'écrire. Le marquis avait rendu de grands services, mais il s'agissait d'aller plus loin. Il y eut bientôt, parmi les élèves, des insurgés ou plutôt des dissidens; le jeune De Sanctis fut l'un des premiers hérétiques. Il osa dire un jour, en séance publique, que le purisme n'avait plus de raison d'être, parce qu'il était déjà vainqueur et que désormais il devait être question, non plus de langue, mais de style. « Le brave homme en fut content et accepta la théorie pour bonne. Mais, ajoute l'élève émancipé, quand je voulus plus tard tirer les conséquences de cette théorie,

le marquis se rebella, ou plutôt il m'appela rebelle. Néanmoins j'eus toujours pour lui tant de respect et de dévoûment que les dissentimens littéraires ne suffirent pas pour me faire déchoir dans son âme, et quand il me vit près de lui à son lit de mort, il me dit : « Tu sais que je t'ai toujours aimé. »

Cependant, après s'être fait la main dans le collège militaire de la Nunziatella, De Sanctis avait ouvert une école rivale où, jetant pardessus bord la rhétorique et la grammaire, il se lança dans la haute critique et dans la philosophie de l'art. Ce ne fut pas sans opposition qu'il gagna son auditoire : ouvertement novateur, il osait déclarer que les classiques et les romantiques étaient sur le point de s'entendre, que l'idée et le concept abstrait étaient étrangers à la littérature, que la valeur d'une œuvre littéraire ne dépend pas de la vérité et de la moralité du fond. Il osa rejeter l'arbitraire distinction des genres et regarder, par exemple, l'épopée, l'histoire, le théâtre, comme une seule et même forme diversement développée : de pareilles audaces devaient horripiler le pauvre marquis Basilio Puoti. Le professeur avait vingt ans, ses disciples étaient de son âge : « Jeune au milieu des jeunes, écrit un de ses auditeurs, ils se formèrent ensemble et ne se quittèrent plus. » L'école demeura ouverte jusqu'en 1848.

Année fatale où tous les lettrés se jetèrent dans la politique et, par conséquent, furent mis en prison : on sait déjà que De Sanctis passa trois années au château de l'OEuf. Ce fort qui s'avance dans la mer était gardé par des Suisses ; le prisonnier demanda un livre et on lui donna, peut-être par dérision, une grammaire allemande. Un autre eût maudit ses fers et ses bourreaux, De Sanctis lut et relut la grammaire et apprit l'allemand : il put ainsi, au bout de peu de temps, traduire des poésies de Goethe et de Schiller, et mettre en italien, au moins en partie, l'*Histoire de la poésie* de Rosenkranz et la *Logique* de Hegel. Lire de pareilles choses dans la claire et douce lumière de ce pays aimé des dieux, en contemplant « ton azur, ô Méditerranée ! » On s'étonnera moins de cette bizarrerie si l'on veut bien se rappeler que les méridionaux en Italie sont portés à la métaphysique : Thomas d'Aquin, Giordano Bruno, Campanella, Telesio, Vico, naquirent tous dans le Napolitain. Aujourd'hui encore, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des infortunés qui enseignent la philosophie dans les facultés ou dans les lycées italiens viennent de l'ancien royaume des Deux-Siciles. Dès sa vingtième année, De Sanctis hantait les brouillards : il cherchait très sérieusement la forme de l'humanité selon les lois générales de l'esprit dans sa marche progressive. Il était donc, sans le savoir, une manière d'hégélien ; quand il rencontra Hegel pour la première fois, dans la prison du château de l'OEuf, il reconnut en lui un ami

de vieille date et lui dit comme Dante à Virgile : « Tu es mon maître et mon auteur. » C'est un point à noter, car il resta toujours du Hegel dans De Sanctis, même au ministère de l'instruction publique : il installa son philosophe dans toutes les chaires vacantes et après 1860 il arriva ce fait très étrange que le panthéisme logique, expulsé d'Allemagne, put se réfugier en Italie, où il se trouva bien.

A peine libéré du château de l'OEuf, notre professeur (on l'appelait « le Professeur » par antonomase) courut à Turin, où étaient alors la plupart des exilés : il y donna des conférences sur *la Divine Comédie* et fit fureur, mais il fallait vivre. En 1856, le Polytechnicum de Zurich en Suisse, qui venait de s'ouvrir, lui offrit une chaire de littérature italienne. Ce n'était guère alléchant : enseigner l'Arioste, en italien, à de futurs ingénieurs qui, pour la plupart, n'entendaient que l'allemand ! Le cours n'était pas obligatoire ; or on sait que les cours qui ne sont pas obligatoires n'attirent pas beaucoup les jeunes gens : il s'agit pour eux de gagner de l'argent et vite. Cependant De Sanctis alla professer à Zurich. Là, il dit aux étudians avec sa familiarité méridionale : « En ne suivant que les leçons obligatoires, si tu peux t'en contenter, tu n'es pas un homme ; tu n'es, permets-moi de te le dire, qu'un bel et bon animal. — Un animal raisonnable, me répondras-tu, qui sait les mathématiques, la physique, la mécanique. — Assurément, et, par cette raison, un animal coupable, car tu ne te seras servi de ta raison que dans un intérêt animal. En effet, dites-moi un peu, « mes jeunes, » quand celui-ci aura passé sa journée à travailler pour s'assurer le repas du soir, une fois qu'il aura le ventre plein, le gosier humide, et la digestion bien faite, en quoi celui-ci différera-t-il de son mulet ou de son âne qui, lui aussi, aura passé héroïquement sa journée entre le travail et le râtelier ? » Pour dire de pareilles choses à des jeunes gens qui ne rêvaient que ponts et chaussées, il fallait être brave. De Sanctis n'en poussa pas moins sa pointe jusqu'au fond : il parla d'un de ses élèves de Naples qui l'avait quitté pour étudier le droit et se faire juge et bien dîner, et il devint juge, « et maintenant cette bête en toge partage son temps entre les condamnations à mort, aux fers, au bagne, où il envoie ses anciens camarades, et les bons morceaux qui achèvent de l'hébéter. » Sur quoi l'orateur s'échauffait, exaltant les lettres et ceux qui les aiment : « Je ne parle pas de ceux, ajoutait-il (ceci peut servir, même ailleurs qu'à Zurich), je ne parle pas de ceux qui en font marché et qui disent : Puisque, pour notre malheur, en un siècle industriel et commercial, nous sommes des littérateurs, ouvrons boutique ; ceux-ci vendent des mots, comme on vend du fromage et du vin. Je ne veux pas profaner ce lieu ni épouvanter vos jeunes esprits en vous montrant cette prostitution de l'âme. » Le professeur ne tenait à combattre que cer-

tains préjugés, celui-ci par exemple, très commun en Suisse, que la littérature amuse, orne l'esprit, complète l'habillement, donne bon air et ne sert pas à autre chose. « Non, mes amis, proclamait De Sanctis, la littérature n'est pas un ornement superposé à la personne, différent de vous et que vous puissiez jeter loin : c'est votre personne même, c'est le sens intime, qui est en vous tous, de toute noblesse et de toute beauté, qui vous éloigne avec horreur de toute action vile et laide et qui met en face de vous une perfection idéale dont chaque âme bien née aspire à s'approcher. Voilà le sens dont il faut faire l'éducation... Avant d'être des ingénieurs, vous êtes des hommes et vous agissez en hommes quand vous vous livrez à ces études que nos pères appelaient les « humanités, » qui relèvent votre caractère et qui font l'éducation de votre cœur. »

Un de ses collègues de Zurich, M. Moleschott, le savant physiologiste, nous a parlé récemment (dans *la Nuova Antologia* du 1er janvier 1884) des leçons de De Sanctis au Polytechnicum. Dans son enseignement, le professeur se montrait à la fois spéculatif et réaliste et allait de la synthèse à l'analyse en tâchant de les mettre d'accord : il eût voulu fondre ensemble l'idée et le fait, l'artiste et son œuvre. « Il faisait mieux. Quand, du haut de la chaire, il analysait l'œuvre du poète en se résignant au rôle très modeste d'interprète, il devenait artiste et créateur. Sa démonstration n'était alors ni physiologique, ni philosophique, ni spéculative, ni expérimentale; elle était simplement artistique. Quand il expliquait le *Roland furieux*, ce n'était plus De Sanctis qui parlait; on eût dit que l'Arioste en personne venait révéler le secret de sa composition;.. le critique ne faisait plus qu'un avec le poète. On sentait bien que ce critique était tout pénétré de l'esthétique de Hegel; cependant il ne parlait jamais comme un homme lié par un système. Son guide était l'art; du système il n'était resté autre chose que la gesticulation, et cette gesticulation même paraissait combattre l'ensorcellement scolastique. Quand il parlait du contenant et du contenu, l'index de sa main gauche tournait autour de l'index de la main droite pour faire ensuite un brusque mouvement vers le conduit auditif, comme s'il eût voulu pénétrer par le tympan au cerveau. » On voit le geste et l'homme. Tel il fut au Polytechnicum de Zurich, tel à l'université de Naples, où, en quittant la politique et le pouvoir, il occupa modestement une chaire de littérature. En même temps, il publiait ses *Essais* et son *Histoire littéraire* (1) qui nous permettent de l'apprécier comme écrivain; mais l'écrivain, malgré

(1) *Saggi critici*, quatrième édition, 1881. — *Nuovi saggi critici*, deuxième édition 1879. — *Saggio critico sul Petrarca*, deuxième édition, 1883. — *La Scienza e la Vita* (discours d'ouverture), 1872. — *Storia della letteratura italiana* (deux forts volumes), 1870. — Naples, Antonio Morano.

toutes ses qualités et tous ses mérites, était loin, nous assure-t-on, de valoir le professeur.

Insistons d'abord sur un point important : il y a deux écoles critiques en Italie : celle des érudits et celle des philosophes ; la première dans le Nord, la seconde dans le Midi. Cet antagonisme ou plutôt ce contraste existait déjà au dernier siècle : d'un côté, les Muratori, de l'autre les Vico. Manzoni regrettait la scission ; il voyait là deux forces désunies : chez Muratori une multitude de faits positifs et de jugemens quelquefois exacts, mais spéciaux, sans vues générales ; chez Vico, des classifications hardies, trop souvent hypothétiques, non escortées de faits multiples et sévèrement discutés. Le professeur d'Ovidio, qui cite ce passage de Manzoni, remarque ingénieusement que c'est toujours la même chose : en Toscane et plus haut, les sérieux travaux des Guasti, des Bartoli, des d'Ancona, des Rajna ; à Naples, De Sanctis qui, à bien des égards est un Vico de la critique littéraire. Nous n'avons donc point affaire à un érudit qui épluche les textes et qui, après une patience et une ténacité vraiment admirables, nous donnera, par exemple, comme a fait M. Rajna, dans un livre définitif, toutes les sources du *Roland furieux* ; De Sanctis pensait beaucoup plus qu'il ne lisait, il nous l'a confessé lui-même. Ce n'est pas qu'il niât l'utilité des recherches, il l'estimait beaucoup, au contraire, et y poussait ses élèves, mais il s'y ennuyait. En revanche, à force de méditer; il était plein d'idées personnelles, originales. « C'est un observateur génial, dit de lui M. d'Ovidio, habile à saisir du premier coup les traits caractéristiques d'un génie et d'un caractère, à reconstituer sur peu d'indices la situation mentale et morale de l'écrivain au moment où telle œuvre fut produite, à flairer avec une prestesse et un bonheur étonnans la partie vitale et vivace de cette œuvre, à la distinguer de la partie morbide et mortelle, à rendre compte de l'émotion que cette œuvre excite en nos cœurs. Et il s'exprime, le plus souvent, dans un langage alerte, aisé, rapide, épigrammatique : il fait jaillir les généralités de quelque menu détail, à propos d'un mot ou d'une phrase de l'écrivain qu'il critique. » Pour résumer tout cela dans un mot de la langue actuelle, nous dirions volontiers un « intuitif. »

Il suit de là que les Italiens l'admirent beaucoup plus dans ses *Essais* que dans son *Histoire littéraire*. Sur ce point, les critiques autorisés (MM. de Gubernatis, Molmenti, et beaucoup d'autres) paraissent d'accord. A leur avis, De Sanctis excelle surtout quand il s'arrête en face d'un objet isolé qu'il pénètre à fond. Mais quand il veut se rassembler, se ramasser, lier en faisceau ses intuitions, ses réflexions partielles en un système ordonné de critique générale, il décolore le détail sans donner à l'ensemble un ton continu. Deux puissantes facultés dominent en lui, l'une « pénétrative, »

l'autre « plastique. » Ces deux facultés ont besoin d'agir immédiatement l'une sur l'autre : si l'une perd la chaleur de l'impression, l'autre n'arrive plus à trouver la chaleur de l'expression. « De Sanctis ne paraît pas apte à composer des œuvres de longue haleine; son impatience le pousse à sacrifier souvent, par fatigue, le plus au moins. Il est plutôt portraitiste qu'historien, plutôt poète que logicien : ses portraits nous enchantent, ses considérations sur des périodes littéraires de long cours nous semblent souvent vagues et indéterminées. Il ne peut faire vivre devant lui les siècles, comme il sait ressusciter la figure de certains hommes étudiés à part. Pour être vive, sa critique a besoin de contempler en face des individus vivans et parlant un à la fois. S'ils parlent tous ensemble, le critique s'y perd, à moins qu'en parlant ensemble, ils ne disent tous la même chose, auquel cas De Sanctis atteint à une éloquence où nul autre ne s'est élevé. »

Au reste, il reconnaissait lui-même (dans un article sur son ami Settembrini) les difficultés presque insurmontables de l'entreprise; il avouait que personne encore aujourd'hui ne peut mener à fin une œuvre scientifique et sérieuse sur la littérature italienne tout entière; il faut d'abord que chaque époque et chaque écrivain soient étudiés à part dans un travail complet et définitif. En attendant, l'histoire littéraire ne saurait être qu'une compilation pleine de lacunes et d'emprunts, d'idées superficielles et hâtives. Tout cela n'est qu'à moitié vrai; par bonheur, De Sanctis n'a pas suivi son propre conseil et nous a donné la *Storia della letteratura italiana*, qui n'est pas un chef-d'œuvre, mais qui est une œuvre, la meilleure qu'on puisse faire aujourd'hui, spontanée, personnelle, pleine de saveur et de couleur. Ceux qui attendent pour écrire que la science ait tout fait, ceux-là sont des impuissans ou des paresseux : qu'ils se le disent.

D'ailleurs il serait fort injuste de nous présenter De Sanctis comme un ignorant : il savait beaucoup de choses et les avait apprises directement, non chez les critiques, mais chez les auteurs. Il connaissait les littératures étrangères et a fort bien parlé, non-seulement de Shakspeare, de Goethe, de Schiller, mais encore de Lamartine, de Victor Hugo, même de Ponsard. Seulement c'était un solitaire et un distrait : en vivant loin du monde, il s'exagérait l'importance de certaines choses et de certains hommes. N'a-t-il pas un beau jour défendu Alfieri contre M. Louis Veuillot, croyant avoir affaire à un homme de pensée et d'érudition? Tout récemment, il a pris au sérieux notre école naturaliste, et cet homme de bien, ancien ministre de l'instruction publique, s'est donné la peine de l'étudier à fond, sans rire, comme si ce mauvais accès de polissonnerie lucrative eût été un moment de l'évolution de l'esprit

dans la nature et dans l'histoire non pressenti par Hegel. L'esthéticien de Naples disait gravement aux praticiens des Batignolles : « La science peut bien concentrer son attention sur un seul principe et l'établir sous tous ses aspects, puis passer à autre chose. Mais un travail d'art est la représentation simultanée de la vie, et vous ne pouvez me l'expliquer par un seul facteur sans la mutiler et, en même temps, sans l'exagérer. Le principe héréditaire n'est pas l'unique facteur de la vie, et si vous voulez réduire la vie à si peu de chose, vous tombez dans l'excès (ou dans le vide). En effet, la logique de la vie vous contraint à mettre dans vos récits beaucoup de choses qui sont en dehors de ce principe et même contre lui. Vous appelez votre Pascal une excentricité de la nature, mais la nature est si pleine de ces excentricités que parfois l'exception devient la règle. Et, de toute façon, il est impossible que vous alliez en avant avec ce fil conducteur sans tiraillemens, sans constructions artificielles, sans applications forcées qui font sourire. Enfin quel plaisir y a-t-il à faire un chemin si long, si tortueux, si pénible, pour apprendre ce qu'une demi-heure de lecture, une page de science nous révélerait bien plus nettement? » — « *Nun ve n'incaricate!* » Qu'est-ce que ça vous fait? auraient pu répondre les naturalistes, s'ils avaient su le napolitain. Mais les naturalistes ne savent que le français, quand ils le savent.

Nous n'avons fait qu'indiquer les qualités et les défauts de De Sanctis; pour le connaître mieux, il faudrait lire une de ses longues études : celle sur Dante, par exemple, ou sur l'Arioste, ou sur Parini, qu'il a mieux compris que tout autre, ou son livre sur Pétrarque, ou les pages nombreuses qu'il a consacrées à Ugo Foscolo, à Manzoni, à Leopardi. Prenons un fragment de l'*Histoire littéraire* et tâchons de suivre l'auteur d'aussi près que possible en hâtant un peu son allure et en l'attendant de loin en loin, parce qu'il revenait souvent sur ses pas. Nous choisissons le chapitre sur le Tasse, parce que nous écrivons pour des lecteurs à qui ce poète est familier, grâce à M. Victor Cherbuliez et au *Prince Vitale*.

III.

De Sanctis remonte au concile de Trente. Jusque-là les poètes italiens et les polémistes protestans avaient chanté sur tous les tons la corruption de la cour romaine. Rome, « la prostituée » de Dante, la « Babylone » de Pétrarque, avait été assaillie par les luthériens du côté des mœurs : c'était le point faible et l'attaque la plus propre à faire impression sur la foule. Le concile brisa cette arme de guerre en réformant la discipline et en faisant cesser le

scandale; le vieux Savonarole eût été satisfait peut-être, mais la réforme allemande, qu'on espérait arrêter par cet accommodement, ne se rendit pas. Pour les hérétiques de Wittenberg, comme pour les incrédules italiens, la licence morale n'était qu'un prétexte; l'intelligence adulte, émancipée, réclamait la liberté d'examen. Le concile n'entendait pas de cette oreille; loin de pencher vers la démocratie, il renforçait la puissance papale aux dépens des évêques et passait de l'état aristocratique au gouvernement absolu. Il définit toutes les questions de dogme et de foi, niant la compétence de la raison et de la conscience individuelle. C'est ainsi que la scission devint définitive et que l'Europe chrétienne fut divisée en deux camps : d'un côté la réforme, de l'autre le romanisme, ou le papisme. La réforme arborait la liberté de conscience et soutenait la compétence de la raison dans l'interprétation de la Bible et dans les controverses théologiques; le romanisme, au contraire, avait pour fondement l'infaillible autorité de l'église, même du pape, et l'obéissance passive, le *Credo quia absurdum.*

Tel fut le résultat du concile de Trente. Avant cette rupture, il existait, en Italie, une sorte d'éclectisme; la philosophie et la théologie allaient ensemble sans trop savoir comment, à peu près comme le classicisme et le christianisme, et les plus grandes hardiesses se faisaient place à l'abri d'une clause commode : *salva la fede.* C'était comme un compromis tacite qui permettait au monde d'aller de l'avant tant bien que mal, sans trop de secousses. Maintenant plus d'équivoque possible : les deux partis savent ce qu'ils veulent et se tiennent l'un en face de l'autre en ennemis. De cette lutte sort la conception moderne de la liberté. Chez les anciens, la liberté était la participation des citoyens au gouvernement; c'est aussi le sens où l'entend Machiavel. Chez les modernes, à côté de cette liberté politique, il y a la liberté intellectuelle : celle de penser, d'écrire, de parler, de se réunir, de discuter, d'avoir une opinion, de la répandre, de l'enseigner, liberté substantielle de l'individu, droit naturel de l'homme, indépendant de l'état et de l'église. Le propre de la réforme fut donc de séculariser la religion. La conception opposée, fondée sur l'omnipotence de l'église ou de l'état, c'est le droit divin, la théocratie, le césarisme, l'absorption de l'individu dans l'être collectif, de quel nom qu'on le nomme, ou église, ou état, ou pape ou empereur.

Le concile des Trente eut aussi des conséquences politiques : le pape et le roi se donnèrent la main, consacrés, soutenus l'un par l'autre, tous deux inviolables, indiscutables : *de Deo parum, de rege nihil.* Mais l'autorité et la foi ne sauraient être imposées; en Italie surtout, il était aussi impossible de restaurer la croyance que de promulguer les bonnes mœurs. Tout ce qu'on put obtenir, ce

fut l'hypocrisie, c'est-à-dire l'observance des formes en désaccord avec la conscience (1). On érigea en règles de sagesse la dissimulation, la fausseté dans le langage, dans la conduite publique et privée, immoralité profonde qui enlevait toute dignité à la vie, toute autorité au for intérieur. Les classes cultivées, incrédules et sceptiques, se résignèrent à cette vie en masque aussi aisément qu'elles s'étaient accommodées à la domination des étrangers. Quant à la plèbe, elle végétait; ce fut l'office et l'intérêt des supérieurs de l'entretenir dans cette stupidité béate.

Il y eut des résistances individuelles; beaucoup d'hommes religieux périrent sur le bûcher, beaucoup d'autres émigrèrent. Mais il n'y eut pas de lutte générale parce qu'il n'y eut pas de conscience, je veux dire de fortes convictions et de fortes passions. Les autres nations se mettaient alors en marche; l'Italie était arrivée au bout du chemin, fatiguée et sceptique. Elle resta papiste avec une culture toute païenne et antipapiste. Son romanisme ne fut pas l'effet d'un renouvellement religieux, comme celui qu'essaya d'opérer le frère Savonarole; ce fut de l'inertie et de la passivité; il manquait la force de l'accepter ou de le combattre. On se complut dans ces apparences plus châtiées, plus correctes et dans la nouvelle splendeur de la papauté : à défaut de patrie, on se fabriquait un pays catholique, universel, dont le centre était Rome. Il devint à la mode de prêcher contre les hérétiques et de célébrer les victoires, comme celle de Lépante, remportées sur le Grand Turc. Le pape et l'Espagne gouvernaient sans rencontrer la moindre résistance; mais ni l'Espagne ni le pape ne pouvaient dire : « L'Italie, c'est nous! » Il leur manquait ces vaillantes adhésions qui viennent du dedans et qui serrent le lien national. L'esprit italien obéissait avec inertie et sans mécontentement, mais restait au dehors et n'entrait pas chez les maîtres. Les vieilles idées n'étaient plus embrassées avec une foi sincère, et il n'y avait pas d'idées nouvelles pour reconstituer la conscience et fortifier le tempérament des Italiens : de là ce consentement extérieur et superficiel, cet état d'acquiescement passif et de somnolence morale. De là aussi l'étude minutieuse de la forme, la stagnation des idées, l'arrêt de tout mouvement philosophique et spéculatif.

Le concile de Trente avait posé les colonnes d'Hercule : c'était lui qui pensait pour tous. La science devint suspecte; tout au plus fut-il permis de platoniser. On laissa de côté le grand problème de la destinée humaine, la métaphysique, la politique, la morale, tout ce qui remue et soulève le cerveau du penseur. Il ne resta

(1) La même idée est ingénieusement développée par Settembrini dans des *Lezioni di letteratura italiana* (vol. II, p. 225).

que l'étude de la nature dans les limites établies par les livres saints. Et on se rabattit sur la grammaire, le style, le nombre, la musique des mots : l'académie de la Crusca surgit et devint le concile de Trente de la langue.

Ce tribunal proscrivit les dialectes, déclara que le toscan seul était de l'italien et traita l'italien comme du latin, c'est-à-dire comme une langue achevée et close : il ne restait plus qu'à en dresser l'inventaire. Les vocables furent partagés en deux classes, les purs et les impurs, les élus et les damnés. C'est ainsi que l'italien, séparé de l'usage vivant, devint une chose morte. Hors de Pétrarque et de Boccace point de salut. Le choix des termes, la mélodie de la phrase, telle fut l'unique préoccupation des têtes vides. On cite un prédicateur qui composait ses périodes en se faisant accompagner par des musiciens. La parole acquit une personnalité, fut isolée des choses, devint par elle-même, non par ce qu'elle exprimait, belle ou laide, riche ou pauvre, de bonne famille ou de basse extraction. On recherchait, non le mot propre, mais le mot orné; on n'appelait pas les choses par leur nom, mais on les enveloppait de périphrases. Ce qu'on voulait avant tout, c'était, — Sperone Speroni l'avoue, — *ogni cosa con altrui voce adornare*, c'est-à-dire parer le geai des plumes du paon. L'attention, toute en dehors, ne se portait que sur la surface; la littérature devint artificielle, mécanique et n'eut d'autre idéal que la régularité, la correction. En ce temps-là (dès la seconde moitié du XVIe siècle), on ne demandait à la tragédie et à la comédie que de se conformer aux règles. Une seule chose, au dire de Speroni, manquait à l'Italie, le genre héroïque; ce grammairien perdit son temps à le chercher dans Pétrarque : il restait donc, après le poète impeccable, infaillible, quelque chose à découvrir. Un problème se posa dès lors impérieusement : trouver l'héroïque. « En ce temps-là, l'Angleterre avait son Shakspeare; Rabelais et Montaigne, pleins de réminiscences italiennes, préludaient au grand siècle; Cervantes écrivait son *Don Quichotte* et Camoëns ses *Lusiades*. Et nos critiques écrivaient les avertissemens grammaticaux et les dialogues sur l'amour platonique, sur la rhétorique, sur la vie active et contemplative; ils cherchaient l'héroïque et ne le trouvaient pas. »

Nous avons traduit littéralement ces dernières phrases pour montrer le côté faible de De Sanctis. Il manque un peu de rigueur et de précision, voit trop en bloc, brouille les dates. « En ce temps-là, » nous dit-il; de quel temps veut-il parler? Prenons une année, 1575; à ce moment, la *Jérusalem* du Tasse était achevée; donc les Italiens avaient déjà trouvé l'héroïque. *Les Lusiades* n'avaient paru que trois ans plus tôt, en 1572. L'*Araucanie* d'Ercilla ne devait commencer à paraître que deux ans plus tard,

en 1577. Shakspeare n'avait que onze ans en 1575 et ne devait s'illustrer qu'à la fin du siècle. Cervantes ne songeait pas encore à écrire; en 1575, le 26 septembre, il fut capturé par les corsaires et « conduit en Alger. » La première partie de *Don Quichotte* ne vint au monde qu'en 1605. La première édition des *Essais* de Montaigne est de 1580. Enfin la Crusca, si malmenée par De Sanctis, qui lui attribue tout le mal, ne fut constituée en académie qu'en 1582; son autorité, bonne ou mauvaise, est postérieure à cette date. Il faut bien être un peu myope avec les presbytes; on nous pardonnera donc d'avoir regardé les choses de si près.

Cependant, si De Sanctis pèche dans les détails, les grandes lignes sont justes, et il n'est pas superflu de remonter jusqu'au concile de Trente pour comprendre le Tasse et sa *Jérusalem*. Ce poème tomba donc dans un monde, non plus poétique, mais critique. Le sentiment de l'art était épuisé; la spontanéité, l'inspiration, comprimées et dévoyées par le raisonnement. L'Arioste avait écrit sous la dictée de son cœur sans s'inquiéter d'autre chose; le Tasse, comme Dante, critique avant d'être poète, avait toute une école en face de lui. Il n'eut point affaire, comme l'Arioste, à son sujet seul, mais dut se préoccuper d'Horace et d'Aristote, de Virgile et d'Homère; à dix-huit ans, il passait déjà pour une merveille d'érudition. Il écrivit son *Rinaldo*, et, comme il avait appris le *simplex* et l'*unum*, il visait à la simplicité de la composition, à l'unité de l'action et en demandait pardon au public. Mais le public, habitué aux larges et magnifiques proportions du *Roland* et de l'*Amadis*, trouva la chère un peu maigre et fit la grimace. Le Tasse alors laissa de côté le poème chevaleresque ou, comme on disait, le roman et voulut donner à l'Italie ce poème héroïque que tout le monde cherchait. Il avait trois ou quatre sujets en vue et remit le choix au duc Alphonse, son mécène; enfin il commença *la Jérusalem*. Ce qu'il voulait faire, c'était un poème « régulier, » selon les règles. Le sujet répondait à l'esprit du temps par son caractère religieux et cosmopolite; on y pouvait introduire sans effort un héros de la maison d'Este et faire ainsi, comme l'Arioste, la cour au duc. Le Tasse s'imposa un souci infini des proportions et des distances pour conserver le *simplex* et l'*unum*. Il s'inquiéta beaucoup du vraisemblable, imagina une action sérieuse autour de laquelle tout pût converger et fit du pieux Godefroi un protagoniste effectif, un vrai chef et roi à la mode moderne. Il supprima les chevaliers errans et tira l'intérêt, non de l'esprit d'aventure, mais de l'influence céleste et infernale, homériquement. Il humanisa le surnaturel en le rendant explicable et presque allégorique, comme une simple « extériorité » des instincts et des passions. Il ennoblit les caractères, supprimant le vulgaire, le grotesque et le comique, et son-

nant le clairon du premier au dernier vers. Il diminua de beaucoup la part du hasard et de la force brutale pour augmenter d'autant celle du génie, de la force morale et du savoir, notamment dans les duels et dans les batailles. Il eut en vue de donner à son récit une apparence d'histoire et de réalité. En un mot, un poème sérieusement héroïque, animé de l'esprit religieux, possiblement historique et ramené au plus près de la vérité ou de la vraisemblance, un poème offrant un élément merveilleux naturellement explicable, et tant de cohérence, de simplicité dans la composition qu'il approchât de la perfection logique : tel fut l'idéal classique longuement prémédité par le poète, laborieusement remanié au gré des censeurs et vigoureusement défendu contre ses adversaires dans des écrits où il montra qu'il en savait plus qu'eux.

Le poème fut reçu comme il avait été conçu. On le lut d'abord par bouchées, et, quand il parut tout entier dans une édition incorrecte, à l'insu du pauvre Tasse, un essaim de guêpes se souleva. Les critiques jugèrent l'auteur d'après ses intentions, le mesurèrent à son compas, le combattirent avec ses armes. Si vous vouliez faire un poème religieux, il eût fallu nous le donner tel qu'il pût être mis dans les mains des nonnes. Quel scandale que ces amours décrites avec tant de volupté! La composition est défectueuse; Olinde et Sophronie ne sont qu'un hors d'œuvre; l'action sérieuse et vraie ne comprend qu'un petit nombre de chants; tout le reste en est détaché; c'est une débandade d'aventures et d'épisodes. La diction est artificielle et prétentieuse, la langue impure et impropre, etc. L'académie de la Crusca lança des foudres. Le pauvre Tasse en devint malade et traita ses critiques comme des ennemis. A la vérité, son principal ennemi était lui-même. Il se défendait, mais avec une mauvaise conscience, parce qu'il professait, au fond, les mêmes principes et, par conséquent, devait avoir tort à ses propres yeux. Aussi eut-il la malheureuse idée de refaire son poème. Après *la Jérusalem délivrée* naquit *la Jérusalem conquise*, hélas!..

La poétique du Tasse est, dans ses bases essentielles, conforme à celle de Dante. Pour lui, le but de la poésie est littéralement la vérité confite en doux vers (*il vero condito in molli versi*), comme elle était pour Dante la vérité cachée sous le langage orné de la fable. L'idée religieuse est aussi la même : la lutte de la passion contre la raison. La passion et la raison sont chez Dante l'enfer et le paradis; chez le Tasse, Dieu et le diable avec leurs agens terrestres. L'intrigue est entièrement fondée sur cet antagonisme, devenu le lieu-commun des poètes italiens. Homère chante la colère d'Achille, c'est-à-dire non la raison, mais la passion où la vie se manifeste énergiquement. Ses divinités sont des êtres passionnés;

Jupiter lui-même n'est pas la raison, c'est le destin, la nécessité des choses. Virgile se rapproche de l'idée chrétienne en arrachant le pieux Énée aux bras de Didon, et pourtant, au point de vue poétique, ce qui excite le plus haut intérêt, ce n'est pas l'homme vertueux, c'est la femme abandonnée. Dans la légende chrétienne, le paradis perdu et le péché d'Adam sont des sujets épiques où la vie éclate dans la violence de ses forces et de ses instincts. Dans la passion et la mort du Christ, l'intérêt atteint le plus haut effet tragique, parce que c'est le martyre de la vérité. Chez Dante, cette idée produit l'abstraction du paradis et l'intrusion de l'allégorie, comme chez le Tasse elle produit l'abstraction de Godefroi. On confondait la vérité poétique avec la vérité philosophique ou théologique. L'Arioste s'en tira fort bien parce qu'il chantait la folie de Roland, et, quand venait le tour de la raison, Astolphe allait gaîment la repêcher dans la lune. Le Tasse prend l'idée au sérieux et, visant à la perfection mentale, il n'aboutit qu'à la malheureuse construction de la femme céleste et de Godefroi de Bouillon.

Le poète ne se trompe pas moins dans la conception de la vie épique. Il n'y cherche que l'histoire, la vraisemblance et la cohésion avec une certaine dignité égale et soutenue, et son œil ne va pas plus avant, ne plonge pas plus profond ; il ne voit que la surface et la charpente. Il fut poète cependant, comme Dante, et il eut une véritable inspiration. Né à Naples, élevé aux jésuites, puis à Rome, il était un croyant sincère et en même temps un esprit fantasque, chevaleresque, sentimental, profondément imbu de culture italienne. Deux hommes combattaient en lui, le païen et le catholique, deux influences opposées : celle de l'Arioste et celle du concile de Trente. Orphelin de bonne heure et luttant contre les nécessités de la vie, il n'oublia jamais qu'il était gentilhomme et resta libre, honnête, dans les bassesses et les vices d'une cour. Il n'était pas sans rapport avec Pétrarque. Tous deux poètes de transition, illustres malades, sentant en eux deux mondes en lutte qu'ils ne pouvaient accorder. Tous deux mélancoliques, mais la mélancolie du Tasse est plus intime, le déchirement en lui n'est pas à fleur d'imagination, mais au profond du cœur. Sensitif, impressionnable, tendre, larmoyant, il prend au sérieux toutes ses idées et y conforme tout son être. Enthousiaste jusqu'à l'hallucination, il perd la mesure du réel et plane au large dans le monde de son intelligence, où le soutient au-dessus de l'humanité, l'élévation, l'honnêteté de son âme. Il lui manque ce don de flairer les hommes, ce sens pratique dont les esprits médiocres sont pourvus si abondamment. Son imagination, toujours en travail, transforme et colore la vie, non-seulement aux yeux du poète, mais encore aux yeux de

l'homme. Placez-le maintenant dans une cour italienne de ce temps-là et vous pressentirez la tragédie. A l'abandon, à la confiance, à l'expansion de la première jeunesse succède tout le cortège des désenchantemens : la mélancolie concentrée, ombrageuse, l'humeur noire et l'hallucination : état oscillant entre la santé et la folie et qui put faire croire, non-seulement aux autres, mais à lui-même qu'il n'avait pas tout son bon sens. Au lieu de médecins et de médicamens, il lui eût fallu quelque retraite tranquille, avec ses livres et près de lui une mère ou une sœur ou des amis rendus intelligens par l'affection. Au lieu de cela, il eut la prison et la stérile compassion des hommes. Une fois libre, il trouva une sœur (1) et un ami qui purent soulager, mais non guérir une imagination depuis si longtemps malade. Et quand il obtint un premier sourire de la fortune, le jour de son couronnement fut le jour de sa mort.

Regardez en face Pétrarque et le Tasse : ils ont tous deux l'air absorbé, distrait, les yeux jetés dans l'espace et sans regard, parce que toute leur attention se replie en dedans. Mais Pétrarque a le visage idyllique et reposé d'un homme qui a déjà pensé et qui est satisfait de sa pensée ; le Tasse a la figure élégiaque et trouble d'un homme qui cherche et ne trouve pas. Ni dans l'un ni dans l'autre, vous ne voyez les traits énergiquement accentués du profil de Dante.

Il manque au Tasse, comme à Pétrarque, la force avec son calme olympien et sa volonté résolue. Son caractère est lyrique, non héroïque ; c'est une nature subjective, créant d'elle-même son univers. S'il fût né dans le moyen âge, il eût été un saint. Mais comme il est venu au monde en un temps de scepticisme hypocrite et de « culture contradictoire, » il vit entre des scrupules et des doutes et ne sait définir lui-même s'il est un catholique ou un hérétique : plus cruel inquisiteur de sa propre conscience que ne le fut le tribunal de l'inquisition. Il avait débuté avec son *Rinaldo* bien près de l'Arioste, et il ne crut pas s'en être assez éloigné avec sa *Jérusalem délivrée*. Des scrupules critiques et religieux le conduisirent à *la Jérusalem conquise*, qu'il appelait la vraie Jérusalem, la Jérusalem céleste. Et il n'estima pas que ce fût encore assez : il écrivit *les Sept Journées de la création*.

S'il y eût eu en Italie un mouvement sérieux de renaissance chrétienne, *la Jérusalem* eût été le poème de ce nouveau monde animé de l'esprit que vous sentez dans *la Messiade* et dans *le Paradis*

(1) Encore une petite inexactitude du critique. Le Tasse s'était réfugié auprès de sa sœur en 1577 et ne fut incarcéré qu'en 1579; il avait donc pu se calmer auprès d'elle avant de s'aigrir à l'hôpital de Sainte-Anne. Ce sont des minuties, mais qui renversent les conjectures des esprits ingénieux.

perdu. Mais le mouvement était superficiel et formel, produit par des sentimens et des intérêts politiques plutôt que par de sincères convictions. Tel il se montre dans le poème du Tasse. C'est l'œuvre d'un homme qui n'était pas un penseur original et ne jetait pas un libre regard sur les problèmes de la vie. Il fut un érudit, non un philosophe ; son « monde religieux » a des lignes, des limites fixes et déjà trouvées, non tracées par son propre entendement. Sa critique et sa philosophie sont choses apprises, bien entendues, bien exposées, exprimées avec une dialectique et une terminologie personnelles ; on n'y trouve rien qui soit scruté jusqu'à la base, rien où l'homme ait consumé une partie de son cerveau. Il ignorait Copernic et demeurait étranger à tout ce grand mouvement d'idées qui renouvelait alors la face de l'Europe et qui berçait les plus nobles esprits d'Italie en de périlleuses méditations. Devant son esprit se dressaient certaines colonnes d'Hercule qui lui barraient le passage et quand involontairement il portait son regard au-delà, il s'arrêtait comme atterré et se confessait au père inquisiteur, comme s'il eût goûté du fruit défendu. Sa religion est un fait « extérieur à son esprit, » un assemblage de doctrines à croire et à ne point examiner. Sa culture littéraire et philosophique est indépendante de toute influence religieuse. Sa conduite montre une loyauté, une fierté de gentilhomme rappelant des types chevaleresques bien plutôt qu'évangéliques. Sa vie offre une poésie victime de la réalité, vie idéale dans l'amour, dans la religion, dans la science, dans l'action : « un long martyre couronné d'une mort précoce. » Il fut une des plus nobles incarnations du génie italien, une haute matière de poésie attendant celui qui la tirera du marbre où Goethe l'a enfermée et qui refera de la statue un homme vivant.

Qu'est-ce donc que la religion dans *la Jérusalem ?* Une religion italienne : dogmatique, historique et formelle ; il y a la lettre, il n'y a pas l'esprit. Ses chrétiens croient, se confessent, prient, font des processions : ceci est le vernis ; où est le fond ? C'est un monde chevaleresque, fantastique, romanesque et voluptueux « qui va à la messe et fait le signe de la croix. » La religion est l'accessoire de la vie, ce n'en est pas le fond, comme chez Milton ou Klopstock. Ici l'idéal, comme depuis Boccace, flotte encore entre le fantastique et l'idyllique ; il ne s'y ajoute qu'une apparence de sérieux, de réalité et de religion. — Le type du héros chrétien est Godefroi, caractère abstrait, rigide, extérieur et tout d'une pièce. Ce qu'il y a chez lui de plus intime est un songe, imitation païenne, réminiscence du songe de Scipion. Tout l'intérêt poétique est accaparé par Armide. La raison, plus païenne que chrétienne, montre qu'elle a fréquenté Sénèque et Virgile beaucoup plus que les auteurs sacrés. La morale vise moins au paradis qu'à la gloire. La raison parle et

Armide agit entourée d'artifices et de séductions. Ici l'auteur se trouve sur son terrain et se plonge dans des fantaisies « ariostesques, » profanes, idylliques, qu'il s'imagine transformer en poésie religieuse parce qu'il accroche au bout la verge d'or et la rhétorique d'Ubald. Renaud, le converti, n'a pas « une personnalité claire; » ce qu'il est et ce qu'il devient ne se développe pas dans sa conscience et n'a pas l'air d'être son ouvrage; c'est le produit d'influences maléfiques et bienfaisantes qui se le disputent avec acharnement. Le drame est tout extérieur et demeure bien au-dessous de la confession de Dante pénétrée de l'esprit religieux. Quant au reste, Renaud est une réduction du Roland de l'Arioste, comme Argant est un Rodomont poussé au noir. — Le Tasse voulait faire un poème sérieux, mais ce sérieux est négatif et mécanique : il se borne à supprimer l'élément plébéien et grotesque et à simplifier la fabulation. Le poète ne sait sortir de lui-même, n'a pas le divin oubli de l'Arioste, n'atteint pas l'histoire dans son esprit et dans sa vie intérieure, en atteint à peine l'aspect matériel et superficiel. Ce qui vit au-dessous, c'est lui-même : il cherche l'épique et trouve le lyrique; il cherche le vrai, le réel et produit le fantastique, il cherche l'histoire et ne donne que son cœur. Sur un fond romanesque il construit un nouveau monde poétique : c'est là sa création; c'est là que ses grandes qualités sont à l'aise. C'est un monde lyrique, subjectif et musical, reflet de son âme « pétrarquesque, » et, pour tout dire en un mot, c'est un monde sentimental.

Le sentiment idyllique, élégiaque s'était développé dès l'aube de la renaissance, chez Politien, chez Pontano, puis s'était noyé dans l'inondation des romans, des nouvelles et des comédies. L'idylle était le repos d'une société fatiguée qui, manquant de sérieux dans la vie privée et publique, se réfugiait aux champs, comme les individus dans les cloîtres. Survinrent les agitations et les désordres de l'invasion étrangère, et quand le résultat de la lutte fut une Italie papale et espagnole, quand fut perdue toute liberté de pensée et d'action et que la vie n'eut plus aucun but élevé, l'idylle reparut avec plus de force et devint l'expression la plus accentuée de la décadence italienne. Parmi tant de formes purement littéraires, c'est l'idylle seule qui vécut réellement.

L'idylle italienne n'est pas de l'imitation, c'est une création originale de l'esprit. Déjà, dans Pétrarque, elle s'est annoncée telle qu'elle s'affirme dans le Tasse, une rêverie douce entre les mille bruits de la nature. L'âme, recueillie en soi, est mélancolique et disposée à la tendresse; la nature devient musicale, acquiert de la sensibilité, répand avec ses images des murmures qui sont des voix de la vie intérieure. Ce qui prévaut dans l'homme, c'est le côté féminin : la grâce, la douceur, la pitié, la tendresse, la volupté, les

larmes. Les peuples, comme les individus, sur la pente de leur décadence, deviennent nerveux, vaporeux, larmoyans. Le sentiment ne vient pas des choses, ce qui est le propre de la santé, il vient de l'âme trop sensitive. On a perdu la force épique d'atteindre la réalité en elle-même, et cette vie féminine est une effusion de chimères douces; le sentimental est essentiellement lyrique et subjectif. Là est le faible et le fort du Tasse. La nature avait fait de lui un poète, le poète inconscient d'un monde tout intérieur, tout esprit et musique, une imagination émue, plaintive, soupirante, qui va droit au cœur. Dans la forme de l'Arioste il y a une vertu expansive qui reste supérieure à l'émotion et cherche son repos dans l'ensemble et dans le détail : qualité de la force. Dans la forme du Tasse il y a l'impressionnabilité qui trouble l'équilibre et la sérénité de l'intelligence et la retient dans son émotion ; l'image se liquéfie et devient un je ne sais quoi,

> Un non so che di flebile e soave,..
> E un non so che confuso instilla al core
> Di pietà, di spavento e di dolore...

Ce « je ne sais quoi » montre une imagination qui se noie, engloutie par la sensibilité.

La note élégiaque prévaut toujours, même dans les récits de batailles. Les héros sont indécis, indistincts, abstraits pour la plupart ; leurs mouvemens sont indiqués à l'oreille plutôt qu'aux yeux, par un fracas d'épithètes :

> Soperbi, formidabili, feroci;

la religion timide n'est qu'une machine, les anges sont des lieux-communs, le Pluton, amené là comme divinité infernale, parle en rhéteur. Les personnages ne deviennent intéressans que par l'attendrissement lyrique (la mort de Clorinde, les derniers mots de Sophronie, etc.). Même les guerriers, les paladins n'attirent que par la féminité de leur nature, dans le sens le plus élevé du mot : telle est la sympathique, immortelle figure de Tancrède.

De Sanctis retourne cette idée en tous sens, montre l'idylle dans l'épisode d'Herminie, partout enfin, la poésie du sentiment et aussi du plaisir ; Armide au sommet, l'héroïne du Tasse, la magicienne amoureuse qui devient femme et met sa magie au service de son amour. « C'est le surnaturel dompté et dissipé par les lois plus fortes de la nature. » Le cœur bat et la sorcellerie s'évapore ; la séductrice une fois séduite n'est plus qu'une simple créature sauvée

de l'enfer par sa faiblesse même et réhabilitée par la sincérité de sa passion : elle aime et on lui pardonne. Convertie par l'amour, elle se donne à son amant avec une parole évangélique :

Ecco l'ancilla tua.

Ce monde du sentiment est aussi (par malheur) le monde du bel esprit. Le Tasse, comme Pétrarque, est moins disposé à renouveler un ancien répertoire qu'à l'habiller à neuf. Très érudit, plein de réminiscences, il voit le monde à travers les livres, « travaille sur du travail déjà fait, raffine, aiguise des images et des *concetti* : » c'est ce qu'il appelle : « le parler disjoint, » un ouvrage de marqueterie, comme l'a très bien vu Galilée. Cherchant l'effet non dans l'ensemble, mais dans les parties, et donnant au plus petit membre de phrase une valeur personnelle, il casse les jointures, disloque la période et lance des idées ou des traits qui vont deux à deux, se relevant l'un l'autre ; il en résulte une série ininterrompue d'antithèses, une harmonie produite par des objets semblables ou dissemblables qui se font vis-à-vis :

Molto egli oprò col senno e colla mano,
Molto soffrì nel glorioso acquisto :
E invan l'inferno a lui s'oppose, e invano
S'armò d'Asia e di Libia il popol misto...

Ce *molto* et cet *invano* « sont le refrain d'une cantilène enfermée en elle-même et épuisée dans l'expression d'un rapport entre deux objets. » Naturellement, quand on cherche l'effet dans ce rapport, on y prend plus d'intérêt qu'il ne convient à un poète et l'on arrive au raffinement, à la préciosité : « O yeux sans pitié comme la main : elle fait les plaies, vous les regardez ! » Et ailleurs : « On dirait qu'il porte la terreur dans les yeux, et dans les mains la mort ; » ou encore : « O pierre (sépulcrale) qui as au-dessous de toi mes flammes et au-dessus mes larmes. » C'est Tancrède qui se plaint ainsi. Armide elle-même, dans le désespoir du suicide, adresse à ses armes un petit discours ingénieux qui se termine ainsi :

Sani piaga di stral piaga d'amore,
E sia la morte medicina al core.

« Qu'une plaie de flèche guérisse la plaie d'amour et que la mort soit une médecine au cœur. » C'est là ce qu'on a appelé le clinquant du Tasse : une forme artificieuse de représentation où l'intérêt n'est

pas dans la chose, mais dans la manière de la regarder. L'artiste devient un virtuose qui tient à montrer ses petits talens, l'élément musical se développe et domine : c'est une emphase sonore, avec certaines pauses, certains trilles, certaines reprises, et des éclats de voix ; cela ne se récite pas, cela se déclame. Il y a du commencement à la fin un *Arma virumque cano,* un accent guindé, tendu, comme celui d'un homme qui serait dans un état chronique d'exaltation, partant un choix de mots ronflans, une bourre d'épithètes et d'adverbes, une noblesse conventionnelle d'expression, une pauvreté de mots, de phrases, de tours : enfin le langage de la rhétorique. Il s'agit de s'en tenir aux généralités, de raviver les lieux-communs avec un échauffement factice, une détonation d'apostrophes, d'épiphonèmes, d'hypotyposes, d'interrogations et d'exclamations, ce qui arrive surtout quand le virtuose veut exprimer avec force des mouvemens passionnés, comme les chagrins de Tancrède et les fureurs d'Armide. Telle est la manière du Tasse ; il y pénètre toutefois le souffle puissant du sentiment vrai qui lui arrache des accens pleins de simplicité dans leur énergie. Le virtuose s'oublie, le poète reste, éloquent parce qu'il est sincère, touchant parce qu'il est ému.

Conclusion de De Sanctis (ici nous traduisons mot à mot, en respectant ses négligences) : « *La Jérusalem* n'est pas un monde extérieur, développé dans ses élémens organiques et traditionnels, comme le monde de Dante et de l'Arioste. Sous les prétentieuses apparences de poème héroïque, c'est un monde intérieur, ou lyrique, ou subjectif, élégiaco-idyllique dans ses parties essentielles, écho des langueurs, des extases, des lamentations d'une âme noble, contemplative et musicale. Le monde extérieur existait alors, c'était celui de la nature, celui de Copernic et de Colomb, la science et la réalité. Le Tasse, lui aussi, en a quelque lueur et laisse voir ses intentions historiques, réalistes et scientifiques, mais elles restent à l'état de pressentiment d'un monde littéraire futur. L'Italie n'était pas digne d'avoir un monde extérieur, et ne l'avait pas. Ayant perdu sa place parmi les puissances, tout but national manquant à son activité, réduite à la répétition prosaïque d'une vie dont elle n'avait plus l'intelligence et la conscience, sa littérature devient toujours plus une forme conventionnelle séparée de la vie, un jeu d'esprit sans sérieux, par conséquent essentiellement frivole et confite en rhétorique même sous les apparences les plus héroïques et les plus sérieuses. De cette tragédie Torquato Tasso est le martyr inconscient ; c'est précisément le poète de cette transition, placé entre des réminiscences et des pressentimens, entre le monde chevaleresque et le monde historique ; romanesque, fantaisiste, embarrassé

parmi les règles de sa poétique, la sévérité de sa logique, ses intentions réalistes et ses modèles classiques; s'agitant au milieu de ces contradictions sans trouver un centre de conciliation et d'harmonie; ainsi partagé, inquiet, plein de repentirs dans ses œuvres comme dans ses actions, misérable jouet de son imagination et de son cœur: ce fut là son martyre et sa gloire. Cherchant un monde extérieur épique dans un répertoire déjà épuisé, il y jeta sa propre personne, son idéalité, sa sincérité, son esprit mélancolique et chevaleresque, et il y trouva son immortalité. C'est là qu'on sent la tragédie de cette décadence italienne. C'est là que la poésie, avant de mourir, chantait sa lamentation funèbre et créait Tancrède, pressentiment d'une poésie nouvelle quand l'Italie sera digne de l'avoir. »

IV.

Voilà sans doute une belle étude, pleine d'idées neuves, d'expressions vives, de pénétration, de sagacité, mais où est l'écrivain? Cela est parlé plutôt qu'écrit : il y a du va-et-vient, du zig-zag, des reprises et des redites. L'improvisateur a médité son sujet et sait où il va, mais qu'une idée lui vienne en chemin, une idée de traverse, il ne se prive pas de la suivre et nous déroute; nous avons dû plus d'une fois retenir ou ramener cette causerie pour lui faire suivre l'alignement. « Ma pensée, avoue-t-il lui-même, me dit qu'il faut rester attaché à mon sujet, le serrer de près et filer droit; cependant je m'interromps, je me dis : « Bravo! » ou bien : « Non, ce n'est pas ça, » et je m'escrime, et je gesticule et je me distrais derrière mes châteaux en Espagne. Écrire m'est difficile, parce que je ne mets rien sur le papier qu'après avoir longtemps bataillé contre moi-même, et s'il me vient des repentirs et que je sois forcé d'effacer, alors ce papier me paraît laid, je le déchire et je recommence. Parler m'est plus facile, parce que j'écris sur une carte l'ordre des idées ou, comme nous disons, le squelette, et j'abandonne le reste au hasard, sauf quelque point qui m'intéresse et m'attire et où je m'ingénie à trouver la forme qui va le mieux. Pourtant, comme je ne suis pas né comédien, quand j'arrive à ce point-là, j'y arrive tout froid, comme si je voulais attraper en l'air quelque chose qui n'a rien à faire avec le reste; tout le monde s'en aperçoit et la phrase tant étudiée ne produit aucun effet. »

Voilà pourquoi De Sanctis professait mieux qu'il n'écrivait : comme professeur, il était incomparable. Il avait l'entrain, la verve, le pétillement, la flamme et faisait de la lumière à force de chaleur.

C'est par l'enseignement qu'il a bien mérité des lettres et de son pays, qu'il a renouvelé la critique à Naples et peut-être en Italie. Ne l'oublions pas, il était sorti de l'école de Puoti, c'est-à-dire d'une classe de rhétorique, où on l'appelait « le grammairien ; » il s'en dégagea de lui-même et combattit le premier le pédantisme des arcadies, la littérature stagnante où croupissait le génie italien. M. Molmenti l'a dit énergiquement (1) : « La voix mâle de De Sanctis retentit pleine d'indignation dans ce gynécée intellectuel. C'était une pousse jeune et vigoureuse qui avait crû sur l'arbre desséché de la rhétorique. Il renia ses premières études et ses premières impressions. » Aux rondeurs, aux élégances, aux archaïsmes de Puoti, son vieux maître, il opposa le parler net et franc, la langue expressive et colorée des artistes ; il devina cette critique sereine et large qui ressemble à la charité de l'évangile et, comme elle, comprend tout, explique tout, supporte tout ; la critique humaine, désintéressée, sans envie, sans arrogance, celle « qui ne se réjouit pas de l'injustice, mais qui se réjouit de la vérité. » Ce n'est pas tout : il étudia les littératures étrangères et apprit aux jeunes à sortir de chez eux ; il les conduisit à Paris, à Londres, à Weimar et leur enseigna que tout n'est pas Italie au monde. Bien plus, il osa le premier leur dire ce que la plupart d'entre eux ne croient pas encore, que leurs poètes, même les plus grands, ne reçurent pas du ciel le don d'infaillibilité. « Un faux patriotisme nous fait croire qu'il est beau de dissimuler les défauts de son pays : c'est le ridicule des peuples et des hommes faibles. Quand donc oserons-nous regarder le prochain avec indulgence et demeurer sévères envers nous-mêmes ? Je ne sais s'il existe une petitesse plus coupable que cette honte de dire aux autres ce qui crie dans notre conscience : une fausse rougeur qui nous rend embarrassés, vils à nos propres yeux, jusqu'à ce que, nous mettant à l'aise dans une hypocrisie commode, nous acquérions la face dure de l'impénitent, mentant non-seulement aux autres, mais à nous-mêmes. Défaut confessé est à moitié pardonné ; osons nous regarder en face si nous voulons guérir. Heine a fouetté jusqu'au sang ses compatriotes, et il y a des imbéciles qui l'appellent un mauvais Allemand. Tant que dure en un peuple la mauvaise habitude de pallier ses misères, je doute de sa grandeur. Et il ne me semble pas moins mesquin de glorifier plus qu'il ne faut, en faisant, par exemple, de Pétrarque un David et un Platon : c'est une grande pauvreté qu'un tel excès d'outrecuidance ou d'hypocrisie. Quant à moi, j'ai cru convenable à la dignité de ma patrie et à ma sincérité d'homme de dire ouvertement ce que je pensais, de pré-

(1) P.-G. Molmenti, *Nuove Impressioni letterarie*. Turin, 1879 ; Camilla et Bertolero.

senter Pétrarque tel que je le conçois, sans avoir égard à autre chose que la vérité, sans me demander si sa figure en sortira diminuée ou agrandie. Telle qu'elle est, elle demeure assez grande pour durer dans les siècles. » Tous les Italiens devraient apprendre cela par cœur.

Enfin, le plus grand mérite de De Sanctis, c'est qu'en littérature, il n'était d'aucun temps, d'aucun pays, d'aucune église; quelle que fût l'opinion d'un poète, il ne le jugeait que dans son œuvre et y découvrait aussitôt « ce *poétique* éternel qui ne dérive d'aucune religion en particulier, d'aucune façon déterminée de contempler le monde, mais qui est la libre création du génie, la vie même que le génie insuffle à ses créations; un *poétique* éternel et universel qui a produit chez tous les peuples civilisés d'impérissables monumens. » Cette suprême impartialité n'est pas donnée à tout le monde; la plupart des critiques, avant de juger un écrivain, lui demandent son passeport ou sa confession de foi; s'il ne pense pas comme eux, son écriture est mauvaise. L'excellent Settembrini, qui, lui aussi, a enseigné l'histoire de la littérature italienne, avait les papes en horreur et ne voyait qu'eux dans tous les mauvais livres; il contestait le talent des auteurs qui étaient allés au Vatican. Que d'incorrections n'a-t-il pas trouvées dans le fameux hymne du *Cinq mai*, parce que Manzoni était catholique! De Sanctis, au contraire, quoique fort peu orthodoxe, se mettait à genoux devant Manzoni. « Il comprenait pleinement les grands poètes, chacun dans sa façon particulière de regarder la vie et le monde;.. il comprenait la conscience du moyen âge et la conscience moderne, la foi, le doute, le sentiment religieux, la douleur universelle, l'épopée, le drame, la poésie lyrique, l'opposition et l'harmonie de toutes les formes, l'opposition et l'harmonie de tous les idéals. »

Ainsi parlait devant son cercueil un de ses élèves les plus chers et les plus distingués, le professeur Zumbini, recteur de l'université de Naples. De Sanctis en eut beaucoup d'autres qui tous ont gardé la passion des lettres: M. Pasquale Villari, le plus chaud défenseur de Savonarole, l'interprète le mieux renseigné de Machiavel; le jeune La Vista, mort avant l'âge après avoir donné plus et mieux que des promesses; et encore Camillo di Meis, Saverio Arabia, Agostino Magliano, Giuseppe de Luca, Enrico Capozzi, Achille Vertunni, Diomede Marvasi, Ferdinando Flores, Francesco Montefredine, Bruto Fabbricatore, Nicola Marselli, Lorenzo Greco, G. Cammarota, autant de noms qui mériteraient un article à part, sans compter tous ceux que nous passons, par ignorance ou pour ne pas trop allonger la nomenclature. On a dit que ces élèves n'ont pas continué la méthode du « professeur, » que chacun a suivi sa

pente, s'est frayé sa voie, en un mot que De Sanctis n'a pas fait école. Cela est vrai, De Sanctis n'a pas fait école, ne s'est point construit une chapelle, et ce n'est pas le moindre des services qu'il a rendus. Il a laissé à ses élèves pleine liberté d'opinion, de sentiment et d'allure, mais à tous il a communiqué le feu sacré. C'est ainsi qu'il a créé, non des copistes et des courtisans, mais des hommes. Il vivait avec ses « jeunes » et comptait sur eux pour faire l'Italie, où de son temps manquaient encore les Italiens. Il se formait une très haute idée de l'enseignement : « L'état, c'est d'abord l'université, » dit-il un jour à la chambre. Et dans son fameux discours, *la Scienza e la Vita*, prononcé en 1872 à l'université de Naples : « Aujourd'hui, la vie se sent atteinte d'un malaise inconnu se manifestant par l'apathie, l'ennui, le vide; on court instinctivement là où l'on entend parler de matière, de force, des moyens de restaurer l'homme physique et de régénérer l'homme moral. La littérature et la philosophie, les sciences médicales et les sciences morales prennent toutes ce reflet et cette couleur. Refaire le sang, reconstituer la fibre, relever les forces vitales : tel est le mot d'ordre non-seulement de la médecine, mais de la pédagogie, non-seulement de la science, mais de l'art; relever les forces vitales, retremper les caractères et, avec le sentiment de la force, ranimer le courage, la sincérité, l'initiative, la discipline, l'homme viril et, par conséquent, l'homme libre. Les universités italiennes, aujourd'hui, sont détachées du mouvement national, sans action sur l'état, qui se déclare neutre, et avec très peu d'action sur la société, dont elles ne savent pas interroger les entrailles : ce ne sont plus que des fabriques d'avocats, d'architectes et de médecins. Si elles comprennent la mission de la science contemporaine; si, en usant de la liberté qui leur est donnée, elles affrontent des problèmes actuels et taillent dans le vif; si elles ont l'énergie de se faire elles-mêmes les chefs et les guides de cette restauration nationale, elles redeviendront ce qu'elles furent autrefois, le grand vivier des générations nouvelles, les centres vivans et rayonnans de l'esprit nouveau. » — « Il m'a ravi le cœur ! » s'écria le vieux Gino Capponi en lisant ces paroles éloquentes. On comprend maintenant pourquoi les jeunes ont conféré à De Sanctis ce titre qui lui est resté : « le Professeur. »

MARC-MONNIER.

LA

CIRCULATION FIDUCIAIRE

ET LA

CRISE ACTUELLE

L'attention a été appelée de nouveau sur les banques d'émission à propos de l'autorisation qui vient d'être accordée à la Banque de France de porter sa circulation fiduciaire à 3 milliards et demi. On s'est demandé si cette autorisation était bien nécessaire. Du moment que nous ne sommes plus sous le régime du cours forcé et que la banque a repris ses paiemens en espèces; il semble que c'est au public de fixer la limite jusqu'à laquelle peuvent s'étendre les billets au porteur. S'il croit qu'il n'en a pas assez, il en demande, et s'il juge qu'il en a trop ou que ceux qui sont en circulation ne sont pas suffisamment garantis, il les présente au remboursement et la circulation rentre ainsi dans des conditions normales sans que l'état ait besoin d'intervenir. Pourtant, il faut le dire, on ne s'est pas trop étonné de cette intervention de l'état. Si la Banque de France a repris ses paiemens, elle n'a pas été rendue, par cela même, à sa pleine liberté, elle reste toujours soumise à la partie de la loi qui l'oblige à demander l'autorisation pour l'extension de sa circulation; et comme la limite posée précédemment était de 3 milliards

200 millions, il fallait pour l'augmenter une autorisation nouvelle. Tout le monde savait d'ailleurs que cette augmentation avait pour but de satisfaire moins les intérêts du commerce que ceux du trésor, et on sentait la nécessité de mettre un frein à l'empiétement de celui-ci. Le public livré à lui-même ne s'en serait point inquiété. N'était-il pas rassuré par une encaisse de près de 2 milliards contre 3 milliards 100 ou 200 millions de billets? C'est beaucoup plus que le minimum classique du tiers, qui, dit-on, doit exister entre le numéraire et la circulation fiduciaire, et n'avait-on pas vu ces mêmes billets circuler librement sans dépréciation aucune pendant la guerre et la commune, alors que l'encaisse n'atteignait pas le quart et même le cinquième de l'émission et que tout était troublé dans notre pays? Il n'y avait donc point, je le répète, à compter beaucoup sur le public pour mettre une limite à la circulation fiduciaire.

Quelques esprits pourtant se sont préoccupés de la situation : ce chiffre de 3 milliards 500 millions de billets pouvant circuler avec une garantie en numéraire même de près de 2 milliards ne les rassurait pas complètement; ils voyaient, après tout, un découvert possible de 1,500 millions pour les billets. Et comme une partie de ce découvert répondait à des besoins qui ne sont pas ceux pour lesquels la banque a été créée et devait venir en aide au gouvernement, ils en concluaient qu'il pouvait y avoir un double danger à un certain moment : danger pour le trésor, qui abuserait des ressources qu'il trouverait auprès de la banque, et danger pour la sécurité même de la circulation fiduciaire, qui pourrait se trouver non suffisamment garantie. Alors on a agité de nouveau la question de la liberté des banques d'émission, opposée au monopole, et on s'est demandé si avec cette liberté on n'aurait pas plus d'avantages et moins d'inconvéniens. Cette question a été surtout discutée dans une des dernières réunions de la Société d'économie politique à Paris. On a parlé de tous les pays où la liberté d'émission existe : ce sont, en Europe, de petits états; c'est la Suisse, l'Écosse, la Suède, etc. Il résulte de ce qu'on a dit que, s'il n'y a pas de monopole dans ces états pour l'émission des billets au porteur, la liberté qui est laissée d'en créer autant qu'on veut est de telle nature, entourée de telles restrictions, que les banques n'ont pas grand intérêt à en user et la circulation fiduciaire est très peu étendue. En Suisse, toute banque qui veut émettre des billets au porteur est tenue d'abord d'en demander l'autorisation au pouvoir fédéral, elle doit ensuite avoir en espèces métalliques 40 pour 100 de la circulation; il faut, en outre, qu'elle dépose dans les caisses de l'état une proportion assez considérable de papier du gouvernement. Enfin, toutes les banques qui émettent

des billets sont soumises à une surveillance réciproque et obligées d'échanger le papier les unes des autres. Ces restrictions sont très gênantes, et les banques qui émettent des billets en Suisse n'apprécient pas beaucoup la situation qui leur est faite. En Écosse, les banques d'émission sont régies, comme en Angleterre, par le fameux *act* de 1844 de Robert Peel, qui n'autorise l'émission que pour un certain chiffre répondant à des valeurs d'état que possèdent les banques ; au-delà, tout billet doit être couvert par une représentation équivalente en espèces métalliques. De plus, en Écosse, toute banque qui émet des billets au porteur est soumise à la responsabilité illimitée, c'est-à-dire que les actionnaires sont responsables solidairement et sur toute leur fortune des accidens qui pourraient survenir. Enfin, on ne peut pas considérer les banques d'Écosse en elles-mêmes, elles n'ont pas pour ainsi dire d'existence propre, elles s'appuient toutes sur la Banque d'Angleterre, c'est là qu'elles possèdent leurs réserves et leur encaisse, c'est à cet établissement qu'elles s'adressent dans les momens de crise, et on ne sait pas ce qu'elles deviendraient si cet appui, qui leur est indispensable, venait à leur manquer.

En Suède, il y a une banque d'état dont les billets seuls ont le privilège d'être des *legal tender*; elle est placée sous le contrôle et la surveillance du gouvernement. Elle peut émettre des billets jusqu'à concurrence de son capital social versé, augmenté de son encaisse métallique. La circulation actuelle de cet établissement est de 50 millions de francs. A côté d'elle sont placées d'autres banques, dites *enskilda banks*, qui émettent aussi des billets au porteur avec autorisation de l'état, et qui les gagent soit par des fonds publics, soit par des affectations hypothécaires et par une encaisse plus ou moins considérable. Ces billets ne jouissent pas du privilège des *legal tender*, on peut les accepter ou les refuser, et les actionnaires des établissemens qui les émettent sont, comme en Écosse, responsables solidairement. La circulation fiduciaire des *enskilda banks* est de 78 millions; elle est parfaitement assurée, très solide. Il n'y a jamais eu de perte, a dit un homme fort compétent, M. O. Wallenberg, directeur lui-même d'une de ces banques, celle de Stockholm, et qui a bien voulu communiquer des renseignemens très intéressans sur la question à la Société des économistes. Mais est-ce bien là la liberté d'émission telle que l'entendent ses partisans, et la circulation fiduciaire ainsi établie répond-elle au but qu'on se propose?

On parle aussi de la liberté aux États-Unis; dans ce grand état, car il s'agit là d'un grand état, on a constitué, au moment de la guerre de sécession, un grand nombre de banques, dites nationales,

qui peuvent émettre des billets au porteur. Elles sont tenues, elles aussi, de déposer dans les caisses du trésor, jusqu'à concurrence de 90 pour 100 de leur émission, des valeurs d'un titre déterminé. Ce sont généralement des obligations fédérales, et, comme ces obligations sont remboursées successivement par voie de conversion, le nombre en diminue beaucoup, et les banques ont de la peine à s'en procurer; de plus, ces titres jouissant d'une prime, les banques trouvent à les réaliser et à faire valoir l'argent qui en provient un intérêt presque égal et même quelquefois supérieur à celui que rapportent les obligations avec le droit d'émission; aussi sont-elles peu empressées d'étendre leur circulation, elles la restreignent plutôt, et il y a en ce moment, aux États-Unis, le contraire de ce qui existe dans beaucoup d'états européens, une contraction des billets au porteur; on n'en trouve plus assez pour les besoins et cela constitue un embarras dont on se préoccupe sérieusement. Le président des États-Unis en parlait dans son dernier message et cherchait les moyens par lesquels on pourrait remédier à cette situation. Tout n'est donc pas non plus parfait dans le système des banques au-delà de l'Atlantique.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la liberté d'émission n'existe dans aucun grand état de l'Europe; partout il y a le monopole avec des restrictions plus ou moins grandes et une surveillance plus ou moins sévère de la part de l'état. Pourquoi le monopole? Parce que ce qui est possible dans un petit pays ne l'est pas dans un grand; dans le petit, on se connaît davantage, on peut mieux apprécier la solvabilité des banques qui émettent des billets au porteur, et l'abus est plus difficile. Dans un grand état, au contraire, où l'on se connaît moins, la surveillance réciproque n'est pas possible, et le gouvernement aurait beau prendre les plus grandes précautions, toutes les banques d'émission répandues sur le territoire n'inspireraient pas la même confiance; on accepterait les billets des unes et on suspecterait ceux des autres; et si, pour plus de garantie, on voulait établir entre elles une espèce de solidarité, comme celle qui existe à peu près en Suisse, beaucoup de ces banques préféreraient renoncer à l'émission plutôt que d'encourir cette solidarité : on n'aurait plus alors la circulation fiduciaire qui est nécessaire aux besoins; tandis qu'avec une banque jouissant d'un monopole et ayant des succursales partout, les billets circulent aisément et rendent les services qu'on peut en attendre. Maintenant, quels sont ces services?

Quand un fabricant a créé une marchandise et l'a vendue à un négociant qui se chargera par lui-même ou par un autre intermédiaire encore de la faire parvenir au consommateur, il y a un

délai pendant lequel la marchandise créée reposera sur le crédit, et cela est nécessaire ; car, s'il fallait que le fabricant, pour continuer ses opérations, attendît que la marchandise fût entre les mains du destinataire définitif, il y aurait un temps d'arrêt très préjudiciable au mouvement des affaires, les approvisionnemens manqueraient et tout se paierait beaucoup plus cher. Le billet au porteur intervient alors pour permettre d'escompter l'avenir et d'attendre que la marchandise soit réalisée ; c'est de l'huile dans les roues pour que le mouvement commercial s'accomplisse plus régulièrement et plus vite. Supposez qu'il n'y ait pas de billets au porteur et que le fabricant, le négociant et les autres intermédiaires s'arrangent entre eux au moyen de billets ordinaires, payables à une échéance déterminée, c'est-à-dire une échéance calculée sur la probabilité que la marchandise aura trouvé son placement définitif : il faudra encore que les billets soient escomptés, car le fabricant et le négociant ne peuvent continuer leurs affaires avec des valeurs en portefeuille ; ils auront à payer les salaires de leurs ouvriers, les appointemens de leurs employés, et, pour cela, il leur faut l'instrument d'échange qui est accepté par tout le monde, c'est-à-dire la monnaie métallique ; les maisons d'escompte ou les banquiers auxquels ils s'adresseront n'auront pas toujours cette monnaie en suffisante quantité et ils la feront payer cher, d'autant plus cher qu'ils auront moins de moyens de renouveler leurs provisions. En un mot, les affaires seront plus lentes, moins faciles et grevées de plus de frais. Les billets échangés entre négocians et fabricans pourraient bien encore, à la rigueur, circuler et être acceptés comme argent comptant, mais ce serait dans un monde assez restreint, dans celui où l'on connaîtrait la solvabilité des signataires ; ils n'auraient pas accès dans le grand public, tout le monde ne les prendrait pas, et, jusqu'à l'échéance, le crédit serait limité et ne pourrait pas s'étendre. Au lieu de cela, qu'a-t-on imaginé ? On a organisé de grands établissemens de crédit pourvus d'un capital plus ou moins considérable, ayant certains privilèges et bien connus du public ; on leur a donné la faculté d'émettre des billets au porteur en échange des engagemens pris entre fabricans et commerçans ; ces billets sont acceptés comme de la monnaie quand on a l'assurance que l'établissement qui les a émis repose sur des bases solides. Sans doute, dans la plupart des cas, ce sont des billets à découvert, c'est de l'or supposé, comme l'a très bien dit M. Cernuschi dans un livre sur la mécanique de l'échange ; mais c'est de l'or qui deviendra parfaitement réel si l'émission a été faite avec prudence, si l'opération commerciale qui y a donné lieu est sérieuse et repose sur une marchandise d'un placement certain. De plus, on a mis entre les

mains du public un instrument d'échange commode, léger à porter, facile à compter, et enfin, comme cet instrument ne coûte généralement rien à l'établissement qui l'émet, celui-ci peut le donner à meilleur marché que l'argent qu'on trouverait ailleurs. Voilà le mécanisme et l'utilité du billet au porteur; et, en fait, on peut constater que, là où il existe, le taux de l'escompte et de l'intérêt, en général, a considérablement baissé. Il rend les mêmes services que les chemins de fer comparés aux anciens modes de transport. Les transports, autrefois, avaient pour limite les moyens dont on disposait, et comme ces moyens étaient peu nombreux et très chers, le déplacement de toute marchandise devenait très onéreux, le commerce en souffrait, et il n'a pris un grand développement que depuis que les chemins de fer ont été créés. Le billet au porteur, je le répète, rend les mêmes services; mais, pour cela, il faut qu'il soit parfaitement assuré, que le public le prenne avec confiance et que les établissemens dont il émane aient intérêt à le mettre en circulation dans la mesure nécessaire. Avec la liberté des banques, on est obligé d'entourer l'émission de telles précautions, si l'on veut qu'elle présente des garanties, que l'exercice du droit devient difficile; on arrive presque, dans la pratique, à le supprimer. Est-ce là l'idéal qu'on rêve? En ce cas, il faudrait en revenir purement et simplement aux banques de dépôt, comme celle de Hambourg, qui ne peuvent émettre de billets au porteur qu'en représentation exacte du numéraire qu'elles possèdent dans leurs caisses.

Dans ces conditions, les avantages de la circulation fiduciaire se trouvent bien diminués; le billet au porteur n'est plus qu'un instrument d'échange plus commode, plus facile à manier que le métal, mais il n'ajoute rien aux facilités de crédit dont peut disposer le commerce: donc, pour avoir une circulation fiduciaire suffisante et parfaitement assurée il faut le monopole; cela est tellement vrai, que tout le monde y arrive. En Allemagne, avant l'établissement de l'empire, il y avait un certain nombre de banques qui avaient le droit d'émettre des billets au porteur; ces billets ne rendaient pas de grands services et ne franchissaient guère la frontière de l'état où ils avaient été créés. Après l'établissement de l'empire, on a constitué une banque privilégiée dont le siège est à Berlin et qui rayonne sur toute l'Allemagne; elle a 230 succursales, et elle a pris une telle importance qu'elle escompte à elle seule 84 pour 100 de tout le papier en circulation; les autres banques, qui ont gardé le droit d'émission, par respect pour le passé, n'en escomptent que pour 16 pour 100. Nous n'entrerons pas dans l'énumération des services qu'a rendus cette banque privilégiée, nous nous contenterons de dire que, si l'Allemagne a aujourd'hui une grande puissance éco-

nomique et financière, c'est en grande partie à sa banque principale qu'elle le doit. En Russie, en Autriche, c'est le monopole qui règne aussi avec adjonction de billets émis par l'état lui-même. Nous n'en parlons pas parce que, dans ces deux états, malheureusement, existe encore le cours forcé, ce qui empêche d'apprécier à sa juste valeur la circulation fiduciaire. Seulement, ce qu'on peut déclarer avec assurance, c'est que, sans le monopole, les billets au porteur ne trouveraient guère de preneurs et seraient encore beaucoup plus dépréciés qu'ils ne le sont. En Italie, depuis l'unité, quatre banques d'émission se sont trouvées réunies dans une espèce de *consortium*, c'est un reste du passé. Mais une seule a pris une importance particulière, c'est celle qui a été établie à Rome et qu'on appelle Banque nationale; la tendance aujourd'hui est même de n'en plus garder que deux, cette Banque nationale et le *Banco* de Naples. Les banques d'émission sont également à l'état de monopole en Belgique et en Hollande, et ces deux pays s'en trouvent bien. Enfin, en Angleterre, il y a une banque principale qui a seule le droit d'émettre des billets dans un rayon de 65 milles de Londres ; et, en dehors de ces 65 milles, la circulation fiduciaire n'a pas grande importance; encore se relie-t-elle étroitement à la Banque d'Angleterre. Nous n'avons pas besoin de dire ce qui se passe en France : notre principal établissement financier jouit également d'un monopole et il a rendu de tels services sous cette forme, au moment de la guerre et dans d'autres circonstances, que le monopole est inattaquable. Il ne viendrait à personne aujourd'hui l'idée de demander le rétablissement des banques régionales qui existaient autrefois, ou quelque chose d'analogue. Seulement, comme il y a un revers à tout, le revers, chez nous, est que la circulation fiduciaire a pris trop de développement.

En 1869, pour ne pas remonter plus haut, la circulation fiduciaire de la Banque de France était de 1,356 millions, et l'encaisse de 1,259 : le découvert des billets était donc d'une centaine de millions. Aujourd'hui la circulation dépasse 3 milliards et l'encaisse oscille autour de 1,950 millions; le découvert monte à 1 milliard 50 millions. Le nombre des billets au porteur s'accroît d'année en année. Mais, dira-t-on, du moment que ces billets circulent aisément, qu'ils sont acceptés comme monnaie courante par tout le monde et qu'ils seront certainement remboursés un jour, on ne doit pas s'inquiéter et il n'y a qu'à laisser faire. Malheureusement les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent. Il y a dans l'extension de la circulation fiduciaire, même bien garantie au fond, des inconvéniens qu'on n'aperçoit point et qui n'en sont pas moins réels.

I.

On est frappé particulièrement en France de la cherté qui a eu lieu sur les marchandises depuis un certain nombre d'années et on la considère comme quelque peu anormale. Bien des choses ont été écrites à ce sujet et nous n'avons pas la prétention d'en refaire une étude complète. Nous dirons seulement en constatant cette cherté qu'elle a des causes naturelles et des causes artificielles : les causes naturelles, on les trouve dans le progrès incessant de la richesse publique. Il y a aujourd'hui beaucoup plus de gens qui peuvent se procurer les choses nécessaires à la vie, même les choses de luxe, et il en résulte un renchérissement. Ce renchérissement se manifeste particulièrement sur les marchandises dont la production est en quelque sorte limitée, ou tout au moins qui ne peuvent pas se développer aussi vite que les besoins : ainsi, sur les denrées alimentaires. Il est certain que le prix de la viande, du poisson, du beurre, des légumes, des fruits est tout autre que ce qu'il était il y a quarante ans, et il tend sans cesse à augmenter; il en est de même des logemens dans les grands centres de population : on tient à être mieux logé avec plus de confortable, dans des maisons mieux appropriées à nos besoins. Les prix n'ont pas augmenté pour les céréales, parce que la production a pu se maintenir à peu près au niveau de la demande. Si on consomme davantage de blé, la production n'en est plus limitée au seul pays qu'on habite, comme autrefois, lorsqu'on vivait sous le régime de la protection ; on a le monde entier pour tributaire, et quelles que soient les saisons, quels que soient les besoins, les prix de cette précieuse denrée restent à peu près les mêmes. Quand la production manque dans un pays, elle est abondante dans un autre, grâce à la variété des climats; et comme on a des moyens de transport rapides et économiques, on la met aisément sur tous les marchés du monde à la disposition de ceux qui en ont besoin. Il y a donc une sorte de stabilité dans le prix des céréales et il faut s'en féliciter, car elles sont la base de l'alimentation publique. Quand le blé devient cher, ce sont de grandes souffrances qui en résultent et un trouble profond apporté dans les relations économiques. Ce qui n'a pas haussé non plus et qui a plutôt baissé de prix, c'est tout ce qui concerne l'habillement. Il en coûte moins cher aujourd'hui pour se vêtir qu'il y a quarante ou cinquante ans, cela tient à ce que la production a pu marcher de pair avec la consommation ; non-seulement elle a marché de pair, mais, par les découvertes de

la science et l'application des procédés économiques, on a pu produire à la fois en plus grande quantité et à meilleur marché. On dira peut-être que les étoffes d'aujourd'hui sont moins solides et durent moins que celles d'autrefois, c'est possible, mais on a plus de moyens de les renouveler, et comme ce renouvellement favorise un des goûts de la société moderne, qui est le changement, tout est pour le mieux. Ce qui a augmenté encore de prix et ce n'est pas un des symptômes le moins caractéristiques du progrès de la richesse, ce sont les jouissances de luxe ; il faut payer davantage aujourd'hui pour aller au théâtre, pour acheter des objets d'art, pour avoir une voiture et des chevaux, pour entretenir un nombreux domestique ; cela tient à ce qu'il y a plus de gens pouvant se procurer ces jouissances exceptionnelles. On peut en médire, à certains points de vue, à celui de la morale sévère, par exemple, et de la simplicité d'autrefois, mais c'est bien un effet de la richesse publique, et si les jouissances de luxe ont des inconvéniens, elles ont aussi leurs avantages. Le revenu général de la société sur lequel nous vivons tous, qui était, après les guerres du premier empire, en 1815, d'une quinzaine de milliards au plus, est aujourd'hui au moins de 30 milliards. On l'a même porté à 37, ce qui est peut-être un peu exagéré. Il s'est toujours beaucoup accru, et toutes les classes de la société en ont profité ; on peut même dire que, s'il y en a une qui en a plus profité que les autres, malgré la crise qui existe en ce moment et les ralentissemens du travail, c'est la classe ouvrière. Avant cette crise et en temps normal, le salaire moyen des ouvriers, depuis quarante ou cinquante ans, a certainement augmenté de 100 pour 100, et le prix des choses nécessaires à la vie s'est accru au plus de 40 à 50 pour 100, et comme les ouvriers forment les gros bataillons, ce sont leurs consommations surtout qui ont déterminé l'augmentation des prix. On ne peut que s'en réjouir, cela prouve qu'il y a plus de besoins satisfaits, et c'est le but de la civilisation.

Mais s'il y a des causes naturelles à la cherté des choses, il y en a aussi d'artificielles. Ici même, dernièrement, dans un excellent travail qu'il a publié sur la question, notre collaborateur, M. André Cochut, a signalé ces causes artificielles ; il a cru les trouver dans les effets de l'agiotage, dans les spéculations désordonnées qui ont eu lieu depuis plusieurs années à la Bourse de Paris et ailleurs. Ces spéculations ont eu lieu certainement dans des proportions extraordinaires et ont été suivies d'un *krach* qui a amené des pertes considérables. Mais ont-elles eu tout l'effet que leur attribue notre honorable collaborateur ? Peuvent-elles être rendues responsables, sur une grande échelle, de l'augmentation des prix ? Nous en doutons un peu. D'abord elles n'ont eu aucun effet sur la cherté des choses

nécessaires à la vie : cette cherté existait avant l'excès des spéculations et elle leur a survécu.

Ensuite, on ne se rend pas bien compte de ce que peuvent être les gains réalisés dans les jeux de Bourse ou qui sont en espérance. Supposons qu'ils aient été de 5 à 6 milliards en France au plus fort de la spéculation avant le *krach*, ce chiffre dépasse probablement la réalité. Qu'est-ce que 5 à 6 milliards comparés à la richesse totale du pays, qui est au moins de 200 milliards (1)? C'est un rapport de 2 à 3 pour 100; on ne voit pas bien l'effet qui a pu en résulter sur le renchérissement général des choses. D'ailleurs ce serait une erreur de croire que ces 5 à 6 milliards constituent une augmentation de la richesse, c'est une plus-value qui n'est qu'apparente; il faudrait pouvoir la réaliser, et si on la réalisait, on infligerait à ceux qui prendraient les valeurs à des prix surfaits une perte proportionnelle; les uns seraient appauvris de ce qu'auraient gagné les autres, et les facultés disponibles des premiers seraient diminuées d'autant.

Le prix coté à la Bourse n'a aucune importance au point de vue de l'appréciation de la richesse publique. Ce qui en a une, c'est le revenu que donnent les valeurs et qu'on capitalise plus ou moins haut, suivant les circonstances. Si on le capitalise trop haut, la richesse publique n'a pas gagné ce qu'indique la cote, de même qu'elle n'a pas perdu ce qu'il y a en moins si la capitalisation se fait trop bas, comme cela arrive dans les momens de crise. Les uns gagnent, les autres perdent; au fond, la richesse reste la même. Donc, si on voit une augmentation persistante dans les choses nécessaires à la vie, on peut admettre qu'elle est indépendante des opérations de la Bourse, qu'elle repose sur un fond plus solide, qui ne change pas du jour au lendemain par l'effet de l'agiotage, et ce fond, c'est le revenu général. Qu'ont ajouté au revenu général les 5 à 6 milliards de plus-value? Rien ou à peu près rien. Ils étaient simplement l'escompte anticipé de bénéfices qui ne devaient pas se réaliser. Mais, dira-t-on, ceux qui les avaient entre les mains ou, tout au moins, qui croyaient les avoir, ont dépensé davantage, cette dépense a pu agir sur les prix. C'est possible, mais c'est là un effet très restreint, et si l'on veut voir un effet plus général, il faut considérer, en dehors de l'agiotage de la Bourse, la spéculation sur les terrains et les constructions à Paris, et ailleurs les grandes dépenses de toute sorte qui ont été faites par l'état et par d'autres.

Quand le bâtiment va, dit-on, tout va. Cela est vrai. Il y a tant d'industries qui se rattachent au bâtiment que, si les constructions

(1) Voyez une conférence faite à la Sorbonne, en 1882, par M. de Foville sur *la Fortune publique*.

prennent tout à coup un grand essor, beaucoup de gens s'en ressentent, les ouvriers surtout; il en résulte bien vite une augmentation du prix de la main-d'œuvre, qui ne tarde pas à devenir exagérée si on pousse les choses à l'extrême. On a beaucoup discuté sur le chiffre des constructions qui ont eu lieu à Paris depuis un certain nombre d'années. M. Cochut, dans l'article dont nous avons parlé, l'établit à 5 ou 6 milliards depuis six ou sept ans. M. Paul Leroy-Beaulieu, dont les appréciations sont généralement justes, admet ce chiffre et en tire des conclusions fort judicieuses; mais le gouverneur du Crédit foncier, l'honorable M. Christophle, dans une déposition fort intéressante qu'il a faite devant la commission des quarante-quatre de la chambre des députés, le conteste et le ramène à 1,200 ou 1,300 millions pour neuf ans, soit à peine à 150 millions par an. La différence est grande. Nous croyons qu'il y a exagération des deux côtés. Nous voulons bien admettre l'appréciation de M. le gouverneur pour la première période de ces neuf années; elle n'est plus exacte pour la dernière. Pour expliquer son chiffre de 1,200 à 1,300 millions, M. Christophle s'appuie tout naturellement sur le concours apporté aux constructions nouvelles par l'établissement qu'il dirige, et il trouve que, en 1874, cet établissement a fourni 17 millions, 36 en 1875 et 35 en 1876. Il est probable, en effet, que, dans les trois premières années, les constructions n'aient pas marché trop vite, et ce qui le prouve, c'est la hausse constante des loyers. Les choses ont complètement changé depuis 1880. En 1880, le Crédit foncier, au dire de M. Christophle, a prêté pour les constructions de Paris 151 millions, en 1881 153 millions, 179 en 1882 et 134 en 1883. Or les dernières années sont précisément celles qui ont amené la crise. Il faut savoir que le Crédit foncier, aux termes de ses statuts, ne doit prêter que 50 pour 100 de la valeur, et comme, depuis plusieurs années, cet établissement est entré dans une voie de grande prudence, les évaluations faites par ses inspecteurs sont très modérées, on peut dire qu'en réalité les avances qu'il accorde ne vont pas au-delà de 40 à 45 pour 100; 150 millions de prêts pour les constructions représentent donc une dépense d'environ 340 à 350 millions. Maintenant le Crédit foncier n'est pas le seul à prêter des fonds pour ce genre d'affaires. D'autres sociétés se sont formées dans la même intention, il y a aussi des particuliers qui construisent avec leurs propres ressources sans rien demander au crédit; c'est le plus petit nombre, il est vrai. Si l'on réunit le tout ensemble, il ne sera pas téméraire de déclarer que, dans les quatre dernières années, de 1880 à 1884, on a construit à Paris pour 500 à 600 millions de maisons nouvelles, soit pour 2 milliards ou 2 milliards 400 millions dans ces

quatre ans. Si encore ces dépenses un peu excessives n'avaient eu lieu qu'à Paris! mais elles se sont étendues à la province. On a beaucoup construit à Marseille, à Bordeaux, à Lyon, à Lille, etc.; il faut joindre à cela les dépenses extraordinaires faites par l'état pour subventionner les chemins vicinaux et élever un peu partout et trop vite ces monumens fastueux qu'on appelle des écoles; les chemins de fer ont également absorbé chaque année pour l'extension de leurs réseaux de 360 à 400 miilions; avec tout cela, on arrive bien vite à une dépenses annuelle de près de 2 milliards; c'est un gros chiffre.

Ce qu'il y a de particulièrement regrettable dans ces travaux extraordinaires, lorsqu'ils sont entrepris sur une trop grande échelle, c'est non-seulement qu'ils immobilisent une grande quantité de capitaux qui pourraient trouver un meilleur emploi, servir, par exemple, plus qu'ils ne l'ont fait, à développer l'outillage industriel et commercial du pays, mais qu'ils agissent aussi sur la main-d'œuvre et créent des prix artificiels. Il n'est contestable pour personne que le prix de la main-d'œuvre s'est élevé à Paris dans des proportions inusitées depuis quelques années.

Les constructions reviennent aujourd'hui à 25 ou 30 pour 100 plus cher qu'il y a dix ans, et comme on en a élevé, dans ces conditions, beaucoup plus qu'il n'en faudrait pour les besoins, on ne trouve plus de locataires pour les occuper. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les quartiers neufs de la capitale et l'on sera frappé de la quantité de maisons qui ne sont pas habitées. Ce n'est point seulement sur le prix des constructions que se fait sentir l'élévation de la main-d'œuvre; elle agit encore, par une conséquence naturelle, sur d'autres industries; les fabricans, les ouvriers qui produisent ce qu'on appelle l'article de Paris, si apprécié au dehors, se plaignent de ne plus trouver les mêmes débouchés qu'autrefois. A quoi cela tient-il, sinon à l'augmentation des prix par suite des salaires trop élevés? On a beau dire que ces articles sont mieux confectionnés à Paris que partout ailleurs; c'est possible, mais on les imite ailleurs, et s'ils sont moins bien faits, ils sont aussi à meilleur marché. Et, dans nos sociétés démocratiques, le bon marché est le maître du monde.

Nous venons de lire dans un livre très intéressant, publié il y a deux ans par M. René Lavollée sur la situation des ouvriers dans les différens états de l'Europe (1), deux choses fort curieuses et qui appellent vivement l'attention. La première, c'est que, dans ces différens états, excepté peut-être l'Angleterre, les salaires de

(1) *Les Classes ouvrières en Europe, études sur leur situation matérielle et morale*, par M. René Lavollée. Paris, 1882; Guillaumin.

toute nature sont en général d'un tiers inférieurs à ceux de notre pays, et, comme les fabricans ont à leur disposition à peu près les mêmes capitaux et le même outillage industriel que nous, on voit tout de suite quelle concurrence ils peuvent nous faire au dehors; ils nous la font même chez nous en nous apportant leurs produits tout manufacturés, qu'ils vendent moins cher que nous ne pourrions le faire. Enfin, ce qui est plus grave encore, c'est que, par suite de cette différence dans le taux des salaires, beaucoup d'ouvriers du dehors viennent en France, se font admettre dans nos ateliers et nos fabriques et consentent à travailler à meilleur marché que nos nationaux. Nous avons ainsi beaucoup d'Italiens, d'Allemands, de Belges, etc. Chaque année, l'immigration augmente. D'après un tableau publié par M. le docteur Lagneau et communiqué à l'Académie des sciences morales (1), il y aurait plus d'un million d'étrangers en France, dont la plupart sont des ouvriers. Le nombre en a doublé depuis vingt ans. Pour peu que cela continue, l'industrie française sera en partie entre les mains des étrangers. Que faire contre cela? On ne peut pas songer à renvoyer les étrangers, pas plus qu'on ne doit refuser leurs produits. Cela serait contraire à tous les principes de liberté et amènerait des représailles fâcheuses. Voilà un effet de l'exagération du prix de la main-d'œuvre, et il est fort grave.

La deuxième chose curieuse qui résulte du livre de M. Lavollée, et celle-là est de l'ordre moral, c'est que la situation des ouvriers est relativement meilleure dans les pays où les salaires sont moins élevés. Ces ouvriers sont plus prévoyans, et leurs rapports avec les patrons sont établis sur un pied plus bienveillant. Il faut dire aussi, en ce qui concerne notre pays, qu'on a beaucoup abusé des grèves. Certainement le droit de coalition, même pour arriver à une grève, est un droit de légitime défense, et on a bien fait de l'accorder aux ouvriers; c'est une conséquence de la liberté dont ils jouissent, mais, dans la pratique, il faut s'en défier. La grève est une arme à deux tranchans qui blesse autant celui qui s'en sert que le patron contre lequel elle est dirigée; elle a presque toujours pour effet de favoriser l'introduction de l'ouvrier étranger ou de déplacer l'industrie. Si nos ouvriers pouvaient se rendre compte de ce qu'ils ont déjà perdu en faisant des grèves, ils seraient plus circonspects et moins pressés de recourir à ce moyen dans l'avenir.

Quoi qu'il en soit, cette élévation du prix de la main-d'œuvre, qui a eu de si fâcheux effets à Paris, en a exercé de semblables en province, la plupart des industries s'en ressentent, et s'il y en a une qui en souffre particulièrement et qui appelle aussi grande-

(1) Extrait de l'*Annuaire statistique de la France.*

ment l'attention, parce qu'elle est la principale de nos industries, c'est l'agriculture. L'agriculture ne peut pas payer les salaires que les ouvriers trouvent à gagner dans les villes, qu'ils trouvaient au moins hier, et elle est délaissée. Qu'on parcoure les départemens voisins de la capitale, qu'on aille même plus loin, et on verra qu'il y a aujourd'hui beaucoup de fermes à louer, beaucoup de terres à vendre et qui ne trouvent pas de preneurs même avec des rabais considérables. Sans doute, les causes qui font souffrir l'agriculture sont multiples; on pourrait en indiquer plusieurs, mais une des principales, au moins dans les environs de Paris, est l'élévation du prix de la main d'œuvre. On ne peut pas faire travailler au prix que demande l'ouvrier.

Cette situation a eu la conséquence qu'elle devait avoir; les travaux sont arrêtés un peu partout et on traverse une crise. On a voulu nier cette crise; elle est cependant très évidente. Je n'en prends pas pour preuve seulement les plaintes qui s'élèvent de divers côtés, ces plaintes sont peut-être exagérées; j'interroge d'autres symptômes plus significatifs. L'octroi, à Paris, ne rend déjà plus ce qu'il donnait l'année dernière; les revenus indirects ont été pour le mois de janvier seulement de 8 millions 1/2 au-dessous des prévisions et de 4 millions 1/2 inférieures à celles de l'année dernière. Les recettes des chemins de fer sont en décroissance depuis assez longtemps sur les périodes correspondantes; enfin notre commerce extérieur, déjà en diminution à la fin de l'exercice précédent, est descendu de 556 millions en janvier 1883 à 434 millions en janvier 1884; c'est une réduction de 131 millions ou de 23 pour 100.

On a beaucoup discuté pendant huit jours au corps législatif sur la crise et sur les moyens de venir en aide aux ouvriers qui en souffrent particulièrement; on n'a rien trouvé d'efficace, et on a fini par nommer une commission de quarante-quatre membres pour étudier la question; elle tient aujourd'hui ses assises et les prolongera plus ou moins longtemps. Que peut-elle faire? Rien ou à peu près rien. Essaiera-t-on de créer des travaux plus ou moins utiles avec le concours de l'état et celui des municipalités? Ce serait un mauvais précédent, et il ne guérirait pas le mal. Quand une crise arrive et qu'elle est le résultat d'une production trop grande, ou de spéculations mal engagées, il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'attendre que la liquidation ait lieu, que les maisons construites en trop grand nombre trouvent des locataires ou passent dans des mains qui puissent les garder, que l'état cesse ses grandes dépenses et enfin que le prix de la main-d'œuvre s'abaisse. Alors les choses pourront reprendre leur cours naturel et l'activité industrielle renaîtra. Mais si l'on demande au gouvernement d'intervenir, on trouble

les rapports économiques du pays; on fait du mauvais socialisme, la situation s'empire au lieu de s'améliorer.

Maintenant, en ce qui concerne les ouvriers, il faut bien le dire, ils sont un peu les victimes de leurs propres fautes. Au lieu de se contenter de la hausse naturelle des salaires qu'amenait le progrès de la richesse des années dernières, ils ont voulu les faire hausser encore davantage au moyen des grèves et en imposant la loi aux patrons. Il en est résulté ce qui arrive aujourd'hui, que les patrons n'ont pas pu continuer leurs entreprises dans les conditions qui leur étaient faites, et les travaux se sont arrêtés. Les ouvriers auraient dû se souvenir aussi, dans les temps prospères, de cette parole de l'Écriture, que les vaches grasses sont souvent suivies des vaches maigres et réaliser quelques économies pour parer à leurs besoins dans les temps difficiles. Au lieu de cela, ils ont préféré dépenser au jour le jour ce qu'ils gagnaient, et Dieu sait quels salaires ils ont obtenus dans ces dernières années! Jusqu'à 7 et 8 francs par jour. La crise les prend au dépourvu : c'est assurément très regrettable. Que peut-on faire contre cela? Il n'y a que la charité publique ou privée qui doive intervenir, et encore avec toute sorte de précautions.

On parle beaucoup en ce moment de la question sociale; on dit que l'organisation du travail laisse à désirer. C'est possible, et s'il ne s'agit que d'améliorations à réaliser, elles viendront naturellement avec le progrès de la civilisation. Mais si on prétend qu'il y a une révolution sociale à faire, on se trompe. Cette révolution a eu lieu en 1789, comme la révolution politique, et quand on a accordé la liberté et l'égalité à tout le monde, on a fait tout ce que l'on pouvait faire. Le reste dépend de la sagesse et de la prudence de ceux qui sont appelés à profiter de ces deux grands biens. Voudrait-on revenir en arrière et ressusciter les anciennes corporations? Nous suivons avec intérêt toutes les tentatives qui se font pour organiser le travail sur d'autres bases que celles du salaire; les sociétés coopératives, sous les diverses formes qu'elles ont prises, méritent assurément l'attention du philosophe et de l'économiste; mais le succès en est bien douteux. En ce qui concerne les principales, celles de production, qui sont le grand objectif des ouvriers qui veulent s'affranchir de la loi du salaire, elles n'ont pas encore sérieusement réussi. Quelques ouvriers peuvent bien se réunir pour travailler ensemble, et quand ils sont doués de qualités exceptionnelles, qu'ils ont une conduite très régulière, beaucoup d'abnégation et de force morale, arriver à un certain résultat. Mais il n'est pas démontré qu'avec ces mêmes qualités ils n'auraient pas obtenu davantage sous la loi du salaire et la direction intelligente d'un

patron. Bien des chefs d'industrie, qui aujourd'hui ont fait fortune, ont commencé par être des ouvriers, comme il en faudrait pour assurer le succès des sociétés de production. Ces ouvriers d'élite seront toujours le très petit nombre, et on ne peut rien en augurer pour l'avenir des sociétés de production. On parle aussi beaucoup des banques populaires, de leur succès en Allemagne et en Italie. Il faut voir à quel prix on achète ce succès. D'abord, en Allemagne, les associés de ces banques sont responsables solidairement de tous les engagemens de la société à laquelle ils appartiennent, et, quand ils veulent un crédit dépassant les fonds qu'ils ont dans l'entreprise, ils sont obligés de fournir des cautions et des garanties. Ces formalités sont peut-être un peu moins dures en Italie, mais elles sont encore sévères, plus sévères qu'on ne voudrait les accepter en France. Et pour arriver à quoi? A obtenir de l'argent en moyenne à 8 pour 100; les banques ordinaires ne le feraient pas payer plus cher aux ouvriers d'élite et aux petits artisans qui mériteraient leur confiance comme ceux qui sont affiliés aux banques populaires. On se fait donc beaucoup d'illusions à l'endroit de ces sociétés; il n'y a pas là le germe d'un affranchissement possible de la loi du salaire. Une seule chose est efficace, c'est la nécessité de l'épargne qu'elles imposent à leurs adhérens. L'épargne est, en effet, très salutaire; c'est elle qui est destinée à faire sortir l'ouvrier de la situation précaire où il se trouve et où il souffre de rester. C'est le bien suprême; mais, pour le réaliser, est-il donc nécessaire de sacrifier sa liberté et de courir après des chimères? L'ouvrier gagne, en temps normal, quoi qu'on en dise, des salaires assez élevés pour faire des économies; les institutions de prévoyance frappent à sa porte sous toutes les formes: caisses d'épargne, sociétés de secours mutuels, d'assurances, caisses de retraite. Qu'il y porte régulièrement une part de son salaire, celle qui n'est pas absolument indispensable aux besoins de chaque jour, et bien des questions qui s'agitent aujourd'hui disparaîtront. Au fond, il n'y a pas de question sociale, il n'y a qu'une question de tempérance, et si les ouvriers prenaient plus souvent le chemin de la caisse d'épargne que celui du cabaret, la plus grande partie du problème serait résolue. Le reste viendrait par surcroît avec des améliorations successives sans qu'on touchât au fond des choses. Or le fond des choses est indestructible et, si on y touchait, ce serait pour tomber dans une anarchie absolue et une misère générale. Voilà le langage qu'on devrait faire entendre aux ouvriers au lieu de leur prêcher des théories creuses qui flattent leurs passions, trompent leur ignorance, les conduisent aux déceptions et en font des agens pour les révolutions politiques. Quand on est un homme de cœur et qu'on s'adresse à la classe la plus nombreuse de la société et la

plus intéressante, il ne faut pas la nourrir de paroles vagues; on ne doit lui proposer, en fait de progrès, que des choses parfaitement réalisables; autrement, comme l'a très bien déclaré M. Jules Ferry à la tribune de la chambre des députés, on est un charlatan de popularité.

Quoi qu'il en soit, il y a une crise et il s'agit d'en rechercher la cause principale. Quand on dit qu'elle est le résultat de spéculations insensées et de dépenses folles qui ont eu lieu dans notre pays, depuis quatre ou cinq ans, et aussi peut-être d'un excès de production, on indique une cause secondaire; la cause première est ailleurs : elle est, suivant nous, dans l'abondance des instrumens d'échange.

II.

Notre circulation métallique, qui était, il y a quarante ans, de 3 milliards au plus avec 4 ou 500 millions de billets au porteur, monte aujourd'hui, d'après les évaluations les plus probables, à 4 milliards 1/2 d'or, 3 milliards d'argent et 3 milliards de billets (1) : c'est trois fois plus qu'il y a quarante ans. Je sais bien que, depuis cette époque, nos affaires ont beaucoup augmenté, mais il ne faut pas oublier que nous avons aussi avec les chemins de fer et la télégraphie électrique des moyens plus puissans de faire mouvoir nos capitaux. Au point de vue des échanges, 1,000 francs d'espèces métalliques rendent au moins autant de services que 3 ou 4,000 francs autrefois, et les billets au porteur circulent encore plus rapidement.

L'Angleterre ne possède que 3 milliards d'espèces métalliques et fait plus d'affaires que nous avec 7. S'ensuit-il que la France est plus riche que l'Angleterre en proportion de la monnaie métallique qu'elle a en plus? Évidemment non; cela indique seulement que l'Angleterre a recours davantage à un moyen de crédit qui donne à sa monnaie métallique une utilité plus grande. Ce moyen, c'est le chèque ou paiement par voie de compensation et de virement. Chaque jour, en Angleterre, des chèques sont tirés pour des sommes considérables de tous les points du territoire, et ils viennent se concentrer à Londres, où ils sont immédiatement échangés les uns contre les autres dans un établissement appelé *Clearing House*. Cette opération a lieu jusqu'à concurrence de 2 à 3 milliards par semaine ou de 150 milliards par an. Les grosses affaires se trouvent ainsi liquidées sans que la monnaie métallique intervienne.

(1) Voyez le *Bulletin officiel de statistique*, du mois de janvier 1884, publié par le ministère des finances.

Celle-ci reste déposée dans les banques, où elle sert de garantie. Il y a entre le chèque et le billet au porteur, comme moyen de crédit, une différence essentielle. Le chèque, pour être valable, doit représenter une provision, un dépôt préalable, il n'est pas tiré à découvert; il est bien certain pourtant que, si tous les chèques en circulation devaient être remboursés avec des espèces, la provision serait loin de suffire, car ils dépassent peut-être vingt-cinq ou trente fois le montant de la provision. Mais cela n'est pas à prévoir, les chèques représentent le mouvement commercial du pays, ils sont créés pour s'échanger les uns contre les autres, il n'y a jamais que de légères différences à payer en numéraire. Sans doute encore, cela n'empêche pas les excès de spéculation, les *overtrade;* nous en avons vu souvent des exemples en Angleterre, mais ce ne sont pas les chèques qui les font naître, ce sont les dépôts en comptes courans qui, dans les pays commerçans, et en Angleterre par exemple, prennent des proportions considérables et ne sont pas garantis par une réserve suffisante. On emploie les dépôts quelquefois dans des opérations douteuses, et quand les embarras surviennent, ce sont les chèques qui avertissent, parce qu'il y en a qui ne trouvent plus de contre-partie et qu'on est obligé de rembourser en numéraire, et comme ce numéraire est en faible quantité, la spéculation est arrêtée tout court. L'escompte monte à des taux inusités et il faut se liquider à tout prix. Ce sont des momens durs à traverser, l'Angleterre a conservé le souvenir de quelques-uns où il semblait que le Royaume-Uni allait être mis en faillite d'un bout à l'autre, mais ces momens durent peu, et la crise finit d'autant plus vite qu'elle a été plus violente.

Il en est autrement avec le billet au porteur, lorsqu'il dépasse un certain niveau, c'est-à-dire quand il excède sensiblement le numéraire sur lequel il s'appuie. On ne s'aperçoit qu'à la longue des inconvéniens qu'il entraîne, et, en attendant, ce n'est qu'un instrument d'échange de plus ajouté à ceux qui existent déjà, et si ceux-là sont suffisamment étendus, il vient en surplus, comme une marchandise trop abondante par rapport aux besoins, et, comme il s'agit là d'une marchandise d'une espèce toute particulière, les inconvéniens sont généraux. Qu'il y ait dans un pays trop de chapeaux, trop d'étoffes, il faudra bien que ces chapeaux et ces étoffes baissent de prix si l'on veut qu'ils trouvent preneur; la perte sera pour ceux qui les ont confectionnés, elle ne se fera pas sentir sur le reste du mouvement commercial, parce que ces articles ne jouent qu'un rôle secondaire dans l'ensemble de ce mouvement. Il en est autrement avec les instrumens d'échange, qui sont la base de toutes les transactions et la contre-partie de toutes les marchandises; s'ils sont plus abondans qu'il ne faut,

toutes les marchandises s'en ressentent, haussent de prix, et il faut donner plus de monnaie pour se les procurer. Cette théorie est incontestable, autrement on ne s'expliquerait pas comment le numéraire a pu se déprécier depuis trente ou quarante ans par suite de l'invasion de l'or de la Californie et de l'Australie et comment même il a pu perdre de sa valeur après la découverte des premières mines de l'Amérique. Cela ne veut pas dire que cette dépréciation soit toujours un malheur, pas plus que ne l'est celle d'autres marchandises; elle a pour conséquence de mettre plus de choses à la portée d'un plus grand nombre et c'est un progrès dans le sens démocratique, mais il y a une mesure à tout, et de même qu'une trop grande baisse de prix sur les marchandises, trop rapide surtout, amène de grosses pertes qui ne sont pas compensées immédiatement par d'autres avantages; de même, les instrumens d'échange, en devenant trop abondans, impriment à tout un mouvement de hausse exagéré qui dérange toutes les fortunes. La stabilité de valeur, en fait de monnaie, si elle n'est pas l'idéal, est du moins une chose fort désirable et qui s'accorde mieux avec le progrès qu'une dépréciation trop rapide. Or cette stabilité de valeur, nous sommes loin de la posséder dans l'état actuel de nos instrumens d'échange avec un gros stock d'argent qui subit une dépréciation spéciale de 15 à 16 pour 100, et une circulation fiduciaire qui, dépassant 3 milliards, laisse une trop grande somme à découvert.

Chaque semaine, dans la publication du bilan de la Banque de France, on annonce 1,950 millions d'encaisse métallique contre 3 milliards de papier en circulation; c'est là un leurre auquel il ne faut pas se laisser prendre : dans ces 1,950 millions il y a 950 millions d'argent, et l'argent n'est plus la représentation exacte de la circulation fiduciaire; la Banque de France ne pourrait pas s'en servir pour rembourser ses billets, si elle tentait de le faire sur une échelle un peu large, lorsque nous avons le change défavorable et qu'on demande des métaux précieux pour les exporter en Angleterre et en Allemagne, même dans les pays où règne encore le double étalon, elle verrait immédiatement le change monter à des taux inusités, à 26 ou 27, par exemple, pour 1 livre sterling payable à Londres. Aussi la Banque de France ne le tente-t-elle pas; elle se contente de recourir à des petits moyens qui restent sans efficacité sur le fond des choses; elle met en circulation le plus qu'elle peut les pièces de 10 francs d'or, qui ne sont guère exportables, et elle donne des pièces de 5 francs d'argent dans ses paiemens particuliers, en demandant au trésor public d'en faire autant. Ces petits moyens, je le répète, restent sans efficacité, car l'argent n'entre pas sérieusement dans la circulation, il revient, très vite à son point de départ. Et si la crise devait durer, et le change défavorable se pro-

longer, la Banque de France serait bien vite obligée de donner sa dernière pièce d'or ou de reprendre le cours forcé. Il est vrai que le cours forcé n'effraie pas beaucoup ce pays-ci après l'expérience qui en a été faite. Pourtant, il y a une grande différence entre le cours forcé qui est imposé par la guerre ou une révolution, et celui qui résulte d'une mauvaise situation commerciale et financière. Dans le premier cas, on émet du papier-monnaie, parce que la circulation métallique se dérobe et se cache et qu'il faut bien pourvoir aux besoins de l'échange; dans le second, au contraire, le cours forcé est le résultat de l'abus qu'on a déjà fait des billets de banque, et, si l'on vient en ajouter de nouveaux, on aggrave le mal et on prolonge la crise : c'est de la médecine homéopathique appliquée à la circulation fiduciaire, il est douteux que le remède soit bon. Nous voulons bien admettre que les billets non réalisables immédiatement seront parfaitement payés un jour; en attendant, ils exercent une influence fâcheuse sur les affaires.

On confond volontiers l'abondance des instrumens d'échange avec les capitaux disponibles et on dépense outre mesure jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'on est allé trop loin et que capitaux et instrumens d'échange sont deux choses parfaitement distinctes qu'il ne faut pas confondre. Alors la crise arrive. Nous payons un peu cher la grande et légitime confiance qu'inspire la Banque de France et surtout les services qu'elle rend au trésor. Que cette banque prête son concours à l'état dans certains momens, cela se comprend, c'est la conséquence du monopole dont elle jouit; mais il ne faudrait pas en abuser, car les facilités que rencontre l'état auprès de la banque le portent à exagérer ses dépenses, grossissent la dette flottante et grossissent aussi beaucoup trop la circulation fiduciaire. Cette circulation est donnée comme si elle représentait des affaires commerciales et elle ne représente pour une partie que des embarras budgétaires; c'est absolument comme si l'état l'émettait lui-même. Il n'y a de différence que dans la forme. En limitant à 3 milliards 500 millions l'émission, on a été guidé évidemment par cette considération qu'il ne fallait pas laisser toute liberté à la banque, parce que le trésor en abuserait pour ses besoins particuliers. Cette crainte était légitime, mais il eût été beaucoup plus simple et plus régulier de fixer la limite au-delà de laquelle le trésor ne pourrait rien demander à la banque et de laisser ensuite à celle-ci toute sa liberté pour l'émission, à deux conditions pourtant : la première que toute création de billets au-delà d'un certain chiffre serait soumise à un impôt comme cela existe en Allemagne; la seconde que l'argent cesserait d'être considéré comme la représentation en numéraire des billets au porteur.

Dans la discussion qui a eu lieu au sénat sur la question des

billets, discussion fort sérieuse, du reste, à laquelle ont pris part des hommes très compétens, on a été étonné d'entendre cette déclaration faite par un ancien gouverneur de la Banque de France : « Toutes les fois, a-t-il dit, que les besoins du commerce l'exigent, il faut que l'émission fonctionne. » Les besoins du commerce, voilà un mot bien élastique et bien vague. Ces besoins peuvent être factices et exagérés. Faudra-t-il toujours les satisfaire par l'émission du papier-monnaie ? On pourrait être entraîné fort loin. C'est ce que demandent, du reste, tous les utopistes dans les momens de crise, ceux-là même qui ont abusé de la spéculation et fait naître les embarras qu'on subit. Ils n'aiment pas qu'on vienne les arrêter dans leurs affaires en leur refusant le papier dont ils croient avoir besoin.

Pour montrer, du reste, à quel point la circulation fiduciaire chez nous est dans des conditions anormales, il suffit de la rapprocher de ce qui a lieu ailleurs dans les grands pays qui nous environnent : en Angleterre, les billets au porteur émis par la banque principale s'élèvent à 625 millions de francs contre une encaisse de 560. Et si l'on prend la circulation de tout le Royaume-Uni, elle est de 1 milliard 53 millions contre 776 millions d'espèces. En Allemagne, la circulation est de 1 milliard 95 millions garantis par 697 millions d'encaisse. En Italie, il y a 1 milliard 521 millions de billets contre 906 millions d'espèces, dont les deux tiers en or. Nous ne parlons pas de l'Autriche et de la Russie, où la circulation se fait en papier-monnaie exclusivement et où ce papier perd 20, 40 pour 100. En France, l'excédent des billets sur l'encaisse d'or, qui est la seule valable, est de 2 milliards passés. Et si maintenant l'on joint la circulation fiduciaire à la circulation métallique dans les pays que nous venons de citer, on trouve 4 milliards 1/2 pour l'Angleterre, 4 milliards 200 millions pour l'Allemagne, 2 milliards 634 millions pour l'Italie et pour la France 10 *milliards* 300 *millions* (1.) C'est une circulation excessive, d'autant plus excessive qu'il y a là dedans 3 milliards de métal argent qui perdent 15 à 16 pour 100 et qui sont pour une partie la garantie de billets à la valeur desquels ils ne répondent plus. On ne pourrait les donner en remboursement. C'est un fait qui a été reconnu dans les discussions récentes au sénat par les théoriciens mêmes du double étalon, par MM. Denormandie et Léon Say. « Le jour où la Banque de France, a dit M. Denormandie, serait réduite vis-à-vis de ceux qui frappent à sa porte à les solder avec des écus, ce jour-là vous verriez se produire une réelle émotion à son guichet. » M. Léon Say a exprimé la même opinion en montrant les inconvéniens de la réserve métal-

(1) Voyez le même *Bulletin de statistique* du mois de janvier 1884.

lique en argent. Par conséquent, en réalité et pour le jeu régulier des opérations de la Banque de France, il y a 1 milliard d'or contre 3 milliards et plus de billets, c'est-à-dire une circulation fiduciaire de 2 milliards à découvert. Peut-on supposer qu'une pareille masse de papier n'ait pas une influence considérable sur le mouvement des affaires? Elle en fausse évidemment la sincérité. En toutes choses, comme a dit notre immortel Bastiat, il y a « ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. » Ce qu'on voit dans les temps ordinaires, quand le papier est abondant, ce sont les relations commerciales qui sont faciles, l'argent qui est à bon marché; on se laisse aller à toute espèce de spéculations sans avoir aucun frein qui vous arrête. Les salaires augmentent et tout le monde paraît heureux : voilà ce qu'on voit. Mais, ce qu'on ne voit pas, c'est qne cette abondance de papier, ces facilités de crédit amènent des excès, et quand les excès arrivent, on ne sait plus comment les conjurer, ou, si l'on veut les conjurer par le seul moyen qui existe, l'élévation du taux de l'escompte ou la restriction du crédit, il ne manque pas de gens qui vous blâment et qui voudraient qu'on étendît encore la circulation fiduciaire, comme s'il fallait donner toujours la même dose d'alimens à quelqu'un qui est malade pour en avoir trop pris.

Nous sommes très partisans de la liberté d'émission, mais des précautions nous paraissent nécessaires. L'état est le juge suprême dans les questions de monopole; c'est lui qui décide, par exemple, dans quelle mesure devront se mouvoir les tarifs de chemins de fer; il pourrait de même, comme cela se fait en Allemagne, mettre un impôt sur toute circulation de papier qui dépasserait un certain chiffre. De cette façon, la liberté de l'émission serait respectée; la banque pourrait émettre autant de billets qu'elle le jugerait utile, mais comme l'excédent au-delà du chiffre fixé serait frappé d'impôt, on ne l'émettrait qu'à bon escient et comme un moyen de salut préférable au cours forcé. Cette restriction judicieuse est la soupape de sûreté pour protéger contre la trop grande extension du papier-monnaie; elle vaut mieux que les précautions prises en Angleterre par l'*act* de 1844. Avec cet *act*, lorsqu'on arrive à l'extrême limite de l'émission autorisée et qu'on ne peut plus mettre un billet en circulation sans qu'il ait sa représentation exacte en numéraire, s'il se manifeste des besoins exceptionnels, on est obligé de demander au gouvernement un bill d'indemnité pour suspendre l'*act* de 1844, et il ne faut souvent qu'un très léger supplément de billets pour sauver la situation. Mais, en attendant, comme l'obtention de ce bill est toujours incertaine, le moment qui précède est extrêmement critique; chacun se précipite sur les réserves que pos-

sède la banque et la panique devient générale : ce qui faisait dire à un ancien chancelier de l'échiquier qu'à ce moment suprême, l'*act* de 1844 faisait plus de mal qu'il ne pouvait faire de bien dans le reste du temps. La mesure prise par la Banque d'Allemagne est donc meilleure. Il n'y a pas de limite absolue posée à l'émission. On est sûr qu'on aura toujours des billets si on en a tout à fait besoin; seulement, comme ils seront passibles d'un impôt assez élevé (5 pour 100), ils ne seront émis que s'il y a un intérêt réel à le faire et on les paiera ce qu'ils valent. Il y en a eu un exemple; à la fin de l'année 1881, la banque a excédé l'émission autorisée d'environ 30 millions et a payé un impôt en conséquence. Quelques jours après, tout était rentré dans l'ordre. Nous voudrions la même chose en France, au lieu de cette liberté complète de l'émission, qui, sous prétexte de mieux répondre aux besoins réels du commerce, arrive à favoriser des spéculations insensées. M. Léon Say, dans sa discussion au sénat sur la question, a dit d'excellentes choses, entre autres que le taux du change est le baromètre de la circulation. Il est très certain, en effet, que, quand le change est défavorable et qu'on est obligé de payer des différences au dehors, on ne peut le faire qu'avec des espèces métalliques prises où on les prend ordinairement, c'est-à-dire à la Banque de France et contre remboursement de billets. Il faut bien alors que la circulation s'abaisse, ce qui fait naître souvent de grands embarras. On ne combat cette situation qu'en élevant le taux de l'escompte, et en faisant venir des capitaux étrangers. Le remède est généralement efficace, et il n'y en a pas d'autre. Ceci est excellent lorsqu'il s'agit de dégager notre situation au dehors; mais, au dedans, en temps ordinaire, lorsque le change reste favorable et que la monnaie métallique ne s'en va pas, qu'est-ce qui indique qu'il y a trop de papier, et peut-on dire alors qu'il est indifférent que la circulation fiduciaire s'étende plus ou moins et qu'elle soit comme aujourd'hui de plus de 2 milliards en dehors des réserves métalliques? Évidemment il y a là un abus à corriger.

Une autre précaution est encore à prendre pour que cette circulation fiduciaire ne dépasse pas les limites naturelles qu'elle doit avoir, c'est de débarrasser la Banque de la partie de sa réserve qui est une véritable illusion. Le conseil de régence a fait une grande faute lorsqu'il s'est opposé, à diverses reprises, à la démonétisation de l'argent; s'il l'avait acceptée il y a déjà plusieurs années, quand on l'a proposée pour la première fois et qu'il n'y eût plus eu dans la circulation principale que l'or, l'argent restant à titre de monnaie secondaire, les embarras que nous subissons en ce moment n'existeraient pas : notre circulation de papier ne se serait pas élevée à 3 milliards 200 millions. Le public, averti du véritable état des choses, n'aurait point laissé les billets monter si haut; il se serait

servi d'or davantage, et la circulation, au lieu d'être de plus de 3 milliards, ne dépasserait pas peut-être 1,500 millions, ce qui serait un chiffre normal ; avec le double étalon et la faculté qu'a la banque de rembourser ses billets en argent, le public, qui ne veut point de ce métal, prend tous les billets qu'on lui donne et les garde. Il agit comme s'il était sous le régime du cours forcé, et ce n'est pas lui qui arrêtera jamais l'émission. On ne doit compter pour cela que sur la prudence du conseil de régence. Ce conseil est, en effet, très prudent et composé d'hommes qui ne sont pas le moins du monde empiriques, mais leur prévoyance peut se trouver aux prises avec de grosses difficultés. Si l'on voyait, par exemple, la Banque de France élever le taux de son escompte lorsqu'elle a en apparence une encaisse de 2 milliards contre 3 milliards 200 millions de billets et qu'elle n'a pas encore atteint la limite nouvelle qui vient d'être fixée à son émission (3 milliards 1/2), le public se récrierait et trouverait qu'on lui impose des charges inutiles. Si, au contraire, la banque était débarrassée de son encaisse d'argent, qui est un véritable trompe-l'œil, alors on verrait plus clair dans la situation et les choses ne tarderaient pas à rentrer dans l'ordre. On aurait pu se débarrasser de ce métal lorsqu'il n'y en avait que pour 1,500 millions environ dans le pays, et qu'il ne perdait encore que de 2 à 3 pour 100. Aujourd'hui, il perd de 15 à 16 pour 100, et il y en a pour 3 milliards ; c'est grave.

Voilà ce qu'a produit notre imprévoyance. On a laissé s'amasser l'argent, et avec cet amas de l'argent, à la suite, est venu, par une conséquence naturelle, l'accroissement démesuré de la circulation fiduciaire. C'est un double malheur. La perte serait considérable sans doute si on voulait démonétiser l'argent aujourd'hui. Cependant, si l'on considère les difficultés contre lesquelles on se heurte en ce moment et qui se renouvelleront, il vaudrait mieux en finir une bonne fois pour avoir une situation plus nette et une circulation fiduciaire mieux établie. Et puis, quel intérêt avons-nous à garder ce corps mort, de 2 milliards d'argent au moins que nous possédons en trop, 1 milliard pouvant largement suffire pour les besoins de la monnaie divisionnaire ? Il y aurait profit à l'échanger contre des marchandises utiles ; cela vaudrait infiniment mieux pour la richesse du pays.

En résumé, la crise que nous subissons et qui durera plus ou moins longtemps, est née de beaucoup de choses : d'abord d'un excès de production, comme cela arrive presque toujours à la suite des années prospères et de grande activité commerciale ; elle est née aussi des spéculations de toute nature qui ont eu lieu à Paris et ailleurs. Enfin, les incertitudes de la politique n'y sont pas non plus

étrangères. Mais ce sont là des causes secondaires : la cause principale est dans le vice de notre circulation monétaire. Nous avons plus d'instrumens d'échange qu'il ne nous en faut pour nos besoins. On les prend pour des capitaux disponibles : de là des illusions, et ces illusions sont entretenues par l'abondance de la circulation fiduciaire qui maintient d'une façon un peu artificielle les capitaux à bon marché. Le billet au porteur est assurément un instrument d'échange commode et très utile. Nous en avons indiqué les mérites, mais il a aussi ses inconvéniens, et on peut être étonné que, dans les grands pays commerçans comme l'Angleterre, les États-Unis et l'Allemagne, on n'en fasse pas un très grand usage; cependant, ce sont des pays où le crédit joue un rôle important, plus important que chez nous. Mais il y a plusieurs sortes de crédit; il y en a un qui repose exclusivement sur le numéraire et qui a pour but d'en tirer toute l'utilité possible, c'est le crédit au moyen du chèque. A première vue, il peut paraître bizarre d'entendre dire que les chèques reposent exclusivement sur le numéraire, lorsqu'il y en a, peut-être, en mouvement chaque jour pour vingt-cinq ou trente fois le montant de la provision qui leur sert de garantie; cela est cependant vrai; le chèque n'est pas créé pour circuler, c'est un mode de paiement, il n'est valable que pour très peu de temps, il faut qu'il soit échangé ou remboursé et, s'il ne peut être ni l'un ni l'autre, la crise arrive et la liquidation s'impose coûte que coûte. Il n'en est pas de même avec le billet au porteur; celui-ci est un instrument de crédit qui circule par lui-même, qui a une existence propre absolument comme la monnaie métallique, et même indépendante de celle-ci. S'il est émis en trop grande quantité, s'il ne représente pas des opérations sérieuses, rien ne l'indique; il s'ajoute aux autres instrumens d'échange, passe pour un capital disponible et fait naître des illusions. Avec le chèque, on a un critérium qui avertit immédiatement des abus qu'il peut y avoir dans les spéculations commerciales; avec le billet au porteur, surtout tel qu'il existe chez nous, il n'y en a pas. Les embarras s'accumulent et on ne s'en aperçoit que lorsque la liquidation est devenue très difficile. En un mot, les grands pays que nous avons cités ont résolu le problème du crédit autrement que nous, ils l'ont appuyé exclusivement sur le numéraire au moyen du chèque, tandis que nous l'avons souvent placé à côté avec le billet au porteur. De là des effets très différens. En Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne même, lorsque les crises arrivent, on en est informé tout de suite et elles durent peu, tandis que chez nous on ne les voit pas venir et elles se prolongent sans qu'on sache comment les dénouer. C'est notre situation aujourd'hui.

V. Bonnet.

LE
CHANCELIER DE L'EMPIRE ALLEMAND
ET
M. MORITZ BUSCH

Tel homme de génie affecte un fastueux dédain pour toute l'espèce humaine et ne laisse pas de tenir beaucoup à sa réputation, à l'idée que peut se faire de son caractère et de ses talens le vil troupeau qu'il méprise. Le grand politique qui est aujourd'hui l'arbitre souverain des destinées de l'Europe est un exemple frappant de cette contradiction. Il regarde l'humanité comme un aigle regarde une fourmilière, mais cet aigle est très soucieux de ce que peuvent penser de lui les fourmis. Nous ne connaissons aucun homme d'état qui ait provoqué de son vivant tant de publications destinées à nous expliquer son génie, ses intentions, ses desseins, ses méthodes, ses procédés.

A côté de celles qui s'adressent aux lecteurs sérieux, M. de Bismarck en autorise d'autres, d'un style plus familier, à l'usage des simples, du vulgaire, de la foule, et il semble avoir fait de M. Moritz Busch son vulgarisateur d'office. M. Busch excelle dans la biographie anecdotique, il a toutes les qualités requises pour cette sorte d'ouvrages. Il professe pour son héros une dévotion qui touche à la bigoterie. Le grand chancelier, auprès duquel il a ses entrées, est pour lui un être infaillible et impeccable, un dieu dont il adore les mystères et qu'il ne se permet pas de discuter. Dans notre siècle, qu'on accuse de manquer de respect, un tel exemple d'humilité portée jusqu'à l'immolation, jusqu'à l'anéantissement de soi-même, a quelque chose de rare et de touchant. M. Busch dirait volontiers à M. de Bismarck ce que disait à Faust l'honnête Wagner :

Marcher près de vous me suffit,
C'est tout honneur et tout profit.

Aussi est-il infiniment sensible à la moindre marque d'attention qu'il obtient de son maître. Pendant l'automne de 1877, comme il était en séjour à Varzin, on partit une après-midi pour aller pêcher. Il était assis sur le siège de la voiture, et il y avait quelque désordre dans sa toilette; l'attache de son paletot dépassait son collet. M. de Bismarck, à qui il tournait le dos, dit au conseiller intime Tidemann : « Rentrez-lui donc son attache; nous pourrions être tentés de nous en servir pour le pendre, et il n'a pas mérité un traitement si rigoureux. »

Les historiens anecdotiers et un peu commères ne dédaignent aucun détail. Ils n'ignorent pas que, dans l'histoire d'un grand homme, ce sont les petites choses qui intéressent le plus les petites gens, que la foule des lecteurs aime à savoir ce qu'il mange et ce qu'il boit, s'il fait lui-même sa barbe, à quelle heure il se lève, à quelle heure il se couche, s'il dort sur le côté gauche ou sur le côté droit, combien il a d'armoires dans son cabinet de travail, comment il s'y prend pour empêcher sa cheminée de fumer, s'il préfère aux œufs sur le plat les œufs à la coque. Paul-Louis Courier nous raconte dans le *Pamphlet des pamphlets* qu'il déjeunait un jour chez son camarade Duroc, logé depuis peu dans une vieille maison fort laide, entre cour et jardin, où il occupait le rez-de-chaussée. Ils étaient plusieurs à table en devoir de bien faire, quand tout à coup se présente sans être annoncé le camarade Bonaparte, nouveau propriétaire de la vieille maison, dont il habitait le premier étage. Il venait en voisin, et cette bonhomie étonna tous les convives. Ils se lèvent, ils s'empressent ; le héros les fait rasseoir : « Il n'était pas de ces camarades à qui l'on peut dire : Mets-toi là et mange avec nous. Cela eût été bon avant l'acquisition de la vieille maison. Debout à nous regarder, ne sachant trop que dire, il allait et venait. « Ce sont des artichauts dont vous déjeunez là ? — Oui, général. — Vous, Rapp, vous les mangez à l'huile ? — Oui, général. — Et vous, Savary, à la sauce ? Moi, je les mange au sel. — Ah ! général, répond celui qui s'appelait alors Savary, vous êtes un grand homme, vous êtes inimitable. » Nous ignorons si M. de Bismarck mange les artichauts au sel ou à l'huile ; mais nous savons par M. Busch qu'il est un gros mangeur, que les gens qui pensent beaucoup ont besoin de beaucoup de nourriture. Nous savons aussi que, quoiqu'il ait du goût pour la bonne chère, il s'accommode des mets les plus simples, que malgré sa préférence pour le cognac il ne fait point fi de l'eau-de-vie de grain et qu'il en conserve soigneusement dans les caves de son château de Schönhausen quelques barriques, qu'il laisse vieillir pour l'usage de ses arrière-neveux. En cela comme en toute autre chose, M. Busch le trouve inimitable.

Nous ne méprisons pas les anecdotes. Il en est d'intéressantes, qui en disent très long sur les hommes et les choses. M. de Bismarck a raconté à son biographe que lorsqu'il fut envoyé à Francfort pour y représenter la Prusse, il n'y avait dans les séances de la commission militaire que le plénipotentiaire de l'Autriche qui, en vertu de son droit présidentiel, se permît de fumer. Un jour, M. de Bismarck eut l'audace de lui demander du feu, ce qui causa à tout le monde une indicible surprise mêlée de déplaisir. C'était un événement, presque une révolution, et les représentans des moyens comme des petits états s'empressèrent d'en référer à leurs gouvernemens, de leur soumettre le cas. Les petites cours réfléchirent longuement sur cette affaire, qui leur parut si grave qu'elles ne savaient quel parti prendre, et durant la moitié d'une année, il n'y eut que les deux grandes puissances qui fumèrent, après quoi le plénipotentiaire bavarois crut devoir sauvegarder la dignité de son pays en fumant aussi. Le Saxon mourait d'envie d'en faire autant, mais il n'avait pas encore obtenu l'autorisation de son ministre. Toutefois, dans la séance suivante, le Hanovrien, qui était au mieux avec l'Autriche, s'étant résolu à franchir le pas, il le franchit aussi et fuma. A quelque temps de là, le Wurtembergeois sentit qu'il y allait de l'honneur du pays souabe, et quoi qu'il n'aimât pas à fumer, on le vit tirer de son étui un cigare long, mince, clair, couleur paille de seigle, qu'il alluma d'un air bourru, comme un homme qui fait à sa patrie le plus douloureux des sacrifices. De ce jour, il n'y eut que Hesse-Darmstadt qui ne fuma pas. Cette anecdote est très instructive, elle nous apprend à peu près ce qu'était l'ancienne Confédération germanique; c'est tout un chapitre d'histoire.

Non moins instructive est une autre anecdote que rapporte M. Busch sans oser prendre sur lui d'en garantir la parfaite authenticité. Dans le temps de son orageuse et remuante jeunesse, M. de Bismarck, accompagné d'un ami, alla un jour chasser la bécasse. On devait traverser un marécage recouvert d'un perfide gazon. L'ami était gros, un peu lourd; il enfonça, demeura embourbé jusqu'aux aisselles et bientôt jusqu'aux oreilles. Après avoir fait de vains efforts pour se dégager, il appela à son secours le futur chancelier de l'empire germanique, qui lui répondit tranquillement : « Mon cher ami, tu ne sortiras jamais de ce trou, je ne vois aucun moyen de t'en tirer. Mais je veux t'épargner une mort lente, honteuse et dégradante en t'envoyant dans la tête une volée de plomb qui te procurera une fin plus convenable, plus digne de toi. Ne bouge pas, ce sera l'affaire d'une seconde. » Parlant ainsi, il relevait lentement le canon de son fusil et couchait en joue l'infortuné, qui, saisi d'une folle terreur, fit un effort surhumain et réussit à regagner la rive. A peine y fut-il en sûreté qu'il accabla d'injures son aimable compagnon. Celui-ci lui riposta sans s'émouvoir : « Tu vois si j'avais raison; il faut que chacun s'aide lui-même. » A ces

mots, lui tournant le dos, il s'en alla chercher ses bécasses. Voilà un trait qui peint un homme et qui doit donner à réfléchir aux alliés de M. de Bismarck, à tous ceux qui veulent chasser avec lui. Si jamais ils se trouvaient embourbés jusqu'aux aisselles, il croirait s'acquitter de tout ce qu'il leur doit en leur proposant de leur casser la tête et de leur procurer ainsi une fin convenable.

M. Busch ne nous en voudra pas de joindre quelques critiques à nos éloges. Les deux nouveaux volumes qu'il vient de nous donner sous le titre de *Notre Chancelier* (1) renferment plus d'une page agréable et piquante; mais il aurait mieux fait d'en retrancher certains chapitres qui ne nous apprennent rien. Il a cousu le vieux au neuf, il a mêlé à l'inédit de longues citations des discours les plus connus de M. de Bismarck, de longs passages de ses lettres intimes que tout le monde a lues, de longs extraits des dépêches publiées par M. de Poschinger. Enfin il s'est pillé lui-même en reproduisant des pages entières de son premier livre, qui était composé avec plus d'art. Que ne s'épargne-t-il la fatigue des répétitions! Ce qu'il a dit une fois ne s'oublie pas; il donne aux vérités qu'il enseigne un tour si particulier qu'elles demeurent à jamais gravées dans la mémoire. On pourrait lui adresser ce compliment qu'une mère faisait à sa fille: « Il y a toujours à tous vos enfans la marque de l'ouvrier. »

Nous lui reprochons ses redites, le remplissage, la bourre dont il grossit ses volumes. D'autres l'accuseront d'être trop discret, trop avare de ses confidences. S'ils se flattent d'être initiés par lui à toutes les pensées secrètes de son maître, leur curiosité sera déçue. Il entr'ouvre quelquefois la porte qui conduit dans les coulisses de la politique et il la referme bien vite. M. Busch est un homme qui ne dit que ce qu'on lui permet de dire. Il y a çà et là dans son nouveau livre, comme dans le premier, quelques révélations qui ont fait scandale et n'ont pas été agréables à tout le monde; mais on peut être certain que, dans ces rares occasions, il a été indiscret par ordre supérieur. C'est par ordre supérieur que M. Busch s'est permis de prétendre qu'en 1880 les Russes avaient tenté de se ménager des intelligences à Paris par l'entremise du général Obrutschef. « Les Français, lui dit à ce sujet M. de Bismarck, n'ont pas voulu les écouter; ils nous ont informés eux-mêmes de ces tentatives, comme une femme vertueuse dénonce à son mari les propositions inconvenantes qu'elle a reçues. » Les insinuations de M. Busch sont destinées à décourager les galans qui seraient disposés à nouer quelque intrigue avec nous. Dans une charmante comédie qui a été jouée plus de cent fois cet hiver, on voit un amant très épris se présenter à un rendez-

(1) *Unser Reichskanzler, Studien zu einem Charakterbilde*, von Moritz Busch. Leipzig, 1884.

vous qu'il a obtenu à grand'peine. Quel n'est pas son déplaisir de trouver la femme qu'il aime en train de se réconcilier avec son mari! Il s'écrie piteusement : « Vous auriez dû m'avertir que je vous trouverais en famille. » M. de Bismarck a été bien aise de faire savoir à tout l'univers qu'il n'y avait rien à faire avec la France, qu'on la trouverait toujours en famille. Il se défie pourtant beaucoup de la fidélité de sa femme, puisqu'il la tient sous les verrous et les grilles de cette sombre prison qu'on appelle la triple alliance. Tant de précautions pourraient bien nous dégoûter de notre vertu.

M. Busch ne se pique pas toujours de conséquence, ses récits contredisent quelquefois ses doctrines. En général, il cherche à persuader à ses lecteurs que M. de Bismarck a toujours été pacifique, qu'il n'use de violence qu'à l'égard des entêtés qui refusent d'entendre raison, que toutes les fois que le renard a étranglé la poule, c'était dans un cas de légitime défense et que la poule avait commencé. Il affirme que, jusqu'en 1870, le ministre prussien s'est constamment appliqué à conserver de bons rapports avec le gouvernement français, qu'il ne désespérait pas d'établir une entente durable entre les deux nations, que c'est l'empereur Napoléon III qui a lassé sa patience et lui a mis l'épée à la main. Ce n'est pas l'opinion d'un ingénieux écrivain italien, M. Gaetano Negri, qui, dans un livre tout récent, établit que dès 1867 la principale occupation de M. de Bismarck a été d'irriter, d'exaspérer le gouvernement français jusqu'à ce que la guerre fût inévitable (1).

Personne n'ignore qu'au moment de la crise suprême, on crut encore à un arrangement, que l'étincelle qui mit le feu aux poudres fut le télégramme d'Ems annonçant à toute l'Europe une insulte faite par le roi de Prusse à l'ambassadeur de France. Cette insulte était purement imaginaire. Le roi Guillaume avait approuvé sans réserve la renonciation du prince Léopold au trône d'Espagne, tout en refusant par dignité de prendre aucun engagement pour l'avenir. Jusqu'au bout il avait été courtois pour l'ambassadeur, et quand il partit pour Coblentz, M. Benedetti le revit à la gare, où il l'accueillit avec sa bienveillance accoutumée. « Qui avait rédigé le télégramme? demande M. Negri. On ne peut plus douter que la main qui mouvait en secret les fils de cette tragi-comédie n'ait voulu par un scandale européen rendre impossible la réconciliation des deux gouvernemens. Le but fut pleinement atteint. En France, les ministres, la chambre, la population, tout le monde sentit l'affront et perdit la tête. »

On savait depuis longtemps que M. de Bismarck, revenu subitement de Varzin à Berlin, avait vu de mauvais œil la tournure pacifique que prenaient les choses, qu'il avait chargé le comte Eulenburg de se rendre à Ems pour représenter au roi le fâcheux effet de ses concessions. Nous

(1) *Bismarck, saggio storico*, di Gaetano Negri. Milan, 1884.

savons par M. Busch dans quelles circonstances il rédigea de sa main le fameux et funeste télégramme : « Il reçut du conseiller intime Abeken, qui se trouvait à Ems avec le roi, un rapport sur ce qui s'était passé, avec l'autorisation royale d'en publier le contenu. Il donna lecture de ce rapport aux comtes de Moltke et de Roon, qui dînaient avec lui, et les deux généraux sentirent aussitôt que la situation se dessinait dans le sens de la paix. Le chancelier répondit que cela dépendrait du ton et du style de la publication à laquelle on l'autorisait. En présence de ses hôtes, il fit un extrait du rapport télégraphique en y pratiquant des suppressions, mais sans rien ajouter. » Cet extrait, qui fut aussitôt expédié à toutes les légations prussiennes et communiqué à la presse, portait en substance que le roi avait refusé de recevoir l'ambassadeur de France et lui avait fait signifier par l'adjudant de service qu'il n'avait plus rien à lui dire. C'est ainsi que, par d'habiles suppressions, on dispose des événemens ; le sort de deux empires peut dépendre d'une rature faite avec art. Ici encore, M. Busch a été indiscret à bon escient. Dans l'intérêt de sa popularité, M. de Bismarck ne craint pas de faire savoir que cette guerre si glorieuse pour les armes allemandes a été son œuvre personnelle, que la courtoisie de son roi a failli la faire avorter, que c'est lui qui a paré le coup.

M. Busch déclare modestement dans sa préface qu'il n'est pas de force à faire le portrait du grand homme qu'il a l'honneur de servir, qu'il laisse ce soin aux historiens futurs, qu'il a rassemblé dans son livre des croquis, dont ils pourront se servir pour leurs tableaux à l'huile. Assurément ses croquis leur rendront service, mais il a quelquefois d'étranges idées. Comment lui est-il venu à l'esprit d'instituer un parallèle en forme entre Goethe et M. de Bismarck, de trouver que l'auteur de *Faust* et de *la Métamorphose des plantes* ressemblait beaucoup à l'auteur de la bataille de Sadowa ? Cette ressemblance nous échappe. Il nous paraît que si Goethe revenait au monde, les âpretés du chancelier de l'empire allemand étonneraient son génie harmonieux, d'une divine souplesse, qu'il admirerait ce prince des violens comme le naturaliste admire un de ces beaux monstres qui lui font découvrir dans la nature des lois et des forces inconnues. M. Busch a mieux rencontré quand il nous dit que M. de Bismarck joint à l'énergie incomparable de la volonté la plus vive intelligence politique et une sûreté de jugement qui ne se laisse jamais influencer par des dogmes ou des préjugés de parti : « Une tête froide, nous dit-il, et un cœur chaud, l'imagination la plus fertile et la plus fougueuse audace, Ulysse et Achille en une seule personne : voilà le secret de ses prodigieux succès. » M. Negri le définit de son côté un homme qui unit au culte de la force une exquise finesse, un Ostrogoth très civilisé, en quoi il diffère d'Ulysse et d'Achille, qui n'étaient pas des Ostrogoths.

Quant à nous, ce que nous admirons le plus en lui, c'est la part

considérable qu'a le pur instinct dans ses talens et dans ses règles de conduite, la simplicité des moyens qu'il emploie, le merveilleux bon sens avec lequel, s'affranchissant de toute vaine superstition, il a considéré la politique comme l'application la plus relevée de l'art de trafiquer et de conclure de bons marchés. Le fond de ce grand homme d'état est un hobereau de la Marche de Brandebourg, doué au suprême degré de l'esprit des affaires. Nous croyons à sa passion pour les bruyères et pour les bois. Il a pu dire un jour, avec une parfaite sincérité : « Je ne suis jamais mieux que dans mes bottes graissées, bien loin de la civilisation. Les lieux qui me plaisent sont ceux où l'on n'entend que le coup de bec du pivert sur un tronc d'arbre. » Mais nous croyons aussi les témoins qui nous assurent qu'il est très habile à cultiver ses champs, à exploiter ses sapinières, qu'il est à la fois un excellent économe, un bon forestier, un bon industriel; que ses brasseries, ses distilleries, ses scieries à vapeur prospèrent à souhait et que son papier de bois, quand il en fera, lui rapportera de gros bénéfices. Ce que nous croyons surtout, c'est qu'il ne s'est jamais mieux peint que lorsqu'il a dit de lui-même « qu'il agit toujours par des raisons qui ne se trouvent pas près d'une table couverte d'un tapis vert, mais dans les libres espaces d'une verte campagne. »

On peut se représenter que les occasions eussent manqué à son génie. Il l'aurait employé à gérer son bien, à arrondir son domaine, à gouverner sa maison et ses paysans, à mettre dedans les plus subtils maquignons, à faire avec ses voisins des marchés avantageux. Donnant à sa sagesse un faux air de folie, il eût fait tinter à leurs oreilles les grelots de sa marotte; il les eût étonnés par ses hâbleries, amusés par ses fanfaronnades, alléchés par ses promesses; tour à tour, il les eût abusés agréablement et désabusés brutalement. Connaisseur incomparable des hommes, il se serait servi pour son profit particulier de ce talent de tentateur qu'il possède comme personne. Il ne se fût pas ennuyé; la chasse, l'équitation, la pêche, eussent occupé ses loisirs; il y aurait joint le plaisir de mystifier quelquefois ses amis comme ses ennemis, genre de passe-temps très goûté d'un vrai Prussien, et ses ennemis comme ses amis auraient dit de lui ce que les habitués de la cave d'Auerbach disaient de Méphistophélès : « Cet homme sait de bons tours; c'est quelque jongleur de campagne. » Les occasions sont venues. Au lieu d'administrer ses terres, il a eu désormais un état à gouverner, une Allemagne à fonder, des empires à créer ou à démolir, et l'Europe est devenue son jardin.

Mais les procédés dont a usé le politique sont ceux que le propriétaire eût pratiqués. Il est certain, quand on regarde au fond des choses, que l'art d'arrondir son domaine ou de se défaire à un bon prix d'un cheval fourbu est celui dont on a besoin pour agrandir un royaume et pour tromper des souverains qu'on se propose de

dépouiller. Les grandes et les petites affaires ne diffèrent que par leur importance, la méthode pour les faire réussir est la même, les rubriques les plus simples sont souvent les plus efficaces, les ruses de paysan sont les meilleures. C'est précisément par la simplicité de ses moyens que M. de Bismarck a gagné tant de parties risquées. Les naïfs ne reconnaissaient pas Méphistophélès dans le jongleur de campagne; les uns s'amusaient de lui, les autres haussaient les épaules; ses compatriotes eux-mêmes ont mis bien du temps à le prendre au sérieux. On le traitait de *burschikoser Junker*, de *hohler Renommist*, de hobereau tapageur, de fier-à-bras, de marchand d'orviétan. Il était déjà ministre, et tel écrivain de talent et d'esprit le regardait encore comme « un gentilhomme campagnard dont les connaissances politiques ne s'élevaient pas au-dessus de ce qui est le bien commun de tous les hommes cultivés. » Il laissait dire, il avait une foi profonde dans l'insondable bêtise humaine, et tout le monde s'est pris à ses pièges, les plus habiles ont succombé à ses séductions, les plus forts se sont laissé mystifier par lui. L'énergie qu'il eût consacrée à forcer un cerf, il l'a dépensée à forcer des empereurs, et l'adresse qui lui eût servi à pêcher des brochets, il l'a employée à pêcher des provinces, des duchés, des villes libres, des royaumes.

D'un gentilhomme campagnard de la Marche qui a l'esprit des affaires, il ne faut pas attendre qu'il mette jamais du sentiment dans la politique, qu'il mêle des émotions, des attendrissemens à ses calculs, qu'il use de la victoire en grand seigneur, en bon prince, qu'il ait des égards pour ses victimes. Les paysans ne s'attendrissent jamais, et il est permis de croire qu'un hobereau prussien est le moins sentimental des hommes, le plus disposé à considérer la générosité chevaleresque comme une faiblesse indigne d'un baron qui se respecte. Le prince de Bismarck disait un jour à M. Busch : « Dans la petite chambre du tisserand de Donchery, où je demeurai près d'une heure assis en face de l'empereur Napoléon, j'éprouvai le même sentiment que quand j'étais au bal dans ma jeunesse et que j'avais engagé pour le cotillon une jeune fille à laquelle je ne savais que dire et que personne ne venait prendre pour faire un tour de valse avec elle. » Il disait à propos de cette même entrevue, et ce n'est pas M. Busch qui nous l'a redit : « Figurez-vous qu'il croyait à notre générosité! » Il disait aussi en racontant son premier entretien avec Jules Favre : « Quand je lui parlai de la cession de Metz et de Strasbourg, il fit une grimace comme si j'avais plaisanté. J'aurais pu lui répondre par une petite histoire qui s'était passée à Berlin, il y a bien des années, chez le grand marchand de fourrures. Je voulais avoir une pelisse neuve, et le prix qu'il m'en demandait était trop fort pour moi. Je lui dis : « Vous plaisantez, cher monsieur. — Non, répliqua-t-il; en affaires, je ne plaisante jamais. » Ce qu'il est aujourd'hui, il l'a toujours été. Peu de temps après la révo-

lution de mars 1848, un député démocrate avec qui il était en bons termes s'avisa de lui dire : « Monsieur le baron, vous êtes de tous les hommes de votre parti celui qui nous témoigne le plus de politesse. Nous voulons vous proposer un accord. Si nous devenons les maîtres, nous vous ménagerons, et dans le cas contraire, vous nous rendrez la pareille. » A quoi il répondit : « Si votre parti triomphe, mon petit d'Ester, ce ne sera plus pour moi la peine de vivre; si nous devenons les plus forts, nous vous pendrons, mais nous serons polis jusqu'au dernier échelon de la potence. »

Si la générosité ne peut être la vertu d'un politique qui est avant tout un grand homme d'affaires, il en a d'autres et de fort utiles. Le véritable homme d'affaires est supérieur aux petites vanités, qui souvent coûtent beaucoup et ne rapportent jamais rien. Il met son faste à n'en point avoir; il laisse aux autres l'étalage et la parade, et se réserve le solide. Il sait l'importance des petits détails, il ne les néglige jamais; ses comptes sont rigoureusement exacts, il n'admet pas qu'on lui fasse tort d'un centime. Ses projets, ses combinaisons l'occupent, le possèdent tout entier; les dissipations du monde, les questions domestiques, les joies ou les soucis de famille, rien ne le distrait de ses pensées, qui sont sa vraie famille. Il donne peu de temps aux plaisirs de l'esprit; s'il lit quelquefois Shakspeare, c'est que Shakspeare est de tous les poètes celui qui a vu le plus clair dans les dessous des choses humaines. Il n'y a pour l'homme d'affaires ni amis ni ennemis; il avait fait hier un marché, il est prêt à le rompre s'il s'en présente un meilleur, et les visages qui lui déplaisent lui deviennent agréables lorsqu'ils peuvent lui servir à quoi que ce soit; il estime que la vengeance n'est pas une idée politique. Si vive, si impétueuse que soit son humeur, il sait la maîtriser dès qu'il y va de ses intérêts, à qui il sacrifie tout, même ses emportemens, et ce violent étonnera l'univers par la longueur de ses patiences. Après le succès, il ne se laisse pas griser par la victoire, il se défie de ses prospérités, il compte avec la fortune et avec ses chances, il n'épuise pas son bonheur, il renonce aux entreprises quand elles ont un air d'aventures.

Cependant l'homme d'affaires qui gouverne un état a souvent un défaut ou une infirmité d'esprit qui lui joue de mauvais tours. Il est trop sujet à ne prendre au sérieux que les faits et les chiffres, à mépriser ce qui ne se laisse ni peser ni compter; il ne croit pas aux forces morales, à ces fluides impondérables qui n'exercent aucune action sur la balance la plus sensible, et qui influent si profondément sur nos destinées. M. de Bismarck a toujours pensé que César avait un droit d'obéissance sur les idées et les esprits, qu'il ne tenait qu'à lui de violenter les opinions, et, chaque année, il se retrouve aux prises avec son parlement. Il s'est imaginé aussi que la force et la

ruse finissent par avoir raison des consciences, et le parti du centre catholique a résisté victorieusement à ses assauts. Il s'est trouvé au Vatican un homme qui a déjoué ses artifices, éventé ses pièges, bravé ses menaces; César demande à capituler. Qu'on soit catholique ou libre-penseur, ce spectacle est réjouissant. Il est bon que la force ait ses défaites, que la ruse n'ait pas toujours le dernier mot dans le gouvernement des sociétés.

M. de Bismarck est, parmi les hommes d'état, l'homme d'affaires le plus accompli qui se soit jamais vu, et il est aussi le plus personnel de tous les grands politiques. Si rempli qu'il fût de son moi, Napoléon Ier représentait les idées moyennes de son temps et les a répandues sur l'Europe. Il semblait que la Corse eût envoyé cet étranger à la France pour que, libre d'engagemens envers les partis, il eût l'impartialité nécessaire à l'arbitre chargé d'accommoder leurs différends, de concilier les principes de gouvernement et de conservation avec les idées nouvelles. Ce grand conquérant a été le podestat de la révolution. M. de Bismarck, en toute chose, ne s'inspira que de ses idées particulières, et par la puissance de sa volonté il les a imposées à sa nation. Quand il a déclaré la guerre à l'Autriche, il avait contre lui l'opinion, la presse, les chambres, la cour et les scrupules de son souverain. Jamais personne n'assuma plus gaîment de plus redoutables responsabilités. Si la fortune avait trahi ses espérances, le Titan serait demeuré enseveli sous sa montagne. Sans doute il y avait beaucoup d'Allemands aussi désireux que lui de démolir la vieille Confédération germanique et de la remplacer par autre chose. Mais la monarchie césarienne et militaire qu'il a fondée ressemble bien peu à l'Allemagne constitutionnelle et libérale qu'ils lui demandaient. Il leur a bâti une maison de fer dont l'architecture leur paraît un peu triste, la distribution peu confortable, et dont le mobilier, moitié gothique, moitié empire, ne répond pas à leurs besoins. Leurs chaises sont dures, peu commodes; ils s'y trouvent mal assis.

Ne comptant qu'avec lui-même et ne suivant que son idée, le chancelier a bien de la peine à s'entendre avec son parlement et il n'a jamais de majorité fixe pour appuyer ses projets de lois. Il est obligé de la composer selon les circonstances, en la cherchant tour à tour à droite ou à gauche; c'est un travail de marqueterie ou de maître mosaïste. Il négocie sans cesse avec tous les partis; sa maxime est: Donnant donnant: *Do ut des;* sa pratique est de donner peu pour recevoir beaucoup. Il aurait voulu former un parti de bismarckiens sans phrase et que toute l'Allemagne en fût; c'était beaucoup demander à un peuple aussi réfléchi et aussi raisonneur que l'Allemand. Aussi se plaignait-il un jour qu'il n'y avait qu'un groupe politique qui fût à lui et que ce groupe se composait de deux hommes, lui et son roi. Encore a-t-il le chagrin de constater que son roi n'est pas toujours de son

avis : « Vous vous trompez bien si vous croyez qu'il m'est facile de lui faire entendre raison, disait-il à un diplomate. Les écorchures de ma main vous prouvent le contraire. L'autre jour, dans mon dépit de ne pouvoir le persuader, j'ai serré si fort un bouton de porte que le cristal s'est brisé dans mes doigts. »

Les hommes trop personnels dans leurs idées comme dans leurs règles de conduite sont condamnés à la solitude, et quelque savoureuses que soient les joies de l'orgueil et de l'omnipotence, l'homme n'est pas né pour vivre seul. Le solitaire de Varzin se livre par intervalles à de mélancoliques réflexions. Il se plaint « que sa carrière politique lui a procuré peu de satisfaction, que personne ne l'aime et qu'il n'a fait le bonheur de personne, pas même le sien. » Sa consolation est de se considérer comme l'instrument, comme l'ouvrier des destinées, chargé d'une mission spéciale dont il ne doit compte qu'aux puissances célestes, comme un vase d'élection où Dieu lui-même a versé ses pensées et ses colères : « Si je cessais d'être chrétien, disait-il à Ferrières, en 1870, je ne servirais pas mon roi une heure de plus. Si je n'obéissais pas au maître du ciel, je n'aurais cure des autres. Que me rapporteraient toutes les peines et les ennuis que j'endure si je n'avais le sentiment d'accomplir un devoir? Je suis royaliste parce que je crois à une vie après la mort, car, de mon naturel, je suis républicain. Que m'importent les décorations et les titres? C'est dans ma foi que j'ai puisé la force de lutter dix ans durant contre toutes les absurdités dont on me régale. Otez-moi mes croyances et vous m'ôterez ma patrie. Enlevez-moi mes convictions et vous aurez perdu votre chancelier. Retirez-moi de ma société avec Dieu et demain je bouclerai mes malles pour m'en aller cultiver mon avoine à Varzin. » Lorsqu'on n'est d'accord avec personne, on aime à croire qu'on a les secrets de Dieu et qu'on accomplit ses ordres.

Sans doute, le Dieu de M. de Bismarck lui ressemble ; il a comme lui des yeux qui jettent la foudre et des sourcils buissonnans ; comme lui, il est impatient de toute contradiction, obligé de se tenir à quatre pour ne pas étrangler ses Richter et ses Windthorst, tous ceux qui doutent de son omniscience. Ce n'est plus le Dieu de Spinoza, auquel M. de Bismarck a cru quelque temps. C'est une divinité peu débonnaire ; c'est Odin, le distributeur de royaumes, accompagné de ses deux corbeaux, qui lui révèlent le passé et l'avenir ; c'est Thor à la barbe farouche, traîné par ses boucs et brandissant sa formidable massue. Quand M. de Bismarck ne dit pas : « Mon empereur et moi, » il dit : « Dieu et Bismarck. » Dieu est un complice plus maniable qu'un empereur ; quelque proposition qu'on lui fasse, il se tait, et qui ne dit mot consent.

Mais la plus grande cause de chagrin et de souci pour les hommes

d'état qui remontent le courant des opinions et bataillent contre leur siècle, c'est l'inquiétude qu'ils ressentent pour la durée de leur œuvre. M. de Bismarck ne peut se dissimuler qu'il a besoin de toute son autorité, de son prodigieux prestige pour empêcher l'Allemagne de s'abandonner à ses inclinations naturelles, pour la retenir sur la pente où elle glisse, et il se dit souvent : « Après moi, ce sera le gâchis. « Un autre que lui se serait appliqué à ménager les transitions, à préparer l'avènement du régime parlementaire, mais il n'entendait ni se soumettre ni se démettre. Pour conserver son œuvre, il lui faudrait un successeur fait à son image et doué de son génie. Comme le remarque très sensément M. Busch, ce serait un miracle, et il est difficile de croire aux miracles. Le chancelier n'a pas fait école; la seule qualité qu'il demande à ceux qui le servent est l'obéissance qui ne raisonne pas, et, pour employer son expression, « une discipline de sous-officiers. » — « Les diplomates allemands, dit M. Busch, sont, du premier au dernier, à cent piques au-dessous de leur chef; les libéraux, qui se flattent de recueillir son héritage, sont encore moins capables et n'ont aucune pratique des affaires. M. Virchow a donné à entendre que ses amis et lui se promettent d'arriver au pouvoir sous le futur règne et qu'alors la politique allemande, même la politique étrangère, prendra une autre tournure, que M. de Bismarck est un homme supérieur, mais qu'il représente une politique surannée, qui n'est plus de ce siècle. Nous serons condamnés ainsi, ajoute M. Busch, à passer par de cruelles expériences, et la machine se détraquera bien vite. Mais on aura le temps de faire beaucoup de sottises et un mal peut-être irréparable. »

Telles sont ses conclusions, et il avoue qu'elles ne sont pas réjouissantes. Mais à qui la faute? Il avait écrit ses premiers volumes pour prêcher l'humilité aux Français vaincus et leur ôter toute espérance de se relever jamais. Il a écrit les autres pour reprocher à l'Allemagne son esprit de révolte, le sot orgueil qui la rend indocile au joug, ingrate envers l'homme providentiel dont elle discute les volontés : « Qu'ils aillent se plonger dans la mare aux grenouilles tous ceux qui ont méconnu leur maître! s'écrie-t-il en finissant; voilà la morale de mon livre. » Touchés de ses vertes réprimandes, les Allemands se décideront-ils à répudier leurs chimères, à accepter pour toujours, les yeux fermés, le régime autoritaire, le socialisme d'état et le reste? Il est permis d'en douter, si éloquent que soit le prophète qui les tance, si redoutable que soit la grenouillère dont il les menace.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars.

La vérité peut échapper quelquefois dans un mot. Un député morose et frondeur, républicain de profession, disait récemment qu'à l'heure présente, sous le règne de la république, on ne fait rien de bon parce qu'on manque de méthode. C'est possible, on s'en douterait presque à voir de quelle façon marchent tous ces débats, ces travaux de parlement, ces lois, ces enquêtes qui vont au hasard, qui se déroulent à travers les contradictions et les incohérences pour n'aboutir qu'à de médiocres résultats. Ce n'est point d'aujourd'hui sans doute que le mal existe, il s'est déclaré il y a quelques années déjà; depuis le commencement de la session, il faut convenir qu'il est en progrès, en pleine recrudescence, que gouvernement et parlement semblent n'avoir d'autre souci que d'ajouter à la confusion avec leurs projets décousus et leurs œuvres sans autorité comme sans avenir. On ne fait rien de bon parce qu'on manque de méthode, et on manque de méthode parce qu'on n'a plus vraiment le sentiment juste des conditions de la politique, parce qu'on croit qu'il suffit de mettre partout les passions, les préjugés de parti, parce qu'on se figure qu'avec toutes les idées de désordre et d'anarchie qui ont traîné dans ce siècle, qu'une majorité vulgaire a ramassées pour son usage, on peut faire un ordre quelconque.

Oui, certes, on manque de méthode, — et on manque aussi de bon sens, de prévoyance, de raison politique, de lumières, même assez souvent d'esprit; bref, on manque à peu près de tout ce qui serait nécessaire pour créer une situation où un pays pourrait se reposer avec quelque confiance. Quel est l'unique et inévitable résultat de ce genre de

politique, qui, jusqu'ici, n'a pas de nom dans l'histoire? On n'arrive qu'à ébranler tout ce qu'on touche, à compromettre le régime même qu'on se flatte de servir, et si les maîtres, les dominateurs du jour ne s'aperçoivent pas que tout est en déclin autour d'eux, que la lassitude et le dégoût se répandent de toutes parts, que la France commence à devenir singulièrement sceptique, s'ils ne voient pas cela, c'est qu'ils ont sur les yeux l'épais bandeau qui a si souvent aveuglé les majorités ignorantes et infatuées sous tous les régimes. Il n'y a pas à se payer de mots et de banalités. Que les hommes qui gardent encore assez de liberté d'esprit et une certaine indépendance de raison se posent sincèrement, froidement, sans parti-pris, cette simple question : Si ceux qui disposent de tout aujourd'hui en France se proposaient de ruiner définitivement le régime qu'ils sont chargés de représenter et de gouverner, que feraient-ils de plus? Au premier abord, à ce qu'il semble rait, la plus vive préoccupation d'une politique sérieuse devrait être d'éviter tout ce qui peut semer le trouble ou l'inquiétude, de dégager les réformes ou ce qu'on appelle les réformes de tout ce qu'elles pourraient avoir d'agressif et d'offensant, de rallier les incertains et les neutres qui sont toujours nombreux dans un pays fatigué de révolutions. C'est précisément tout le contraire qu'on fait depuis quelques années. Quel est l'intérêt moral ou matériel qui n'ait pas été, qui ne soit pas encore menacé? On dirait qu'il y a une sorte d'émulation bizarre pour fatiguer et tourmenter tous ceux qui ne demanderaient que le repos, pour faire des ennemis à la république dans toutes les parties de la population française.

Certes, tous les Français qui restent attachés à leurs croyances, à leur culte n'étaient pas nécessairement des ennemis irréconciliables du régime nouveau; ils n'étaient pas difficiles à satisfaire, il n'y avait qu'à les laisser tranquilles : on a trouvé le moyen de leur montrer qu'ils n'auraient jamais la paix, que la république, c'était la persécution religieuse, et, à l'heure où nous sommes encore, on ne laisse échapper aucune occasion d'envenimer, de poursuivre cette triste querelle qu'on prétend couronner par la séparation de l'état et de l'église à la façon de M. Paul Bert. Si la république, à son début, avait trouvé des adhérens nombreux, c'était surtout dans les classes actives qui vivent du négoce, de l'industrie, du commerce, de toutes les entreprises. Qu'on interroge aujourd'hui ces classes : elles cachent à peine leur découragement, elles se sentent atteintes par la diminution du travail, par les conditions précaires de l'industrie, par les systèmes socialistes, par les syndicats indéfinis qui organisent la guerre des ouvriers contre les patrons. S'agit-il des finances publiques, du budget, on a tellement outré les dépenses utiles ou inutiles, les augmentations de traitemens, les dotations, les pensions dans des intérêts de parti, qu'on est maintenant réduit à se demander s'il ne faudra

pas infliger aux contribuables de nouvelles charges, et, pour mieux encourager le crédit, on menace les rentiers comme les propriétaires. Est-il question des lois militaires, on a toute sorte d'inventions réformatrices qui ne peuvent qu'inquiéter à la fois et l'armée et la société civile, de sorte que, tout compte fait, on ne voit pas bien aujourd'hui en France une classe, une force sociale qui ne soit point menacée.

Ce sont, dira-t-on, les partis extrêmes, les radicaux qui ont ces imaginations, qui font tout le mal avec leurs projets et leurs programmes agitateurs. La chambre ne vote pas tout ce qu'on lui propose. Le gouvernement résiste tant qu'il peut et défend de son mieux les dernières garanties d'un ordre régulier. Le gouvernement, nous le voulons bien, ne rend pas toujours les armes du premier coup. Il n'est pas sans prévoir, par exemple, le danger d'imposer la rente ou de surcharger les contribuables à la veille des élections, et il se rattache provisoirement au système des économies dans le budget. Il a peut-être contribué pour sa part à empêcher la commission de l'enquête industrielle d'envoyer à Anzin une délégation qui aurait été fort embarrassée de son rôle. Il n'est pas non plus, que nous sachions, partisan de la séparation de l'état et de l'église et il fait ses réserves sur les lois militaires par trop radicales, qu'on propose comme des réformes. Oui, sans doute, le gouvernement a l'air de résister jusqu'à un certain point; puis, lorsqu'il se sent un peu trop pressé, il cède à demi, quelquefois complètement, de peur de se brouiller avec la chambre, qui se laisse entraîner à son tour, faute de se sentir dirigée. C'est ce qu'on peut appeler le système des résistances et des complicités intermittentes. Il en résulte justement cette situation décousue et incohérente, où l'on n'a, en définitive, ni la méthode sommaire de la violence qui pousse tout à l'extrême, ni la méthode de la politique éclairée et modératrice qui oppose résolument la raison, l'équité, l'intérêt public à toutes les entreprises.

C'est l'équivoque en tout, et le danger de l'équivoque est particulièrement évident quand il s'agit de ces affaires militaires qui étaient discutées hier encore à la chambre des députés, à propos d'une loi sur l'avancement, qui vont reparaître demain au Palais-Bourbon à propos d'une loi nouvelle de recrutement. Que va-t-on faire avec ces lois qui ont la prétention de tout réformer et qui ne réforment rien? Il faut voir la vérité telle qu'elle est. Depuis plus de dix ans, sans parler de la reconstitution du matériel de guerre et de la construction des forteresses, on demande à la France près de 600 millions par an pour avoir une armée qu'on veut, dit-on, réorganiser aujourd'hui. Si l'on veut avoir réellement une armée, il n'y a point certes, à reculer un instant devant ce qu'elle peut coûter; mais il faut accepter les conditions d'une vraie réorganisation conforme aux intérêts de la France, inspirée par des

raisons militaires. Si l'on ne veut avoir qu'une vaste garde nationale, une sorte de levée en masse qui, au jour d'une guerre, n'aura ni la cohésion, ni la force des traditions, ni le lien de l'esprit militaire, franchement, ce n'est pas la peine d'imposer au pays une charge annuelle de 600 millions pour lui laisser l'illusion d'une armée qu'il n'aura pas. C'est là toute la question que soulèvent les nouveaux projets.

Cette loi nouvelle de recrutement qu'on éprouve le besoin de se donner, qui propose tout simplement de réduire le service militaire à trois ans, de supprimer le volontariat d'un an, d'enrôler sans distinction, pour la même durée de temps, la jeunesse française tout entière, que peut-elle produire? Elle ne préparerait sûrement pas une véritable armée, et elle commencerait, sous prétexte de démocratisation universelle, par jeter la perturbation dans la société civile en enlevant pour trois ans à ses études toute la jeunesse destinée aux professions libérales et scientifiques. Il est vrai que M. Paul Bert, qui est un homme à tout faire et même à tout défaire, qui travaille pour l'armée comme pour les instituteurs primaires, trouve un avantage dans l'obligation universelle et sans distinction. Il voit là, comme il le dit dans son brillant langage, un moyen de vexer le bourgeois égoïste, les mères aristocrates qui dorlotent leurs enfans mignons, les séminaristes, et de donner une satisfaction ou un divertissement au peuple. A la bonne heure! voilà des raisons sérieuses, toutes militaires, vraiment politiques! — Quant à la loi sur l'avancement qui vient d'être votée au pas de course, mais qui n'est point heureusement au bout des épreuves parlementaires, il est fort à craindre qu'elle ne trouble sans profit et sans compensation toute l'économie de la simple et forte loi de 1832 et de l'ordonnance de 1838 qui en est la savante application. Elle a la prétention de changer, de réformer, dans quelques-unes de ses conditions essentielles, l'ancien système, elle ne précise certainement pas un système bien nouveau. Elle ne crée peut-être qu'une incertitude de plus dans des affaires où la fixité de direction et l'esprit de suite sont la première garantie du succès. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'on sacrifie à la chimère du jour, à ce qu'on appelle l'unité d'origine pour les officiers, à l'égalité par le développement croissant d'une certaine instruction, par le passage dans les écoles de tous les candidats à l'épaulette. M. le ministre de la guerre lui-même ne l'a pas caché; il a dit qu'à l'avenir « nul ne pourra être nommé officier en France s'il n'a satisfait à des examens et s'il n'est sorti d'une école. » Sur quoi un député s'est hâté de s'écrier que ce ne serait pas trop tôt! C'est là, précisément, la question, qui n'est pas résolue par une interruption. Qu'on veuille développer l'instruction dans l'armée, stimuler les goûts studieux parmi les officiers, atténuer les antagonismes, les froissemens qui pouvaient naître de la diversité des origines, insti-

tuer des conditions d'aptitude pour l'avancement, rien de mieux sans doute. C'est une réforme qui n'a pas attendu les novateurs d'aujourd'hui pour se réaliser par degrés dans notre armée, où le goût du travail s'est singulièrement développé depuis douze ans; mais c'est une singulière erreur de croire que cette instruction qu'on veut justement répandre suffit à tout.

On disait que, si la France a éprouvé de cruels revers, c'est parce que l'ignorance était dans notre armée, parce que les officiers n'avaient pas la même origine, parce que les uns sortaient de Saint-Cyr et les autres sortaient du rang. Les causes de nos désastres sont malheureusement plus profondes, plus multiples et elles sont peut-être à peine de l'ordre militaire. L'illusion est de se figurer aujourd'hui que l'unité d'origine, le passage par les écoles, sont le remède à tout. Le danger est de commencer par supprimer toute une classe militaire, ce qu'on a appelé jusqu'ici les officiers sortant du rang. Ces officiers pouvaient n'être pas toujours brillans et n'avoir qu'une instruction modeste; ils avaient la solidité, le dévoûment au métier, la connaissance du soldat, ils étaient des instrumens précieux au jour de l'action. Et qu'on remarque bien que par ces conditions nouvelles combinées avec le service de trois ans on rend à peu près impossible la constitution des cadres de sous-officiers. La vérité est qu'on sacrifie tout aujourd'hui à un faux idéal de démocratie aussi périlleux pour l'armée que pour l'éducation morale et intellectuelle de la France.

La vie moderne est pleine de mobilités, de confusions et de contradictions. Les lois changent, les mœurs se transforment, les générations se succèdent, et, s'il est des momens où cette société française, éprouvée par les révolutions, retrouve comme la conscience émue d'elle-même, c'est lorsqu'elle perd un de ces hommes qui étaient pour elle une tradition vivante et respectée. Nous venons d'ensevelir, en conduisant M. Mignet au tombeau, un de ces hommes qui sont les derniers demeurans d'un autre âge, dont la mort est un événement parce qu'ils représentaient et emportent avec eux tout un passé.

Combien en est-il aujourd'hui qui datent de l'autre siècle, qui puissent parler du premier empire comme d'une époque qu'ils ont connue, qui aient été les témoins de la restauration et de tous les régimes qui ont suivi? Ils commencent à être peu nombreux ces contemporains de toutes les révolutions. Ceux-là sont plus rares encore qui ont gardé, à travers tout, la sérénité de l'esprit, la fidélité des souvenirs, l'unité et la dignité de la vie dans le travail. M. Mignet était un de ces privilégiés. Il était né à la fin de l'autre siècle, au temps du directoire, en 1796. Il avait vu les grandeurs guerrières et les désastres de l'empire. Jeune encore, mais rapidement mûri par l'étude, sous la restauration il s'était trouvé prêt pour toutes les généreuses recherches de l'esprit comme pour toutes les luttes. Débarqué à Paris

en 1821, il était bientôt avec M. Thiers, son jeune compagnon de l'école d'Aix, un des représentans de ces générations nouvelles qui se formaient à la vie publique, qui se promettaient l'avenir. C'était un jeune libéral prenant sa place par le talent dans toutes les mêlées de la politique; mais déjà, à côté du polémiste qui s'était essayé dans les journaux du temps, qui allait faire sa dernière campagne au *National*, en 1830, on pouvait distinguer l'esprit sérieux et réfléchi qui se plaisait aux savantes études, qui avait le goût et la vocation de l'histoire. La révolution de juillet, en comblant ses vœux, avait fixé son choix et la direction de sa vie. Le gouvernement nouveau, en l'appelant au poste de directeur des archives, avait trouvé l'homme pour la place; il lui avait ouvert sa vraie carrière, cette voie où M. Mignet avait fait ses premiers pas par son *Essai sur les Institutions de saint Louis*, par son lumineux *Précis sur la révolution française*; et où il n'a cessé depuis de déployer ses facultés supérieures en racontant tour à tour les négociations de la succession d'Espagne, les rivalités de François Ier et de Charles-Quint, la destinée tragique de Marie Stuart, les mystérieuses aventures d'un Antonio Perez.

M. Mignet a son originalité et sa place dans l'élite des historiens du temps, à côté des Thierry, des Guizot, des Thiers. Il ne raconte pas et il ne comprend pas l'histoire comme eux. Il a son genre à lui, l'art de condenser les faits, de saisir la philosophie des événemens, de tracer des tableaux ordonnés et précis, — un art mêlé de sagacité, de sobriété et d'éloquence. L'*Introduction* aux négociations relatives à la succession d'Espagne est assurément une œuvre de maître. Les *Notices*, qu'il a été conduit à écrire lorsqu'il est devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, sont les épisodes d'une histoire multiple des idées, des révolutions et des hommes. L'impartialité s'allie dans ces pages à une rare faculté de généralisation. Par sa vie comme par ses goûts, M. Mignet est avant tout un historien: c'est son originalité. Il n'était point un politique, ou il ne l'a été qu'en passant. Il a été à peine un fonctionnaire dans cette direction des archives pour laquelle il semblait fait, qu'il occupait pendant la durée de la monarchie de juillet et que les républicains de 1848 se hâtaient de lui enlever, — comme ils se hâtaient du reste de révoquer ce dangereux bibliothécaire du ministère de l'intérieur, — Alfred de Musset! M. Mignet ne se troublait pas ou ne s'offensait pas de cette brutalité, il laissait passer les événemens. Depuis longtemps, il mettait pour ainsi dire toute sa politique en M. Thiers, avec qui il est resté toujours d'intelligence, comme il l'avait été aux jours de sa jeunesse, et l'amitié intime, invariable de ces deux hommes, accoutumés à ne se rien cacher, est certes un des épisodes les plus curieux, les plus attachans du siècle. Ces deux noms sont désormais inséparables. M. Mignet laissait à son brillant ami les rôles éclatans, les luttes publiques; il s'as-

sociait à sa gloire sans en être éclipsé. Il se contentait pour lui de rester un conseiller discret et souvent écouté, un ami toujours dévoué, satisfait d'une vie de retraite et d'étude qui convenait à la modération de ses désirs. Il se plaisait dans cette existence qu'il s'était faite, travaillant sans cesse, s'intéressant à tout, gardant jusqu'au bout une gravité séduisante, une grâce qui n'excluait pas la fermeté, offrant ce spectacle rare d'un homme à l'âme fière et tranquille, à la raison droite, qui ne demandait à la vie que ce qu'elle pouvait donner. L'écrivain était supérieur, l'homme était un sage. Chose à remarquer, M. Mignet, sans être insensible aux marques de distinction ou de déférence qui étaient venues au-devant de lui quelquefois, n'avait jamais cherché le bruit ni les honneurs; il avait, en vieillissant, conquis le respect par son caractère autant que par ses ouvrages, et le jour où il s'est éteint, sa mort a été ressentie comme un deuil pour la société française. Il a été entouré d'hommages.

Il les méritait et nous ne voudrions ajouter qu'un mot sur ces funérailles d'hier, où une particularité a paru offensante pour le sentiment public. M. Mignet, sans l'avoir demandé, avait été fait grand-croix de la Légion d'honneur; il était membre du conseil de l'ordre, qui était dignement représenté. Des troupes ont été mises sur pied, elles ont entouré la maison; puis, au moment où le triste cortège s'est acheminé vers l'église voisine, elles ont disparu. Elles avaient apparemment rempli tout leur rôle. C'est l'ordonnance, dit-on, c'est le règlement nouveau, imaginé pour sauvegarder la liberté de conscience des soldats, l'indépendance de l'état laïque. On a eu là une belle invention et il a fallu une circonstance semblable pour montrer d'une façon plus saisissante ce qu'il y a de choquant dans ces nouveautés! Il se peut que, dans d'autres temps, on ait dépassé la mesure en interdisant à des soldats de suivre un enterrement civil; aujourd'hui on ne leur permet pas de suivre un enterrement religieux, comme si la liberté de conscience était en jeu dans un service commandé, — comme si des soldats allaient faire un acte de foi religieuse en accompagnant un mort dans une église! Il faudrait être conséquent. Si nous en sommes venus à ce point que, pour plaire à l'esprit de radicalisme, on veuille mesurer les honneurs funèbres à ceux qui ont conquis la considération publique, qu'on aille jusqu'au bout, qu'on supprime ces honneurs. Si l'on veut continuer à rendre des hommages à ceux qui les ont mérités, qu'on aille encore jusqu'au bout en les honorant comme ils ont voulu être honorés. Qu'on cesse dans tous les cas d'offrir ce spectacle blessant de soldats paraissant devant une porte, jouant quelques airs de musique et se retirant aussitôt du cortège d'un homme de bien qui a été l'honneur du pays. Qu'on s'abstienne de ce simulacre qui ne vaut peut-être pas mieux pour le bon esprit de l'armée que pour la décence publique.

La mort a beau faire son œuvre et enlever les princes comme les autres hommes, lès affaires des peuples suivent leur cours. Tandis que le plus jeune fils de la reine Victoria, le duc d'Albany, vient de mourir subitement à Cannes, où il était en partie de plaisir, l'Angleterre reste dans des conditions passablement laborieuses qui se compliquent d'une maladie du premier ministre et peut-être même de divisions dans le conseil. Le fait est que, pour le moment, l'Angleterre n'a que le choix des difficultés et semble passer par une phase critique. D'un côté, les affaires d'Égypte pèsent plus que jamais de tout leur poids sur elle et sont loin de suivre une marche satisfaisante. Le général Graham n'a eu que quelques succès chèrement achetés, et au lieu de poursuivre une campagne qui a déjà éprouvé ses soldats, qui pouvait devenir fatale, il paraît avoir reçu l'ordre de se replier sur Souakim, peut-être même d'abandonner la ville de la Mer-Rouge, de ramener sa petite armée dans la Basse-Égypte. Le général Gordon est resté à Khartoum sans qu'on sache exactement ce qu'il est devenu, s'il est libre ou captif, s'il n'a pas été réduit à livrer la ville aux bandes du mahdi. Du grand effort qui a été tenté pour relever l'ascendant anglais, pour rétablir un certain ordre dans ces régions troublées du Soudan, il ne reste à peu près rien, et le cabinet de Londres ne semble pas lui-même être parfaitement d'accord sur des résolutions nouvelles, sur la manière de sortir d'une situation qui devient de plus en plus critique. D'un autre côté, la réforme électorale qui a été proposée au parlement, qui passe en ce moment par l'épreuve d'une seconde lecture, rencontre une assez vive opposition qui peut en rendre le succès difficile. C'est à ce moment que le chef du cabinet, M. Gladstone, est tombé malade; il est du moins assez atteint dans sa santé pour être condamné à un repos temporaire. M. Gladstone est, de plus, d'un âge avancé qui peut ne plus lui laisser toutes ses forces pour soutenir les luttes épuisantes du parlement. Or M. Gladstone, c'est l'âme du cabinet libéral, c'est l'autorité et la force du gouvernement de Londres aujourd'hui. Lui absent, son lieutenant, lord Hartington, peut sans doute diriger honorablement les débats de la chambre des communes; mais ce n'est plus M. Gladstone conduisant ou ramenant sa majorité.

Est-ce l'effet de la maladie du premier ministre? Est-ce la suite des mécomptes qu'on a éprouvés dans les affaires égyptiennes? Toujours est-il que le ministère paraît un peu ébranlé et que l'opinion, sans lui être encore décidément défavorable, semble se refroidir pour lui. Depuis quelque temps, il y a eu quelques élections qui ont été presque toutes au profit des tories, au désavantage des libéraux, et un des signes les plus expressifs de cet ébranlement de l'opinion est peut-être l'élection récente d'un conservateur à la place du dernier speaker de la chambre des communes, sir Henry Brand. La faiblesse du ministère libéral a été

sa politique extérieure, qui n'a eu jusqu'ici rien de flatteur pour l'orgueil britannique et qui, même à l'heure qu'il est, semble assez flottante pour ne rassurer personne en Angleterre.

Le grand prépotent d'Allemagne qui manie avec tant de force et de dextérité tous les intérêts de l'Europe, qui fait et défait à son gré les alliances, ne laisse pas cependant d'avoir dans la vie ordinaire ses embarras et ses ennuis. Quoi donc! ne s'est-il pas fait récemment une querelle avec les États-Unis? La chambre des représentans de Washington a eu l'idée un peu singulière de voter une adresse de condoléance au parlement allemand au sujet de la mort d'un des chefs du parti progressiste, M. Édouard Lasker, qui est allé s'éteindre il y a quelques mois aux États-Unis. Les Américains, peu au courant de l'étiquette, et croyant choisir le personnage qui pouvait être l'intermédiaire le plus naturel entre les deux parlemens, ont envoyé leur adresse à M. de Bismarck lui-même. Malheureusement le chancelier, qui n'a pas gardé un bon souvenir de l'opposition de M. Lasker, n'a pas pris l'envoi en belle humeur et s'est fâché d'être pris pour un « facteur de la poste; » il a renvoyé l'adresse d'un ton un peu cassant, assez dédaigneux, en laissant comprendre plus ou moins que la chambre des représentans de Washington n'avait qu'à se mêler de ce qui la regardait, sans se mêler des affaires parlementaires de l'Allemagne, et surtout sans le charger d'une mission pour laquelle il n'était pas fait. L'envoyé allemand à Washington a été chargé de communiquer cette réponse. Les Américains, à leur tour, ont trouvé le procédé un peu leste et ne l'ont pas caché. Ils ont ressenti l'injure à laquelle ils s'étaient, à vrai dire, un peu exposés en prenant parti, dans leur adresse, pour les opinions politiques de M. Lasker. L'incident assez médiocre et bizarre par lui-même était en train de s'aggraver. Fort heureusement on s'est arrêté à propos. M. de Bismarck s'est appliqué à panser quelque peu la blessure qu'il avait faite à l'amour-propre yankee. La chambre américaine a déclaré qu'elle n'avait à s'occuper ni des rapports des pouvoirs publics en Allemagne, ni des accidens auxquels avait pu être soumise la transmission de son adresse. Il y a eu à Washington, entre le ministre d'Allemagne et le secrétaire d'état, une conversation qui peut passer pour une plaisante comédie d'explications évasives. La querelle n'ira pas sans doute plus loin, elle s'apaisera d'elle-même; elle n'est pas faite, dans tous les cas, pour mettre une grande cordialité dans les rapports du chancelier avec les États-Unis, surtout avec le représentant du gouvernement de Washington, dont le séjour à Berlin devient assez difficile. C'est, après tout, une petite tempête diplomatique; mais il y a aujourd'hui pour M. de Bismarck des affaires intérieures plus sérieuses, une sorte d'événement parlementaire qui peut devenir gênant, qui peut du moins prendre une certaine importance.

Lorsqu'il y a quelques années, M. de Bismarck a commencé son évo-

lution conservatrice, le parti national-libéral, qui s'était d'abord rallié à sa politique victorieuse, s'est scindé en deux fractions, dont l'une, conduite par M. de Bennigsen, a continué à suivre, bon gré mal gré, le chancelier, tandis que l'autre a pris une attitude complètement indépendante. Ces sécessionistes, d'abord assez inactifs, viennent de se réunir aux progressistes, et forment aujourd'hui, avec ceux-ci, un nouveau groupe parlementaire qui s'appelle le parti libéral allemand. Ce parti reconstitué déjà est de plus de cent membres. M. de Bismarck n'en est pas à compter ses adversaires ni même à les ménager. Il est homme à tenir tête aux nouveaux libéraux comme aux catholiques du centre en les dominant ou en se servant au besoin des uns et des autres. La situation n'est pas moins difficile, et le chancelier en a sans doute lui-même jugé ainsi puisqu'il vient de reparaître brusquement à Berlin et de faire à l'improviste sa rentrée dans le parlement, où il a déjà prononcé deux ou trois discours. Avant d'en venir aux projets de socialisme d'état auxquels le chancelier s'attache plus que jamais, le parlement avait à voter ces jours derniers la prolongation des mesures exceptionnelles adoptées, il y a quelques années, contre les menées démagogiques et révolutionnaires. M. de Bismarck, en bon prince, veut bien, comme il le dit, « faire dans l'intérêt des ouvriers tout ce qu'un gouvernement éclairé et chrétien est susceptible d'accomplir ; » mais il entend toujours commencer par « réprimer les excès. » Or sur ces deux points il rencontre une opposition également vive. Il a eu beau payer de sa personne, parler suivant son habitude le langage du victorieux, réclamer impérieusement le vote de sa loi de sûreté, il n'a réussi à convaincre ni les libéraux, qui aiment peu les mesures exceptionnelles, ni les catholiques du centre, qui, avant de lui donner leur vote, attendent son dernier mot dans les affaires religieuses. La question a été renvoyée provisoirement à une commission spéciale ; elle reste en suspens par un vote qui met en échec l'autorité du chancelier.

Ce qu'il y a de grave, c'est que, dans ces débats qui viennent d'inaugurer la session nouvelle du Reichstag, ce n'est pas M. de Bismarck qui est seul en jeu. Il n'est que l'interprète de l'empereur Guillaume, qui intervient à son tour dans le conflit. À la réception récente des présidens des diverses assemblées qui étaient venus lui porter leurs complimens pour le quatre-vingt-septième anniversaire de sa naissance, le vieil empereur n'a point hésité à relever vertement les derniers incidens parlementaires. Il n'a pas caché que le début de la session du Reichstag lui avait été désagréable, qu'il avait été péniblement surpris de l'accueil fait à la loi de sûreté. Il n'a pas même craint d'ajouter que si on refusait à son gouvernement les moyens de réprimer les excès socialistes, il considérerait le vote du Reichstag comme une manifestation dirigée contre sa personne et il a couronné sa mercuriale en

disant d'un ton assez rude : « Tâchez donc que tout finisse le mieux possible! » Nul doute que la semonce impériale n'ait quelque influence sur le parlement et n'aide le chancelier dans ses luttes contre l'opposition. La loi de sûreté finira probablement par être votée, M. de Bismarck aura certainement plus de peine à faire passer son socialisme d'état, et c'est ainsi que l'homme le plus puissant ne fait pas toujours tout ce qu'il veut, pas plus qu'il n'est à l'abri des petits ennuis diplomatiques.

Les Italiens ont, eux aussi, aujourd'hui leurs crises, leurs affaires délicates et même leurs deuils publics. Ils ont tout d'abord une crise ministérielle qui est née moins d'un vote hostile du parlement que d'une situation compliquée de beaucoup d'antagonismes, de conflits personnels, de discussions intimes. Depuis quelque temps déjà, le ministre de l'instruction publique, M. Baccelli, était vivement combattu à l'occasion d'une réforme universitaire qui a été l'objet de discussions laborieuses. Quelques autres ministres rencontraient dans le parlement une certaine animosité ou une certaine défiance qui créait plus d'une difficulté. Lorsqu'il y a peu de jours, le président de la chambre, M. Farini, froissé dans sa susceptibilité par quelques manifestations peu mesurées, a cru devoir donner sa démission, le ministère a eu son candidat, qui a été élu à la place de M. Farini; mais il s'est trouvé dans l'urne plus de cinquante bulletins blancs qui avaient été probablement déposés par des membres de la majorité et qui, sans être un témoignage d'hostilité déclarée, pouvaient révéler une intention de réserve à l'égard du cabinet. C'est ce qui a décidé cette crise qui se préparait, qui se déroule laborieusement depuis quelques jours et dont le dénoûment, à vrai dire, est fixé d'avance. C'est, en effet, le président du conseil, M. Depretis, qui est resté chargé de reconstituer le ministère.

M. Depretis n'est certes ni un Bismarck, ni même un Gladstone. Il est assez âgé et de plus passablement goutteux; mais c'est un vieux Piémontais solide, sensé, avisé, qui a su depuis bien des années s'établir aux affaires et qui, après la disparition des anciens chefs parlementaires de l'Italie, est resté un premier ministre presque indispensable. Il était d'autant plus désigné aujourd'hui que, dans le moment même où a éclaté cette crise nouvelle, l'Italie perdait un homme qui, seul peut-être, aurait pu disputer le pouvoir au président du conseil, M. Quintino Sella, à qui le parlement de Rome a rendu des hommages publics comme au mort le plus illustre. M. Sella était, lui aussi, un Piémontais de forte race, instruit, doué de sens pratique et d'une vigoureuse volonté. Ce n'était pas un politique aux idées élevées et il n'avait témoigné que de médiocres sympathies pour la France dans des momens difficiles; mais il avait rendu à son pays les plus éminens services en contribuant plus que tout autre à la réorganisation des

finances italiennes, en acceptant imperturbablement la responsabilité des impôts les plus impopulaires. C'était son titre. Il n'avait pas l'éloquence de M. Minghetti; il avait été cependant choisi dans ces derniers temps comme le chef de la droite, réduite aujourd'hui à n'être plus qu'une opposition, et au fond il avait des opinions qui ne différaient pas beaucoup de celles de M. Depretis, qui auraient pu faciliter son retour au pouvoir, même peut-être avec le parlement tel qu'il est. M. Sella disparu, M. Depretis pouvait seul recomposer un cabinet, et il le refait sans doute à sa manière. Il n'ira pas jusqu'à la gauche avancée, qui a essayé de se reconstituer depuis quelque temps, qui compte dans ses rangs M. Cairoli, M. Crispi, M. Nicotera, M. Zanardelli, réconciliés par des mésaventures communes; il ne reviendra pas non plus jusqu'à la droite, jusqu'à M. Minghetti, qui lui a pourtant prêté plus d'une fois son appui. Il restera sur le terrain qu'il a choisi, où il s'est établi, louvoyant entre les opinions, ralliant le plus possible les hommes modérés de tous les partis, mettant une certaine mesure dans sa politique extérieure comme dans sa politique intérieure. Un ministère refait par M. Depretis ne peut guère avoir que ce caractère de modération relative, et c'est là encore son avantage sur bien d'autres combinaisons qui pourraient être des aventures.

CH. DE MAZADE.

MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le marché des rentes françaises s'était déjà notablement raffermi pendant la première quinzaine de mars. Ce mouvement d'amélioration, interrompu pendant quelques jours à l'arrivée des dépêches du Tonkin annonçant la prise du Bac-Ninh et la fuite de la garnison chinoise, a été repris pendant la seconde moitié du mois et va sans doute aboutir, au commencement de cette semaine, à une liquidation en hausse. Les vendeurs de prime ont essayé d'arrêter cette progression par les manœuvres qui leur avaient jusqu'ici constamment réussi. Leurs

efforts, cette fois, ont été stériles, et les primes, — fait assez rare, — seront levées presque en totalité.

Ce résultat a été obtenu sans qu'on ait pu constater à aucun moment l'intervention d'une spéculation puissante et active à la hausse. C'est aux capitaux de placement que revient à peu près exclusivement l'honneur de ce relèvement de notre crédit. Si les transactions, en effet, sont toujours fort restreintes sur le marché des opérations à terme, on doit tenir pour très satisfaisante l'attitude du marché au comptant. L'argent vient maintenant à la Bourse et ne se renferme plus, comme il y a quelques mois, dans une abstention ombrageuse. Mais il ne vient pas pour acheter au hasard toutes les valeurs que les établissemens, détenteurs de papiers depuis trop longtemps emmagasinés, pourraient lui offrir. Il ne se porte volontiers que sur quelques catégories de titres, inscriptions de rentes françaises, obligations et actions des compagnies de chemins de fer, du Crédit foncier, du Gaz. Hors de là, sa défiance subsiste tout entière, et le temps pourra seul en avoir raison.

Si nous comparons les derniers cours d'hier avec ceux du milieu et du commencement du mois, nous constatons sur chacune de nos rentes la progression suivante : 4 1/2 pour 100, 65 centimes depuis le 15; 1 fr. 15 depuis le 1er; 3 pour 100, 45 et 67 centimes; Amortissable ancien, 40 et 55 centimes; Amortissable nouveau, 40 et 60 centimes.

L'action du Chemin de fer de Lyon a monté, en mars, de 12 francs, l'action du Midi, de 46 francs, et celle de l'Orléans, de 28 francs. L'action du Nord seule a baissé de 10 francs. La plus-value est de 25 à 30 francs sur le Crédit foncier. Le Gaz a été porté de 1,410 à 1,440 francs du 1er au 15 mars et de 1,440 à 1,480 francs pendant la seconde partie du mois. La plus-value en mars, sur presque toutes les catégories de nos obligations de chemins de fer garanties par l'état, a été de 4 à 5 francs. Cette excellente tenue de nos valeurs de premier ordre a été favorisée en mars par quelques incidens politiques dont la spéculation, en d'autre temps, n'eût pas manqué d'exploiter l'heureuse influence; il vaut peut-être mieux pour l'instant que l'action de l'épargne seule se soit exercée sur notre marché.

La prise de Bac-Ninh a pour un temps calmé toutes les appréhensions que pouvait causer l'expédition du Tonkin. Le gouvernement chinois paraît moins que jamais disposé à nous faire la guerre. Il n'y a donc pas à redouter une extension dangereuse des hostilités. Cependant on ne peut songer de longtemps à diminuer l'effectif du corps expéditionnaire; il faut que le marché s'attende à voir le cabinet présenter prochainement à la chambre une nouvelle demande de crédits pour la poursuite de notre entreprise dans l'extrême Orient. La demande sera, dit-on, déposée après les vacances de Pâques.

La chambre a nommé, il y a peu de jours, la commission chargée de l'examen du projet de budget pour 1885. Tous les candidats, dans

les bureaux, avaient réclamé des économies. Il y a unanimité dans la commission sur ce point essentiel qu'une résistance énergique doit être opposée aux propositions de dépenses nouvelles et que l'équilibre budgétaire ne doit pas être cherché dans l'établissement d'impôts nouveaux. C'est donc la politique du cabinet qui triomphe, puisque cette politique en matière financière se résumait ainsi : pas d'augmentations de dépenses, pas d'impôts nouveaux. Il est à noter toutefois que, dans la plupart des bureaux, les candidats ont attaqué avec beaucoup de vivacité les propositions fiscales de M. Tirard. L'esprit général dont la commission paraît animée peut rassurer le monde financier au point de vue du sort immédiatement réservé aux fantaisies des réformateurs de l'assiette de l'impôt; mais il est possible que l'accord soit difficile entre le ministre des finances et la majorité des commissaires. Constatons cependant l'impression favorable produite par le discours d'ouverture du président de la commission, M. Rouvier. Enfin la Bourse ne pouvait que se montrer satisfaite du double succès remporté vendredi dernier à la chambre des députés par le gouvernement, d'abord au sujet de la revision de la constitution, puis sur la question de Madagascar.

Nous avons indiqué plus haut les variations de cours qui se sont produites sur les actions de nos chemins de fer. Les recettes sont toujours en diminution; mais le public qui achète ces titres ne s'en émeut pas; il établit ses calculs sur le montant du dividende garanti, et estime que le Midi et l'Orléans, par exemple, ne sont pas encore à leurs prix. Les recettes sont également en diminution sur les chemins autrichiens et sur les Lombards, dont les titres sont un peu délaissés à 662 et 320 francs. Les cours du Nord de l'Espagne et du Saragosse se tiennent fort bien; la hausse dont ces titres ont bénéficié depuis le commencement de l'année paraît définitivement acquise. Les compagnies du Lyon et du Nord ont fait savoir, ces jours derniers, à quel chiffre s'élèverait leur dividende respectif pour 1883. Les actionnaires du Lyon recevront 55 fr. par titre, ceux du Nord 73 fr.

Les actions de la Banque de France, constamment offertes, ont baissé d'environ 250 francs depuis le 15 mars. Les bénéfices réalisés à ce jour depuis le 1er janvier sont cependant aussi élevés que ceux de la période correspondante de 1883. Mais on a pensé, dit-on, que le ralentissement général des affaires et l'abondance de l'argent obligeraient la Banque à baisser le taux de son escompte, d'où résulterait une diminution forcée des bénéfices. Les vendeurs ne doivent pas oublier que peu de titres sont aussi solidement classés que les actions de la Banque de France, et que cette valeur se prête mal, par conséquent, à des opérations à découvert.

La Banque de Paris se maintient à 870 francs. On sait maintenant que le dividende de 1883 sera fixé à 50 francs. Le Crédit lyonnais et

la Société générale ont tenu récemment leurs assemblées. Le premier de ces établissemens a pu distribuer pour le dernier exercice un dividende de 20 francs avec des bénéfices alimentés exclusivement par les affaires courantes de banque. Le conseil d'administration a proposé de faire un prélèvement de 9 millions sur la réserve afin de ramener la valeur totale d'estimation définitive des immeubles de la société à 30 millions. Il est certain que le Crédit lyonnais a réussi à se tirer fort heureusement de deux exercices des plus difficiles et se trouve maintenant en bonne situation pour profiter d'une reprise éventuelle des affaires.

Les choses n'ont pas tourné aussi bien pour la Société générale, et ce n'est pas sans quelque peine probablement que les comptes du bilan ont pu être établis de façon à rendre possible le paiement d'un dividende de 5 pour 100 net par action pour 1882. Il a déjà été payé 6 fr. 25 en octobre dernier. Le solde 6 fr. 25 sera payé en avril. L'action est faible à 472 francs.

L'assemblée générale du Crédit foncier aura lieu le 3 avril, et recevra des communications que les actionnaires jugeront sans doute nettement favorables. Le rapport conclut, en effet, à la répartition d'un dividende de 60 francs dépassant de 5 francs le dividende de 1882. Le même document contient d'intéressans renseignemens sur certaines des opérations du Crédit foncier pouvant prêter à la discussion et concernant les prêts effectués par l'intermédiaire du Sous-Comptoir des entrepreneurs et de la Compagnie foncière de France, ou par le Crédit foncier lui-même sur des immeubles de construction récente. Cet ensemble d'opérations comprend 267 millions de prêts, dont 105 par le Sous-Comptoir, 40 par la Foncière de France et 121 par le Crédit foncier sur maisons neuves depuis trois ans. Le rapport établit que les bénéfices résultant des prêts fonciers et communaux ont atteint 10 millions, et que les affaires de banque ont produit une somme égale.

Les transactions continuent à être à peu près nulles sur tous les autres titres d'établissemens de crédit.

La hausse importante des actions du Gaz a été déterminée par ce que l'on savait des conclusions du rapport des experts, rapport qui vient d'être déposé au greffe de la préfecture. Les experts se sont proposés de rechercher quels ont été les procédés nouveaux, les inventions, les perfectionnemens introduits dans la fabrication depuis 1856 jusqu'en 1882 et ayant pu procurer un abaissement du prix de revient du gaz. Ils ont évalué cette réduction à 0 fr. 214 millièmes par mètre cube. Encore cette estimation est-elle entourée de nombreuses réserves. La Compagnie du gaz a saisi le conseil d'état d'un pourvoi contre l'arrêté du conseil de préfecture qui avait ordonné l'expertise. L'affaire doit

venir le 5 avril prochain devant l'assemblée du conseil d'état, statuant au contentieux. La Compagnie du gaz, en communiquant à ses actionnaires réunis en assemblée générale les résultats satisfaisans du dernier exercice, a pu leur exprimer l'espoir de voir triompher ses droits. Quoi qu'il arrive, les porteurs des actions sont convaincus que la ville devra finalement s'entendre avec la compagnie, celle-ci étant disposée à abaisser le prix du gaz à 0 fr. 25 par mètre cube, moyennant une prolongation de la concession.

Le Suez est à peu près immobile aux environs du cours de 2,000 fr. La dernière assemblée n'avait pas tranché la question de l'admission de nouveaux membres anglais dans le conseil d'administration. Le bruit a couru que M. Charles de Lesseps s'était rendu à Londres cette semaine pour s'assurer du concours de certaines personnalités, et notamment de quelques membres de la chambre des communes, pour le règlement définitif de cette affaire, qu'une seconde assemblée terminera sans difficulté, il y a tout lieu de l'espérer.

La fermeté que nous avons constatée à plusieurs reprises sur les marchés étrangers ne se dément pas et c'est à Berlin surtout que s'accusent les tendances à une amélioration générale des fonds publics. Ces tendances ont été assez nettement caractérisées pour déterminer le groupe du Crédit mobilier autrichien à se charger d'une nouvelle émission de 100 millions de florins de rente 4 pour 100 or, pour avancer d'autant le remboursement de l'ancienne rente or 6 pour 100, qui était cotée, il y a quelques années, au prix même où se négocie aujourd'hui la rente 4 pour 100. L'émission qui a eu lieu en Allemagne, les 25 et 26 mars, a, dit-on, parfaitement réussi. Les fonds russes sont en hausse constante; l'Italien 5 pour 100 ne s'est arrêté entre 93.50 et 93.75 que par suite de l'incertitude qui a pu planer pendant quelques jours sur le sort du cabinet de M. Depretis, aujourd'hui reconstitué.

L'Unifiée d'Égypte est tenue par la spéculation à 340. Les nouvelles du Soudan sont aussi mauvaises que possible, mais le monde financier est de plus en plus convaincu que le gouvernement anglais ne pourra reculer devant l'établissement du protectorat de la Grande-Bretagne sur l'Égypte et que, d'autre part, il devra donner sa propre garantie à la dette égyptienne s'il veut obtenir l'adhésion des puissances à des projets de modification concernant la loi internationale de liquidation.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

nt
n-
er-
ts.
lle
bo-
ne

fr.
on
Le
tte
et
ur
er-

es
ac-
es.
her
lle
on-
00,
cie
le-
nds
été
her
ur-

les
ier
rra
gne
e à
les
on.